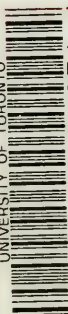


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00121271 1



Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by

MRS. MAURICE DUPRE



Chronique de France, d'Angleterre
et de Bretagne.



Chronique de France,
d'Angleterre et de
Bretagne,
par Jehan Froissart.

 TOME PREMIER. 

Collection de Chroniques et Mémoires.

Société de Saint-Augustin,
DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{ie}

Imprimeurs des Facultés Catholiques de Lille.

DC

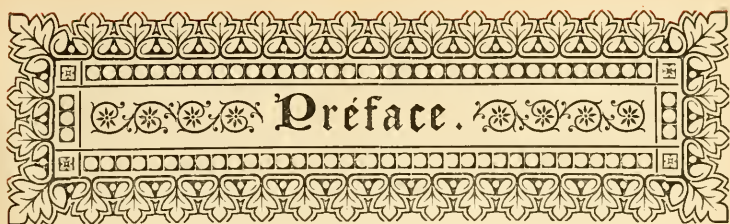
96

A2F67

19--

t. 1

TOUS DROITS RÉSERVÉS.



Préface.



A France, pendant tout le cours de sa merveilleuse destinée, n'a point traversé de crise plus douloureusement longue que cette période sanglante appelée par les historiens la guerre de cent ans. Les dures secousses qu'elle a subies à diverses époques, si rapprochées qu'elles fussent, ont eu des intervalles de tranquillité ; et, si l'on en excepte la Révolution, qui dure encore, il n'est pas de troubles, si grands qu'ils aient été, qui, par la permission de Dieu, n'aient été suivis de quelques années d'une gloire réparatrice. Au lendemain des croisades, ces admirables épopées de la foi chrétienne qui se continuèrent durant trois cents ans, et avant d'en arriver à la puissance d'unité que lui donna la monarchie, la France s'est trouvée le jouet d'événements inouis, la victime de misères incroyables. Il semble que le passage de ce qu'on n'a pas craint de nommer la barbarie féodale, à la civilisation telle que le pouvoir absolu devait l'imposer, n'ait pu se produire sans de monstrueux déchirements ; et sans chercher si les temps qui ont produit les croisades et des princes tels que Philippe-Auguste et saint Louis, ont été réel-

lement si peu civilisés, il est certain que le quatorzième siècle, ce siècle de transition entre le moyen âge et les temps modernes, a été le plus bouleversé de notre histoire.

Jamais le royaume, à peine formé, ne fut plus violemment menacé ; jamais de guerres plus atroces, de défaites paraissant plus irréparables, ni qui aient été plus honteuses. Quelque cause qu'on veuille assigner à ces défaites, il n'en est pas moins vrai que les désastres s'accumulent les uns sur les autres. C'est Crécy, c'est Poitiers, c'est Azincourt. Et nos rois ne sont pas seulement vaincus : voici Jean II, prisonnier et mourant captif à Londres ; voilà Charles VI, pris de démence, et laissant l'État en proie à toute la rage des factions. Partout l'Anglais qui s'étale insolemment. Et, comme si ce n'était point assez que les triomphes des ennemis au milieu de nous, voici la trahison qui leur vient en aide, qui rend leurs victoires plus sûres, et plus assurées leurs conquêtes ; la voici autour du trône : c'est Charles le Mauvais, cet artisan de tous les crimes ; la voilà sur le trône même : c'est Isabeau de Bavière, épouse infâme, mère sans entrailles et reine sans dignité, qui fait pacte avec les Anglais, et qui consent " à perdre le sceptre et la couronne pourvu qu'elle les arrache à son fils. "

Est-ce là tout ? non, la dévastation doit être plus complète encore. C'est la peste et la famine, ces deux sœurs jumelles que traîne la guerre après elle ; et, fléau plus redoutable et plus

effrayant, c'est la Jacquerie. Écrasé d'impôts, rançonné par chaque parti, las de payer et de souffrir, le peuple se soulève, comme il se soulève toujours, sans savoir ce qu'il fait ni ce qu'il veut, absurde, abominable, épuisant sur des innocents ses aveugles vengeances. Jacques Bonhomme s'en va comme une brute en délire, que la faim ou la douleur rend inconsciente de son existence même. Il pille, il brûle, et lui qui pleurerait du pillage et de l'incendie, il ne laisse pas pierre sur pierre ; il tue, et de telle fureur, que les cruautés des gens d'armes ne sont rien auprès de ses boucheries.

Enfin, l'on parle de paix ; mais voilà que la paix est devenue une cause de ruine. N'ayant plus le butin que leur procurait la guerre, les soudards regrettent la guerre. Réunis en Compagnies, ils parcourent et ravagent le royaume, si terribles et si puissants, qu'il faut compter avec eux, et, pour ainsi dire, inventer quelque lointaine expédition qui les puisse détruire.

Assurément, l'on ne peut être que stupéfait devant ces spectacles constamment renouvelés, devant ces drames où s'agitent les passions des princes ; scènes lugubres et farouches où tout respire le sang, où les plus acharnés à se détruire sont deux cousins, comme en Bretagne, ou, comme en Espagne, deux frères.

Et l'étonnement ne peut que grandir, lorsqu'on voit, du sein de cette confusion où toutes les brutalités fermentent, sortir des lois sages et bienfaisantes, un règne heureux bien que pro-

fondément troublé; puis, plus tard, après que les Anglais, repoussés par Charles V, auront encore accru leur puissance sous Charles VI, on reconnaîtra la miraculeuse action du Dieu qui aime les Francs, et qui sauvera la patrie au moment qu'elle semblait le plus près de périr.

C'est la plus grande partie de ces mémorables événements qu'a entrepris de peindre Froissart. Contemporain de ces interminables querelles, témoin des grands combats et de l'âpreté de ces luttes, tant s'en faut pourtant qu'il ait su mettre dans ses volumineux récits son âme tout entière. Chroniqueur facile et brillant, il a saisi avec une singulière justesse et rendu fort heureusement le beau côté des guerres. Il raconte les choses minutieusement et s'amuse à des enjolivements plus qu'il ne trace les lignes sévères de l'histoire. Là où nous aurions voulu un Tacite, nous ne trouvons qu'un peintre, mais avouons-le, un peintre inimitable. Ses personnages sont trop nombreux pour qu'il ait pu les étudier et les approfondir. Les faits qu'il décrit sont trop mêlés et trop touffus pour que nous en gardions une impression grave et saisissante. Mais il captive, il séduit, il charme; il intéresse non seulement par son sujet, mais par la manière naïvement attrayante dont il le présente. Il ne manque pas de sensibilité, mais cette sensibilité ne va point jusqu'aux larmes, et ne ressentant pas en lui-même d'émotion, il n'en communique point aux autres. Pourtant, sans qu'il soit touché lui-même,

il arrive à toucher le lecteur par la plus grande qualité que doive ambitionner un écrivain : la simplicité. C'est ainsi qu'on ne peut lire sans attendrissement l'épisode du siège de Calais.

“ Depuis plus de cinq siècles que ces chroniques ont été écrites, dit M. Nisard, l'esprit français se reconnaît à cette clarté, à cette suite, à cette proportion, à cette absence d'exagération, à ces couleurs déjà mêlées et variées d'une main habile, et dont aucune n'éblouit. De même la langue française se reconnaît à cette netteté de l'expression, à cette grâce du tour, à cette fermeté sans raideur, à cet éclat tempéré qui frappent le critique le moins suspect d'archaïsme, et que sentiraient ceux mêmes qui veulent lire sans juger. ”

Froissart naquit à Valenciennes, en 1337. De basse condition, mais destiné à l'Eglise, il trouva vite de puissants protecteurs, et c'est à la requête de son “ bon seigneur et maître ” Robert de Namur, seigneur de Beaufort, qu'il écrivit la première partie de sa chronique. Cette première partie tout d'abord ne fut proprement qu'une compilation, où il reproduisait les récits des chroniqueurs qui l'avaient précédé, et notamment la relation de Jehan le Bel, chanoine de Saint-Lambert de Liège. C'est seulement depuis 1356, à partir de la “ grosse bataille de Poitiers ” que Froissart devient original. Il poursuivit son œuvre jusqu'à sa mort, ajoutant, retranchant, modifiant, au fur et à mesure qu'il était mieux renseigné. Ainsi s'expliquent les différentes ver-

sions des nombreux manuscrits qui nous ont été conservés. En 1361, Froissart présenta la première rédaction de son travail à Philippe de Hainaut, femme du roi Édouard III d'Angleterre, qui, non contente de l'encourager, le combla de bienfaits et le nomma clerc de sa chapelle.

Partout accueilli avec faveur, célèbre même de son temps, il passa sa vie à voyager, allant d'Angleterre en France, de là en Italie, en Allemagne, visitant le comté de Foix, retournant en Angleterre, et enfin, revenant se fixer à Valenciennes, pour y mourir en 1410; partout recueillant des matériaux pour ses chroniques, qui sont ainsi devenues une des sources les plus abondantes, sinon une des plus sûres, auxquelles sont venus puiser tous nos historiens. Lui-même va nous apprendre comment il procédait et nous prouver l'exactitude du nom qu'on lui a décerné, lorsqu'on l'a appelé *le chevalier errant de l'histoire*.

“ Entre vous, dit-il, qui me lisez, ou me lirez, ou m'avez lu, ou entendrez lire, considérez comment je puis avoir su et rassemblé tant de faits desquels je traite et propose en tant de parties. Et, pour vous informer de la vérité, je commençai jeune, dès l'âge de vingt ans; et ainsi je suis venu au monde avec les faits et aventures, et j'y ai toujours pris grand'plaisance plus qu'à autre chose; et Dieu m'a donné tant de grâces que j'ai été bien de toutes les parties, et des hôtels des rois, et par especial

de l'hôtel du roi Édouard d'Angleterre et de la noble reine sa femme, madame Philippe de Hainaut, reine d'Angleterre, dame d'Irlande et d'Aquitaine, à laquelle je fus clerc en ma jeunesse. Et, pour l'amour du service de la noble et vaillante dame à qui j'étais, tous autres seigneurs, rois, ducs, comtes, barons et chevaliers, de quelque nation qu'ils fussent, m'aimaient, entendaient et voyaient volontiers et me faisaient grand accueil et profit... Et partout où je venais, je faisais enquête aux anciens chevaliers et écuyers qui avaient été en faits d'armes et qui proprement en savaient parler, et aussi à aucuns hérauts de créance, pour vérifier et justifier toutes matières. Ainsi ai-je rassemblé la haute et noble histoire et matière, et tant comme je vivrai, par la grâce de Dieu, je la continuerai ; car, plus j'y suis et y laboure, et plus me plaît. Car, ainsi comme le gentil chevalier qui aime les armes, et en les persévérant et continuant y devient parfait, ainsi en laborant et travaillant sur cette matière, je deviens habile et m'y délecte. "

Froissart allait donc à la recherche des faits; il les raconte sans avoir assisté aux événements, faisant enquête, comme il le dit, à ceux qui pouvaient le mieux les connaître. Ce témoignage de seconde main perd quelque peu de sa valeur. Villehardouin et Joinville n'avaient dit que ce dont ils avaient été témoins. L'on ne peut pas mettre en doute leurs récits sur les points principaux ; il est impossible d'en suspecter même

les détails, lorsque, avec affirmation de la vérité, sans intérêt que celui, non d'assurer leur bonne foi, mais d'affermir la foi des autres, ils disent : J'étais-là ; J'ai vu. Froissart prend de toutes mains, et compose un tout de toutes pièces. Il en résulte, quelque conscience qu'il y ait mise, que bon nombre des faits rapportés par lui, bien que très exacts dans leur ensemble, ne le sont nullement dans les détails. Comme il n'a pu parler que par oui-dire, la critique moderne a relevé bien des erreurs dans ses ouvrages. En un mot, il est chroniqueur bien plus qu'historien.

De plus, éternel voyageur, il passe d'un pays à un autre ; il traite ici des guerres de France, saute en Flandre, passe en Bretagne, en Espagne, dans le royaume de Naples, en Angleterre, en Écosse, trouvant toujours à raconter de grandes actions, des combats, des sièges, à célébrer des hauts faits ; n'oubliant rien, " depuis les tristes tableaux qui lui offraient nos luttes désastreuses, jusqu'aux parures et aux devises des fêtes et des tournois ; et ce perpétuel contraste du côté politique et du côté romanesque, de la vie sociale et de la poésie, est ce qu'il y a de plus vrai et en même temps de plus intéressant dans son ouvrage " : tout cela sans confusion, quoique sans ordre et sans le respect de la chronologie, mais non pas quelquefois sans embarras pour le lecteur.

Dans une collection comme la nôtre, destinée à l'instruction de la jeunesse, et dont la publi-

cation est entreprise à un point de vue de vulgarisation, nous devons accorder une place importante à Froissart. Une édition complète devenait tout à fait inutile après celles qu'ont données Buchon et M. Siméon Luce. Une édition savante, outre que pour être savante elle eût dû être complète, n'aurait point répondu au but que nous poursuivons. Devions-nous donner un abrégé de Froissart, comme on l'a fait récemment, négliger les merveilleux développements dans lesquels il est entré, et défigurer notre chroniqueur par une analyse rapide des événements qu'il traite dans son ouvrage considérable ? Nous ne l'avons point pensé. N'était-il pas préférable de ne laisser subsister que les récits principaux, mais en leur conservant toute leur intégrité et toute leur étendue ? De cette façon, le style de Froissart, tout en étant mis à la portée de la jeunesse à qui nous nous adressons, ainsi que nous l'avons fait pour d'autres chroniques de notre collection, reste intact dans les morceaux que nous avons choisis. Puisque Froissart ne vaut que par le détail, il était mieux de ne donner que quelques faits, rattachés dans leur ensemble, mais avec tout le détail dont Froissart les a crus susceptibles.

C'est ce que nous avons fait, nous arrêtant aux passages qui nous paraissaient les plus importants pour notre histoire, comme la bataille de Crécy, celle de Poitiers, la régence du Dauphin, plus tard Charles V, les guerres

de Bretagne, la bataille de Cocherel et les guerres de Flandre, y compris la bataille de Rosebecque.

Il est une chose que nous devons ajouter, et qui pour nous prime toutes les autres : c'est que, nos livres étant destinés à l'instruction des jeunes gens, nous sommes avant tout soucieux de ne mettre en leurs mains que les ouvrages qu'ils doivent lire. Le respect absolu que nous professons pour l'âme de nos lecteurs, l'emportera toujours chez nous sur n'importe quelle autre considération.





Prologue.





Prologue.

Ici commencent les Chroniques que
fit messire Jehan Froissart, qui par-
lent des nouvelles guerres de France
et d'Angleterre, lesquelles sont divi-
sées en quatre parties.



FIN que les grandes merveilles
et les grands faits d'armes,
qui sont advenus durant les
guerres de France et d'An-
gleterre, soient notablement
enregistrés et mis en mé-
moire perpétuelle, je me veux mettre en peine
de les mettre en prose, afin que les bons puis-
sent y prendre exemple.

Il est vrai que messire Jean Lebel, jadis cha-
noine de Saint-Lambert de Liège, en chroniqua
en son temps quelque chose. Or j'ai historié et
augmenté ce livre à ma façon, et il est vrai que
moi, qui ai entrepris d'ordonner ce livre, j'ai,
par goût qui m'a toujours incliné à cela, fré-

quenté plusieurs nobles et grands seigneurs, tant en France qu'en Angleterre, et en autres pays, et j'en ai eu connaissance. Aussi je me suis toujours, selon mon pouvoir, justement enquis, et j'ai questionné sur le fait des guerres et aventures qui sont advenues, spécialement depuis la grosse bataille de Poitiers où le noble roi Jean fut pris, car auparavant j'étais encore jeune de sens et d'âge. Et nonobstant j'ai entrepris assez hardiment, moi issu de l'école, à dicter et à rimer les guerres susdites, et à porter en Angleterre le livre tout compilé, ainsi que je le fis; et je le présentai alors à très haute et très noble dame madame Philippe de Hainaut, reine d'Angleterre, qui joyeusement et doucement le reçut de moi et m'en fit grand profit.

Or peut-être que ce livre n'est pas examiné ni ordonné aussi justement que telle chose le requiert. Car les faits d'armes, qui sont achetés si chèrement, doivent être donnés et loyalement attribués à ceux qui par prouesse y travaillent. Donc, pour m'acquitter envers tous, ainsi qu'il est juste, j'ai entrepris de continuer cette histoire sur l'ordonnance et fondation ci-dessus dites, à la prière et requête d'un mien cher sei-

gneur et maître, monseigneur Robert de Namur, seigneur de Beaufort, à qui je veux devoir amour et obéissance. Dieu me laisse faire chose qui lui puisse plaire!

Or j'ai mis, au premier chef de mon prologue, que je veux parler et traiter de grandes merveilles. Vraiment tous ceux qui liront et verront ce livre se pourront et devront bien émerveiller des grandes aventures qu'ils y trouveront. Car je crois que, depuis la création du monde, et depuis qu'on commença d'abord à s'armer, on ne trouverait en nulle histoire tant de merveilles et de grands faits d'armes, comme il en est advenu dans les guerres susdites, tant par terre qu'à par mer, et dont je vous ferai mention dans la suite. Mais avant que je commence à en parler, je veux un peu tenir et mener propos de Prouesse; car c'est une si noble vertu, et de si grand' recommandation, qu'on ne doit pas passer là-dessus trop brièvement, car elle est la mère matérielle et la lumière des gentilshommes; et de même que la bûche ne peut brûler sans feu, de même les gentilshommes ne peuvent venir à parfait honneur ni à la gloire du monde sans Prouesse.

Or tous les jeunes gentilshommes qui se veulent avancer doivent donc avoir ardent désir d'acquérir le fait et la renommée de prouesse, afin qu'ils soient mis et comptés au nombre des preux, et doivent regarder et considérer comment leurs prédécesseurs, dont ils tiennent leurs héritages et portent peut-être les armes, sont honorés et recommandés par leurs belles actions. Je suis sûr que, s'ils regardent et lisent en ce livre, ils trouveront autant de grands faits et de belles habiletés d'armes, de dures rencontres, de forts assauts, de fières batailles et de tous autres maniements d'armes, que dans nulle histoire dont on puisse parler, tant ancienne que nouvelle. Et ce sera pour eux matière et exemple de s'encourager en bien faisant; car la mémoire des bons et le souvenir des preux attisent et enflamment par raison les cœurs des jeunes chevaliers qui visent et tendent à toute perfection d'honneur : de quoi Prouesse est le principal chef et le certain ressort.

Je ne veux pas qu'aucun bachelier soit excusé de ne pas s'armer et de ne pas servir les armes par faute de fortune, s'il a corps et membres capables et propices pour ce faire; mais je veux

qu'il les tienne de grand courage et les prenne de grand' volonté. Il trouvera bientôt de hauts seigneurs et nobles qui prendront soin de lui, s'il le mérite, et qui l'aideront et l'avanceront, s'il en est digne, et le pourvoiront selon ce qu'il fera de bien. Aussi en armes il advient tant de grandes merveilles et de belles aventures, qu'on n'oserait et qu'on ne pourrait penser et imaginer les fortunes qui s'y mettent; ainsi vous verrez et trouverez en ce livre, si vous le lisez, comment plusieurs chevaliers et écuyers se sont avancés, plus par leur prouesse que par leur lignage. Le nom de preux est si haut et si noble, et la vertu si claire et si belle, qu'elle resplendit dans ces salles et dans ces endroits où il y a assemblée et foison de grands seigneurs; et elle se montre au-dessus de tous les autres, et on la montre du doigt et l'on dit :

« Voilà celui qui mit sus cette chevauchée ou cette armée, et qui ordonna ce corps de bataille si habilement et le gouverna si sagement; et qui jouta à coups de lance si raidement, et qui traversa les rangs de ses ennemis par deux ou par trois fois; et qui combattit si vaillamment, ou qui entreprit cette besogne si hardiment; et

qui fut trouvé blessé fort durement entre les morts et les blessés, et ne daigna jamais fuir en lieu où il se trouva. »

De plus encore on voit le preux chevalier s'asseoir à haut honneur à la table du roi, là où de plus nobles de sang et de plus riches d'avoir ne sont pas assis. Car, ainsi que les quatre évangélistes et les douze apôtres sont plus prochains de Notre Seigneur que ne sont les autres, de même les preux sont plus près d'honneur et plus honorés que les autres ; et c'est bien raison, car ils acquièrent et conquièrent le renom de prouesse en grand' peine, en sueur, en labeur, en soins, en veillant, en travaillant jour et nuit sans repos. Et quand leurs belles actions sont vues et connues, elles sont rappelées et renommées, ainsi qu'il est dit ci-dessus, et écrites et enregistrées en livres et en chroniques. Car par les écritures on trouve le souvenir des bons et des vaillants hommes de jadis, ainsi que les neuf preux qui surpassèrent tous par leur prouesse ; les douze chevaliers compagnons qui gardèrent le passage contre Saladin et ses forces ; les douze pairs de France qui demeurèrent à Roncevaux, et qui si vaillamment y vendirent

leur vie et y combattirent; et ainsi de tous les autres que je ne puis pas tous nommer, ni déterminer et rappeler leurs belles actions, car cela pourrait trop empêcher ma principale matière. Ainsi les gens diffèrent et se partagent en plusieurs manières : les vaillants hommes travaillent leurs membres en armes, pour avancer leur personne et accroître leur honneur; le peuple parle, se souvient et devise de leurs états et de leurs fortunes; et les clercs écrivent et enregistrent leurs aventures et chevaleries.

Or j'ai eu plusieurs fois imagination sur l'état de Prouesse, et j'ai pensé comment et où elle a régné et tenu seigneurie et domination, et comment elle a sauté d'un pays en un autre. Sur ses fantaisies notamment j'en ai entendu parler et deviser dans ma jeunesse, par quelques vaillants hommes et bons chevaliers, qui s'en émerveillaient alors autant que je fais maintenant; aussi je vous en veux déclarer quelque chose.

La vérité est, selon les anciennes écritures, que, après le déluge et après que Noé et sa génération eurent repeuplé le monde, et lorsqu'on commença à s'armer et à courir et à piller l'un contre l'autre, Prouesse régna premièrement au

royaume de Chaldée, par le fait du roi Ninus qui fit fonder et édifier la grand' cité de Ninive qui contenait trois journées de marche de long, et aussi par la reine Sémiramis, sa femme, qui fut dame de grand' valeur. Après, Prouesse se remua ⁽¹⁾ et vint régner en Judée et en Jérusalem, par le fait de Josué, de David et des Machabées. Et quand elle eut là régné un temps, elle vint demeurer et régner au royaume de Perse et de Médie, par le fait de Cyrus, le grand roi, par Assuérus et par Xerxès. Après, Prouesse revint régner en Grèce par le fait d'Hercule, de Thésée, de Jason et d'Achille et des autres preux chevaliers; après à Troie par le roi Priam, par Hector et par ses frères; après, dans la cité de Rome et parmi les Romains, par le fait des nobles sénateurs et consuls, tribuns et centurions. Et ceux-ci et leurs générations furent en telle puissance, pendant environ cinq cents ans, qu'ils firent rendre tribut à eux par presque tout le monde, jusques au temps de Julius César, lequel fut le premier empereur de Rome et de qui tous les autres sont descendus et venus.

Après, les Romains se lassèrent de Prouesse,

1. Changea de place.

et elle s'en vint demeurer et régner en France, par le fait premièrement du roi Pépin et du roi Charles, son fils, qui fut roi de France et d'Allemagne et empereur de Rome, et par les autres nobles rois en suivant. Après, Prouesse a régné un grand temps en Angleterre, par le fait du roi Édouard et du prince de Galles, son fils; car, de leur règne, les chevaliers anglais et les autres qui se sont mis et accordés avec eux ont fait autant de belles habiletés d'armes, et de grandes chevaleries et de hardies entreprises, qu'aucun chevalier en pourrait faire, ainsi qu'il vous sera déclaré plus avant en ce livre.

Or je ne sais pas si Prouesse veut encore cheminer outre l'Angleterre, ou bien reculer le chemin qu'elle a fait; car, ainsi qu'il est dit ci-dessus, si elle a cherché et environné ces royaumes et ces pays susnommés, et si elle a régné et s'est conservée entre les habitants une fois plus et l'autre moins, qu'il en soit à son commandement; mais j'en ai touché un petit pour les merveilles et étés du monde.

Je m'en tairai à présent et me retirerai à la matière dont j'ai fait mon commencement, et je déclarerai par quelle manière et condition la

guerre s'émut premièrement entre les Anglais et les Français.

Et pour que, au temps à venir, on puisse savoir qui a mis sus cette histoire, et qui en a été auteur, je me veux nommer. On m'appelle, ceux qui me veulent tant honorer, sire Jehan Froissart, trésorier et chanoine de Chimay, natif du comté de Hainaut et de la bonne, belle et coquette ville de Valenciennes.



Les Chroniques de Jehan Froissart.

Première Partie.

I. — CECI COMMENCE A PARLER DU ROI ÉDOUARD D'ANGLETERRE.

PREMIÈREMENT, pour mieux entrer dans la matière et histoire susdite, il est vrai que, après l'apaisement des guerres de Flandre qui furent si grandes, et dont tant de vaillants hommes furent tués à Courtrai et ailleurs, le beau roi Philippe de France ⁽¹⁾ maria sa fille en Angleterre au roi Édouard ; lequel roi d'Angleterre ne fut pas aussi plein de grand sens et de prouesse que l'avait été le bon roi Édouard son père (qui tant de fois eut affaire aux Écossais et aux Danois et les déconfit par plusieurs fois en bataille, et ils ne purent jamais avoir une victoire sur lui). Mais son fils, qui fut père du roi Édouard sur qui cette histoire est ordonnée, ne lui ressembla pas de sens ni de prouesse ; car, assez tôt après qu'il fut couronné, le roi Robert Bruce, qui était roi d'Écosse et qui par plusieurs fois avait beaucoup donné à faire au bon roi Édouard, chevaucha aussitôt efforcément sur lui et reconquit toute l'Écosse et la bonne cité de Berwick, et gâta et

1. Édouard II avait épousé Isabelle, fille de Philippe IV, dit le Bel. Il était fils d'Édouard I^{er}, de la maison d'Anjou Plantagenet, que Froissart appelle « le bon roi Édouard », et père du roi Édouard III « sur qui cette histoire est ordonnée ».

brûla grand'partie du royaume d'Angleterre, pendant bien quatre journées ou cinq à l'intérieur du pays, et déconfit ce roi et tous les barons d'Angleterre en un endroit en Écosse qu'on appelle Stirling, par bataille rangée et arrêtée ⁽¹⁾. Et la poursuite de cette déconfiture dura par deux jours et deux nuits. Et le roi anglais s'enfuit avec peu de gens jusqu'à Londres.

II. — COMMENT LE PÈRE DU ROI ÉDOUARD III FUT MARIÉ A LA FILLE DU BEAU ROI PHILIPPE DE FRANCE.

CE roi anglais dont je parle maintenant, et qui reçut ce grand dommage en Écosse, avait deux frères de remariage ⁽²⁾. L'un fut nommé le comte Maréchal, et il était de fort sauvage et diverse manière; l'autre avait nom messire Édmond et était comte de Kent, fort prud'homme, doux et débonnaire, et très aimé des bonnes gens. Ce roi eut de madame sa femme, fille du beau roi Philippe de France, qui était une des plus belles dames du monde, deux fils et deux filles. L'aîné eut nom Édouard, et fut roi d'Angleterre par l'accord de tous les barons dès le vivant de son père. Le second des fils eut nom Jean d'Eltham et mourut jeune. L'aînée des deux filles eut nom Isabelle et fut mariée au jeune roi David d'Écosse, fils du roi Robert Bruce; et elle lui fut donnée en mariage, dans sa jeunesse, par l'accord des deux royaumes d'Angleterre et d'Écosse, et en faisant la paix. L'autre fille fut mariée au duc de Gueldres: ceux-ci eurent deux fils et deux filles; les deux fils furent Regnault et Édouard qui depuis régnèrent en grand'puissance contre leurs ennemis; et des deux

1. C'est en effet près de la ville de Stirling que le roi Édouard perdit contre Robert Bruce la bataille de Bannock-Burn, l'an 1314.

2. Du second mariage de son père.

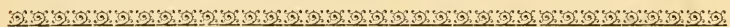
filles, l'une fut comtesse de Blois, de par monseigneur Jean de Blois, son mari, et l'autre duchesse de Juliers.

III. — PAR QUELLE OCCASION LA GUERRE S'ÉLEVA ENTRE
LE ROI DE FRANCE ET LE ROI D'ANGLETERRE.

LE beau roi Philippe de France eut trois fils, frères de cette belle madame Isabelle qui fut reine d'Angleterre. Et ces trois fils furent fort beaux et grands chevaliers. L'ainé eut nom Louis, et du vivant de son père il fut roi de Navarre, et on l'appelait le roi Hutin. Le second eut nom Philippe le Long, et le troisième Charles. Et ils furent tous trois rois de France après la mort du roi Philippe leur père, par droite succession, l'un après l'autre, sans avoir d'héritiers mâles. Si bien que, après la mort du dernier, le roi Charles, les douze pairs et les barons de France ne donnèrent pas le royaume à sa sœur qui était reine d'Angleterre, parce qu'ils voulurent dire et maintenir, et ils le veulent encore, que le royaume de France est si noble, qu'il ne doit jamais aller ni descendre à une femme, ni par conséquence au fils de cette femme. Car, ainsi qu'ils veulent dire et maintenir, le fils d'une femme ne peut avoir de droit ni de succession de par sa mère, là où sa mère n'a point de droit. Si bien que, pour ces raisons, les douze pairs et les barons de France donnèrent, d'un commun accord, le royaume de France à monseigneur Philippe de Valois, fils de monseigneur Charles, comte de Valois, lequel était frère à ce beau roi Philippe susdit ; et en ôtèrent la reine d'Angleterre et son fils qui était neveu du dernier roi Charles, comme étant fils de sa sœur, tandis que le roi Philippe de Valois n'en était que cousin germain ⁽¹⁾.

1. Les trois fils de Philippe IV furent Louis X, Philippe V et Charles IV qui régnèrent successivement. Philippe VI qui fut roi de France

C'est de là que les guerres, les misères et les tribulations sont depuis sorties et venues, et que de grands malheurs sont advenus à cause des réclamations et des oppositions, ainsi qu'il vous sera raconté ci-après.



IV. — COMMENT MONSEIGNEUR PHILIPPE DE VALOIS
FUT ÉLU A LA MORT DU ROI CHARLES DE FRANCE,
QUI MOURUT SANS HOIR MÂLE ; ET COMMENT IL
DÉCONFIT LES FLAMANDS QUI S'ÉTAIENT RÉVOLTÉS
CONTRE LEUR SEIGNEUR.

LE roi Charles de France, fils du beau roi Philippe, avait été trois fois marié, et pourtant mourut sans hoir mâle, dont ce fut dommage pour le royaume ainsi que vous entendrez ci-après. La première de ses femmes fut fille de la comtesse d'Artois. Ce mariage avec cette dame, ayant été reconnu nul par la déclaration du pape, notre Saint Père, qui était alors, les douze pairs du royaume cherchèrent sens et avis pour que le roi Charles fût remarié ; et il le fut à la fille de l'empereur Henri de Luxembourg ⁽¹⁾, laquelle était sœur du gentil roi de Bohême ⁽²⁾. De cette seconde dame de Luxembourg, qui était fort humble et fort prude femme, le roi eut un fils qui mourut fort jeune, et la mère mourut bientôt après, à Issoudun en Berry. Et ils moururent tous deux soupçonneusement, ce dont certaines gens furent accusés par derrière couverte-ment. Après, ce roi Charles fut remarié une troisième fois à la fille de son oncle, Jeanne, fille de monseigneur Louis, comte d'Évreux, et sœur du roi de Navarre

après la mort de Charles IV, dit le Bel, était leur cousin germain. Son père, le comte de Valois, était, ainsi que Philippe IV, fils de Philippe III, dit le Hardi, et petit-fils de saint Louis.

1. L'empereur Henri VII.

2. Jean de Luxembourg.

qui était alors (1). Puis il advint que le roi se coucha au lit malade de la mort.

Quand il s'aperçut qu'il lui fallait mourir, il dit que, s'il advenait que la reine mît au monde un fils, il voulait que messire Philippe de Valois, son cousin germain, en fût tuteur et régent de tout son royaume jusques à ce que son fils serait en âge d'être roi ; et s'il advenait que ce fût une fille, que les douze pairs et les hauts barons de France eussent conseil et avis entre eux d'y ordonner, et donnassent le royaume à celui qui le devrait avoir par droit. Sur ce, le roi Charles mourut vers Pâques, l'an de grâce de Notre-Seigneur mil trois cent vingt et huit.

Il ne demeura pas grandement après que la reine Jeanne mît au monde une fille ; ce dont la plupart de ceux du royaume furent durement troublés et courroucés.

Quand les douze pairs et hauts barons de France surent cela, ils s'assemblèrent à Paris au plus tôt qu'ils purent, et donnèrent le royaume, d'un commun accord, à monseigneur Philippe de Valois, fils du comte de Valois, et en ôtèrent la reine d'Angleterre et le roi son fils, ainsi que vous avez vu ci-dessus. Et ils firent couronner ce monseigneur Philippe à Reims, l'an de grâce mil trois cent vingt et huit, le jour de la Trinité. Ce dont, depuis ce jour, grand' guerre et grand' désolation advint au royaume de France en plusieurs parts, ainsi que vous pourrez entendre en cette histoire.

Assez tôt après que ce roi Philippe fut couronné à

1. Louis, comte d'Évreux, étant issu du second mariage de Philippe le Hardi avec Marie de Brabant, était frère de Philippe IV. Ce comte d'Évreux eut une fille, Jeanne, qui épousa en troisièmes nocces Charles le Bel ; et un fils, Philippe d'Évreux, qui épousa la fille unique de Louis X, dit le Hutin, Jeanne de France, et qui devint ainsi roi de Navarre. Ce Philippe d'Évreux, roi de Navarre, fut le père du tristement fameux Charles le Mauvais.

Reims ⁽¹⁾, il manda ses princes, ses barons et tous ses gens d'armes, et alla avec toutes ses forces loger dans la vallée de Cassel, pour guerroyer les Flamands qui étaient rebelles à leur seigneur, et notamment ceux de Bruges, ceux d'Ypres et ceux du Franc ⁽²⁾. Et ils ne voulaient pas obéir au comte de Flandre, leur dit seigneur, mais ils l'avaient chassé. Et il ne pouvait demeurer nulle part en son pays, fors seulement à Gand, et encore assez difficilement. Le roi Philippe déconfit alors bien seize mille hommes Flamands qui avaient fait un capitaine qui se nommait Colas Dennekins ⁽³⁾, homme hardi et outrageux durement. Et les susdits Flamands avaient fait leur garnison de la ville de Cassel, au commandement et aux gages des villes de Flandre, pour garder les frontières à cet endroit ⁽⁴⁾.

1. Lorsque nous trouverons des variantes dignes d'être remarquées, dans les différentes rédactions des Chroniques de Froissart, nous en donnerons en note des extraits.

« ... Au jour de la Trinité, le roi Philippe fut couronné et sacré en la grande église de Notre-Dame de Reims. Et là étaient les grands et les hauts seigneurs qui devaient servir le roi dans leur charge, l'un pour ceindre l'épée, l'autre pour lui chausser ses éperons, et ainsi de toutes choses. Et tous étaient bien appareillés de faire leur devoir, excepté le comte de Flandre, qui se tenait en arrière. Aussi fut-il appelé à haute voix, et on dit par deux fois : « Comte de Flandre, si vous êtes présent, ou quelqu'un en votre nom, venez faire votre devoir. » Et le comte, qui entendit bien ces paroles, se tut. Alors il fut appelé la troisième fois.... Alors il s'avança et s'inclina devant le roi et dit : « Monseigneur, si on m'eût appelé Louis de Nevers et non comte de Flandre, je me serais avancé. — Comment, dit le roi, vous n'êtes donc pas comte de Flandre ? — Sire, dit-il, j'en porte le nom et non le profit. » *Manuscrit d'Amiens*.

2. Le Franc, ou terre de France, signifie ici une partie de la Flandre française d'aujourd'hui. Ce territoire avait alors ses coutumes propres et ses magistrats particuliers, et comprenait les villes de Dunkerque, Gravelines, Furnes, Bourbourg et Bergues-Saint-Winoc.

3. Son vrai nom paraît être Zonnequin ou Zannequin.

4. Les Flamands occupaient la ville de Cassel et s'étaient retranchés sur une colline voisine. Sur les murs de Cassel, ils arborèrent un étendard qui représentait un coq avec cette légende devenue célèbre :

*Quand ce coq chanté aura
Le roi trouvé ci entrera.*

Et je vous dirai comment ces Flamands furent déconfits, et ce fut par leur témérité. Ils partirent un jour de Cassel, sur l'heure du souper, en intention de déconfire le roi et toute son armée. Et ils s'en vinrent tout paisiblement, sans bruit, rangés en trois batailles, desquelles l'une alla droit aux tentes du roi, et surprirent presque le roi, qui était assis au souper, et toutes ses gens. L'autre bataille s'en alla droit aux tentes du roi de Bohême, et le trouvèrent presque en tel point. Et la troisième bataille s'en alla droit aux tentes du comte de Hainaut, et le surprirent presque aussi, et le hâtèrent si fort que ses gens purent être armés à grand' peine, ainsi que les gens de monseigneur de Beaumont son frère. Et ces trois batailles ⁽¹⁾ vinrent si paisiblement jusqu'aux tentes, que, à grand' peine, les seigneurs furent armés et leurs gens assemblés. Et tous les seigneurs et leurs gens eussent été morts, si Dieu ne les eût, ainsi que par vrai miracle, secourus et aidés. Mais, par la grâce de Dieu, chacun des trois seigneurs déconfit sa bataille ⁽²⁾ si entièrement, et tous à la même heure et à un point, que jamais de tous ces seize mille Flamands il n'en échappa mille, et leur capitaine fut tué. Et pourtant jamais aucun de ces trois seigneurs ne sut nouvelles des autres, jusqu'à ce qu'ils eurent tout fait. Et jamais, des quinze mille Flamands qui y demeurèrent morts, il n'en recula un seul, que tous ne fussent morts et tués en trois monceaux l'un sur l'autre, sans sortir de la place là où chacune de ces trois batailles com-

Le « roi trouvé » c'est Philippe de Valois que les barons de France avaient en quelque sorte « inventé ». La venue de Philippe VI au trône, nous n'avons que faire de le dire, était cependant toute légitime, en vertu de la loi salique.

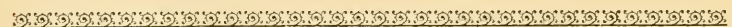
1. Nous rencontrerons souvent ce mot pris dans le sens de corps de bataille. C'est ce mot « bataille » qui est devenu « bataillon », mais il avait une plus large acception et se disait aussi bien d'une troupe de cavaliers, que d'une troupe de piétons.

2. C'est-à-dire le corps de bataille qui lui était opposé.

mença; ce qui fut l'an de grâce mil trois cent vingt et huit, le jour de Saint-Barthélemy.

Alors, après cette déconfiture, les Français vinrent à Cassel et y mirent les bannières de France. Et la ville se rendit au roi, et puis Poperinghe, et puis Ypres, et tous ceux de la châtellenie de Bergues, et ceux de Bruges ensuivant. Et ils reçurent le comte Louis, leur seigneur, alors amiablement et paisiblement, et jurèrent de lui tenir foi et loyauté à tout jamais.

Quand le roi Philippe de France eut remis le comte de Flandre en son pays, et que tous lui eurent juré fidélité et hommage, il congédia ses gens qui retournèrent chacun en son pays; et lui-même s'en vint en France séjourner à Paris ou aux environs. Il fut extrêmement prisé et honoré de cette entreprise qu'il avait faite sur les Flamands, et du service aussi qu'il avait rendu au comte Louis, son cousin. Il demeura en grand' prospérité et en grand honneur, et accrut grandement l'état royal. Et il n'y avait jamais eu en France, ainsi qu'on disait, de roi qui eût tenu un état pareil à celui du roi Philippe. Et il faisait faire tournois, joutes, fêtes et ébattements fort souvent et à grand' foison.



V. — COMMENT LE ROI DE FRANCE ENVOYA DES LÉGATS
EN ANGLETERRE POUR SOMMER LE ROI D'ANGLETERRE
QU'IL LUI VINT FAIRE HOMMAGE ; ET QUELLE CHOSE
LEDIT ROI RÉPONDIT AUX SUSDITS LÉGATS.

OR il advint que, environ un an après que le roi Philippe de Valois eut été couronné roi de France, et que tous les barons et les tenants dudit royaume lui eurent fait serment de fidélité et hommage, excepté le jeune roi Édouard d'Angleterre qui n'était point venu encore (et aussi n'avait-il point été mandé), le roi de France fut conseillé et informé qu'il mandât

ledit roi d'Angleterre de venir faire hommage et serment de fidélité, ainsi qu'il lui appartenait ⁽¹⁾. Alors furent priés d'aller en Angleterre faire ce message, et sommer ledit roi, le sire d'Aubigny et le sire de Beausault ⁽²⁾, et deux clercs en droit, maîtres en parlement à Paris, qu'on appelait pour ce temps maître Simon d'Orléans et maître Pierre de Mézières. Ces quatre, aux commandements et ordonnances du roi, partirent de Paris en grand équipage, et cheminèrent tant par leurs journées qu'ils vinrent à Wissant. Là ils montèrent en mer et furent bientôt outre. Ils arrivèrent à Douvres, et séjournèrent là un jour, pour attendre leurs chevaux et leurs harnais qu'on mit hors des vaisseaux. Quand ils furent tout prêts, ils montèrent sur leurs chevaux, et firent tant par leurs journées qu'ils vinrent à Windsor où le roi d'Angleterre et la jeune reine sa femme ⁽³⁾ se tenaient. Les quatre susnommés firent savoir au roi pourquoi ils étaient venus là, et au nom de qui. Le roi d'Angleterre, par honneur pour le roi de France, son cousin, les fit venir devant lui et les reçut fort honorablement, et aussi fit madame la reine sa femme, ainsi que bien le savaient faire. Ensuite ils racontèrent leur message et furent volontiers écoutés. Et le roi répondit alors qu'il n'avait pas son conseil auprès de lui, mais qu'il le manderait; qu'ils se retiras-

1. Édouard III devait l'hommage au roi de France comme étant duc de Guyenne. On se rappelle qu'Éléonore de Guyenne, répudiée par Louis VII, dit le Jeune, — sous prétexte qu'elle était sa parente à un degré qui rendait leur mariage nul — avait épousé ensuite Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre. C'est ainsi que la Guyenne fit partie de l'héritage des rois anglais.

2. Ce sire de Beausault est Jean de Montmorency, 1^{er} du nom.

3. Édouard avait épousé en 1327 la fille du comte de Hainaut. Elle s'appelait Philippe. Sa mère était Jeanne de Valois, sœur de Philippe de Valois, et fille du comte Charles de Valois. Ce comte Charles était frère de Philippe IV, dit le Bel, dont la fille, Isabelle de France, était la mère d'Édouard III. Édouard était donc le cousin issu de germain de sa femme, et il avait dû demander à Rome des dispenses qui lui avaient été accordées. Nous donnons ces détails généalogiques pour qu'il ne nous soit plus besoin d'y revenir.

sent en la cité de Londres, et que là ils recevraient réponse tellement que cela devrait bien suffire. Sur cette parole, quand ils eurent diné dans la chambre dudit roi et de la reine, ils partirent et vinrent ce soir là coucher à Colebrook et le lendemain à Londres.

Il ne demeura pas grandement depuis que le roi d'Angleterre vint à Londres, en son palais de Westminster. Et là, à un jour qu'il fixa, il assembla son conseil devant qui les messagers du roi Philippe de France furent appelés. Et là ils remontrèrent pourquoi ils étaient venus là, et les lettres qui leur avaient été données par le roi leur seigneur. Quand ils eurent parlé bien et à point, ils sortirent hors de la chambre, et alors le roi demanda à avoir conseil sur cette requête. Il me semble que le roi fut alors conseillé de répondre que, en vérité, par l'ordonnance scellée de ses prédécesseurs, rois d'Angleterre et ducs d'Aquitaine, il en devait faire foi, hommage et loyauté au roi de France; et que l'on ne voudrait ni n'oserait point le conseiller du contraire. Ces propos et conseils furent arrêtés, et les messagers de France appelés, ils vinrent derechef en la chambre du conseil. Là l'évêque de Londres parla pour le roi et dit:

— « Seigneurs, qui êtes ici envoyés de par le roi de France, vous êtes les bien venus. Nous avons ouï vos paroles et lu vos lettres, et les avons bien examinées à notre pouvoir; nous vous disons donc que nous conseillons monseigneur qui est ici qu'il aille en France voir le dit roi, son cousin, qui fort amiablement le mande, et qu'il s'acquitte et fasse son devoir du surplus de foi et d'hommage, car en vérité il y est tenu. Ainsi vous vous retirerez en France, et vous direz au roi votre seigneur que notre sire le roi d'Angleterre passera par delà bientôt, et fera tout ce qu'il doit faire, sans nulle difficulté. »

Cette réponse plut grandement bien aux susdits messagers de France, et ils prirent congé du roi et de tout son conseil ; mais auparavant il leur fallut dîner dans le palais de Westminster. Et ledit roi les festoya là grandement, et leur donna au départ, pour l'honneur et l'amour du roi de France, son cousin, de grands dons et de beaux joyaux. Cela fait, ils ne séjournèrent guère à Londres et partirent. Et ils firent tant par leurs journées qu'ils revinrent en France, et droit à Paris, où ils trouvèrent ledit roi Philippe à qui ils contèrent toutes leurs nouvelles, et comment ils avaient fait, et en quel état ils étaient partis d'auprès ledit roi d'Angleterre, et aussi combien grandement et honorablement il les avait reçus, et, à leur départ et quand ils avaient pris congé, comment il leur avait donné de ses biens. De toutes ces choses se contenta grandement le roi Philippe, et il dit que fort volontiers il verrait le roi Édouard d'Angleterre, son cousin, car jamais il ne l'avait vu.

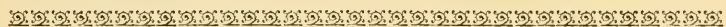
Ces nouvelles se répandirent parmi le royaume de France : que le roi d'Angleterre devait venir en France et faire hommage audit roi. Aussi s'ordonnèrent et s'appareillèrent fort richement les ducs et les comtes de son sang qui désiraient le voir ; et proprement le roi de France en écrivit au roi Charles de Bohême, son cousin, et au roi Louis de Navarre, et leur signifiâ le jour certain que le roi d'Angleterre devait être auprès de lui, et les pria qu'ils voulussent y être. Ces deux rois, du moment qu'ils en étaient priés, n'eussent jamais laissé d'y venir ; et ils s'ordonnèrent au plus tôt qu'ils purent et vinrent en France en grand arroi (1) devers le roi. Le roi de France fut alors conseillé d'accueillir ledit roi d'Angleterre, son cousin, dans la bonne cité d'Amiens. Il fit donc faire

1. *Arroi*, ordre, ordonnance ; nous avons abandonné ce vieux mot, mais nous avons conservé son composé et son opposé *désarroi*.

là ses provisions grandes et grosses, et administrer salles, chambres, hôtels et maisons pour recevoir lui et tous ses gens : parmi lesquels on comptait le roi de Bohême et le roi de Navarre, qui étaient de sa délivrance ⁽¹⁾, et le duc de Bretagne, le duc de Bourgogne et le duc de Bourbon, avec plus de trois mille chevaux, et le roi d'Angleterre qui y devait venir avec six cents chevaux.

Il y avait alors à Amiens, et il y a bien encore, cité assez grande pour recevoir aisément autant de princes et leurs gens, et plus encore.

Or nous parlerons du roi d'Angleterre, et comment il passa la mer et vint en cette année, l'an mil trois cent vingt-neuf, en France, environ la mi-août.



VI. — COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE VINT A AMIENS,
OU IL FUT HONORABLEMENT REÇU DU ROI DE FRANCE
ET LUI FIT HOMMAGE, MAIS NON PAS TOUT ENTIÈ-
REMENT COMME IL DEVAIT.

LE jeune roi d'Angleterre ne mit pas en oubli le voyage qu'il devait faire dans le royaume de France, et il s'appareilla bien et élégamment, et aussi suffisamment qu'il lui appartenait ; et il partit d'Angleterre quand ce fut jour de partir. En sa compagnie il avait deux évêques, celui de Londres et celui de Lincoln ; et quatre comtes : monseigneur Henri comte de Derby, son cousin germain, fils de monseigneur Thomas de Lancastre au Tort-Col ; le comte de Salisbury, le comte de Warwick et le comte de Hereford ; et six barons : monseigneur Regnault de Cobham, monseigneur Thomas Wager, maréchal d'Angleterre, monseigneur Richard de Strafford, le seigneur de Percy,

1. C'est-à-dire qui étaient de sa suite et entretenus à ses dépens. On disait aussi « de sa livrée ».

le seigneur de Man et le seigneur de Mowbray ; et plus de quarante autres chevaliers. Il y avait dans la troupe et aux frais du roi d'Angleterre plus de mille chevaux, et ils mirent deux jours à passer entre Douvres et Wissant. Quand ils furent tout outre, et leurs chevaux tirés hors des nefes et des vaisseaux, le roi monta à cheval accompagné ainsi que je vous ai dit, et chevaucha tant qu'il vint à Boulogne, et là il fut un jour.

Tantôt nouvelles vinrent au roi Philippe de France et aux seigneurs de France, qui déjà étaient arrivés à Amiens, que le roi d'Angleterre était arrivé et venu à Boulogne. De ces nouvelles le roi Philippe eut grand' joie et envoya aussitôt son connétable et grand'foison de chevaliers vers le roi d'Angleterre, lequel ils trouvèrent à Montreuil-sur-Mer ; et là il y eut de grandes reconnaissances et rapprochements d'amour. Depuis le jeune roi d'Angleterre chevaucha en la compagnie du connétable de France ; et il fit tant avec toute sa troupe, qu'il vint dans la cité d'Amiens, où le roi Philippe était tout appareillé et pourvu pour le recevoir, ayant auprès de lui le roi de Bohême, le roi de Navarre et le roi de Majorque, et si grand'foison de ducs, de comtes et de barons, que ce serait merveille à rappeler. Car là étaient venus tous les douze pairs de France, pour festoyer le roi d'Angleterre, et aussi pour être personnellement et servir de témoins à son hommage. Si le roi Philippe reçut honorablement et grandement le jeune roi d'Angleterre, son cousin, cela n'est pas à demander : et aussi firent tous les rois, les ducs et les comtes qui étaient là. Et tous ces seigneurs furent alors, dans la cité d'Amiens, pendant quinze jours.

Pendant ce temps-là, il y eut mainte parole et ordonnance faite et devisée. Et il me semble que le roi Édouard d'Angleterre fit alors hommage, de bouche

et de parole seulement, sans mettre les mains entre les mains du roi de France, ou d'un prince ou d'un prélat député de par lui. Et ledit roi d'Angleterre, par le conseil qu'il eut, ne voulut pas procéder plus avant dans ledit hommage, avant d'être retourné en Angleterre, et d'avoir vu, lu et examiné les privilèges de jadis, qui devaient l'éclairer sur ledit hommage, et montrer comment et en quoi le roi d'Angleterre devait être homme du roi de France. Le roi de France, qui voyait le roi d'Angleterre, son cousin, jeune, entendit bien toutes ces paroles, et ne le voulut alors presser en rien, car il savait bien qu'il y recouvrerait quand il voudrait ; et il lui dit :

-- « Mon cousin, nous ne voulons pas vous décevoir, et ce que vous en avez fait à présent nous plaît bien, jusqu'à ce que vous soyez en votre pays et que vous soyez informé, par les scellés de vos prédécesseurs, quelle chose vous en devez faire. »

Le roi d'Angleterre répondit :

— « Cher Sire, grand merci. »

Depuis le roi d'Angleterre se joua, s'ébattit et demeura avec le roi de France, en la cité d'Amiens. Et, quand il y eut été tant que cela dût bien suffire par raison, il prit congé et se sépara du roi fort amiablement, ainsi que de tous les autres princes qui étaient là, et se mit au retour pour revenir en Angleterre. Et il repassa la mer, et il fit tant par ses journées qu'il vint à Windsor, là où il trouva la reine Philippe, sa femme, qui le reçut joyeusement, et qui lui demanda nouvelles du roi Philippe de France, son oncle, et de son grand lignage de France. Le roi, son mari, lui en parla assez, et du grand état qu'il avait trouvé, et comment on l'avait accueilli et festoyé grandement, et des honneurs qui étaient en France, honneurs qu'il n'appartient à nul autre pays de faire ou d'entreprendre de faire.

VII. — COMMENT LE ROI DE FRANCE ENVOYA EN ANGLETERRE DES GENS DE SON PLUS SPÉCIAL CONSEIL, POUR SAVOIR PAR LES REGISTRES D'ANGLETERRE COMMENT LEDIT HOMMAGE SE DEVAIT FAIRE ; ET COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE LUI ENVOYA UNE LETTRE CONTENANT LEDIT HOMMAGE.

IL ne demeura guère de temps, depuis, que le roi de France envoya en Angleterre, de son plus spécial conseil, l'évêque de Chartres et l'évêque de Beauvais, et aussi monseigneur Louis de Clermont, duc de Bourbon, le comte d'Harcourt et le comte de Tancarville, et d'autres chevaliers et clercs en droit, pour assister aux conseils du roi d'Angleterre qui se tenaient à Londres sur l'état que vous avez ouï ; ainsi que le roi d'Angleterre, lui revenu en son pays, devait regarder comment ses prédécesseurs avaient fait hommage anciennement de ce qu'ils tenaient en Aquitaine et dont ils s'étaient appelés ducs. Car déjà plusieurs en Angleterre murmuraient que leur sire était plus prochain de l'héritage de France que le roi Philippe. Néanmoins le roi d'Angleterre et son conseil ignoraient toutes ces choses. Mais il y eut en cette saison grand parlement et assemblées sur ledit hommage, en Angleterre. Et les susdits envoyés du roi de France y séjournèrent tout l'hiver, et jusques à l'issue du mois de mai ensuivant, sans pouvoir avoir nulle définitive réponse. Toutefois le roi d'Angleterre, par l'avis de ses privilégiés auxquels il ajoutait grand'foi, fut conseillé d'écrire ainsi lettres patentes, scellées de son grand scel, en reconnaissant l'hommage tel qu'il le doit et devait alors faire au roi de France ; laquelle teneur de la lettre s'ensuit ainsi :

« Édouard, par la grâce de Dieu roi d'Angleterre,
« seigneur d'Irlande et duc d'Aquitaine, à tous ceux

« qui ces présentes lettres verront et entendront, salut.
« Nous faisons savoir que: comme nous faisons à
« Amiens hommage à excellent prince, notre cher seigneur et cousin Philippe roi de France, alors il nous
« fut dit et requis de par lui que nous reconnussions
« ledit hommage être lige, et qu'en faisant ledit hommage nous lui promissions expressément de lui
« porter foi et loyauté: laquelle chose nous ne fîmes
« pas alors, parce que nous étions informés que cela
« ne se devait point faire ainsi. Et nous fîmes alors
« hommage audit roi de France par paroles générales,
« en disant que nous entrions en son hommage tout
« ainsi que nos prédécesseurs, ducs de Guyenne, étaient
« autrefois entrés en l'hommage des rois de France
« qui étaient en ce temps-là. Et puisque nous sommes
« bien informés et assurés de la vérité, nous reconnaissons, par ces présentes lettres, que ledit hommage que nous fîmes à Amiens au roi de France,
« bien que nous l'ayons fait par paroles générales, fut,
« est et doit être entendu lige; et que nous lui devons
« porter foi et loyauté comme duc d'Aquitaine et pair
« de France, et comte de Ponthieu et de Montreuil.
« Et nous lui promettons dorénavant de lui porter foi
« et loyauté.

« Et pour qu'au temps à venir il ne soit jamais
« question ni discussion pour faire ledit hommage,
« nous promettons en bonne foi, pour nous et nos
« successeurs, ducs de Guyenne, qui seront alors, que
« ledit hommage se fera en cette manière:

« Le roi d'Angleterre, duc de Guyenne, tiendra ses
« mains entre les mains du roi de France. Et celui qui
« adressera la parole au roi d'Angleterre, duc d'Aquitaine, et qui parlera pour le roi de France, dira
« ainsi: — Vous devenez homme lige du roi de France,
« mon seigneur, qui est ici, comme duc de Guyenne
« et pair de France, et vous lui promettez de lui porter

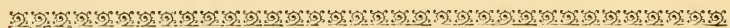
« foi et loyauté. Dites: *voire* ⁽¹⁾. Et le roi d'Angleterre
« duc de Guyenne, et ses successeurs diront: *voire*. Et
« alors le roi de France recevra ledit roi d'Angleterre
« et duc de Guyenne audit hommage lige, sauf son
« droit et celui d'autrui. Derechef, quand ledit roi et
« duc entrera en l'hommage du roi de France, et des
« rois de France ses successeurs, pour le comté de
« Ponthieu et de Montreuil, il mettra ses mains entre
« les mains du roi de France. Et celui qui parlera pour
« le roi de France adressera la parole audit roi et duc,
« et dira ainsi: — Vous devenez homme lige du roi
« de France, mon seigneur, qui est ici, comme comte
« de Ponthieu et de Montreuil, et vous lui promettez
« de lui porter foi et loyauté. Dites: *voire*. — Et
« ledit roi et duc, comte de Ponthieu, dira: *voire*. Et
« alors ledit roi de France recevra ledit roi et comte
« audit hommage lige, sauf son droit et celui d'autrui.

« Et ainsi sera fait et renouvelé, toutes les fois que
« l'hommage se fera. Et de cela, nous et nos succes-
« seurs de Guyenne donnerons tout faits les dits hom-
« mages, et lettres patentes scellées de nos grands
« sceaux, si le roi de France le requiert. Et avec ce,
« nous promettons de tenir et de garder affectueuse-
« ment les paix et accords faits entre les rois de France
« et les ducs de Guyenne. Et il en sera fait de cette
« manière, et renouvelées les dites lettres par les dits
« rois et ducs et leurs successeurs, ducs de Guyenne
« et comtes de Ponthieu et de Montreuil, toutes les fois
« que le roi d'Angleterre, duc de Guyenne, et ses succes-
« seurs, ducs de Guyenne et comtes de Ponthieu et de
« Montreuil, qui seront alors, entreront en l'hommage
« du roi de France, ou de ses successeurs rois de France.

« En témoignage de ces choses, à ces lettres nous
« avons fait mettre notre grand scel. Données à Eltham,
« le trentième jour de mars mil trois cent et trente ».

1. *Voire*, oui, vraiment.

Les seigneurs susnommés, quand ils partirent d'Angleterre, rapportèrent en France ces lettres et prirent congé du roi; et ils les donnèrent au roi de France qui aussitôt les fit porter à sa chancellerie, et qui les fit mettre en garde, avec ses plus précieuses choses, pour la prudence au temps à venir. Nous cesserons un peu de parler du roi d'Angleterre, et nous parlerons de quelques aventures qui advinrent en France.



VII. — COMMENT LE ROI DE FRANCE PRIT EN HAINE
MESSIRE ROBERT D'ARTOIS QUI DUT S'ENFUIR HORS
DU ROYAUME ; ET COMMENT IL FIT METTRE EN PRISON
SA FEMME ET SES ENFANTS QUI JAMAIS DEPUIS N'EN
SORTIRENT.

L'HOMME du monde qui aida le plus le roi Philippe à parvenir à la couronne de France, ce fut messire Robert d'Artois, qui était l'un des plus hauts barons de France, le mieux apparenté et issu du sang royal. Et il avait pour femme la sœur germaine du dit roi Philippe, et il avait toujours été son plus spécial compagnon et ami en tous états. Et il dura bien l'espace de trois ans, que tout en France était fait par lui et que rien n'était fait sans lui. Après, il advint que le roi Philippe prit et reçut ce monseigneur Robert d'Artois en si grand' haine (à l'occasion d'un procès qui avait été porté devant lui, dont le comté d'Artois était la cause ⁽¹⁾), et que ledit messire Robert voulait avoir

I. « Lequel comté messire Robert d'Artois demandait et réclamait comme sien, car il en venait d'extraction ; mais la mauvaise reine de France, femme du roi Philippe, aidait trop fort sa partie adverse (le duc de Bourgogne, Eudes IV) dont elle était sœur ; si bien qu'elle montra au roi et prouva merveilleusement comme fausse, une lettre que ledit messire Robert d'Artois mit en avant et dont il voulait s'aider. Et cette lettre fut condamnée en parlement de Paris ; et fut brûlée comme complice une demoiselle d'Artois qu'on appelait la demoiselle de Divion. Et messire Robert fut condamné à mourir honteusement, si on l'eût tenu. » *Manuscrit de Rome.*

gagné par la vertu d'une lettre que messire Robert avait mise en avant, et qui, ainsi qu'on disait, n'était pas bien vraie), que, si ledit roi l'avait tenu dans sa colère, il l'eût fait mourir sans nul remède. Et bien que ledit messire Robert fût le plus proche de parenté et d'amitié à tous les barons de France, et beau-frère dudit roi, pourtant lui fallut-il quitter la France et venir à Namur auprès du jeune comte Jean, son neveu, et de ses frères, qui étaient enfants de sa sœur ⁽¹⁾. Quand il fut parti de France et que le roi vit qu'il ne pourrait le tenir, pour mieux montrer que l'affaire le touchait, il fit prendre sa sœur, femme dudit monseigneur Robert, et ses deux fils, ses neveux Jean et Charles, et les fit mettre en prison bien étroitement, et jura que jamais ils n'en sortiraient, tant qu'il vivrait. Et il tint bien ce serment, car jamais depuis, quelque personne qui en parlât, ils n'en sortirent; ce dont il fut depuis fort blâmé par derrière.

Quand ledit roi de France sut pour certain et fut informé que messire Robert d'Artois était arrêté à Namur auprès de sa sœur et de ses neveux, il en fut fort courroucé. Et il envoya chaudement vers l'évêque Adolphe de Liège ⁽²⁾, le priant qu'il défiât et guerroyât le comte de Namur si celui-ci ne mettait hors de son pays monseigneur Robert d'Artois. Cet évêque, qui aimait fort le roi de France et qui aimait peu ses voisins, manda au jeune comte de Namur qu'il renvoyât d'auprès de lui son oncle, monseigneur Robert d'Artois; qu'autrement il lui ferait la guerre. Le comte de Namur fut conseillé de telle sorte, qu'il mit son oncle hors de sa terre. Ce fut bien malgré lui, mais il le lui fallait faire ou attendre pis.

Quand messire Robert d'Artois se vit en ce parti, il fut fort angoisseux de cœur, et s'avisa qu'il irait en

1. Marie d'Artois, sœur de Robert, comtesse de Namur.

2. Adolphe de la Marck.

Brabant, parce que le duc, son cousin, était si puissant qu'il le soutiendrait bien. Il vint donc vers le duc, son cousin, qui le reçut fort joyeusement et le réconforta de ses troubles. Le roi le sut et envoya aussitôt des messagers audit duc, et lui manda que, s'il soutenait monseigneur Robert d'Artois ou s'il lui permettait d'aller et de demeurer en sa terre, il n'aurait pas de pire ennemi que lui, et lui nuirait et lui porterait dommage en toutes les façons qu'il pourrait. Le duc ne le voulut pas ou bien n'osa plus le soutenir ouvertement en son pouvoir, à cause de la crainte qu'il avait d'avoir et d'acquérir la haine dudit roi de France. Mais il l'envoya secrètement à Argenteuil, jusques à ce que l'on verrait comment le roi se maintiendrait.

Le roi, qui partout avait ses espions, le sut et en eut grand dépit. Alors il négocia tant, en peu de temps que le roi de Bohême, qui était cousin germain dudit duc, l'évêque de Liège, l'archevêque de Cologne, le duc de Gueldres, le marquis de Juliers, le comte de Bar, le comte de Los, le sire de Fauquemont et plusieurs autres seigneurs furent tous alliés contre ledit duc, et le défièrent tous, à la poursuite et requête du susdit roi. Et ils entrèrent aussitôt en son pays parmi la Hasbaie ⁽¹⁾ et s'en allèrent droit à Hannuye ⁽²⁾, et ils brûlèrent tout à leur volonté par deux fois, eux demeurant dans le pays tant que bon leur sembla. Et ledit roi envoya avec eux le comte d'Eu, son connétable, avec grand compagnie de gens d'armes, pour mieux montrer que la besogne était sienne et faite à sa requête, et brûlant tout le pays.

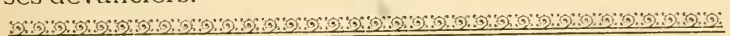
Aussi il fallut que le comte Guillaume de Hainaut en prit soin; et il envoya madame sa femme, sœur du roi Philippe, et le seigneur de Beaumont son frère,

1. Hasbaie ou Hesbaing (Haspengau), pays situé sur la rive gauche de la Meuse, aujourd'hui territoire de la Province de Liège.

2. Hannuye ou mieux Hanut, située sur la Ghète, province de Louvain.

en France, vers ledit roi, pour obtenir une trêve entre lui, d'une part, et le duc de Brabant, d'autre part. Très malgré lui et difficilement le roi de France y consentit, tant il avait pris la chose en grand dépit. Toutefois, à la prière du comte de Hainaut, son beau-frère, le roi s'adoucit et donna et accorda une trêve au duc de Brabant, à la condition que le duc se soumit entièrement au roi de France. Et il devait mettre, avant un certain jour qui était fixé, monseigneur Robert d'Artois hors de sa terre et de son pouvoir, ainsi qu'il le fit beaucoup à regret; mais il dut le faire, ou autrement il eût eu trop forte guerre de tous côtés, selon toute apparence.

Messire Robert d'Artois qui était pourchassé par le roi Philippe de France, ainsi que vous avez oui, vint de Brabant en Angleterre déguisé en marchand; et le duc de Brabant lui avait conseillé qu'il se retirât de ce côté, au cas qu'il ne pourrait demeurer nulle part paisiblement en France ni dans l'Empire. Le jeune roi anglais le reçut joyeusement et le retint volontiers auprès de lui, et le mit de son conseil ⁽¹⁾; et il lui assigna le comté de Richmond qui avait appartenu à ses devanciers.



IX. — COMMENT LE ROI DE FRANCE ALLA VOIR LE
PAPE EN AVIGNON ; ET COMMENT, A LA PRÉDICATION
DU PAPE, IL PRIT LA CROIX POUR ALLER OUTRE MER ;
ET AUSSI LE FIRENT LE ROI DE BOHÈME, LE ROI DE
NAVARRÉ ET LE ROI D'ARAGON.

APRÈS que le jeune roi d'Angleterre eut fait hommage au roi Philippe de France du comté de Ponthieu et de tout ce dont il devait faire hommage, ledit roi Philippe eut grâce et dévotion de venir voir

1. « Le roi Édouard reconforta ledit monseigneur Robert et lui dit :
— Bel oncle, nous avons assez pour vous et pour nous. Ne vous souciez

le Saint Père, pape Benedict (¹), qui pour le temps régnait et se tenait en Avignon, et de visiter une partie de son royaume, pour se distraire et s'ébattre, et pour apprendre à connaître ses cités, ses villes et ses châteaux, et les nobles de son royaume. En cette instance il fit faire ses provisions grandes et grosses, et partit de Paris en très grand arroi, le roi de Bohême et le roi de Navarre en sa compagnie, et aussi grand' foison de ducs, de comtes et de seigneurs; car il tenait grand train et large, et faisait grands frais et grandes dépenses (²). Le roi chevaucha donc ainsi parmi la Bourgogne, et fit tant par ses petites journées, qu'il vint en Avignon où il fut très solennellement reçu du Saint Père et de tout le collège qui l'honorèrent du plus qu'ils purent. Et il fut depuis longtemps là environ avec le pape et les cardinaux, et il se logeait à Villeneuve en dehors d'Avignon. En ce même temps le roi d'Aragon (³) vint aussi en cour de Rome pour le voir et le festoyer. Il y eut grandes fêtes et grandes solennités à leurs approchements et à leurs assemblées. Et ils furent là tout le carême ensuivant.

Donc il advint que certaines nouvelles vinrent en cour de Rome: que les ennemis de Dieu étaient très

ni ébahissez de rien, car si le royaume de France vous est petit, le royaume d'Angleterre vous sera grand assez. » *Manuscrit d'Amiens*.

Il ne paraît nullement certain qu'Édouard ait donné à Robert d'Artois le comté de Richmond. Le manuscrit de Rome porte que Robert reçut non le comté de Richmond, mais celui de Bedford. C'est ce même comté de Bedford que le sire de Coucy, Enguerrand VII, reçut lorsqu'il épousa plus tard Isabeau, seconde fille du roi Édouard III.

1. Benoît XII.

2. « Et il n'y avait jamais eu roi en France dont on se souvint, qui eût tenu état pareil à celui dudit roi Philippe. Et il faisait faire fêtes, joutes, tournois et ébattements, et lui-même les devisait et ordonnait. Et c'était un roi plein de tout honneur, et qui connaissait bien ce que c'était que la chevalerie, car il avait été chevalier et soldat en sa jeunesse en Lombardie, du vivant du comte de Valois son père. Aussi en aimait-il encore mieux les petits compagnons. » *Manuscrit d'Amiens*.

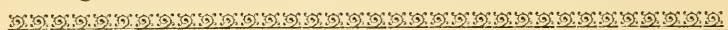
3. Don Pèdre IV.

fort rebellés contre la Sainte-Terre, et qu'ils avaient reconquis presque tout le royaume de Rasse ⁽¹⁾, et pris le roi qui de son temps s'était fait chrétien, et l'avaient fait mourir à grand martyre. Et les incrédules menaçaient grandement sainte Chrétienté. De ces nouvelles le pape fut fort courroucé; ce fut bien raison, car il était chef de l'Église à qui tout bon chrétien se doit rallier. Il prêcha donc, le jour du Saint-Vendredi, devant les rois susnommés, la digne passion de Notre Seigneur, et exhorta et remontra grandement à prendre la croix pour aller sus aux ennemis de Dieu. Et il forma si humblement sa prédication, que le roi de France, mû de grand' pitié, prit là la croix et requit au Saint Père qu'il la lui voulût accorder. Alors le pape Bénédict, qui vit la bonne volonté du roi de France, la lui accorda bénignement et la confirma, à la condition qu'il absolvait de peine et de faute les vrais confessés et repentants, le roi de France premièrement, et tous ceux qui avec lui iraient en ce saint voyage. Alors, par grand' dévotion, et pour l'amour du roi, et pour lui tenir compagnie en ce pèlerinage, le roi Charles de Bohême, le roi de Navarre et le roi Pierre d'Aragon la prirent, ainsi que grand' foison de ducs, de comtes, de barons et de chevaliers qui étaient là; et aussi quatre cardinaux, le cardinal Blanc ⁽²⁾, le cardinal de Naples, le cardinal de Périgord et le cardinal d'Ostie. Cette croisade fut bientôt publiée et prêchée par le monde; et elle venait à grand plaisir à tous les seigneurs, et spécialement à ceux qui voulaient employer le temps en armes, et qui alors ne savaient pas bien où l'employer raisonnablement.

1. Province de la Turquie d'Europe, aujourd'hui la Serbie.

2. Buchon, dans son édition du Panthéon littéraire, pense qu'il s'agit de l'évêque d'Albano, Gaucelin d'Eusa, créé cardinal en 1316 par Jean XXII, son oncle. *Blanc* ne serait qu'une traduction française d'*Albano*. Ce n'est pas une conjecture, car plusieurs manuscrits portent *le cardinal d'Albane*.

Quand le roi de France et les rois susnommés eurent été un grand temps auprès du pape, et qu'ils eurent projeté, avisé et confirmé la plus grand' partie de leurs affaires, ils partirent de la cour de Rome et prirent congé du Saint Père. Le roi d'Aragon s'en retourna en son pays ; et le roi de France et ses compagnons s'en vinrent à Montpellier, et là ils furent un grand temps. Et le roi Philippe fit alors une paix, d'une grand' haine qui s'était émue entre le roi d'Aragon et le roi de Majorque (1). Après cette paix faite, il s'en retourna en France à petites journées et à grands dépens, visitant ses cités, ses villes, ses châteaux et ses forteresses, dont il avait sans nombre ; et il repassa parmi l'Auvergne, parmi le Berry, parmi la Beauce et parmi le Gâtinais, et revint à Paris où il fut reçu à grand' fête. Alors le royaume de France était gras, plein et dru, et les gens y étaient riches et possesseurs de grand avoir, et on n'y savait parler de nulle guerre.



X. — COMMENT LE ROI DE FRANCE FIT FAIRE SES PRÉPARATIFS ET SES PROVISIONS POUR ALLER OUTRE-MER CONTRE LES ENNEMIS DE DIEU.

SUR l'ordonnance de la croisade, pour aller outre mer, que le roi de France avait entreprise et dont il se faisait chef, s'avisèrent plusieurs seigneurs par le monde, et quelques-uns l'entreprirent aussi par grand' dévotion. Car le pape absolvait de peine et de faute tous ceux qui iraient en ce saint voyage. Ladite

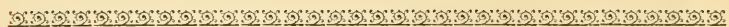
1. Don Pèdre IV, roi d'Aragon, étant allé rendre hommage de son royaume au pape Benoît XII, le roi de Majorque, Don Jayme II, se trouva en même temps que lui à Avignon. Lors de l'entrée solennelle de Don Pèdre, un écuyer de Don Jayme frappa d'un coup de houssine le cheval du roi d'Aragon. Ce fut là l'objet de cette grande haine que Philippe parvint à apaiser ; ce qui n'empêcha pas Don Pèdre d'enlever plus tard au roi de Majorque ses états.

croisade fut donc manifestée et prêchée par le monde; et cela venait bien à point à plusieurs chevaliers qui désiraient s'avancer. Le roi Philippe, comme chef de cette entreprise, fit le plus grand et le plus bel appareil qui jamais eût été fait pour aller outre mer, ni du temps de Godefroy de Bouillon, ni des autres; et il avait retenu et mis en certains ports, c'est à savoir ceux de Marseille, d'Aigues-Mortes, de Lattes, de Narbonne et d'environ Montpellier, une assez grande quantité de vaisseaux, de nef, de caraques, de galères et de barques, pour passer et porter soixante mille hommes et leurs provisions. Et il les fit tout le temps pourvoir de biscuit, de vins, de douce eau, de chairs salées, et de toutes autres choses nécessaires pour des gens d'armes et pour vivre, et en assez grand quantité pour durer trois ans, s'il était besoin.

Et ledit roi de France envoya encore de grands messages par devers le roi de Hongrie qui était fort vaillant homme, en le priant qu'il fût préparé, et ses pays ouverts pour recevoir les pèlerins de Dieu. Ce roi de Hongrie y entendit volontiers, et dit qu'il était tout pourvu, et ses pays aussi, pour recevoir son cousin le roi de France et tous ceux qui iraient avec lui. Le roi de France le signifia tout de la même manière au roi de Chypre, monseigneur Hugues de Lusignan, un vaillant roi durement⁽¹⁾, et au roi de Sicile : lesquels volontiers y entendirent, et se pourvurent d'après cela bien et suffisamment, à la prière et requête du roi de France. Ledit roi envoya encore vers les Vénitiens, en priant et requérant que leurs frontières fussent ouvertes, gardées et pourvues. Ceux-ci obéirent volontiers au roi de France et accomplirent son commande-

1. Froissart se sert souvent de cet adverbe, dans le sens de beaucoup, excessivement. Ainsi il dira « un gentil visage durement ». On nous pardonnera d'avoir, dans des cas semblables, traduit l'idée par un autre adverbe.

ment. Aussi firent les Gênois et tous ceux de la rivière de Gênes. Et le roi de France fit passer outre en l'île de Rhodes le grand prieur de France, pour administrer vivres et provisions sur leurs frontières. Et ceux de Saint-Jean ⁽¹⁾, par accord avec les Vénitiens, firent pourvoir fort suffisamment l'île de Crète qui est de leur seigneurie. Bref, chacun était appareillé et rebracié ⁽²⁾ pour faire tout ce qui était et semblaît bon afin d'accueillir les pèlerins de Dieu. Et plus de trois cent mille personnes prirent la croix pour aller outre en ce voyage.



XI. — COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE ENVOYA SES MESSAGERS AU COMTE DE HAINAUT POUR AVOIR SON CONSEIL SUR CE QU'IL FERAIT DU DROIT QU'IL SE DISAIT AVOIR EN FRANCE ; QUELLE CHOSE LE COMTE LEUR CONSEILLA, ET COMMENT ILS S'EN RETOURNÈRENT EN ANGLETERRE ET DIRENT AU ROI CE QUE LE COMTE LEUR AVAIT CONSEILLÉ.

EN ce temps que cette croisade était en si grand' fleur de renommée, et qu'on ne parlait et ne devisait d'autre chose, messire Robert d'Artois se tenait en Angleterre, chassé de France, auprès du jeune roi Édouard. Et ledit messire Robert conseillait et exhortait continuellement le roi qu'il voulût défier le roi de France qui tenait son héritage à grand tort. Ce dont le roi anglais demanda plusieurs fois conseil, par grand' délibération, à ceux qui étaient ses plus secrets et spéciaux conseillers, comment il se pourrait maintenir au sujet du tort qu'on lui avait fait dans sa jeunesse du royaume de France, qui par droite suc-

1. Ceux de Saint-Jean, c'est-à-dire les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

2. *Rebracié*, retroussé, préparé ; probablement du mot *braie* qui signifie haut de chausses.

cession de proximité devait être à lui par raison, ainsi que messire Robert d'Artois l'en avait informé ⁽¹⁾. Et les douze pairs et les barons de France l'avaient donné à monseigneur Philippe de Valois, d'accord et ainsi que par jugement, mais sans appeler ni ajourner la partie adverse. Aussi le roi ne savait-il que penser, et bien malgré lui il l'eût abandonné, s'il y pouvait remédier. Et s'il le réclamait et si le débat en survenait, et si on le lui déniait, comme cela pourrait bien se faire, et qu'il se tint tranquille et n'y remédiât pas ou n'en fit pas à son pouvoir, il en serait blâmé plus encore qu'au-paravant. Et d'autre part, il voyait bien que, par lui ni par la puissance de son royaume, il ne pourrait triompher du grand royaume de France, s'il n'acquerrait pas, dans l'Empire ou autre part, des seigneurs puissants, par son or et par son argent. Aussi requérait-il souvent à ses conseillers spéciaux qu'ils lui voulussent là-dessus donner bon conseil et bon avis, car sans grand conseil il n'en voulait pas entreprendre plus avant. A la fin, ses conseillers lui répondirent tous d'accord et lui dirent :

— « Certes, sire, la besogne nous semble être si grosse, et de si haute entreprise, que nous n'oserions nous en charger ni vous conseiller définitivement. Mais, cher sire, nous vous conseillerions, s'il vous plaisait, que vous envoyassiez d'importants messagers, bien informés de votre intention, à ce gentil comte de Hainaut, dont vous avez épousé la fille, et à mon-

1. « Monseigneur, dit messire Robert d'Artois au roi d'Angleterre, je me confesse que, à tort et à péché, je consentais jadis à votre déshéritance. Et je fis en partie celui-là (Philippe de Valois) roi du noble royaume de France, lui qui ne m'en sait nul gré, et qui n'y a pas aussi grand droit que vous avez. Car, par droit et par proximité de la succession de monseigneur Charles, roi de France, votre oncle, vous devriez tenir l'héritage, et vous en êtes sans cause éloigné ; car celui qui est roi était éloigné d'un degré de plus que vous : il n'était que cousin germain, et vous neveu. » De ces paroles le roi fut tout pensif, et toutefois il les écouta volontiers. (*M. d'Amiens.*)

seigneur Jean, son frère, qui vous a si valeureusement servi, en les priant en amitié qu'ils veuillent vous conseiller sur cela ; car ils savent, mieux que nous ne faisons, ce qui touche à une telle affaire, et ils sont bien tenus de garder votre honneur et votre raison, pour l'amour de la dame que vous avez. Et s'il en est ainsi qu'ils s'accordent à votre entente, ils vous sauront bien conseiller de quels seigneurs vous vous pourrez le mieux aider, et comment vous les pourrez le mieux acquérir. »

— « A ce conseil, dit le roi, m'accordé-je bien, car il me semble être beau et bon. Et ainsi que vous me l'avez conseillé, il sera fait. »

Alors le roi pria ce prélat, l'évêque de Lincoln, qu'il voulût entreprendre de faire ce message pour l'amour de lui ; et il pria deux chevaliers bannerets ⁽¹⁾ qui étaient là, et aussi deux clercs de droit, qu'ils voulussent faire compagnie à l'évêque en ce voyage. Le susdit évêque, les deux chevaliers bannerets et les deux clercs de droit ne voulurent pas refuser la requête du roi, mais la lui octroyèrent volontiers. Ils se préparèrent donc au plus tôt qu'ils purent, et partirent d'auprès du roi et montèrent en mer, et arrivèrent à Dunkerque. Ils se reposèrent là, jusqu'à ce que leurs chevaux furent mis hors des vaisseaux, puis se mirent en chemin et chevauchèrent parmi la Flandre, et firent tant

1. Les bannerets étaient des barons puissants et riches qui avaient le droit de lever des troupes sur leurs terres et parmi leurs vassaux. Leur nom vient de la bannière sous laquelle ces vassaux se rangeaient en cas de guerre. Charles VII, en créant les compagnies d'ordonnance en 1439, mit fin à cet ancien mode d'enrôlement et supprima de fait les bannerets. Pour lever bannière, il fallait posséder quatre *bachelles* ou mesures de terre.

La *bannière* était de forme carrée.

Le *penon* était l'enseigne des chevaliers ; c'était une cornette à pointe.

Enfin le *penonceau* était l'enseigne que portaient les simples écuyers ou bacheliers, c'est-à-dire ceux qui possédaient moins de quatre bachelles.

qu'ils vinrent à Valenciennes. Là ils trouvèrent le comte Guillaume, qui gisait si malade de gouttes artéritiques ⁽¹⁾ et de gravelle qu'il ne se pouvait mouvoir ; et ils trouvèrent aussi monseigneur Jean de Hainaut son frère. S'ils furent grandement festoyés et honorés, cela n'est pas à demander. Quand ils furent aussi bien festoyés qu'il leur appartenait de l'être, ils racontèrent audit comte de Hainaut et à son frère leur affaire, et pourquoi ils étaient là envoyés par devers eux. Et ils leur exprimèrent toutes les raisons et les doutes que le roi lui-même avait mis en avant par devant son conseil, ainsi que vous avez ouï raconter ci-dessus.

Quand le comte de Hainaut eut ouï ce pour quoi ils étaient là envoyés, et qu'il eut ouï les raisons et les doutes que le roi anglais avait mis en avant devant son conseil, il dit que le roi n'était pas sans sens quand il avait si bien considéré ces raisons et ces doutes. Car, quand on veut entreprendre une grosse besogne, on doit aviser et considérer comment on la pourrait achever, et peser au plus près de la fin à quoi on en pourrait venir. Et le gentil comte dit ainsi :

— « Si le roi y peut parvenir, que Dieu m'aide ! J'en aurais grand'joie. Et on peut bien penser que je l'aimerais mieux pour lui qui a épousé ma fille, que je ne ferais pour le roi Philippe qui ne m'a rien fait du tout de bien, bien que j'aie épousé sa sœur : car il m'a empêché couvertement le mariage du jeune duc de Brabant qui devait épouser Isabelle, ma fille, et l'a retenu pour une de ses filles ⁽²⁾. C'est pourquoi je ne manquerai pas à mon cher et aîné fils le roi d'Angleterre, s'il trouve en son conseil qu'il le veuille entreprendre. Mais je lui aiderai, de conseil et d'aide, à mon

1. Gouttes arthritiques, rhumatismes dans les articulations, du mot grec *ἀρθρίτις* qui signifie *Goutte*.

2. Jean de Brabant, duc de Limbourg, épousa en effet Marie, fille de Philippe de Valois et de Jeanne de Bourgogne.

loyal pouvoir. Ainsi fera Jean, mon frère, qui est assis là, et qui autrefois l'a servi. Mais sachez qu'il lui faudrait bien avoir une autre aide, plus forte que n'est la nôtre. Car le Hainaut, vous savez cela, est un petit pays au regard du royaume de France ; et l'Angleterre git trop loin pour nous secourir.

— « Certes, seigneur, vous nous donnez très bon conseil, et nous montrez grand amour et grand'volonté ; de quoi nous vous rendons grâce, de par notre seigneur le roi, » répondit l'évêque de Lincoln pour tous les autres.

Et il dit encore :

— « Cher seigneur, maintenant conseillez-nous de quels seigneurs notre sire se pourrait le mieux aider, de telle façon que nous puissions lui reporter votre conseil.

— « Sur mon âme, répondit le comte, je ne saurais aviser, pour lui aider dans ses besognes, de seigneur plus puissant que le duc de Brabant qui est son cousin germain ; et aussi l'évêque de Liège, et le duc de Gueldres, qui a sa sœur pour femme ⁽¹⁾ ; et l'archevêque de Cologne ⁽²⁾, le marquis de Juliers, messire Ernoul de Blankenheym et le sire de Fauquemont. Ce sont ceux qui, en peu de temps, auraient plus grand'foison de gens d'armes que n'importe quel autre seigneur que je sache en aucun pays du monde. Et ils sont très bons guerroyeurs. Et ils trouveront bien, s'ils veulent, huit mille ou dix mille armures de fer, pourvu qu'on leur donne de l'argent à l'avenant. Et ce sont seigneurs et gens qui gagnent volontiers. S'il était ainsi que le roi mon fils eût acquis ces seigneurs que je dis, et qu'il fût par deçà la mer, il pourrait bien aller requérir le roi Philippe outre la rivière d'Oise et combattre contre lui. »

1. Renaud, duc de Gueldres, avait épousé Eléonore, sœur du roi Edouard III.

2. Cet archevêque de Cologne, qui s'appelait Valerand, était le frère du Marquis de Juliers.

Ce conseil plut grandement à ces seigneurs d'Angleterre ; puis ils prirent congé du comte de Hainaut et de monseigneur Jean, son frère. Ils s'en retournèrent donc vers l'Angleterre porter au roi le conseil qu'ils avaient trouvé auprès du susdit comte et de son frère. Quand ils furent venus à Londres, le roi leur fit grand'fête. Et ils lui racontèrent tout ce qu'ils avaient trouvé au conseil et à l'avis du gentil comte et de monseigneur Jean de Hainaut, son frère. Ce dont le roi eut grand'joie, et en fut grandement réconforté quand il eut entendu tout ce que ces seigneurs lui avaient mandé et conseillé.

Or ces nouvelles vinrent en France et multiplièrent ⁽¹⁾ petit à petit : que le roi anglais supposait et prétendait avoir grand droit à la couronne de France. Et le roi Philippe fut informé et avisé par ses plus grands et spéciaux amis que, s'il allait au voyage d'outre-mer qu'il avait entrepris, il mettrait son royaume en très grand'aventure et qu'il ne pouvait rien faire de mieux que de garder ses gens et ce qui était à lui, dont il tenait la possession, et qui devait retourner à ses enfants. Aussi il se refroidit grandement de cette croisade entreprise et prêchée. Et il contremanda ses officiers qui faisaient ses provisions, (si grandes et si grosses que ce serait merveilles à penser) jusqu'à ce qu'il aurait vu de quel pied voudrait aller en avant le roi anglais, lequel ne cessait pas de se pourvoir et préparer, selon le conseil que ses hommes lui avaient rapporté du comte de Hainaut, et qui fit, peu après qu'ils furent revenus en Angleterre, ordonner et appareiller dix chevaliers bannerets et quarante autres jeunes chevaliers. Et il les envoya à grands frais par deçà la mer, droit à Valenciennes, et avec eux l'évêque de Lincoln, qui fut fort vaillant homme, afin de traiter avec ces seigneurs de l'Empire que le

1. Augmentèrent.

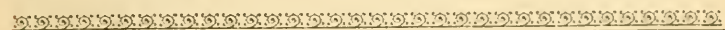
comte de Hainaut leur avait nommés, et pour faire tout ce que leur conseilleraient le comte et messire Jean, son frère.

Quand ils furent venus à Valenciennes, chacun les regardait à grandes merveilles, à cause du bel et grand état qu'ils maintenaient, sans rien épargner, comme si le roi d'Angleterre y avait été en personne, ce dont ils acquéraient grand'grâce et grand'renommée. Et il y avait parmi eux plusieurs chevaliers qui avaient chacun un œil couvert de drap vermeil, de façon à ce qu'il n'en pût pas voir. Et on disait que ceux-là avaient fait vœu devant les dames de leur pays que jamais ils ne verraient que d'un œil ⁽¹⁾ jusqu'à ce qu'ils auraient fait quelque prouesse de leurs corps au royaume de France.

Quand ils eurent été assez festoyés et honorés à Valenciennes par le comte de Hainaut, par monseigneur Jean de Hainaut, son frère, et par les seigneurs chevaliers du pays, et aussi par les bourgeois et les dames de Valenciennes, ledit évêque de Lincoln et la plus grand'partie d'entre eux allèrent par devers le duc de Brabant, sur le conseil du comte susdit. Le duc les festoya assez suffisamment, car il le savait bien faire. Et puis ils s'accordèrent si bellement avec le duc, qu'il promit de soutenir en son pays le roi son cousin et toutes ses gens ; car il le devait faire puisque c'était son cousin germain ; et qu'ainsi le roi pouvait venir, et aller et demeurer, armé ou désarmé, toutes les fois qu'il lui plairait. Et avec cela, il leur promit, par tout son conseil et moyennant une certaine somme de florins, que, si le roi anglais, son cousin, voulait suffisamment défier le roi de France et entrer de force

1. Ces vœux étaient une coutume de la chevalerie. Au moment d'entreprendre quelque expédition, les chevaliers juraient de faire telle ou telle action d'éclat, et s'obligeaient jusque là à des choses d'autant plus bizarres qu'ils se piquaient d'émulation et renchérisaient ainsi les uns sur les autres.

dans son royaume, et s'il pouvait avoir l'accord et l'aide de ces seigneurs d'Allemagne susnommés, il le défierait aussi et irait avec lui, avec mille armures de fer.



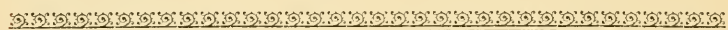
XII. — COMMENT LES SEIGNEURS D'ANGLETERRE
FIRENT ALLIANCE AVEC LE DUC DE GUELDRES, LE
MARQUIS DE JULIERS, L'ARCHEVÊQUE DE COLOGNE ET
LE SIRE DE FAUQUEMONT.

A LORS ces seigneurs d'Angleterre furent fort aises, car il leur sembla qu'ils avaient fort bien besoin, quant au duc de Brabant. Ils retournèrent à Valenciennes, et firent tant, par messages et par l'or et l'argent du roi d'Angleterre leur seigneur, que le duc de Gueldres, beau-frère dudit roi d'Angleterre, le marquis de Juliers, pour lui et pour l'archevêque de Cologne Walerand de Juliers, son frère, et le sire de Fauquemont vinrent leur parler à Valenciennes, par devant le comte de Hainaut qui ne pouvait plus chevaucher ni aller, et par devant monseigneur Jean, son frère. Et ils firent si bien vis-à-vis d'eux que, moyennant de grandes sommes de florins que chacun devait avoir pour lui et pour ses gens, ils promirent de défier le roi de France quand il plairait au roi anglais, d'accord avec celui-ci, et que chacun d'eux le servirait avec un certain nombre de gens d'armes à heaumes couronnés. En ce temps l'on parlait de heaumes couronnés; et les seigneurs ne faisaient compte de nuls autres gens d'armes, s'ils n'étaient à heaumes et à timbres couronnés. Or, cet état est changé maintenant; on parle aujourd'hui de lances ou de glaives et de jaques (1).

Et les seigneurs d'Angleterre demeurèrent encore à Valenciennes et dans le Hainaut, auprès du comte,

1. C'était une casaque rembourrée qu'on revêtait par-dessus l'armure. On l'appelait aussi *Gambeson*.

par le conseil duquel ils travaillaient le plus. Ils prièrent encore l'évêque de Liège, monseigneur Adolphe, et lui envoyèrent d'importants messages, et ils l'eussent volontiers attiré à leur parti ; mais ledit évêque n'y voulut jamais entendre et ne voulut rien faire contre le roi de France, duquel il était devenu l'homme et duquel il était entré en la fidélité. Le roi de Bohême ne fut pas prié ni mandé, car on savait bien qu'il était si conjoint au roi de France par le mariage de leurs deux enfants (le duc Jean de Normandie qui avait pour femme madame Bonne, fille du susdit roi), qu'il ne ferait rien à cause de cela contre le roi de France. Or, je me tairai un peu sur eux, et je parlerai d'une autre matière qui se rejoindra ci-après à celle-ci.



XIII. — COMMENT JACQUES D'ARTEVELD ÉCHUT SI BIEN DANS LA GRACE DES FLAMANDS, QUE, QUELQUE CHOSE QU'IL FIT, PERSONNE NE LUI CONTREDISAIT.

EN ce temps dont j'ai parlé, il y avait grand' dis-
sension entre le comte Louis de Flandre et les
Flamands, car ils ne voulaient pas obéir à lui, ni à
peine s'osait-il tenir en Flandre, fors en grand péril.
Et il y avait alors un homme à Gand (¹) qui avait été

1. « Vous avez bien ouï raconter ci-devant comment le roi d'Angle-
terre avait clos tous les passages de la mer et ne laissait rien venir ni
arriver en Flandre, et spécialement laines et agneaux. Ce dont tout le
pays de Flandre était tout ébahi, car la draperie est la principale chose
de quoi ils vivent ; et déjà trop de bonnes gens et de riches marchands
en étaient appauvris. D'où de grands murmures étaient répandus et
semés par le pays de Flandre, spécialement dans les bonnes villes. Et
ils disaient bien qu'ils payaient amèrement et douloureusement l'amour
que le comte, leur seigneur, avait aux Français ; car par lui et par son
fait ils étaient tombés en ce danger et dans la haine du roi d'Angleterre ;
et que ce serait mieux le commun profit de tout le pays de Flandre
d'être dans l'accord et amour du roi anglais que du roi de France.

« Ainsi murmuraient souvent les gens par le pays de Flandre, et spé-
cialement en la ville de Gand ; car c'est la ville de tout le pays de
Flandre où on drape le plus, et qui peut le moins vivre sans draperie,

brasseur de miel. Celui-ci était entré en si grand' fortune et si grand' grâce, que tout ce qu'il voulait deviser et commander par toute la Flandre, de l'un des côtés jusqu'à l'autre, était tout fait. Et il n'y avait personne, si grand qu'il fût, qui osât en rien outrepasser son commandement ni y contredire. Il avait toujours, après lui allant parmi la ville de Gand, soixante ou quatre-vingts varlets armés, entre lesquels il y en avait deux ou trois qui savaient quelques-uns de ses secrets. Et quand il rencontrait un homme qu'il avait en soupçon ou qu'il haïssait, celui-là était aussitôt tué ; car il avait commandé à ses secrets varlets, et dit : « Sitôt que je rencontre un homme et que je vous fais tel signe, tuez-le sans hésitation, quelque grand et quelque haut qu'il soit, sans attendre d'autre parole. »

Ainsi il advenait souvent, et en cette manière il fit tuer plusieurs grands maîtres. C'est pourquoi il était si redouté, que nul n'osait parler contre chose qu'il

et donc aussi à qui le dommage était le plus grand..... Il demeura un grand temps qu'ils s'assembaient ainsi par troupes, sur les places et les carrefours. Et quelques compagnons venaient ensemble parlementer de divers lieux parmi la ville de Gand, et avaient entendu parler très sagement à leur gré un bourgeois qui s'appelait Jacquemart d'Arteveld..... Et ils dirent que c'était un très sage homme, et qu'ils lui avaient oui dire que, s'il était écouté et cru, il pensait pouvoir en peu de temps remettre la Flandre en bon état, tellement qu'ils recouvreraient tous leurs biens et serait bien avec le roi de France et le roi d'Angleterre..... Et il advint qu'un jour après dîner ils partirent plus de cinq cents suivant l'un l'autre, et ils appelaient leurs compagnons de maison en maison, et disaient : Allons, allons ouïr les conseils du sage homme. Et ils vinrent ainsi jusqu'à la maison de Jacquemart d'Arteveld, et le trouvèrent s'appuyant à sa porte. De si loin qu'ils l'aperçurent, ils ôtèrent leurs chaperons, et s'inclinèrent et lui dirent : Ha ! cher sire, pour Dieu merci, veuillez nous écouter. Nous venons vers vous demander conseil, car on nous dit que le grand bien que vous pourrez faire remettra le pays de Flandre en bon point. Or veuillez nous dire comment ; vous ferez ainsi charité, car il est bien besoin que vous ayez considéré notre pauvreté. — Alors s'avança Jacquemart d'Arteveld et dit : Seigneurs compagnons, il est bien vrai que j'ai dit que, si j'étais de tous écouté et cru, je mettrais la Flandre en bon point, et notre sire n'en serait en rien grevé. — Alors ils l'embrassèrent à qui mieux mieux, et l'emportèrent entre eux, et dirent : Oui, vous serez cru, écouté, craint et servi. » *Manuscrit d'Amiens.*

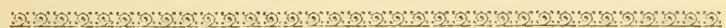
voulût faire, ni à peine penser à le contredire. Et aussitôt que ces soixante varlets l'avaient reconduit à son hôtel, chacun allait dîner à sa maison ; et, de suite après dîner, ils revenaient devant son hôtel et bayaient dans la rue, jusqu'à ce qu'il voulût aller dans la rue jouer et s'ébattre parmi la ville ; et ils le conduisaient ainsi jusqu'au souper. Et sachez que chacun de ces soudoyers avait chaque jour quatre *compagnons* ou gros de Flandre, pour ses frais et pour ses gages. Et il les faisait bien payer, de semaine en semaine. Et il avait aussi, par toutes les villes et châtelainies de Flandre, des sergents et des soudoyers à ses gages, pour faire tous ses commandements, et pour épier et savoir s'il y avait nulle part personne qui lui fût rebelle, ou qui dit ou informât rien contre ses volontés. Et sitôt qu'il en savait quelqu'un dans une ville, il n'avait pas de repos qu'il ne l'eût fait bannir ou fait tuer sans délai ; et jamais celui-là ne s'en pouvait garder. Et notamment tous les puissants de Flandre, chevaliers, écuyers et bourgeois des bonnes villes, qu'il pensait qui fussent favorables au comte en quelque manière, il les bannissait de Flandre, et levait la moitié de leurs revenus et laissait l'autre moitié pour le douaire et le gouvernement de leurs femmes et enfants. Et ceux qui ainsi étaient bannis, et dont il y avait grand' foison, se tenaient à Saint-Omer, et on les appelait les *avolés* ⁽¹⁾ ou les *oultre-avolés*.

A parler brièvement, il n'y eut jamais en Flandre, ni en autre pays, un comte, duc, prince ni autre, qui pût avoir un pays si bien à sa volonté que l'eut celui-ci et longuement. Et il était appelé Jacquemart d'Arteveld ⁽²⁾. Il faisait lever les rentes, les

1. *Avolés*, étrangers, réfugiés.

2. Jacob Van Arteveld, d'après la chronique de Flandre citée par Buchon, avait accompagné à Rhodes Charles de Valois, le père de Philippe VI. Il aurait été dans la suite valet de la fruiterie de Louis de

tonlieux ⁽¹⁾, les vinages ⁽²⁾, les droits et tous les revenus que le comte devait avoir et qui lui appartenaient, quelque part que ce fût parmi les Flandres, et toutes les maltôtes ⁽³⁾ ; et il les dépensait à sa volonté et en donnait sans rendre nul compte. Et quand il voulait dire qu'il lui fallait de l'argent, on l'en croyait sur son dire ; et il fallait l'en croire, car nul n'osait le contredire. Et quand il en voulait emprunter à quelques bourgeois sur sa garantie de paiement, il n'y avait personne qui osât refuser de lui prêter.



XIV. — COMMENT LES SEIGNEURS D'ANGLETERRE FIRENT ALLIANCE AVEC LES FLAMANDS, EN LEUR DONNANT ET PROMETTANT, ET SPÉCIALEMENT AVEC JACQUEMART D'ARTEVELD.

CES seigneurs d'Angleterre qui étaient encore par deçà la mer et qui étaient à Valenciennes aussi honorablement que vous avez ouï, pensèrent entre eux que ce serait grand confort pour leur seigneur le roi, d'après ce qu'ils voulaient entreprendre, s'ils pouvaient avoir l'accord des Flamands qui alors étaient mal avec le roi de France et avec le comte leur seigneur. Ils en demandèrent donc conseil au comte de Hainaut qui leur dit que vraiment ce serait le plus grand secours qu'ils pourraient avoir, mais qu'ils n'en pouvaient profiter s'ils n'avaient d'abord acquis la grâce et la faveur de ce Jacquemart d'Arteveld. Ils dirent qu'ils en feraient leur possible bientôt.

France, depuis Louis X ; et, revenu à Gand, où il était né, il avait épousé une brassense de miel.

1. Droit que prélevaient les seigneurs sur les marchandises transportées dans leur territoire.

2. Impôt établi sur les vins.

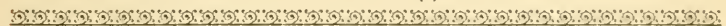
3. *Maltôte*, impôt levé injustement ; on le fait venir du latin ou du quasi-latin « male-tolta ». Ce nom se donnait d'abord aux taxes prélevées sur les villes. Plus tard il signifia toute espèce de taxe.

Assez tôt après cela, ils partirent de Valenciennes et s'en allèrent en Flandre, et se partagèrent en trois, je ne sais, ou quatre troupes, et s'en allèrent partie à Bruges, partie à Ypres, et la plus grand' partie à Gand, et dépensant partout si largement, qu'il semblaient que l'argent leur plût des nues. Et partout ils cherchaient alliance, et promettaient aux uns et aux autres, là où on les conseillait d'aller et où ils croyaient le mieux employer pour parvenir à leur projet. Toutefois, l'évêque de Lincoln et sa compagnie, qui allèrent à Gand, firent tant, par beau langage et autrement, qu'ils eurent l'accord, l'alliance et l'amitié de Jacquemart d'Arteveld.

Ces seigneurs d'Angleterre firent tant en Flandre, que ce Jacquemart d'Arteveld réunit plusieurs fois le conseil des bonnes villes, pour parler de l'affaire que cherchaient ces seigneurs, et des franchises et amitiés qu'ils leur offraient de par le roi d'Angleterre leur seigneur, sans l'accord duquel ils ne pouvaient pas bonnement s'aider longuement. Et tant parlementèrent ensemble, qu'ils furent d'accord en telle manière : qu'il plaisait bien à tous les conseils de Flandre que le roi anglais et toutes ses gens pouvaient bien venir et aller, avec des gens d'armes ou autrement, par toute la Flandre, ainsi qu'il leur plairait ; mais ils étaient si fortement obligés envers le roi de France qu'ils ne pourraient lui faire tort ni entrer en son royaume, sans être imposés d'une grande somme de florins qu'à grand' peine ils pourraient financer. Et ils les prièrent que cela leur voulût suffire jusques à une autre fois. Ces réponses et ces négociations suffirent donc assez à ces seigneurs d'Angleterre ; puis ils retournèrent à Valenciennes, à grand' joie. Et souvent ils envoyaient leurs messages vers le roi leur seigneur, et lui signifiaient ce qu'ils avaient besogné. Et le roi leur renvoyait grand or et grand argent,

pour payer leurs frais, et pour partager entre ces seigneurs d'Allemagne qui ne convoitaient pas autre chose.

En ce temps trépassa de ce siècle le gentil comte de Hainaut, le septième jour du mois de juin, l'an de grâce mil trois cent trente-sept. Il fut enseveli aux Cordeliers, à Valenciennes, et on lui fit là ses obsèques. Et l'évêque Guillaume de Cambrai chanta la messe. S'il y eut grand'foison de ducs, de comtes et de barons, ce fut bien raison, car il était grandement aimé et renommé de tous. Après son trépas, messire Guillaume, son fils, qui avait pour femme la fille du duc Jean de Brabant, hérita du comté de Hainaut, de Hollande et de Zélande. Et cette dame, qui s'appelait Jeanne, fut douée de la terre de Binch qui est un fort bel héritage et profitable. Et madame Jeanne de Valois, sa mère, s'en vint demeurer à Fontenelles sur l'Escaut; et là elle employa sa vie comme bonne et dévote dame dans ladite abbaye, et elle y fit beaucoup de biens en l'honneur de Dieu (*).



XV. — COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE FIT SES PRÉPARATIFS EN ANGLETERRE POUR PASSER LA MER, ET MANDA A SES ALLIÉS QU'ILS VINSSENT A LUI SANS DÉLAI, SUR LA FOI QU'ILS LUI AVAIENT PROMISE; ET COMMENT ILS ENVOYÈRENT DÉFIER LE ROI DE FRANCE.

DE toutes ces devises et ordonnances, et ainsi qu'elles se portaient et s'étendaient, et des secours et des alliances que le roi anglais acquérait par deçà la mer, tant en l'Empire qu'ailleurs, le roi Philippe

1. Guillaume I^{er}, comte de Hainaut, laissait cinq enfants: un fils, qui lui succéda sous le nom de Guillaume II, et quatre filles. L'aînée, Marguerite, avait épousé Louis de Bavière, roi d'Allemagne et empereur. Jeanne, la seconde, avait été mariée à Guillaume V, marquis de Juliers. Philippe était la femme d'Édouard, roi d'Angleterre. Enfin la plus jeune, Elisabeth, épousa dans la suite Robert de Namur, seigneur de Beaufort, le même « à la prière et requête duquel j'ai continué cette histoire » écrit Froissart dans son prologue.

était tout informé; et il eût volontiers vu que le comte de Flandre se fût tenu en son pays et eût attiré ses gens à son alliance. Mais ce Jacquemart d'Arteveld avait déjà si bien dominé toutes manières de gens en Flandre, que nul n'osait contredire à son opinion. Notamment le comte leur sire n'osait clairement se tenir en Flandre son pays; et il avait envoyé madame sa femme ⁽¹⁾ et Louis son fils en France, par crainte des Flamands.

Or passa cet hiver, puis revint l'été, et la fête de monseigneur saint Jean approcha. Ces seigneurs d'Allemagne se commencèrent à appareiller, pour achever leur entreprise. Le roi de France se pourvut à l'encontre, car il savait partie de leur entente, bien qu'il ne fût pas encore défié par eux. Le roi anglais fit faire tous ses préparatifs en Angleterre, et fit préparer ses gens d'armes et leur fit traverser la mer sitôt que la Saint-Jean fut passée. Et lui-même alla se tenir à Vilvorde ⁽²⁾; et il faisait prendre à ses gens logement dans la ville de Vilvorde, à mesure qu'ils passaient outre et qu'ils venaient. Et quand la ville fut pleine, il les fit loger en contreval de ces beaux prés, en suivant la rivière, dans des tentes et des pavillons. Et là ils se logèrent et demeurèrent, depuis la Madeleine jusqu'après la Notre-Dame en septembre, en attendant de semaine en semaine la venue des autres seigneurs, et spécialement celle du duc de Brabant après qui tous les autres attendaient ⁽³⁾. Quand le roi anglais vit que

1. Louis de Nevers, comte de Flandre, qu'on appelait Louis de Crécy, avait épousé Marguerite de France, fille de Philippe V, dit le Long. Il en eut un fils, Louis de Male.

2. Entre Bruxelles et Malines.

3. Froissart s'étend assez longuement sur ces préliminaires. Le duc de Brabant se fit attendre autant qu'il put; et, tout en ayant fait alliance avec Édouard, il envoya au roi de France un de ses chevaliers, Louis de Cranchen, qui avait mission de l'excuser et de lui renouveler ses protestations de dévouement. Louis de Cranchen, honteux du rôle que lui avait fait jouer son maître, mourut de douleur lorsqu'il vit le duc de Brabant mentir à ses assurances d'amitié.

ces seigneurs ne venaient point et n'étaient pas préparés, il envoya certains messagers vers chacun, et les fit sommer, sur leur promesse, qu'ils vinssent sans nul délai, ainsi qu'ils l'avaient promis; ou bien qu'ils vinsent au jour de Saint-Gilles pour parler à lui dans la ville de Malines, et lui dire pourquoi ils tardaient tant.

Le roi Édouard séjournait à Vilvorde à grands frais, chacun le peut penser, et perdait son temps; ce dont il était ennuyé et il ne pouvait y remédier. Il soutenait bien tous les jours à ses frais seize cents armures de fer, fleur de gens, tous venus d'outre-mer, et bien dix mille archers, sans compter les autres poursuivants à ce appartenant. Cela lui pouvait bien peser, avec les grands trésors qu'il avait donnés à ces seigneurs qui le retardaient par paroles, lui semblait-il, et avec les grandes armées qu'il avait établies sur mer contre les Gênois, Normands, Bretons, Picards et Espagnols que le roi Philippe faisait tenir et naviguer sur mer à ses gages, pour gréver les Anglais, et dont messire Hugues Quiéret, messire Pierre Behuchet et Barbevaire ⁽¹⁾ étaient amiraux et conduiseurs pour garder les détroits et les passages entre l'Angleterre et la France. Et ces susdits écumeurs de mer n'attendaient autre chose que les nouvelles leur vinssent que le roi anglais, comme on supposait, eût défié le roi de France, afin d'entrer en Angleterre, où que ce fût (ils avaient déjà avisé où et comment), pour porter au pays grand dommage.

Quand ces seigneurs d'Allemagne, à la sommation du roi anglais, le duc de Brabant et messire Jean de Hainaut, vinrent à Malines, ils n'amènèrent pas leurs gens avec eux, ni leurs provisions, pour faire la guerre; mais ils allèrent par devers le roi, pour parlementer

1. Hugues Quiéret était amiral de France. Behuchet ou Bahuchet était trésorier et conseiller du roi, et « se savait mieux mêler d'un compte à faire que de guerroyer en mer ». Barbevaire était chef des Gênois aux gages de Philippe de Valois. Il était de Gênes, et son nom était Pietro Barbavera.

encore un petit ensemble. Et là ils convinrent communément, après tout plein de paroles, que le roi anglais pouvait bien se mouvoir la quinzaine d'après ou environ, et qu'ils seraient alors tout appareillés. Et afin que leur guerre fût plus belle (ce qu'il appartenait bien de faire, puisqu'ils voulaient guerroyer le roi de France) ils convinrent d'envoyer des défis au roi Philippe : premièrement le roi d'Angleterre Édouard qui se fit chef de tous et de ceux de son royaume; ce fut raison; et aussi le duc de Gueldres, le marquis de Juliers, messire Robert d'Artois, messire Jean de Hainaut, le marquis de Misnie et d'Osterland, messire Arnould de Blankenheym, le marquis de Brandebourg, le sire de Fauquemont, l'archevêque de Cologne, messire Walerand son frère, et tous les seigneurs de l'empire qui se faisaient chefs de la besogne avec le roi anglais. Ces défis furent écrits et scellés de chacun, excepté du duc Jean de Brabant qui s'excusa et ne voulut pas se joindre dans ces défis, et qui dit qu'il ferait son affaire à part lui, à temps et à point. L'évêque de Lincoln fut prié et chargé d'apporter ces défis en France; il s'en acquitta bien, car il les apporta à Paris, et fit son message bien et à point, si bien qu'il ne fut repris ni blâmé par personne. Et il lui fut délivré un sauf conduit pour retourner vers le roi, son seigneur, qui se tenait à Malines ⁽¹⁾.

1. Étant forcés de passer sous silence bien des faits intéressants, nous avons dû supprimer une grande partie du récit de Froissart qui a trait aux préparatifs d'Édouard, et aux négociations entamées avec les seigneurs allemands. Il faut noter cependant, parmi toutes ces allées et venues et ces pourparlers qui traînent en longueur, la députation envoyée par le roi d'Angleterre auprès de l'empereur d'Allemagne pour solliciter le titre de vicaire de l'Empire. Louis de Bavière donna les mains à tout ce que demandait Édouard, poussé par les conseils de sa femme Marguerite de Hainaut, sœur de Philippe, reine d'Angleterre. La cérémonie d'institution eut lieu à Coblenz, le 5 septembre 1338.

« Le Samedi devant Notre-Dame de septembre, Louis de Bavière, comme empereur de Rome, s'assit en ce jour à Coblenz sur le siège impérial, sur un échafaud de douze pieds de haut, vêtu de drap de soie

XVI. — COMMENT LE ROI DE FRANCE SE POURVUT BIEN
ET GRANDEMENT DE GENS D'ARMES ET ENVOYA
GRANDES GARNISONS AU PAYS DE CAMBRÉSIS ; ET
COMMENT LES NORMANDS PRIRENT SOUTHAMPTON.

VOUS avez bien ci-dessus ouï raconter le parlement qui fut à Malines, et comment le roi anglais et ces seigneurs de l'Empire envoyèrent défier le roi de France. Sitôt que le roi Philippe se sentit défié du roi anglais et de tous ses alliés, il vit bien que c'était sérieusement et qu'il aurait la guerre. Il se pourvut donc selon cela, bien et grossement, et il retint gens d'armes et soldats de tous côtés, et envoya de grandes garnisons en Cambrésis, car il pensait bien que c'était de ce côté qu'il aurait premièrement l'assaut. Et il envoya dans Cambrai monseigneur le Galois de la Baume, un bon chevalier de Savoie, et l'en fit capitaine avec monseigneur Thibault de Moreuil et le seigneur de Roye. Et ils étaient bien là, tant Savoisiens que Français, deux cents lances. Et ledit roi Philippe envoya encore saisir le comté de Ponthieu que le roi d'Angleterre avait tenu auparavant, de par madame sa mère ⁽¹⁾. Et il manda et pria à quelques seigneurs de l'Empire, tels que le comte de Hainaut, son neveu, le duc de Lorraine, le comte de Bar, l'évêque de Metz, l'évêque de Liège, monseigneur Adolphe de la Marck, qu'ils ne fissent nulle mauvaise entreprise contre lui ni contre

changeant, et par dessus d'une dalmatique, en son bras un fanon (manipule) et une étole croisée par devant, à la manière des prêtres, le tout étoffé aux armes de l'empire ; et il avait ses pieds de drap tel que le corps, et sa tête coiffée d'une mitre ronde, et sur cette mitre une couronne d'or fort riche ; en ses mains deux blancs gants de soie et en ses doigts anneaux fort riches. Il tenait en sa main droite une pomme d'or, une croix vermeille dessus. En l'autre main le sceptre. Et assez près siégeait le roi d'Angleterre vêtu d'un drap vermeil d'écarlate, avec un château en broderie sur la poitrine. » *M. de Valenciennes*.

1. Isabelle de France, fille de Philippe le Bel, en épousant Édouard II, lui apporta le comté de Ponthieu. Nous avons vu qu'Édouard III avait rendu hommage au roi de France comme comte de Ponthieu et duc de Guyenne.

son royaume. La plupart de ces seigneurs lui mandèrent qu'aussi ne feraient-ils rien. Et alors le comte de Hainaut lui écrivit fort courtoisement et lui signifia qu'il serait préparé à l'aider, lui et son royaume, et à les défendre et garder contre tout homme. Mais, si le roi anglais voulait guerroyer dans l'Empire, comme vicaire et lieutenant de l'empereur, il ne lui pouvait refuser son pays ni son secours; car, comme comte de Hainaut, il tenait en partie sa terre de l'empereur, et il lui devait donc, à lui ou à son vicaire, toute obéissance. De cette lettre le roi de France se contenta assez bien, et le laissa passer facilement et n'en fit nul grand compte, car il se sentait fort assez pour résister contre tous ses ennemis.

Tout aussitôt que messire Hugues Quiéret et ses compagnons qui se tenaient sur mer apprirent que les défis avaient été faits, et la guerre ouverte entre la France et l'Angleterre, ils en furent tout joyeux; ils partirent donc avec leur armée, où il y avait bien vingt mille combattants de toutes manières de gens, et cinglèrent vers l'Angleterre et vinrent un dimanche au matin au hâvre de Southampton, pendant que les gens étaient à la messe. Et les dits Normands et Gênois entrèrent dans la ville et la prirent et la pillèrent et volèrent tout entièrement, et y tuèrent beaucoup de gens; et ils chargèrent leurs nefes et leurs vaisseaux du grand pillage qu'ils trouvèrent en la ville, qui était pleine et drue et bien garnie, et puis rentrèrent en leurs nefes. Et, quand le flux de la mer fut revenu, ils désancrèrent et cinglèrent avec l'aide du vent vers la Normandie, et s'en vinrent reposer à Dieppe; et là ils partagèrent leur butin et leur pillage ⁽¹⁾.

1. « Et ils y tuèrent beaucoup de bonnes gens, de femmes et d'enfants, dont ce fut pitié. Et ils envoyèrent brûler par quelques-uns de leurs coureurs quelques hameaux près de Southampton: ce dont tout le pays fut fort effrayé et ému..... Alors se mirent en chemin toutes manières de

XVII.— COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE MIT ET LEVA
LE SIÈGE DEVANT CAMBRAI, ET COMMENT IL ENTRA
DANS LE ROYAUME DE FRANCE.

LE roi anglais partit de Malines et vint vers Cambrai, et se logea à Iwuy et assiégea la cité de Cambrai de tous points ; et toujours lui venaient des gens. Pendant que le roi d'Angleterre assiégeait la cité de Cambrai, avec bien quarante mille hommes, et qu'il la contraignait beaucoup par assauts et plusieurs faits d'armes, le roi Philippe de France faisait son mandement pour être à Péronne en Vermandois et aux environs, car il avait l'intention de chevaucher contre les Anglais. Alors les nouvelles en vinrent au camp d'Angleterre : que le roi Philippe faisait un grand amas des nobles de son royaume. Le roi anglais examina et considéra plusieurs choses. Et il se conseilla spécialement à ceux de son pays, et à monseigneur Robert d'Artois en qui il avait fort grand'confiance ; et il leur demanda lequel il était le meilleur de faire, ou d'entrer dans le royaume de France et de venir contre son adversaire le roi Philippe, ou bien de se tenir devant Cambrai jusqu'à ce qu'il l'eût conquise par force.

Les seigneurs d'Angleterre et ses conseillers particuliers imaginèrent plusieurs choses et considérèrent que la cité de Cambrai était extrêmement forte et bien pourvue de gens d'armes et d'artillerie, et aussi de tous vivres, et que ce serait longue chose de séjourner et de se tenir là jusqu'à ce qu'ils l'eussent conquise. Et encore n'étaient-ils pas bien certains de cette con-

gens et vinrent à cheval au plus hâtivement qu'ils purent dans le comté de Southampton et la ville ; mais ils trouvèrent que les Français étaient retirés, après avoir brûlé et dérobé toute la ville. Ce dont ils furent courroucés ; et le roi de France tout joyeux, et dit que Barbevaire et les siens avaient fait un bel exploit à ce commencement sur les Anglais. Ce fut environ la Notre-Dame en Septembre, l'an de grâce MCCCXXXVIII. » *Manuscrit d'Amiens.*

quête. L'hiver approchait et ils n'avaient encore fait nul fait d'armes, et il n'était pas apparent qu'ils en dussent faire, et ils séjournèrent là à grands frais. Ils lui conseillèrent donc, tout considéré, qu'il se délogeât et chevauchât en avant dans le royaume. Là ils trouveraient largement à vivre et mieux à fourrager.

Ce conseil fut cru et tenu. Donc tous les Seigneurs se mirent à déloger, et firent troussez tentes et pavillons et toutes manières de harnais. Et ils délogèrent tous ensemble et se mirent en route et chevauchèrent vers le Mont-Saint-Martin qui de ce côté est l'entrée en France. Et ils chevauchaient en ordre, et par compagnies, chaque seigneur entre ses gens. Et étaient maréchaux de l'armée anglaise le comte de Northampton et de Gloucester et le comte de Suffolk, et connétable d'Angleterre le comte de Warwick. Et les Anglais, Allemands et Brabançons passèrent assez près du Mont-Saint-Martin la rivière d'Escaut, tout à leur aise, car elle n'est pas trop large à cet endroit.

Alors vinrent nouvelles au roi anglais et aux seigneurs qui étaient avec lui : que le roi de France était parti de Péronne en Vermandois et les approchait avec plus de cent mille hommes ; et après avoir couru et pillé Novion et Fervaques, le roi anglais vint à Montreux ; et là il se logea un soir, et le lendemain il vint avec toute son armée loger à la Flamengerie ; et il fit loger toutes ses gens autour de lui, où il avait plus de quarante-quatre mille hommes. Et il eut conseil et intention qu'il attendrait là le roi Philippe et ses forces, et se combattrait avec lui, n'importe comment qu'il fût.



XVIII. — COMMENT LE ROI DE FRANCE FIT LOGER SES
GENS A BUIRONFOSSE POUR ATTENDRE LA LE ROI
D'ANGLETERRE, ET COMMENT LA JOURNÉE FUT PRISE
ET ASSIGNÉE ENTRE LES DEUX ROIS POUR SE COMBATTRE.

LE roi de France était parti de St-Quentin et vint à Buironfosse et dit qu'il n'irait pas plus avant jusqu'à ce qu'il eût combattu le roi anglais et tous ses alliés, puisqu'il en était à deux lieues.

Or ces deux rois de France et d'Angleterre sont logés entre Buironfosse et la Flamengerie, en plein pays, sans nul avantage, et ont grand désir (ainsi qu'ils le montrent) de se combattre. Et je vous dis pour certain qu'on ne vit jamais si belle assemblée de grands seigneurs qu'il y en eut là ; car le roi de France y était quatrième de rois : premièrement étaient avec lui le roi Jean de Bohême, le roi de Navarre, le roi d'Écosse ; et aussi des ducs, comtes et barons, tant que sans nombre ; et toujours lui venaient des gens de tous les pays du monde.

Quand le roi anglais sut de vérité que le roi Philippe de France, son adversaire, était à deux petites lieues de lui et en grand'volonté de combattre, il mit les seigneurs de son armée ensemble : premièrement le duc de Brabant son cousin, le duc de Gueldres, le comte de Juliers, le marquis de Brandebourg, le comte de Mons, monseigneur Jean de Hainaut, monseigneur Robert d'Artois et tous les barons et les prélats d'Angleterre qui étaient avec lui et à qui touchait bien la besogne, et leur demanda conseil comment ils se pourraient maintenir à son honneur ; car c'était son intention que de combattre, puisqu'il sentait ses ennemis si près de lui. Alors les seigneurs se regardèrent l'un l'autre et prièrent le duc de Brabant qu'il en voulût dire son avis. Et le duc répondit que c'était bien son avis de combattre, car autrement ils n'en pourraient sortir à leur honneur. Et il conseilla alors qu'on envoyât un

héraut vers le roi de France pour demander et accepter la journée de la bataille. Alors en fut chargé un héraut du duc de Gueldres, qui savait bien le français et qui fut informé quelle chose il devait dire. Ledit héraut partit donc de ces seigneurs et chevaucha tant qu'il vint dans l'armée française, et se dirigea vers le roi de France et son conseil, et fit son message bien et à point ; et dit au roi de France comment le roi anglais était arrêté sur les champs, et lui requérait d'avoir bataille, puissance contre puissance.

A laquelle requête le roi de France entendit volontiers et accepta le jour. Il me semble que ce dut être le vendredi suivant de ce jour qui était un mercredi. Le héraut s'en retourna arrière vers ses seigneurs, bien revêtu de bons manteaux fourrés que le roi de France et les seigneurs lui donnèrent pour les riches nouvelles qu'il avait apportées. Et il raconta la bonne chère que le roi lui avait faite ainsi que tous les seigneurs de France.

XIX. — COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE ALLA SUR LES CHAMPS ET ORDONNA SES BATAILLES BIEN ET JOLIMENT ; ET QUELS SEIGNEURS IL AVAIT EN SA COMPAGNIE.

QUAND ce vint au vendredi matin, les deux armées s'appareillèrent et entendirent la messe, chaque seigneur au milieu de ses gens et en son logis. Et plusieurs communiquèrent et se confessèrent, et se mirent en bon état, ainsi que pour tantôt mourir, s'il était besoin. Nous parlerons premièrement de l'ordonnance des Anglais qui se mirent aux champs et ordonnèrent trois batailles bien et habilement et toutes trois à pied, et qui mirent leurs chevaux et tout leur bagage en un petit bois qui était derrière eux, et réunirent tout leur charroi par derrière eux, et s'en fortifièrent.

Le duc de Gueldres, le comte de Juliers, le marquis de Brandebourg, messire Jean de Hainaut, le marquis

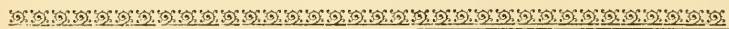
de Meissen, le comte de Mons, le comte de Salm, le sire de Fauquemont, messire Guillaume de Duvenvoorde, messire Arnould de Blankenheim et les Allemands eurent la première bataille. Et il y avait en cette première troupe vingt-deux bannières et soixante pennons, et il étaient bien huit mille de bonne étoffe.

Le duc de Brabant avait la seconde bataille. Tous les barons et les chevaliers de son pays étaient avec lui : premièrement le sire de Kuyk, le sire de Berghes, le sire de Breda, le sire de Rotselaer, le sire de Vorselaer, le sire de Boutersem, le sire de Bornival, le sire de Schoonvorst, le sire de Witham, le sire d'Aerschot, le sire de Becquevoort, le sire de Gaesbeck, le sire de Duffel, messire Thierry de Wallecourt, messire Rasse de Grez, messire Jean de Gaesbeck, messire Jean Pyliser, messire Gilles de Quarouble, les trois frères de Harlebecke, messire Gautier de Hotteberghe et messire Henri de Flandre qu'il est bien de se rappeler, car il y était en grand appareil ; et plusieurs autres barons et bons chevaliers, et quelques-uns de Flandre qui s'étaient mis sous la bannière du duc de Brabant, tels que le sire d'Halluin, messire Hector Villain, messire Jean de Rhode, le sire de la Gruthuse, messire Waflart de Ghisteltes, messire Guillaume Van Straeten, messire Gosswyn van der Moere, et plusieurs autres. Le duc de Brabant avait jusqu'à vingt et quatre bannières et quatre-vingts pennons. Et ils étaient bien sept mille combattants, tous gens de bonne étoffe.

Le roi d'Angleterre avait la troisième bataille et la plus grosse, et grand'foison de bonnes gens de son pays auprès de lui ; et premièrement son cousin, le comte Henri Derby, fils de monseigneur Henri de Lancastre au Tors-Col, l'évêque de Lincoln, l'évêque de Durham, le comte de Salisbury, le comte de Northampton et de Gloucester, le comte de Suffolk, le comte de Hereford, monseigneur Robert d'Artois qui

s'appelait comte de Richmond, messire Renaud de Cobham, le sire de Percy, le sire de Roos, le sire de Mowbray, messire Louis et messire Jean de Beauchamp, le sire de la Ware, le sire de Langtown, le sire de Basset, le sire de Fitz-Walter, messire Gautier de Mauny, messire Hugues de Hastings, messire Jean de Lisle, et plusieurs autres que je ne puis pastous nommer.

Et là le roi anglais fit plusieurs nouveaux chevaliers, parmi lesquels il fit monseigneur Jean Chandos, qui, depuis, fut recommandé en prouesse et chevalerie plus que nul chevalier de son temps, ainsi que vous verrez plus avant en cette histoire ⁽¹⁾ Le roi avait vingt-huit bannières et environ quatre-vingt-dix pennons, et ils pouvaient être environ six mille hommes d'armes et six mille archers. Et ils avaient mis sur leur aile une autre bataille dont le comte de Warwick et le comte de Pembroke, le sire de Berkeley, le sire de Milleton et plusieurs autres bons chevaliers étaient chefs. Ceux-ci se tenaient à cheval, pour reconforter les batailles qui branleraient. Et ils étaient en cette arrière-garde environ trois mille armures de fer.



XX. — COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE RÉCONFORTAIT
DOUCEMENT SES GENS ; ET COMMENT LE ROI DE
FRANCE ORDONNA SES BATAILLES ; ET COMMENT LA
JOURNÉE SE PASSA SANS BATAILLE.

Quand tous les Anglais, les Allemands, les Brabançons et tous les alliés furent ordonnés, ainsi que vous avez ouï, et chaque seigneur mis et arrêté sous sa bannière, ainsi que cela fut commandé de par les maréchaux, il fut encore dit et commandé,

1. « Moi Froissart et auteur de ces chroniques, j'ai entendu plus d'une fois le gentil chevalier messire Jean Chandos qu'il fut fait nouveau chevalier de la main du roi Édouard d'Angleterre ce vendredi que l'assemblée fut à Buironfosse; et à cause qu'il fut plus vaillant qu'aucun autre quiconque du côté des Anglais, j'en fais narration. » *Manuscrit de Rome.*

de par le roi, que nul n'allât ni ne se mit devant les bannières des maréchaux. Alors le roi anglais monta sur un petit palefroï marchant bien l'amble, accompagné seulement de monseigneur Robert d'Artois, de monseigneur Renaud de Cebham et de monseigneur Gautier de Mauny, et chevaucha devant toutes les batailles. Et il priaît très doucement les seigneurs et les compagnons qu'ils voulussent l'aider à garder son honneur ; et chacun le lui promettait. Après cela, il s'en revint en sa bataille, et se mit en ordre ainsi qu'il appartenait. Maintenant nous vous raconterons l'ordonnance du roi de France et de ses batailles, qui furent grandes et bien organisées, et nous vous en parlerons aussi bien que nous avons fait de celles des Anglais.

Il est bien vrai que le roi de France avait si grand peuple et tant de nobles et de bonne chevalerie que ce serait merveille à raconter. Car ainsi que je l'entendis dire à ceux qui y furent et qui les avisèrent tous armés et ordonnés sur les champs, il y eut deux cent vingt et sept bannières, cinq cent et soixante pennons, quatre rois, et six ducs, et trente-six comtes et plus de quatre mille chevaliers, et des communes de France plus de soixante mille hommes. Avec le roi de France étaient le roi de Bohême, le roi de Navarre et le roi d'Ecosse ⁽¹⁾, le duc de Normandie, le duc de Bourgogne, le duc de Bretagne ⁽²⁾, le duc de Bourbon, le duc de Lorraine et le duc d'Athènes ; parmi les comtes : le comte d'Alençon ⁽³⁾, frère du roi de France, le comte de Flandre, le comte de Hainaut, le comte de Blois, le comte de Bar, le comte de Forez, le comte de Foix, le comte d'Armagnac, le dauphin d'Auvergne, le comte de Joinville, le comte d'Étampes, le comte de Vendôme, le comte d'Harcourt, le comte de Saint-Pol, le comte

1. David Bruce.

2. Jean III, duc de Bretagne.

3. Charles II de Valois, comte d'Alençon.

de Guines, le comte de Boulogne, le comte de Roucy, le comte de Dammartin, le comte de Valentinois, comte d'Aumale, le comte d'Auxerre, le comte de Sancerre, le comte de Genève, le comte de Dreux ; et de la Gascogne et du Languedoc, tant de comtes, de vicomtes, que ce serait un retard à rappeler. Certes, c'était très grand'beauté que de voir sur les champs bannières et pennons ventiler, chevaux couverts de draps à leurs armes, chevaliers et écuyers armés si nettement qu'il n'y avait rien à corriger ⁽¹⁾. Et les Français ordonnèrent trois grosses batailles, et mirent en chacune quinze mille hommes d'armes et vingt mille hommes de pied.

Aussi peut-on et doit-on grandement s'émerveiller comment si belles gens d'armes purent partir sans bataille ; mais les Français n'étaient point d'accord, et chacun en disait son opinion. Et ils disaient que ce serait grand'honte et grand'défaillance si l'on ne combattait, quand le roi et tous ses gens savaient leurs ennemis si près de lui, et rangés en son pays et en pleins champs, et lorsqu'il les avait suivis dans l'intention de les combattre. Quelques-uns des autres disaient au contraire que ce serait grand'folie s'il combattait, car il ne savait ce que pensait chacun, ni s'il n'y avait point de trahison. Car, si la fortune lui était contraire, il mettait son royaume en aventure de se perdre ; et, s'il déconfisait ses ennemis, il n'aurait pas pour cela le royaume d'Angleterre ni les terres des seigneurs de l'Empire qui étaient alliés avec lui.

Ainsi en disputant et en débattant sur ces diverses opinions, le jour passa jusques à grand midi. Vers petite nonne ⁽²⁾ environ, un lièvre s'en vint passant

1. « Cette journée fut fort belle, et claire et sans brume ; et le soleil resplendissait en ces armoiries, si bien que c'était grand passe-temps de l'imaginer et voir. » *Manuscrit d'Amiens*.

2. Froissart divise la journée d'après les heures canoniales qui sont pour le jour les mêmes que les termes de division adoptés par les

parmi les champs et se mit au milieu des Français. Donc ceux qui le virent venir commencèrent à crier et à huer et à faire grand haro ⁽²⁾. A cause de quoi ceux qui étaient derrière pensèrent que ceux de devant combattaient, et plusieurs qui se tenaient en leurs batailles tout rangés firent semblablement. Alors plusieurs mirent vite leur bassinets en leur tête et prirent leurs lances. Là furent faits plusieurs nouveaux chevaliers. Et spécialement le comte de Hainaut en fit quatorze qu'on nomma toujours depuis « les chevaliers du Lièvre ⁽³⁾ ». En cet état se tinrent les batailles, le vendredi tout le jour, et sans bouger, fors de la manière que j'ai dite.

Avec tout cela et les disputes qui étaient entre plusieurs du conseil du roi de France, étaient apportées en l'armée au roi de France et à son conseil des lettres et recommandations de par le roi Robert de Sicile ; lequel roi Robert, ainsi qu'on disait, était un grand astronome et plein de grand' prudence ⁽⁴⁾. Il avait donc par plusieurs fois jeté ses sorts sur l'état et les événements du roi de France et du roi d'Angleterre ;

Romains. *Prime* est la première heure du jour et correspond au temps compris entre six et neuf heures du matin. De neuf heures à midi, c'est *tierce*. Le milieu du jour se dit *sext*, mais Froissart emploie de préférence le mot *midi*. *Nonne* signifie le temps écoulé depuis trois heures jusqu'à *vêpres* qui est la fin du jour. Les heures intermédiaires sont désignées chez notre auteur par les mots *basse* ou *haute*, *petite* ou *grande*. Ainsi *petite nonne*, c'est de trois à quatre heures de l'après-midi.

1. *Grand haro*, grand bruit.

2. « Les nouvelles vinrent au roi de France comment un lièvre avait fait rassembler ses gens et était passé parmi son armée. Ce dont plusieurs eurent là-dessus grand'imagination, et dirent que ce n'était pas un bon signe quand un lièvre, qui est rencontré de pauvre étrenne, les avait ainsi assemblés et avait couru par devant eux. Et, quoi qu'on dût faire le samedi, ce vendredi on ne conseillait pas au roi de combattre. » *Manuscrit d'Amiens*.

3. Robert ne fut jamais roi de Sicile que de nom, puisque son grand-père, Charles d'Anjou, en fut dépossédé à la suite de la néfaste journée des Vêpres Siciliennes. Robert était roi de Naples et comte de Provence. Il passait pour un prince éclairé et instruit, bien qu'il fût plutôt protecteur des lettrés et des savants que savant ou lettré lui-même.

et il avait trouvé par l'astrologie et par expérience que, si le roi de France combattait le roi d'Angleterre, il fallait qu'il fût déconfit. Donc, lui, comme roi plein de grand' connaissance, et qui redoutait ce péril et le dommage du roi de France, son cousin, il avait déjà depuis longtemps envoyé fort soigneusement lettres et épîtres au roi Philippe et à son conseil, pour qu'ils ne se missent nullement en bataille contre les Anglais, là où la personne du roi Édouard fût présente. C'est pourquoi cette crainte et les lettres que le roi de Sicile écrivait retardaient grandement plusieurs seigneurs dudit royaume. Et notamment le roi Philippe était tout informé de ce conseil. Mais, nonobstant ce qu'on lui dit et remontra par belles raisons au sujet des défenses et des craintes du roi Robert de Sicile, son cher cousin, il était en grand' volonté et en bon désir de combattre ses ennemis ; mais il fut tant différé que la journée se passa sans bataille et que chacun se retira en son logis.

XXI. — COMMENT LE ROI DE FRANCE DONNA CONGÉ A SES GENS D'ARMES ET ENVOYA GARNISONS A TOURNAY ET DANS LES VILLES MARCHISSANTES ⁽¹⁾ A L'EMPIRE ; COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE TINT UN GRAND PARLEMENT A BRUXELLES ; DE LA REQUÊTE QU'IL FIT AUX FLAMANDS, ET COMMENT IL PRIT LES ARMES ET LE NOM DE ROI DE FRANCE SUR L'EXHORTATION DES FLAMANDS.

CE vendredi que les Français et les Anglais furent ainsi ordonnés pour la bataille à Buironfosse, quand ce vint après nonne, le roi Philippe retourna en son logis tout courroucé parce que la bataille ne

1. On donnait alors le nom de Marches aux provinces frontières d'un royaume. Le titre de marquis vient de là, et se donnait aux seigneurs chargés de défendre ces territoires.

s'était point donnée ; mais ceux de son conseil le rapaisèrent et lui dirent qu'il s'y était comporté noblement et valeureusement, car il avait hardiment poursuivi ses ennemis, et tant fait qu'il les avait mis hors de son royaume, et qu'il fallait que le roi anglais fit beaucoup de pareilles chevauchées avant d'avoir conquis le royaume de France. Le samedi au matin, le roi Philippe donna congé à toutes manières de gens d'armes, ducs, comtes, barons et chevaliers, et remercia les chefs des seigneurs fort courtoisement d'être venus le servir en tel appareil. Ainsi se défit et se rompit cette grosse chevauchée, et chacun se retira en son lieu.

Le roi de France s'en revint à Saint-Quentin, et là il ordonna une grand' quantité de ses affaires, et envoya des gens d'armes dans ses garnisons, spécialement à Tournay, à Lille et à Douai, et dans toutes les forteresses marchissantes à l'Empire. Et il envoya dans Tournay monseigneur Godemar du Fay comme souverain capitaine et gardien de tout le pays là environ. Et quand il eut ordonné une partie de ses besognes, à son intention et à son contentement, il se retira vers Paris.

Maintenant nous parlerons un petit du roi anglais et comment il persévéra. Depuis qu'il fut parti de la Flamengerie et revenu en Brabant, il s'en vint à Bruxelles. Là le raccompagnèrent le duc de Gueldres, le comte de Juliers, le marquis de Brandebourg, le comte de Mons, messire Jean de Hainaut, le sire de Fauquemont et tous les seigneurs de l'Empire qui étaient alliés avec lui ; car ils voulaient aviser et examiner ensemble comment ils se maintiendraient dans cette guerre où ils s'étaient mis. Et, pour rendre l'expédition certaine, ils ordonnèrent un grand parlement qui devait être dans la ville de Bruxelles. Et y fut prié et mandé Jacquemart d'Arteveld, lequel y

vint joyeusement et en grand arroi, et amena en sa compagnie tous les conseils entièrement des bonnes villes de Flandre. A ce parlement, qui fut à Bruxelles, il y eut plusieurs choses dites et devisées. Et il me semble que le roi anglais fut conseillé par ses amis de l'Empire de telle façon, qu'il fit une requête à ceux de Flandre pour qu'ils voulussent l'aider à continuer sa guerre, et défier le roi de France, et aller avec lui partout où il les voudrait mener ; et s'ils voulaient faire cela, il leur aiderait à reprendre Lille, Douai et Béthune.

Les Flamands entendirent ce discours volontiers ; mais quant à la requête que le roi leur faisait, ils demandèrent seulement à avoir conseil entre eux et de répondre tantôt. Le roi le leur accorda. Ils se conseillèrent donc à grand' loisir ; et quand ils se furent conseillés, ils répondirent et dirent :

— « Cher sire, autrefois vous nous avez fait ces requêtes. Et sachez vraiment que, si nous le pouvions faire aucunement, en gardant notre honneur et notre foi, nous le ferions. Mais nous ne pouvons susciter guerre au roi de France, quel qu'il soit ; car nous y sommes obligés par foi et par serment, sous peine de tomber en sentence d'excommunication et sous peine de deux millions de florins à la chambre du pape, si nous suscitons guerre contre ledit roi de France. Mais si vous vouliez faire une chose que nous vous dirons, vous y pourvoiriez bien de remède et de conseil. C'est que vous vouliez prendre les armes de France et les écarteler d'Angleterre, et vous appeler roi de France ; et nous vous tiendrons pour roi et nous vous obéirons comme au roi de France ; et nous vous demanderons de nous tenir quittes de notre fidélité, et vous nous en donnerez quittance comme roi de France. Ainsi nous vous serons absous et dispensés, et nous irons partout là où vous voudrez et ordonnerez. »

Quand le roi anglais eut ouï ce point et la requête des Flamands, il eut besoin d'avoir bon conseil et sûr avis ; car il lui pesait de prendre le nom et les armes de ce dont il n'avait encore rien conquis : et il ne savait quelle chose lui en adviendrait, ni s'il le pourrait conquérir. Et d'autre part il aurait refusé à regret le secours et l'aide des Flamands, qui le pouvaient aider dans sa besogne plus que tout le reste du monde. Le dit roi se conseilla donc au duc de Brabant, au duc de Gueldres, au comte de Juliers, à monseigneur Robert d'Artois, à monseigneur Jean de Hainaut et à ses plus secrets et spéciaux amis : si bien que, finalement, tout pesé, le mal comme le bien, il répondit aux Flamands, par l'information des susdits seigneurs, que, s'ils lui voulaient jurer et sceller qu'ils l'aideraient à continuer sa guerre, il entreprendrait tout, et de bonne volonté ; et aussi il leur jurait de ravoir Lille, Douai et Béthune ; et ils répondirent : « Oui ».

Un certain jour fut donc pris et assigné à Gand ; le roi d'Angleterre y fut, et la plus grand' partie des seigneurs de l'Empire susnommés, alliés avec lui. Et là tous les conseils de Flandre furent généralement et spécialement. Là toutes les paroles ci-dessus dites furent relatées et proposées, entendues et accordées, écrites, jurées et scellées. Et le roi d'Angleterre prit les armes de France et les écartela d'Angleterre, et prit désormais le nom de roi de France et le conserva, jusqu'à ce qu'il le laissa par certaine composition, ainsi que vous entendrez raconter plus loin en cette histoire, s'il est quelqu'un qui vous le raconte.



XXII. — COMMENT LE ROI ÉDOUARD S'EN RETOURNA
EN ANGLETERRE ET LAISSA POUR GARDER LA
FLANDRE LE COMTE DE SALISBURY ET LE COMTE DE
SUFFOLK ; ET COMMENT MESSIRE HUGUES KIÉRET ET
SES COMPAGNONS CONQUIRENT GRAND AVOIR EN
ANGLETERRE ET PRIRENT LE GRAND VAISSEAU QUI
S'APPELAIT CHRISTOPPE.

ACE parlement qui fut à Gand, il y eut plusieurs paroles dites et retournées ; et alors les seigneurs proposèrent et convinrent qu'ils assiégeraient la cité de Tournay. Les Flamands en furent tout réjouis, car il leur sembla qu'ils seraient assez forts et puissants pour la conquérir. Et, si elle était conquise et en la puissance du roi anglais, facilement ils conquerraient et reprendraient Lille, Douai et Béthune et toutes les dépendances qui devaient ressortir du comté de Flandre. Alors le roi anglais prit congé de son cousin, le duc de Brabant, et s'en revint à Anvers. Madame la reine, sa femme, demeura à Gand, avec toute sa cour, et souvent était visitée et encouragée par Arteveld et les seigneurs, par les dames et les demoiselles de Gand.

Assez tôt après, la flotte du roi anglais fut appareillée sur le havre d'Anvers. Il monta là en mer avec la plus grand' partie de ses gens, en espérance de retourner en Angleterre et de visiter le pays. Mais il laissa au pays de Flandre deux comtes, sages chevaliers et vaillants extrêmement, pour tenir en amour les Flamands, et pour mieux montrer que leurs affaires étaient les siennes. Ce furent messire Guillaume de Montagu, comte de Salisbury, et le comte de Suffolk. Ceux-ci s'en vinrent dans la ville d'Ypres et tinrent là leur garnison, et guerroyèrent tout cet hiver très fortement ceux de Lille et de là environ. Et le roi anglais navigua tant par mer, qu'il arriva à Londres, vers la Saint-André environ, où il fut fort fêté de ceux de son

pays qui désiraient son retour, car il y avait longtemps qu'il n'y avait été. Alors lui arrivèrent les plaintes de la destruction que les Normands et les Picards avaient faite de la bonne ville de Southampton. Si le roi anglais fut fort courroucé de la désolation de ses gens, ce fut bien raison, mais il les rapaisa au plus beau qu'il put. Et il leur dit que, si son tour venait, il leur ferait payer chèrement, ainsi qu'il fit en cette même année, comme vous entendrez raconter plus loin en cette histoire.

[1338.] Nous vous conterons quelque chose sur le roi Philippe de France, qui était retiré vers Paris et qui avait donné congé à toute sa grand' armée, et qui fit beaucoup renforcer sa grosse flotte qui se tenait sur mer, et dont messire Hugues Kiéret, Behuchet et Barbevaire étaient capitaines et souverains. Et ces trois maîtres écumeurs tenaient grand' foison de soudoyers génois, normands, picards et bretons, et firent en cet hiver plusieurs dommages aux Anglais. Et ils venaient souvent courir jusques à Douvres, et à Sandwich, à Winchelsea, à Rye et là environ, sur les côtes d'Angleterre. Et les Anglais les craignaient rudement, car ils étaient sur mer forts de plus de quarante mille hommes. Et nul ne pouvait sortir ni partir d'Angleterre qu'il ne fût vu, et puis pillé et dérobé, et ils mettaient tout à bord. Ainsi ces susdits soudoyers marins du roi de France conquirent, en cet hiver, maint pillage sur les Anglais. Et spécialement ils conquirent la belle grosse nef qui s'appelait *Christophe*, toute chargée de biens et de laines que les Anglais amenaient en Flandre; laquelle nef avait coûté beaucoup d'argent au roi anglais à faire faire. Mais ses gens la perdirent contre les Normands et furent tous mis à bord. Et depuis les Français en firent maint discours, comme gens qui furent grandement réjouis de cette conquête.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

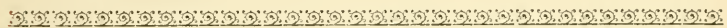
XXIII. — COMMENT LE ROI DE FRANCE PRIA LE PAPE
QU'IL JETAT SENTENCE D'EXCOMMUNICATION SUR LES
FLAMANDS.

LE roi de France renforça encore grandement l'armée qu'il tenait sur mer et la grosse armée des écumeurs, et manda à messire Hugues Kiéret, à Barbevaire et aux autres capitaines, qu'ils fussent soigneux de se tenir sur les frontières de Flandre, et qu'ils ne laissassent nullement repasser le roi d'Angleterre, ni prendre port en Flandre; et, s'il en arrivait mal par leur faute, il les ferait tous mourir de male mort.

Avec tout cela vous avez bien ouï raconter comment de nouveau les Flamands étaient alliés et conjoints par scel avec le roi d'Angleterre, et lui avaient juré de l'aider à poursuivre sa guerre, et lui avaient fait prendre les armes de France; et ce roi les avait absous et déclarés quittes d'une grand' somme de florins dont ils étaient de jadis obligés et liés au roi de France. D'où il advint que, quand le roi Philippe ouït ces nouvelles, elles ne lui plurent pas bien, tant à cause qu'ils avaient fait hommage à son adversaire, que parce que le roi anglais, comme roi de France, les avait déclarés quittes de la somme et de l'obligation, ce que nullement il ne pouvait faire. Au sujet de quoi encore, pour les retirer de l'alliance du roi anglais, il leur manda par un prélat, sous l'autorité du pape, qu'ils gardassent leur serment ferme et stable, autrement qu'il jetterait sentence contre eux; mais que, nonobstant cela, s'ils se voulaient reconnaître et retourner à lui et à la couronne de France, et laisser ce roi d'Angleterre qui les avait séduits, il leur pardonnerait tous leurs méfaits et les tiendrait quittes de ladite somme, et leur donnerait et scellerait plusieurs belles franchises en son royaume.

Les Flamands n'eurent pas alors conseil ni accord de faire cela, et répondirent qu'ils se tenaient bien pour absous et pour quittes de tout ce à quoi ils étaient

obligés quant au roi de France. Et quand le roi de France sut et apprit qu'il n'en aurait pas autre chose, il s'en plaignit au pape Clément VI ⁽¹⁾ qui régnait pour le temps; lequel pape jeta une sentence et une excommunication si grande et si horrible, qu'il n'y avait pas de prêtre qui y osât célébrer ni faire le divin service. De quoi les Flamands furent fort courroucés et envoyèrent complaints grandes et grosses au roi anglais; lequel, pour les apaiser, leur manda qu'ils ne fussent nullement effrayés de cela; car, la première fois qu'il repasserait la mer, il leur mènerait des prêtres de son pays qui leur chanteraient des messes. Moyennant cela s'apaisèrent les Flamands.



XXIV. — COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE MONTA SUR MER POUR VENIR EN FLANDRE; ET COMMENT IL TROUVA LES NORMANDS QUI DÉFENDAIENT LE PASSAGE, ET COMMENT IL ORDONNA SES BATAILLES.

LE roi d'Angleterre se mit en mer pour venir guerroyer contre les Français; ce fut le jour avant la veille de Saint-Jean-Baptiste, l'an mil trois cent quarante ⁽²⁾, qu'il naviguait par mer, avec grand' et belle flotte de vaisseaux; et toute sa flotte était partie du havre de la Tamise et s'en venait droit à l'Écluse. Et alors se tenaient entre Blankenberghe et l'Écluse, et sur la mer, messire Hugues Kiéret et messires Behuchet et Barbevaire, avec plus de cent quarante gros vaisseaux, sans compter les bateaux; et ils étaient bien, Normands, bidaux ⁽³⁾, Gênois et Picards, quarante mille; et ils étaient là ancrés et arrêtés, au commande-

1. Benoît XII était encore de ce monde à l'époque dont parle Froissart. Clément VI ne fut élu qu'en 1342.

2. Le 22 juin 1340.

3. Les *bidaux* étaient des soldats d'infanterie légère armés d'une pique et d'un coutelas.

ment du roi de France, pour attendre le retour du roi d'Angleterre, car ils savaient bien qu'il devait passer par là. Et ils lui voulaient refuser et défendre le passage, ainsi qu'ils firent bien et hardiment, autant qu'ils purent, comme vous l'entendrez raconter.

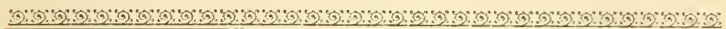
Le roi d'Angleterre et les siens, qui s'en venaient cinglant, regardèrent et virent vers l'Écluse une si grand'quantité de vaisseaux que les mâts ressemblaient vraiment à un bois: aussi en fut-il fortement émerveillé, et il demanda au patron de son navire quels gens ce pouvaient être; il répondit qu'il pensait bien que c'était l'armée des Normands que le roi de France tenait sur mer, et qui plusieurs fois lui avaient fait grand dommage, et tant qu'ils avaient brûlé et dérobé la bonne ville de Southampton et conquis *Christophe*, son grand vaisseau, et occis ceux qui le gardaient et conduisaient. Alors le roi anglais répondit:

— « J'ai de longtemps désiré que je les pusse combattre; nous les combattons donc, s'il plaît à Dieu et à Saint-Georges; car vraiment ils m'ont fait tant de contrariétés, que j'en veux prendre vengeance, si j'y puis arriver. »

Alors le roi fit ranger tous ses vaisseaux, et mettre les plus forts devant, et fit faire front de tous côtés à ses archers; et, entre deux nefs d'archers, il y en avait une de gens d'armes; et encore il fit une bataille sur le côté, toute pure ⁽¹⁾ d'archers, pour reconforter les plus lassés, si besoin était. Là il y avait grand' foison de dames d'Angleterre, de comtesses, baronnesses, chevaleresses et bourgeoises de Londres, qui venaient voir la reine d'Angleterre à Gand, qu'elles n'avaient pas vue depuis un très grand temps; et le roi anglais fit garder ces dames bien et soigneusement, avec trois

1. Froissart se sert souvent de cette expression qui signifie « seulement »; *toute pure d'archers*, où il n'y avait que des archers; *en pure chemise*, en simple chemise.

cents hommes d'armes; et puis le roi pria tous qu'ils voulussent penser à bien faire et à garder son honneur; et chacun le lui promit.

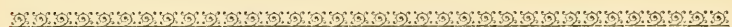


XXV. — COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE ET LES NORMANDS ET AUTRES SE COMBATTIRENT RUDEMENT ; ET COMMENT CHRISTOPHE, LE GRAND VAISSEAU, FUT RECONQUIS DES ANGLAIS.

QUAND le roi d'Angleterre et son maréchal eurent ordonné les batailles et leurs flottés bien et sagement, ils firent tendre et tirer les voiles en haut, et vinrent au vent, de quart, sur la droite, pour avoir l'avantage du soleil qui en venant leur était au visage. Ils s'avisèrent donc et examinèrent que ce leur pouvait nuire beaucoup; et ils attendirent un peu et tournoyèrent tant, qu'ils eurent le vent à volonté. Les Normands qui les voyaient tournoyer s'émerveillaient fort pourquoi ils le faisaient, et ils disaient: — « Ils ont peur et reculent, car ils ne sont pas gens pour combattre avec nous. »

Les Normands voyaient bien entre eux, par les bannières, que le roi d'Angleterre y était personnellement; aussi en étaient-ils fort joyeux, car ils désiraient fort le combattre. Ils mirent donc leurs vaisseaux en bon état, car ils étaient sages de mer et bons combattants; et ils placèrent *Christophe*, le grand vaisseau qu'ils avaient conquis sur les Anglais en cette même année, tout devant, et dedans grand' foison d'arbalétriers génois pour le garder, et pour tirer et escarmoucher contre les Anglais; et puis s'attroupèrent grand' foison de trompes et de trompettes et d'autres instruments, et s'en vinrent requérir leurs ennemis. Là se commença bataille dure et forte de tous côtés, et archers et arbalétriers commencèrent à tirer et à lancer l'un

contre l'autre diversement et raidement, et gens d'armes à approcher et à combattre main à main, âprement et hardiment; et, afin qu'ils pussent mieux arriver les uns sur les autres, ils avaient de grands crocs et crochets de fer tenant à des chaînes; et ils les jetaient dans les nefs de l'une à l'autre et les accrochaient ensemble, afin qu'ils pussent mieux se tenir et plus fièrement combattre. Là il y eut une très dure et forte bataille, et maintes habiletés d'armes faites, mainte lutte, mainte prise, mainte rescousse ⁽¹⁾. Là aussi *Christophe*, le grand vaisseau, fut au commencement reconquis par les Anglais, et furent morts et pris tous ceux qui le gardaient et défendaient. Et alors il y eut grand' huée et grand' noise ⁽²⁾, et les Anglais approchèrent durement et repourvurent incontinent *Christophe*, ce bel et grand vaisseau, de purs archers qu'ils firent passer tout devant pour combattre les Gênois.



XXVI. — COMMENT LES ANGLAIS DÉCONFIRENT LES
NORMANDS, SI BIEN QUE JAMAIS IL N'EN ÉCHAPPA PIED
QUE TOUS NE FUSSENT MIS A MORT.

CETTE bataille dont je vous parle fut cruelle et très horrible; car bataille et assaut sur mer sont plus durs et plus forts que sur terre: car là on ne peut reculer ni fuir, mais il se faut vendre et combattre et attendre l'aventure, et chacun, en ce qui le regarde, montrer sa hardiesse et sa prouesse. Il est bien vrai que messire Hugues Kiéret était bon chevalier et hardi, et aussi messires Behuchet et Barbevaire, qui au temps passé avaient fait maint méchef sur mer et mis

1. *Rescoudre* veut dire proprement reprendre, délivrer; un chevalier pris et *rescous*: pris par l'ennemi et repris par les siens. Nous avons conservé la locution à *la rescousse* qui signifie: au secours.

2. *Noise* n'a pas ici l'acception de querelle, dispute, que nous lui avons gardée. Il veut dire bruit, clameur. Les Anglais disent *noise* dans ce sens.

à fin maint Anglais. La bataille et le massacre dura de l'heure de prime jusques à haute nonne ⁽¹⁾. Vous pouvez bien croire que, durant ce terme, il y eut maintes habiletés d'armes faites; et il fallut là que les Anglais souffrissent et endurassent grand' peine, car leurs ennemis étaient quatre contre un, et tous gens de fait et de mer; à cause de quoi les Anglais, parce qu'il le fallait, se peinaient fort de bien faire. Là le roi d'Angleterre fut de sa main très bon chevalier, car il était alors en la fleur de sa jeunesse ⁽²⁾; et aussi le furent le comte de Derby, le comte de Pembroke, le comte de Hereford, le comte de Huntington, le comte de Northampton et de Gloucester, messire Regnault de Cobham, messire Richard Stafford, le sire de Percy, messire Gautier de Mauny, messire Henri de Flandre, messire Jean de Beauchamp, le sire de Felton, le sire de Bradeston, messire Jean Chandos, le sire de la Ware, le sire de Milleton, et messire Robert d'Artois, qui s'appelait comte de Richmond et était auprès du roi en grand arroi et en bon équipage; et plusieurs autres barons et chevaliers pleins d'honneur et de prouesse, dont je ne puis parler tous, ni rappeler leurs belles actions. Mais ils s'éprouvèrent si bien et si valement, moyennant un secours qui leur vint de Bruges et du pays voisin, qu'ils obtinrent la place et l'eau; et les Normands et tous ceux qui étaient avec eux furent morts et déconfits, périés et noyés, et jamais pied n'en échappa que tous ne fussent mis à mort ⁽³⁾.

1. Depuis six heures du matin jusqu'à plus de trois heures de l'après-midi.

2. Édouard fut légèrement blessé à la cuisse.

3. La bataille navale de l'Écluse fut perdue grâce au peu d'entente des chefs qui commandaient la flotte normande ou française. Behuchet voulut que les vaisseaux restassent près de terre, tandis que Barbevaire conseillait d'attaquer les Anglais en pleine mer. Gênés dans leurs manœuvres, les vaisseaux français ne purent donner en même temps, resserrés qu'ils étaient dans une anse. « Hugues Kicret fut assassiné de sangfroid après avoir été fait prisonnier, et Behuchet fut pendu au mât de son vaisseau. Barbavera gagna le large avec sa division. » *Buchon*.

XXVII. — COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE VINT A
GAND ; ET COMMENT LES SEIGNEURS VINRENT A
VALENCIENNES OU JACQUEMART D'ARTEVELD PRÊCHA
ET MONTRA DEVANT TOUS LE DROIT QUE LE ROI
ANGLAIS AVAIT EN FRANCE.

QUAND cette victoire, ainsi qu'il est dit ci-dessus, fut advenue au roi anglais, il demeura toute cette nuit, qui fut la veille de Saint-Jean-Baptiste, sur mer en ses navires devant l'Écluse, en grand bruit et grand' noise de trompes et de nacaires ⁽¹⁾, tambours, cornets et toutes manières de ménestrandies ⁽²⁾, tellement qu'on n'y aurait pas ouï Dieu tonnant; et là le vinrent voir ceux de Flandre qui étaient informés de sa venue. Alors ledit roi demanda aux bourgeois de Bruges des nouvelles de Jacquemart d'Arteveld; et ceux-ci répondirent qu'il était à une sommation du comte de Hainaut contre le duc de Normandie avec plus de soixante mille Flamands. Quand ce vint au lendemain, jour de Saint-Jean, le roi et tous ses gens prirent port et terre, et le roi se mit tout à pied, avec grand' foison de sa chevalerie, et ils s'en vinrent en tel état au pèlerinage de Notre-Dame d'Ardembourg. Là le roi entendit la messe et dina, et puis monta à cheval et vint ce même jour à Gand, où était madame la reine sa femme qui le reçut à grand' joie; et tous les gens du roi et tout leur harnois vinrent de ce côté depuis, petit à petit.

Le roi d'Angleterre avait écrit et signifié sa venue aux seigneurs qui étaient à Thun-l'Évêque, devant les Français. Aussitôt qu'ils surent qu'il était arrivé, et qu'il avait déconfit les Normands, ils se délogèrent; et le comte de Hainaut, à la prière et au mandement duquel ils étaient venus, donna congé à toutes manières de gens, excepté aux seigneurs; mais il amena ceux-

1. Timbales.

2. Musiques, du mot ménestrel.

ci à Valenciennes et les fêta et honora grandement, et spécialement le duc de Brabant et Jacquemart d'Arteveld. Et là ledit d'Arteveld prêcha, parmi le marché, devant tous les seigneurs et ceux qui le purent ouïr, et montra quel droit le roi d'Angleterre avait en revendiquant le royaume de France; et aussi quelle puissance avaient les trois pays, c'est à savoir Flandre, Hainaut et Brabant, quand ils étaient d'un même accord et d'une même alliance ensemble; et il fit tant alors par ses paroles et son grand sens, que toutes manières de gens qui l'ouïrent et l'entendirent dirent qu'il avait grandement bien parlé et par grand'expérience; et il en fut de tous fort loué et prisé, et ils dirent qu'il était bien digne de gouverner et d'exercer le comté de Flandre.



XXVIII. — COMMENT LE ROI PHILIPPE, QUAND IL SUT L'ARRIVÉE DU ROI ANGLAIS, ENVOYA DE BONNES GENS D'ARMES EN GARNISON SUR LES FRONTIÈRES DE FLANDRE; COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE TINT SON PARLEMENT A VILVORDE; ET COMMENT LE ROI PHILIPPE ENVOYA TRÈS NOTABLE CHEVALERIE EN LA CITÉ DE TOURNAY POUR LA GARDER ET GARNIR DE PROVISIONS, PARCE QUE LE ROI ANGLAIS LA DEVAIT ASSIÉGER.

APRÈS ces choses faites et devisées, les seigneurs partirent l'un de l'autre, et prirent un jour pour être ensemble à Gand auprès du roi d'Angleterre; ce fut le huitième jour après. Et ils vinrent vers le roi anglais qui les reçut joyeusement et qui leur assigna certain jour de parlement pour être à Vilvorde avec tous les seigneurs et leurs conseils et les conseils des bonnes villes de leur pays.

Quand le roi Philippe de France sut la vérité de son armée sur mer, et comment ils avaient été décon-

fits, et que le roi anglais son adversaire était arrivé paisiblement en Flandre, il en fut durement courroucé; mais il ne le put amender. Il se délogea donc et se retira vers Arras, et donna à une partie de ses gens congé, jusques à ce qu'il entendrait d'autres nouvelles. Mais il envoya messire Godemar du Fay à Tournay pour aviser aux besognes et penser à ce que la cité fût bien pourvue; car il craignait plus les Flamands qu'autrui; et il envoya grand' foison de gens d'armes à Saint-Omer, à Aire et à Saint-Venant, et il pourvut suffisamment tout le pays sur les frontières de Flandre.

En ce temps régnait un roi de Sicile qui s'appelait Robert ⁽¹⁾, et avait la réputation et la renommée d'être très grand astronome, et il défendait tant qu'il pouvait au roi de France et à son conseil qu'il se combattit au roi anglais, car ledit roi anglais devait être trop fortuné en toutes besognes; et le roi Robert eût vu volontiers qu'on eût mis les susdits rois en accord et à la fin de leur guerre: car il aimait tant la couronne de France, qu'à regret il eût vu sa désolation. Ledit roi était donc venu en Avignon vers le pape Clément ⁽²⁾ et le Collège, et leur avait montré les périls qui pouvaient être en France par le fait des guerres des deux rois; et encore avec cela il les avait priés et requis qu'ils voulussent prendre soin de les apaiser. Sur quoi le pape Clément VI et les cardinaux lui répondirent tout à point, et dirent qu'ils y entendraient volontiers, pourvu que les rois les en voulussent écouter.

Maintenant nous retournerons au parlement qui fut à Vilvorde, ainsi qu'il est dit ci-dessus. Là furent parlementés et conseillés plusieurs avis et statuts entre les seigneurs et leurs pays; et ils accordèrent que les trois pays, c'est à savoir Flandre, Hainaut et Brabant,

1. Voyez paragraphe XX.

2. Nous avons fait déjà remarquer que Clément VI ne fut élu qu'en 1342. Le pape alors régnant était Benoît XII.

seraient dorénavant s'aidant et se secourant l'un l'autre en tous cas et en toutes affaires ; et ils s'allièrent par certaines convenances, que, si l'un des trois pays avait à faire contre qui que ce fût, les deux autres le devaient aider ; et s'il advenait que deux d'entre eux fussent en discorde et en guerre au temps à venir, le troisième y devait mettre bon accord ; et s'il n'était pas assez fort pour le faire, il devait s'en référer au roi d'Angleterre en la main de qui ces convenances et alliances étaient dites et jurées d'être tenues fermes et stables. Mais toutefois, par confirmation d'amour et d'amitié, ils ordonnèrent de faire forger une monnaie ayant cours dans les trois susdits pays, et qu'on appelle *compagnons* ou *alliés*.

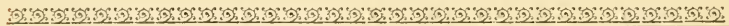
Sur la fin du parlement, il fut dit et arrêté et regardé pour le meilleur que, à la Magdeleine environ, le roi anglais se mettrait en mouvement et viendrait mettre le siège devant la cité de Tournay, et là y devaient être tous les seigneurs, chevaliers et écuyers, et les forces des bonnes villes.

Or, le roi Philippe, assez tôt après le départ de ces seigneurs qui avaient été à Vilvorde, sut la plus grande partie de l'ordonnance de ce parlement, et comment le roi anglais devait venir assiéger la cité de Tournay. Il s'avisa donc qu'il la fortifierait tellement et y enverrait si bonne chevalerie, que la cité serait toute sûre et bien conseillée. Il y envoya donc directement fleur de chevalerie, le comte Raoul d'Eu, connétable de France, et le jeune comte de Guines son fils, le comte de Foix et ses frères, le comte Aimery de Narbonne, messire Aymar de Poitiers, messire Geoffroy de Charny, messire Gérard de Montfaucon, ses deux maréchaux, messire Robert Bertrand et messire Matthieu de Trie⁽¹⁾,

1. Robert Bertrand était seigneur de Briquibec ; il fut nommé maréchal en 1328. Matthieu de Trie avait été créé maréchal sous le règne de Philippe V.

le seigneur de Cayeux, le sénéchal de Poitou, le seigneur de Châtillon et messire Jean de Landas. Ceux-ci avaient avec eux chevaliers et écuyers preux en armes et très bonnes gens. Ledit roi les pria chèrement qu'ils voulussent si bien penser à Tournay et en avoir soin, que nul dommage ne s'en prît ; et ils le lui promirent.

Alors ils partirent d'Arras et d'auprès du roi de France, et chevauchèrent tant par leurs journées, qu'ils vinrent à Tournay. Ils y trouvèrent messire Godemar du Fay qui y avait été envoyé auparavant et qui les reçut joyeusement ; et ainsi firent tous les hommes de la ville. Assez tôt après qu'ils furent venus, ils regardèrent et firent regarder aux provisions de la cité, tant en vivres qu'en artillerie, et y firent amener et charrier du pays voisin grand' foison de blés et d'avoines, et de toutes autres provisions, tant que la cité fût en bon état pour tenir un grand temps.



XXIX. — COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE PARTIT DE GAND ET ALLA METTRE LE SIÈGE DEVANT LA CITÉ DE TOURNAY.

QUAND le terme dut approcher que les seigneurs susnommés se devaient trouver devant Tournay, et que les blés commençaient à mûrir, le roi anglais partit de Gand avec beaucoup de belles gens d'armes de son pays, sept comtes, deux prélats, vingt-huit bannerets et bien deux cents chevaliers ; et les Anglais étaient quatre mille hommes d'armes et neuf mille archers, sans compter la piétaille (1). Il s'en vint et passa, avec toute son armée, parmi la ville d'Audenarde, et puis passa la rivière de l'Escaut et s'en vint loger devant Tournay, à la porte qu'on dit de Saint-Martin, au chemin de Lille et de Douai. Assez

1. Les gens de pied.

tôt après, vint son cousin le duc de Brabant, avec plus de vingt mille hommes, chevaliers et écuyers, et les communes de ses bonnes villes ; et les Brabançons étaient logés de l'abbaye de Saint-Nicolas en passant par les prés jusqu'à la porte de Valenciennes. Après était le comte Guillaume de Hainaut avec la belle chevalerie de son pays ; et il était logé entre le duc de Brabant et le roi d'Angleterre. Après était Jacquemart d'Arteveld avec plus de soixante mille Flamands ; sans compter ceux d'Ypres, de Poperinghe, de Cassel et de la châtellenie de Bergues, qui étaient envoyés d'autre part ; et Jacquemart d'Arteveld était logé à la porte Sainte-Fontaine, d'un côté de l'Escaut et de l'autre ; et les Flamands avaient fait un pont de nef sur l'Escaut, pour aller et venir à leur aise. Le duc de Gueldres, le marquis de Juliers, le marquis de Brandebourg, le marquis de Meissen, le comte de Mons, le comte de Salm, le sire de Fauquemont, messire Arnould de Blankenheim et tous les Allemands étaient logés d'autre part vers le Hainaut et pouvaient aller d'un camp à l'autre. La cité de Tournay était ainsi assiégée et environnée de tous côtés, et nul n'en pouvait partir, entrer ni aller, que ce ne fût par congé, et sans être vu et aperçu de ceux du camp, de quelque côté que ce fût.

Ce siège fait et arrêté devant la cité de Tournay, ainsi que vous avez ouï, dura longuement ; et le camp de ceux de dehors était bien pourvu et ravitaillé de tous vivres et à bon marché, car ils leur venaient de tous côtés par terre et par mer. Le siège durant là aux environs, maintes belles habiletés d'armes furent faites, et maints assauts.



XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

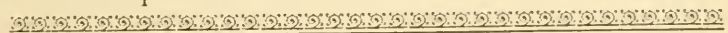
XXX. — COMMENT CEUX DE TOURNAY MIRENT HORS
DE LA CITÉ TOUS LES PAUVRES GENS; COMMENT LE ROI
DE FRANCE FIT SON MANDEMENT POUR LES SECOURIR
ET COMMENT IL SE LOGEA AU PONT DE BOUVINES A
TROIS LIEUES DE TOURNAY.

VOUS avez bien ouï raconter ci-dessus comment le roi d'Angleterre avait assiégé la bonne cité de Tournay et la contraignait beaucoup; car il avait en son camp plus de cent vingt mille hommes, parmi lesquels les Flamands qui s'acquittaient bien de l'assaillir; et les assiégeants l'avaient tellement environnée de tous côtés, que rien ne leur pouvait venir, entrer ni sortir, qu'il ne fût aussitôt happé et aperçu. Et à cause que les provisions de la cité commencèrent à s'amoin-drir, les seigneurs de France qui étaient là firent partir toutes sortes de pauvres gens qui n'étaient pas pourvus pour attendre l'aventure, et les mirent dehors en plein jour, hommes et femmes; et ils passèrent parmi le camp du duc de Brabant qui leur fit grâce, car il les fit conduire en sûreté tout outre le camp.

Le roi anglais apprit par ceux-ci et par d'autres que la cité était durement étreinte; il en fut joyeux et pensa bien qu'il la conquerrait, quelque temps et quelques frais qu'il y eût.

D'autre part le roi de France qui se tenait à Arras, et qui y avait été toute la saison, apprit que ceux de Tournay étaient fort contraints, et qu'ils avaient grand besoin d'être secourus. Il s'avisa donc qu'il les secourait, à quelque peine que ce fût; car il ne voulait pas perdre une cité telle qu'était Tournay. Aussi fit-il un très grand mandement parmi son royaume et aussi une grand' partie dans l'Empire. Quand tous les seigneurs que le roi avait mandés furent venus à Arras, ledit roi eut conseil de chevaucher et d'aller vers ses ennemis. Il se mit donc en route et chacun le suivit, ainsi qu'il était ordonné; et ils firent tant par leurs petites journées, qu'ils vinrent jusques à une petite

rivière qui est à trois lieues près de Tournay, laquelle est fort profonde et environnée de si grands marais, qu'on ne la pouvait passer que sur un petit pont si étroit qu'un seul homme à cheval aurait eu à faire à passer outre: deux hommes n'auraient pu s'y combiner. Et toute l'armée logea sur les champs, sans passer la rivière, car ils ne purent. Le lendemain l'armée demeura tranquille. Les seigneurs qui étaient auprès du roi eurent conseil comment ils pourraient faire un pont, pour passer cette rivière et les tourbières plus aisément et plus sûrement. Quelques chevaliers et ouvriers furent donc envoyés pour regarder le passage. Mais quand ils eurent tout considéré et avisé, ils virent qu'ils perdaient leur temps. Ils rapportèrent donc au roi qu'il n'y avait point de passage, excepté seulement par le pont à Tressin. La chose demeura en cet état, et les seigneurs se logèrent, chaque seigneur de son côté et au milieu de ses gens. Les nouvelles se répandirent partout que le roi de France était logé au pont à Tressin et près du pont de Bouvines, dans l'intention de combattre ses ennemis: si bien que toutes sortes de gens d'honneur, qui désiraient s'avancer et acquérir grâce par faits d'armes, tirèrent de cette part, tant d'un côté que de l'autre.



XXXI. — COMMENT, A LA REQUÊTE ET PRIÈRE DE MADAME JEANNE DE VALOIS, SŒUR DU ROI DE FRANCE ET MÈRE DU COMTE DE HAINAUT, LES DEUX ROIS FIRENT TRAITÉ DE PAIX ; ET COMMENT, APRÈS QUE LES DEUX ROIS EURENT FAIT TRÊVE POUR UN AN, LE SIÈGE FUT LEVÉ DE DEVANT TOURNAY.

CE siège de devant la cité de Tournay dura assez longuement : onze semaines moins trois jours. Aussi pouvez-vous bien croire et savoir qu'il y eut plusieurs escarmouches et combats aux palissades,

tant en assaillant la cité, que dans les chevauchées des valeureux compagnons l'un contre l'autre. Mais dans la cité de Tournay il y avait très bonne et sage chevalerie, envoyée en garnison de par le roi de France, ainsi qu'il est dit ci-dessus, et qui y pensèrent et en prirent soin tellement que nul dommage ne s'y prit. Or il n'est rien, comme on dit, qui ne prenne fin.

On doit savoir que, pendant ce siècle, madame Jeanne de Valois, sœur du roi de France et mère du comte Guillaume de Hainaut, voyageait durement d'un camp à l'autre, afin que paix ou répit fussent entre ces partis, par quoi l'on se quittât sans bataille. Car la bonne dame voyait là des deux côtés toute la fleur et l'honneur de la chevalerie du monde; ainsi eût-elle vu trop à regret, à cause des grands périls qui en pouvaient venir, que bataille fût livrée entre eux. Et par plusieurs fois la bonne dame était tombée aux pieds du roi de France son frère, en le priant que répit ou traité d'accord fût pris entre lui et le roi anglais. Et quand la bonne dame avait voyagé à ceux de France, elle s'en venait à ceux de l'Empire, spécialement au duc de Brabant et au marquis de Juliers son fils—lequel avait épousé la fille de ladite dame (1), — et à messire Jean de Hainaut, et les priait que, pour Dieu et par pitié, ils voulussent entendre à quelque traité d'accord, et faire que le roi d'Angleterre y voulût condescendre.

La bonne dame alla et négocia tant entre ces seigneurs, avec l'aide et le conseil d'un gentil chevalier et sage, qui était fort bien avec les deux partis et qui s'appelait messire Louis d'Angimont, que l'on fixa le lendemain comme jour pour traiter, là où chacun des partis devait envoyer quatre personnes importantes pour traiter tous bons moyens afin d'accorder les dits partis, s'il plaisait à Dieu. Et ces négociateurs se de-

1. Guillaume V, marquis de Juliers, avait en effet épousé Jeanne, fille du comte de Hainaut et de Jeanne de Valois.

vaient assembler en une chapelle située parmi les champs, qu'on appelle Esplechin. Le lendemain, après la messe et après boire, les négociateurs vinrent ensemble dans ladite chapelle, et la susdite bonne dame avec eux. Du côté du roi de France y furent envoyés Jean, le roi de Bohême, Charles, le comte d'Alençon, frère du roi, l'évêque de Liège, le comte de Flandre et le comte d'Armagnac.

Du côté du roi d'Angleterre y furent envoyés le duc de Brabant, l'évêque de Lincoln, le duc de Gueldres, le marquis de Juliers et messire Jean de Hainaut.

Quand ils furent venus à ladite chapelle, ils se saluèrent fort aimablement et se fêtèrent grandement; et après ils entrèrent en leur négociation. Là fut accordée une trêve à durer un an entièrement (1). Quand cette trêve fut accordée, chacun s'en retourna en son camp, et ils la firent publier par tout le camp d'une part et d'autre; ce dont les Brabançons eurent grand'joie, car ils avaient logé et été là un grand temps fort à regret. Et qui, le lendemain sitôt qu'il fut jour, eût vu abattre les tentes, charger les chariots, hâter les gens, emballer et embarrasser, celui-là eût bien pu dire: « Je vois un nouveau monde. »

1. La trêve ne fut conclue que pour neuf mois. Elle fut signée le 25 du mois de septembre 1340 et devait durer jusqu'au 25 juin 1341. Nous verrons tout à l'heure qu'elle fut prolongée au « parlement » ou conférence tenue à Arras.



XXXII. — COMMENT LE ROI ANGLAIS PARTIT A REGRET DE DEVANT TOURNAY, ET COMMENT CHAQUE PARTI S'ATTRIBUA L'HONNEUR DE CE DÉPART. COMMENT LE ROI ÉDOUARD S'EN ALLA EN ANGLETERRE, ET COMMENT AU PARLEMENT D'ARRAS LES TRÊVES FURENT ALLONGÉES DE DEUX ANS ENTRE LES DEUX ROIS.

Ainsi que vous avez entendu se séparèrent ces deux armées, par le travail et la poursuite de cette bonne dame (que Dieu lui fasse pardon!) qui y prit grand' peine; et la bonne cité de Tournay demeura franche et entière, après avoir été en très grand péril; car toutes leurs provisions manquaient et ils n'en avaient pas pour trois jours ou pour quatre à vivre. Les Brabançons se mirent à s'en aller hâtivement, car ils en avaient grand désir. Le roi anglais en partit fort à regret, s'il avait pu y remédier et s'il en avait été à sa volonté; mais il lui fallait suivre partie de la volonté des autres seigneurs et croire leurs conseils. Le jeune comte de Hainaut et aussi messire Jean, son oncle, se seraient bien accordés à demeurer, s'ils avaient su la situation de ceux qui étaient dans Tournay aussi bien que la savait le roi de France, et n'eût été que le duc de Brabant leur avait dit en secret qu'il tenait à grand' peine ses Brabançons, et qu'il ne pouvait, de quelque façon que ce fût, les empêcher de partir le jour même ou le lendemain, si l'accord ne se faisait.

Le roi de France et toute son armée partirent assez joyeusement, car bonnement ils ne pouvaient plus demeurer en cet endroit, à cause de la punaisie des bêtes que l'on tuait si près de leur logis, et à cause du chaud qu'il faisait. Et ils pensaient de leur côté avoir l'honneur de ce départ, ainsi qu'ils disaient, pour cette raison qu'ils avaient secouru et empêché d'être perdue la bonne cité de Tournay, et qu'ils avaient fait partir cette grand' assemblée qui l'avait assiégée et qui n'y

avait rien fait, quelque grands frais qu'ils y eussent mis et dépensés.

Les autres et ceux de leur parti pensaient aussi bien à avoir l'honneur de ce départ, pour cette raison qu'ils avaient si longuement demeuré dans le royaume et assiégé une des bonnes cités qu'eût le roi, et brûlé et gâté son pays chaque jour, lui le sachant et le voyant ; et il ne l'avait point secourue, ainsi qu'il devait ; et au dernier moment il avait accordé une trêve, ses ennemis mettant le siège devant sa cité, et brûlant et gâtant son pays. Ainsi chaque parti s'en voulait attribuer l'honneur ⁽¹⁾ ; vous en pouvez donc déterminer entre vous, vous qui avez entendu les faits et qui les connaissez, ce qu'il vous en semble ; car pour moi je ne pense pas à en donner l'honneur à aucun plus qu'à l'autre, ni prendre parti : car je ne me connais pas en affaires si grandes que des faits et managements d'armes.

Les seigneurs partirent donc du siège de Tournay et chacun s'en alla en son lieu. Le roi anglais s'en revint à Gand vers sa femme, et assez tôt après il repassa la mer avec tous ses gens. Le roi de France donna à tous ses gens congé, et puis s'en vint jouer et rafraîchir en la ville de Lille ; et là le vinrent voir ceux de Tournay, lesquels le roi reçut fort joyeusement et vit très volontiers, et leur fit une grâce, d'autant qu'ils s'étaient tenus si bien et si vaillamment défendus contre leurs ennemis et que l'on n'avait rien pris ni conquis

1. Quelques historiens rapportent un fait que nous ne devons pas omettre. « Les deux rois se défièrent devant Tournay, non à une bataille, mais à un combat singulier, dont le prix serait la couronne de France ; mais Philippe demandait qu'Édouard mit en équivalent celle d'Angleterre. » (Anquetil, *Hist. de France*.)

Chacun s'attribua, en effet, tout l'honneur, et chacun signa les trêves comme s'il faisait grâce à son ennemi. Tous deux avaient cependant besoin de cesser les hostilités : Philippe pour apaiser le peuple mécontent de l'excès des impôts ; Édouard pour retourner sur ses frontières que menaçaient les Écossais.

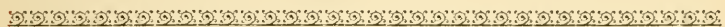
sur eux. La grâce qu'il leur fit fut qu'il leur rendit franchement leur loi qu'ils avaient perdue depuis longtemps ; ce dont ils furent fort joyeux, car messire Godemar du Fay, et avant lui plusieurs autres chevaliers étrangers, en avaient été gouverneurs. Ils firent donc entre eux prévôt et jurés, selon leur usage ancien.

Quand le roi eut ordonné à son plaisir une partie de ses affaires, il partit de Lille et se mit en chemin vers la France pour revenir à Paris.

Alors un parlement fut ordonné et institué en la cité d'Arras ; et le pape Clément VI y envoya en légation deux cardinaux, celui de Naples et celui de Clermont, qui d'abord vinrent à Paris où ils furent fort honorés du roi de France et des Français ; et puis ils descendirent vers l'Artois et jusque dans la cité d'Arras.

A ce parlement furent, de par le roi de France, le comte d'Alençon, le duc de Bourbon, le comte de Flandre, le comte de Blois ; et, parmi les prélats, l'archevêque de Sens, l'évêque de Beauvais, l'évêque d'Auxerre. De par le roi d'Angleterre, l'évêque de Lincoln, l'évêque de Durham, le comte de Warwick qui était fort sage homme, messire Robert d'Artois, messire Jean de Hainaut et messire Henri de Flandre. A ce parlement il y eut plusieurs traités et langages mis en avant, et ils parlementèrent plus de quinze jours ; mais rien n'y fut accordé et terminé, car les Anglais demandaient, et les Français ne voulaient rien donner, excepté seulement rendre le comté de Ponthieu qui avait été donné à la reine Isabelle lors de son mariage avec le roi d'Angleterre. Les Anglais ne voulaient accorder ni accepter cette chose. Ainsi ces seigneurs partirent de ce parlement sans rien faire, excepté seulement que la trêve fut rallongée de deux ans. Ce fut tout ce que les cardinaux purent obtenir. Après cela chacun

s'en alla légèrement en son lieu, et alors les deux cardinaux revinrent parmi le Hainaut, à la prière du comte qui les fêta grandement en la ville de Valenciennes.



XXXIII. — COMMENT LE DUC DE BRETAGNE MOURUT SANS HOIR MALE, ET COMMENT LE COMTE DE MONTFORT FUT REÇU POUR DUC ET SEIGNEUR A NANTES, LIMOGES, BREST, RENNES ET AURAY.

Nous cesserons maintenant de parler de la matière des deux rois tant que les trêves dureront, lesquelles furent assez bien tenues, excepté aux frontières lointaines, et nous entrerons en la grand' matière et histoire de Bretagne qui enlumine grandement ce livre à cause des beaux faits d'armes et grandes aventures qui y sont rappelées, ainsi que vous pourrez entendre dans la suite. Et, afin que vous sachiez véritablement le commencement et la racine de cette guerre et comment elle s'éleva, je vous le dirai et déclarerai de point en point. Vous en direz donc votre avis, et quelle raison et quel droit messire Charles de Blois eut au grand héritage de Bretagne, et d'autre part le comte de Montfort qui prit parti contre lui ; et d'où tant de rencontres, batailles et autres grands faits sont advenus dans ledit duché de Bretagne et aux frontières voisines.

Il faut savoir que, quand les trêves furent accordées et scellées devant la cité de Tournay, tous les seigneurs et toutes sortes de gens se délogèrent d'une part et d'autre. Chacun donc s'en retourna en sa contrée. Le duc de Bretagne, qui avait été dans le camp droit devant Tournay avec le roi de France, plus largement et plus grossement qu'aucun des autres princes, s'en retourna vers son pays en intention d'y revenir ; mais il ne put, car une maladie le prit en chemin, dont il

lui fallut s'aliter et mourir ⁽¹⁾. Ce fut grand dommage : car grandes guerres et grandes destructions de villes et de châteaux en advinrent entre les gens nobles et non nobles de son pays. Et pour mieux informer chacun pourquoi tous ces maux advinrent, j'en conterai quelque chose, ainsi que je le sais et que je m'en suis enquis au pays même où j'ai été et où j'ai conversé pour en mieux savoir la vérité ; et auprès aussi de ceux qui ont été là où je n'ai pas été, et qui ont vu et su ce que je n'ai pas pu voir et concevoir.

Ce duc de Bretagne, quand il trépassa de ce monde, n'avait aucun enfant. Il avait un frère, par son père qui était mort ⁽²⁾, et que l'on appelait le comte de Montfort. Celui-ci vivait alors, et il avait pour femme la sœur du comte Louis de Flandre. Ce duc de Bretagne avait eu un autre frère germain de père et de mère, et qui était trépassé. Il en était demeuré une jeune fille que le duc son oncle avait mariée à messire Charles de Blois, fils puîné du comte Guy de Blois et de la sœur du roi Philippe de France qui régnait alors. Et lors de son mariage il lui avait promis le duché de Bretagne après sa mort, parce qu'il craignait que le comte de Montfort son frère ne voulût après son décès faire valoir son droit de parenté, bien qu'il ne fût pas son frère germain. Et il semblait audit duc que la fille de son frère germain devait être par raison plus proche du duché de Bretagne après son

1. Jean III, surnommé le Bon, mourut à Caen ; son corps fut transféré à Ploërmel.

2. Voici aussi brièvement que possible quelle était la parenté des deux compétiteurs au duché de Bretagne.

Arthur II, duc de Bretagne, épousa en premières noces Marie, fille de Guy, vicomte de Limoges. Il en eut deux fils, Jean III, qui mourut sans enfants, et Guy, comte de Penthievre, qui laissa une fille, Jeanne, laquelle fut mariée au comte de Blois.

D'un second mariage avec Yolande de Dreux, héritière du comté de Montfort, Arthur II eut un troisième fils, Jean, comte de Montfort, qui épousa la fille du comte Louis de Nevers, Jeanne de Flandre.

décès, que le comte de Montfort qui n'était que son frère de père. Et, à cause qu'il avait toujours redouté que le comte de Montfort ne violât après son décès le droit de sa jeune nièce par la force, il la maria audit messire Charles de Blois, dans l'intention que le roi Philippe, qui était son oncle, l'aidât mieux et plus volontiers à garder son droit contre ledit comte de Montfort, si celui-ci le voulait entreprendre (1).

Il advint tout ce que le duc avait toujours redouté ; car aussitôt que le comte de Montfort put savoir que ledit duc, son frère de père, était trépassé sur le chemin de Bretagne, il se dirigea aussitôt sur Nantes qui est la capitale et la souveraine cité de Bretagne, et il fit si bien auprès des bourgeois et de ceux du pays environ, qu'il fut reçu comme seigneur et comme le plus proche du duc son frère qui était trépassé ; et ils lui firent tous fidélité et hommage, comme duc de Bretagne et seigneur.

Quand il eut pris le serment de fidélité des bourgeois de Nantes et du pays autour de Nantes, lui et la comtesse sa femme (qui avait bien cœur d'homme et de lion) (2) eurent conseil ensemble qu'ils tiendraient une grand' cour et fête solennelle à Nantes, et manderaient tous les barons et nobles de Bretagne, et les conseils des bonnes villes et de toutes les cités, de vouloir venir et être à cette cour pour lui faire fidélité comme à leur droit seigneur. Quand ce conseil fut accordé, ils envoyèrent de grands messages à tous les seigneurs, aux cités et bonnes villes du pays.

1. Philippe de Valois était en effet l'oncle de Charles de Blois. Guy, comte de Blois, père de Charles, avait épousé Marguerite de Valois, sœur du roi.

2. Dans cette fameuse guerre de Bretagne qu'un auteur a appelée « un roman de chevalerie », Jeanne de Montfort, ou *la Flamande*, et Jeanne de Penthievre, ou *la Boiteuse*, rivalisèrent de courage. Toutes deux, en réalité, furent les héroïnes de ce drame sanglant.

Pendant, et en attendant la fête, le comte partit de Nantes avec grand foison de gens d'armes, et s'en alla vers la bonne cité de Limoges ; car il savait et il était informé que le grand trésor que le duc son frère avait amassé depuis longtemps était là enfermé. Quand il vint là, il entra dans la cité en grand'pompe, et il fut noblement reçu des bourgeois, de tout le clergé et de la communauté de la cité ; et ils lui firent tous fidélité, comme à leur droit seigneur ; et tout ce grand trésor lui fut délivré, moyennant de grands dons et de grandes promesses qu'il leur fit. Et quand il eut séjourné et été fêté là autant qu'il lui plut, il s'en alla avec le grand trésor, et s'en revint droit à Nantes, là où était madame sa femme qui eut grand'joie du trésor que son sire avait trouvé. Ils demeurèrent donc à Nantes, tout tranquilles, menant grand' fête, jusqu'au jour que devait être tenue la grand' cour ; et ils faisaient de grands préparatifs pour fournir à cette grande fête.

Quand le jour de cette fête fut venu, nul n'y vint, quelque mandement qui lui fût fait, fors un seul chevalier qu'on appelait messire Hervé de Léon, noble homme et puissant ; ce dont le comte de Montfort et la comtesse sa femme furent durement courroucés et ébahis. Ils firent donc leur fête pendant trois jours avec les bourgeois de Nantes et les bonnes gens de là alentour, au mieux qu'ils purent ; et ils eurent grand dépit des autres qui ne daignèrent pas venir à leur mandement. Et ils eurent conseil entre eux de retenir, comme soudoyers à cheval et à pied, tous ceux qui voudraient venir, et de partager ce trésor qu'ils avaient trouvé, afin que le comte en vint mieux à son fait du duché de Bretagne, et afin de contraindre tous les rebelles de venir à sa merci.

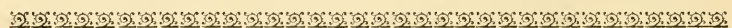
Quand le comte de Montfort vit qu'il avait des gens en quantité, il eut conseil d'aller conquérir par force ou par amour tout le pays, et de détruire tous les re-

belles selon son pouvoir. Puis il sortit de la cité de Nantes avec une grand' armée et alla vers un très fort château situé d'un côté sur mer, qu'on appelle Brest, et dont était gardien et châtelain un gentil chevalier qu'on appelait messire Gauthier de Clisson (¹), cousin du duc qui était mort, et cousin de messire Olivier de Clisson, un noble chevalier et l'un des plus hauts barons de Bretagne. Le comte défia ledit chevalier et ceux du château et de la ville, puis y fit donner dur et fort assaut. Le bon chevalier messire Gauthier de Clisson trépassa des plaies et blessures qu'il reçut en se défendant ; ce dont ce fut pitié et dommage. Alors le comte les fit requérir qu'ils se voulussent rendre et qu'ils l'acceptassent pour seigneur, et qu'il leur pardonnerait son mécontentement. Ils eurent conseil longuement, et enfin se rendirent de plein accord audit comte, sauf leurs corps, leurs membres et leur avoir. Ledit comte entra donc dans le château de Brest avec peu de gens, et reçut la fidélité de tous les hommes de la châtelainie, et y établit pour châtelain un chevalier en qui il se fiait beaucoup ; puis revint à ses tentes tout joyeux.

Quand le comte de Montfort fut revenu entre ses gens et qu'il eut établi ses gardes au château de Brest, il eut conseil d'aller vers la cité de Rennes, qui était assez près de là. Ceux de la ville la rendirent au comte de Montfort et lui firent fidélité et hommage, et le reconnurent pour seigneur. Puis il se saisit de la ville et du fort château d'Hennebont et mit dedans ses gens et ses garnisons. Et puis il se dirigea avec toute son armée devant la cité de Vannes, et fit tant parler et traiter à ceux de Vannes, qu'ils se rendirent à lui et lui firent fidélité et hommage comme à leur seigneur.

1. Gauthier de Clisson, que Froissart appelle Garnier de Clisson, était fils d'Olivier II de Clisson. Il mourut sans postérité, en défendant Brest. Olivier III de Clisson, père du connétable, et Amaury de Clisson qui suivit longtemps le parti d'Edouard III, étaient ses frères, et non ses cousins.

Alors il établit dans la cité toutes sortes d'officiers et y séjourna deux jours. Le troisième jour il partit et alla assiéger un très fort château qu'on appelle la Roche-Périou. A ce temps en était châtelain un chevalier et fort gentil homme qu'on appelle messire Olivier de Clisson, cousin-germain du seigneur de Clisson ⁽¹⁾ ; et il séjourna devant pendant dix jours, durant lesquels on ne trouva jamais moyen de gagner ce château, tant il était fort ; et il ne put trouver avec ledit gentil chevalier aucun accord par quoi celui-ci voulût lui obéir, ni par promesses, ni par menaces qu'il pût lui faire. Le comte en partit donc, et alla assiéger un autre château à dix lieues près de là, que l'on appelait le château d'Auray. Un fort gentil chevalier que l'on appelait messire Geoffroy de Malestroit en était châtelain, et il avait pour compagnon messire Yvon de Tréseguidy. Ledit comte fit assaillir deux fois ce château, mais il vit qu'il y pouvait plus perdre que gagner. Il s'accorda donc à une trêve, et à un jour de parlement par l'entremise de messire Hervé de Léon qui était alors avec lui. Le parlement se comporta si bien qu'enfin ils furent bons amis, et les deux chevaliers rendirent fidélité et hommage audit comte et demeurèrent gardiens dudit château et de ce pays pour ledit comte.



XXXIV. — COMMENT LE COMTE DE MONTFORT S'EN
ALLA EN ANGLETERRE ET FIT HOMMAGE AU ROI
D'ANGLETERRE DU DUCHÉ DE BRETAGNE.

POURQUOI vous ferais-je long conte ? De cette manière ledit comte de Montfort conquit tout ce pays que vous avez entendu, et se fit partout appeler duc de Bretagne ; puis il s'en alla à un port de mer

1. Olivier de Clisson était, par la mort de Gauthier, devenu lui-même le seigneur de Clisson, sous le nom d'Olivier III. C'est lui qui commandait à la Roche-Périou.

qu'on appelle Coredon, et partagea tous ses gens et les envoya dans ses cités et forteresses pour les aider à garder ; puis il se mit en mer avec vingt chevaliers, et navigua tant qu'il vint en Cornouaille et arriva à un port qu'on appelle Chertsey. Là il s'enquit du roi anglais pour savoir où il le trouverait, et il lui fut dit que le plus souvent il se tenait à Windsor. Alors il chevaucha de ce côté avec toute sa troupe ; et il fit tant par ses journées qu'il vint à Windsor, où il fut reçu à grand' joie du roi, de madame la reine et de tous les barons qui étaient là ; et il fut grandement fêté et honoré, quand on sut pourquoi il était venu là.

Premièrement il montra au roi anglais, à messire Robert d'Artois et à tout le conseil du roi, ses affaires ; et il dit comment il s'était mis en saisie et possession du duché de Bretagne qui lui était échu par la mort du duc son frère, dernièrement trépassé. Or, il craignait que messire Charles de Blois ne l'empêchât, et que le roi de France ne le lui voulût ôter par la force ; c'est pourquoi il était venu en Angleterre pour relever du roi Edouard et lui tenir foi et hommage pour toujours, pourvu que ledit roi le soutînt contre le roi de France et tous les autres qui le voudraient empêcher.

Quand le roi anglais eut ouï ces paroles, il y entendit volontiers, car il regarda et imagina que sa guerre au roi de France en serait embellie, et qu'il ne pouvait avoir une plus belle entrée au royaume, ni plus profitable, que par la Bretagne ; et que, tant qu'il avait guerroyé à l'aide des Allemands, des Flamands et des Brabançons, il n'avait rien fait, si ce n'est qu'il avait fait des frais et dépensé grandement et grossement ; et les seigneurs de l'Empire l'avaient mené et démené, et lui avaient pris son or et son argent ainsi qu'ils avaient voulu, et lui n'avait rien

fait ⁽¹⁾. Aussi il condescendit à la requête du comte de Montfort joyeusement et facilement, et il reçut hommage dudit duché des mains du comte de Montfort qui se tenait et appelait duc; et là le roi anglais, devant les barons et les chevaliers d'Angleterre, et ceux qu'il avait amenés avec lui de Bretagne, lui promit qu'il l'aiderait, le défendrait et le garderait comme son homme, selon son loyal pouvoir, contre tout homme, que ce fût le roi de France ou d'autres.

De ces paroles et de cet hommage les lettres furent écrites, lues et scellées, et chacune des parties en eut les copies. Avec tout cela le roi et la reine donnèrent au comte de Montfort et à ses gens de grands dons et de beaux joyaux (car ils le savaient bien faire), et tant qu'ils en furent tous contents, et qu'ils dirent que c'était un noble roi et vaillant, et une noble reine, et qu'ils étaient bien taillés pour régner encore en grand' prospérité. Après toutes ces choses faites et accomplies, le comte de Montfort prit congé et partit d'auprès d'eux et laissa l'Angleterre; et il entra en mer en ce même port où il était arrivé; et il navigua tant qu'il vint à Coredon, en Basse-Bretagne; et puis il s'en vint dans la cité de Nantes où il trouva la comtesse sa femme, à qui il raconta comment il avait agi. De cela elle fut toute joyeuse et lui dit qu'il avait bien travaillé et par bon conseil.

Je me tairai un petit sur eux, et je parlerai maintenant de messire Charles qui devait avoir le duché de Bretagne de par sa femme, ainsi que vous avez ouï déterminer ci-devant.

1. Vers la même époque, plusieurs princes de l'Empire avaient abandonné l'alliance d'Édouard III. D'autre part l'Empereur lui-même, Louis V, était sur le point de lui retirer le titre et la dignité de vicaire impérial qu'il lui avait conférés en 1338.



dans une chambre où ils étaient tous assemblés. Il fut fort regardé et salué par tous les barons, puis il vint s'incliner très humblement devant le roi, et dit :

— « Sire, je suis venu ici à votre mandement et à votre plaisir. »

Le roi lui répondit et dit :

— « Comte de Montfort, de cela je vous sais bon gré ; mais je m'émerveille extrêmement comment et pourquoi vous avez osé entreprendre de votre volonté le duché de Bretagne où vous n'avez aucun droit ; car il y a plus prochain que vous, que vous en voulez déshériter ; et pour vous mieux efforcer, vous êtes allé à mon adversaire d'Angleterre et vous avez voulu que le duché relevât de lui, ainsi qu'on me l'a conté. »

Le comte répondit et dit :

— « Ah ! cher sire, ne le croyez pas, car vraiment vous êtes de cela mal informé ; je le ferais fort à regret. Mais quant à la parenté dont vous me parlez, m'est avis, sire, sauf votre grâce, que vous vous en méprenez ; car je ne connais personne aussi proche du duc mon frère, dernièrement mort, que moi ; et s'il était jugé et déclaré par droit qu'un autre en fût plus proche que moi, je ne serais point rebelle ni honteux de m'en désister. »

Quand le roi entendit cela, il répondit et dit :

— « Sire comte, vous en dites assez, mais je vous commande, sur tout ce que vous tenez et devez tenir de moi, que vous ne partiez pas de la cité de Paris avant quinze jours, durant lesquels les barons et les douze pairs jugeront de cette parenté. Vous saurez donc quel droit vous y avez ; et si vous faites autrement, sachez que vous me courroucerez. »

Le comte répondit et dit :

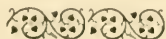
— « Sire, à votre volonté. »

Alors il quitta le roi et vint à son hôtel pour dîner.

Quand il fut venu en son hôtel, il entra dans sa chambre et commença à aviser et à penser que, s'il

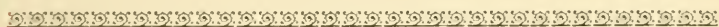
attendait le jugement des barons et des pairs de France, le jugement pourrait bien tourner contre lui; car il lui semblait bien que le roi prendrait plus volontiers parti pour messire Charles de Blois, son neveu, que pour lui. Et il voyait bien que, s'il avait le jugement contre lui, le roi le ferait arrêter jusqu'à ce qu'il aurait tout rendu: cités, villes et châteaux dont il tenait alors la saisie et possession, et avec cela tout le grand trésor qu'il avait trouvé et dépensé. Il lui fut avis, pour le moins mauvais, qu'il lui valait mieux courroucer le roi et s'en aller paisiblement vers la Bretagne, que de demeurer à Paris en danger et en si périlleuse aventure. Ainsi qu'il pensa, ainsi fut fait: il monta donc à cheval paisiblement et ouvertement, et partit, avec si peu de compagnie, qu'il fut revenu en Bretagne avant que le roi et les autres, excepté ceux de son conseil, sussent rien de son départ; mais chacun pensait qu'il était demeuré en son hôtel.

Quand il fut revenu auprès de la comtesse sa femme qui était à Nantes, il lui conta son aventure; puis il s'en alla, par le conseil de sa femme qui avait bien cœur de lion et d'homme, dans toutes les cités, châteaux et bonnes villes qui étaient rendus à lui, et établit partout de bons capitaines, et aussi grand' quantité de soudoyers à pied et à cheval qu'il y fallait, et de grandes provisions de vivres à l'avenant; et il paya si bien tous les soudoyers à pied et à cheval, que chacun le servait volontiers. Quand il eut tout ordonné, ainsi qu'il appartenait, il s'en revint à Nantes auprès de sa femme et auprès des bourgeois de la cité qui l'aimaient extrêmement, semblait-il, à cause des grandes courtoisies qu'il leur faisait.



Montfort a relevé le duché de Bretagne, y venait, il nous pourrait porter grand dommage, et ne pourrait avoir une plus belle entrée pour venir par deçà, notamment s'il avait le pays et les forteresses de Bretagne de son accord. »

Alors messire Charles de Blois s'inclina devant son oncle, en le remerciant beaucoup de ce qu'il disait et promettait. Il pria aussitôt le duc de Normandie son cousin, le comte d'Alençon son oncle, le duc de Bourgogne, le comte de Blois son frère, le duc de Bourbon, messire Louis d'Espagne, messire Jacques de Bourbon, le comte d'Eu, connétable de France, et le comte de Guines son fils, le vicomte de Rohan, et ensuite tous les comtes et les princes et les barons qui étaient là, et qui tous lui promirent qu'ils iraient volontiers avec lui et avec leur seigneur de Normandie, chacun avec autant de gens et de compagnie qu'il en pourrait avoir.



XXXVII. — COMMENT LES SEIGNEURS DE FRANCE PARTIRENT DE PARIS POUR ALLER EN BRETAGNE, ET COMMENT ILS ASSIÉGÈRENT NANTES OU LE COMTE DE MONTFORT ÉTAIT. COMMENT LE COMTE DE MONTFORT FUT PRIS ET AMENÉ A PARIS OU IL MOURUT.

QUAND tous ces seigneurs furent prêts et leurs gens appareillés, les uns partirent de Paris et les autres de leurs endroits, et ils s'en allèrent les uns après les autres et s'assemblèrent en la cité d'Angers. Puis ils s'en allèrent jusqu'à Ancenis qui est la fin du royaume de ce côté-là. Quand ils eurent séjourné là trois jours pour mieux ordonner leur charroi, ils sortirent pour entrer au pays de Bretagne. Quand ils furent tous sortis d'Ancenis, ils se dirigèrent devant un très fort château assis sur le haut d'une montagne

au-dessus d'une rivière, que l'on appelle Chantonseaux et qui est la clef et l'entrée de la Bretagne. Ceux du château furent plusieurs fois assaillis et virent bien qu'ils n'auraient point de secours et qu'ils ne se pourraient longuement tenir, car on perçait leurs murs tout à couvert; et ils savaient bien aussi qu'ils n'auraient pas de merci, s'ils étaient pris de force. Ils eurent donc conseil ensemble qu'ils se rendraient, sauf leurs vies et leurs membres, ainsi qu'ils firent; et les seigneurs les prirent à merci. Ainsi fut gagné par ces seigneurs français ce premier château, ce dont ils eurent fort grand' joie, car il leur sembla que c'était un bon commencement de leur entreprise.

Quand ils eurent conquis Chantonseaux, le duc de Normandie le livra aussitôt à messire Charles de Blois comme sien; et ledit messire y mit un bon châtelain et grand' foison de gens d'armes pour garder l'entrée du pays et pour conduire ceux qui viendraient après eux. Puis les seigneurs délogèrent et vinrent vers Nantes, là où ils pensaient qu'était le comte de Montfort leur ennemi. Ils trouvèrent sur le chemin une bonne grosse ville; ceux de dedans étaient peu de gens et petitement armés: aussi ne purent-ils se défendre contre les assaillants. La ville fut donc bientôt gagnée, toute volée et bien à moitié brûlée, et tous les gens passés à l'épée. On appelle cette ville Carquefou, et elle est située à quatre ou cinq lieues près de Nantes. Les seigneurs logèrent cette nuit-là alentour. Le lendemain ils délogèrent et allèrent vers la cité de Nantes. Il y eut là des escarmouches par deux ou trois fois, tant que le camp demeura là. Les seigneurs français entrèrent, en une matinée, en la cité de Nantes, par l'accord des bourgeois, et ils allèrent droit au château ou au palais. Ils brisèrent les portes et prirent le comte de Montfort, et l'emmenèrent hors de la cité à leurs tentes, si paisiblement qu'ils ne firent rien de mal aux

personnes ni aux biens de la cité. Ainsi fut pris le comte de Montfort en la cité de Nantes, l'an de grâce mil trois cent quarante et un, vers la Toussaint.

Aussitôt après que le comte de Montfort fut pris et mené dans leurs tentes, les seigneurs de France entrèrent dans la cité tout désarmés, à très grand' fête; et les bourgeois et tous ceux du pays d'alentour firent fidélité et hommage à messire Charles de Blois, comme à leur vrai seigneur. Les dits seigneurs demeurèrent dans la cité l'espace de trois jours, à grand' fête, pour se reposer et pour avoir conseil entre eux sur ce qu'ils pourraient faire dorénavant. Ils s'accordèrent à cela comme à la meilleure chose, c'est qu'ils s'en retourneraient vers la France et vers le roi, et lui livreraient le comte de Montfort prisonnier; car ils avaient, leur semblait-il, grandement bien agi. Et aussi à cause qu'ils ne pouvaient plus bonnement guerroyer pendant le temps d'hiver où l'on était entré, excepté dans les garnisons et forteresses, ils conseillèrent à messire Charles de Blois qu'il se tint dans la cité de Nantes et aux environs, jusqu'au nouveau temps d'été, et qu'il fit ce qu'il pourrait avec ses soudoyers et par ses forteresses qu'il avait reconquises. Sur ce propos partirent tous les seigneurs, et firent tant par leurs journées qu'ils vinrent à Paris où était le roi; et ils lui livrèrent le comte de Montfort pour prisonnier. Le roi le reçut à grand' joie, et le fit emprisonner dans la tour du Louvre à Paris où il demeura longuement; et enfin il y mourut, ainsi que j'ai entendu en raconter la vérité ⁽¹⁾.

1. Deux ans après qu'il fut fait prisonnier à Nantes, le comte de Montfort fut sur le point d'obtenir sa liberté moyennant certaines conditions. Il s'évada un peu plus tard en se déguisant en marchand, alla en Angleterre aussitôt, et mourut à Hennebont vers la fin de l'année 1345.



XXXVIII. — COMMENT LA COMTESSE DE MONTFORT
ENCOURAGEA SES SOUDOYERS, ET COMMENT ELLE MIT
BONNES GARNISONS DANS TOUTES SES FORTERESSES.

O R je veux retourner à la comtesse de Montfort, qui avait bien courage d'homme et cœur de lion, et qui était en la cité de Rennes quand elle apprit que son sire était pris. Si elle en fut dolente et courroucée, chacun le peut savoir et penser, car elle supposa qu'on devait mettre son seigneur à mort plutôt qu'en prison. Et bien qu'elle eût grand deuil au cœur, pourtant n'agit-elle pas comme une femme découragée, mais bien comme un homme fier et hardi, en réconfortant vaillamment ses amis et ses soudoyers; et elle leur montrait un petit fils qu'elle avait, qu'on appelait Jean, ainsi que le père, et leur disait: — « Ah ! seigneurs, ne vous découragez pas, et ne vous ébahissez pas pour monseigneur que nous avons perdu; ce n'était qu'un seul homme. Voyez ici mon petit enfant qui sera, s'il plaît à Dieu, son vengeur, et qui vous fera des biens assez. Et j'ai de l'argent en quantité; je vous en donnerai assez; et je vous obtiendrai tel capitaine et tel chef par qui vous serez tous bien réconfortés. »

Quand la susdite comtesse eut ainsi réconforté ses amis et ses soudoyers qui étaient à Rennes, elle alla par toutes ses bonnes villes et forteresses, et menait son jeune fils avec elle, et les sermonnait et encourageait de la même manière qu'elle avait fait pour ceux de Rennes; et elle renforçait les garnisons de gens et de tout ce qu'il leur fallait; et elle paya largement partout, et donna assez abondamment partout où elle pensait que ce fût bien employé. Puis elle s'en vint à Hennebont sur la mer, qui était forte ville et grosse, avec un fort château: et elle se tint là, et son fils avec elle, tout l'hiver. Souvent elle envoyait visiter ses garnisons et réconforter ses gens, et payait fort largement leurs gages.

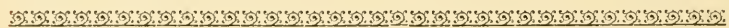
XXXIX. — COMMENT LES SEIGNEURS DE FRANCE
RETOURNÈRENT EN BRETAGNE VERS MONSIEUR
CHARLES DE BLOIS ; COMMENT ILS ASSIÉGÈRENT LA
CITÉ DE RENNES ; ET COMMENT LA COMTESSE DE
MONTFORT ENVOYA DEMANDER SECOURS AU ROI
D'ANGLETERRE, ET A QUELLE CONDITION CE FUT.

QUAND ils eurent pris le comte de Montfort, qu'ils l'eurent livré au roi de France et que celui-ci l'eut fait mettre en prison au Louvre à Paris, et quand fut revenue la douce saison d'été en laquelle il fait meilleur guerroyer qu'il ne fait en la saison d'hiver, tous ces seigneurs français susnommés, et grand'foison de gens avec eux, s'en retournèrent vers la Bretagne avec de grandes forces, pour aider à messire Charles de Blois à conquérir le reste du duché de Bretagne. Quand ils furent venus à Nantes, où ils trouvèrent messire de Blois, ils eurent conseil qu'ils assiégeraient la ville de Rennes. Ils sortirent donc de Nantes et allèrent assiéger Rennes tout autour.

Messire Charles de Blois et ces seigneurs furent assez longuement devant la cité de Rennes et y firent de grands dommages et plusieurs assauts. Ceux du dedans se défendirent aussi fortement et vaillamment, par le conseil du seigneur Guillaume Cadoudal, fort gentilhomme du pays de Bretagne ; et si sagement que ceux de dehors y perdirent plus souvent qu'ils n'y gagnèrent. Dans ce même temps, aussitôt que ladite comtesse sut que ces seigneurs de France étaient venus en Bretagne en si grand'puissance, elle envoya en Angleterre parler au roi Édouard messire Amaury de Clisson, afin de le prier et de lui demander secours et aide ; à cette condition que le jeune enfant, fils du comte de Montfort et de ladite comtesse, prendrait pour femme l'une des jeunes filles du roi d'Angleterre et s'appellerait duchesse de Bretagne.

Le roi d'Angleterre était alors à Londres ; il fit

grand'fête et honneur à messire Amaury de Clisson, quand celui-ci fut venu à lui, car il était fort gentil-homme; et il lui octroya sa requête assez brièvement, car il y voyait son avantage en deux manières. Car il lui fut avis que c'était grand' chose et noble que le duché de Bretagne, s'il le pouvait conquérir; et de plus c'était la plus belle entrée qu'il pût avoir pour conquérir le royaume de France, ce à quoi il tendait. Il commanda donc à messire Gauthier de Mauny (qu'il aimait beaucoup, car il l'avait fort bien servi et loyalement en plusieurs besognes périlleuses) qu'il prit autant de gens d'armes que ledit messire Amaury voudrait, et qu'il s'appareillât au plus tôt qu'il pût pour aller aider la comtesse de Montfort, et qu'il prit jusqu'à trois ou quatre mille archers des meilleurs d'Angleterre. Ledit messire Gauthier fit très volontiers le commandement de son seigneur; il s'appareilla donc le plus tôt qu'il pût, et se mit en mer avec ledit messire Amaury. Mais une grand' tourmente les prit en mer; c'est pourquoi il leur fallut demeurer sur la mer pendant soixante jours avant qu'ils pussent venir à Hennebont, où la comtesse les attendait de jour en jour, en grand malaise de cœur à cause du grand mal qu'elle savait que ses gens soutenaient, lesquels étaient dans la cité de Rennes où ils se comportaient vaillamment.



XL. — COMMENT LA VILLE DE RENNES SE RENDIT A
MONSEIGNEUR DE BLOIS; COMMENT CELUI-CI PRIT
AURAY ET ASSIÉGEA VANNES QUI SE RENDIT A LUI.

OR il est à savoir que messire Charles de Blois et ces seigneurs de France siégèrent longuement devant la cité de Rennes; si bien qu'ils y firent très grand dommage. Ce dont les bourgeois de la ville furent durement ennuyés, et volontiers ils se fussent

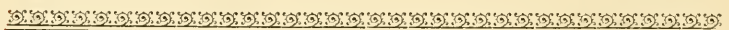
accordés à rendre la cité, s'ils eussent osé; mais messire Guillaume de Cadoudal ne s'y voulait nullement accorder. Quand les bourgeois et le commun de la ville eurent assez souffert, et qu'ils ne virent aucun secours venir de nulle part, ils se voulurent rendre, mais ledit messire Guillaume ne s'y voulut point accorder. Enfin ils prirent ledit messire Guillaume et le mirent en prison, puis ils promirent à messire Charles qu'ils se rendraient le lendemain, à la condition que tous ceux du parti de la comtesse de Montfort s'en pourraient aller en sûreté, n'importe où ils voudraient. Ledit messire Charles de Blois le leur accorda. Ainsi fut rendue la cité de Rennes à messire Charles de Blois, l'an de grâce mil trois cent quarante et deux, à l'entrée de mai. Messire Guillaume de Cadoudal ne voulut point demeurer de l'accord de messire Charles de Blois; mais il s'en alla aussitôt vers Hennebont où était la comtesse de Montfort, qui fut fort dolente quand elle sut que la cité de Rennes était rendue.

Les seigneurs français allèrent ensuite assiéger Hennebont, mais les assaillants y perdirent plus que les défendants. Ils eurent conseil et accord que messire Charles de Blois irait assiéger le château d'Auray que le roi Artus fit faire et fermer. Si bien qu'ils firent deux armées, dont l'une demeura devant Hennebont, et dont l'autre alla assiéger le château d'Auray qui était assez près de là.

Ceux d'Auray furent menés de si près et si opprésés par la famine qu'ils mangèrent pendant huit jours tous leurs chevaux; et on ne les voulait pas prendre à merci, à moins qu'ils ne se rendissent simplement. Quand ils virent qu'il leur fallait mourir, ils sortirent en secret pendant la nuit et se mirent à la volonté de Dieu, et passèrent tout au milieu du camp des ennemis, et quelques-uns furent aperçus et tués. Messire Henry de Spinefort et messire Olivier son frère qui comman-

daient dans Auray, et plusieurs autres, se sauvèrent et échappèrent par un petit bois qui était là, et s'en allèrent droit à Hennebont vers la comtesse et les compagnons chevaliers anglais et bretons qui les reçurent joyeusement.

Messire Charles de Blois reconquit ainsi le fort château d'Auray en affamant ceux qui le gardaient, et il y fut pendant l'espace de dix semaines et plus. Il le fit refaire et réparer, et bien garnir de gens d'armes et de toutes provisions, puis en partit et alla avec toute son armée assiéger la cité de Vannes dont messire Geoffroy de Malestroît était capitaine, et se logea tout autour. Là il y eut très fort assaut, et plusieurs morts et blessés de part et d'autre. Alors fut accordé un répit qui devait durer tout un jour, pour permettre aux bourgeois d'avoir conseil s'ils se voudraient rendre ou non. Le lendemain ils eurent conseil qu'ils se rendraient, malgré messire Geoffroy de Malestroît, leur capitaine; et, quand il vit cela, il se mit hors de la cité sans être reconnu, pendant qu'on parlementait, et s'en alla vers Hennebont. Et la négociation se fit ainsi : messire Charles de Blois et tous les seigneurs de France entrèrent en la cité et prirent le serment de fidélité des bourgeois.



XLI. — COMMENT IL Y EUT DES TRÊVES ENTRE MESSIRE CHARLES DE BLOIS ET LA COMTESSE, ET COMMENT ELLE S'EN ALLA EN ANGLETERRE; ET COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE ENVOYA, AVEC GRAND'COMPAGNIE DE GENS D'ARMES, EN BRETAGNE, MESSIRE ROBERT D'ARTOIS AVEC LA COMTESSE DE MONTFORT.

PENDANT que ces choses advinrent, quelques prud'hommes de Bretagne se mirent en peine de parlementer une trêve entre ledit messire Charles et ladite comtesse, laquelle s'y accorda facilement; et

ainsi firent tous ses partisans, car le roi d'Angleterre le leur avait ainsi mandé par les messagers que ladite comtesse et messire Gauthier de Mauny y avaient envoyés. Et aussitôt que les trêves furent affirmées, la comtesse se mit en mer, dans l'intention d'arriver en Angleterre, ainsi qu'elle fit, pour parler au roi anglais et lui montrer toutes ses affaires. La comtesse de Montfort arriva en Angleterre, et fit sa complainte au roi fort en particulier, et le roi lui promit de renforcer ses secours.

Pendant qu'elle était à Londres, les soudoyers que le roi anglais tenait en Poitou, en Saintonge, à la Rochelle et en Bordelais, lui écrivirent que les Français s'appareillaient durement pour guerroyer; car les trêves qui avaient été données à Arras après le départ du siège de Tournay, devaient expirer entre la France et l'Angleterre. Ainsi le roi eut grand besoin d'avoir bon avis et conseil, car beaucoup de guerres lui apparaissaient de tous côtés. Il en répondit aux messages bien et à point; et il voulait brièvement, toutes autres choses mises de côté, secourir et renforcer la comtesse de Montfort. Il pria donc son cher cousin, messire Robert d'Artois, qu'il prit autant qu'il voudrait de gens d'armes et d'archers, et qu'il partît d'Angleterre, et se mit sur mer pour retourner en Bretagne avec ladite comtesse de Montfort. Ledit messire Robert y consentit volontiers, et se prépara au plus tôt qu'il put, et fit son choix de gens d'armes et d'archers, et ils vinrent s'assembler dans la ville de Southampton-sur-mer; et ils furent là un grand temps avant qu'ils eussent le vent à leur volonté. Ils partirent vers Pâques environ, et entrèrent en leurs vaisseaux et montèrent en mer. Avec messire Robert d'Artois étaient parmi les barons d'Angleterre le comte de Salisbury, le comte de Suffolk, le comte de Pembroke, le comte de Hereford, le baron de Stafford, le seigneur Spencer, le seigneur de Berkeley et plusieurs autres.

XLII. — COMMENT MESSIRE LOUIS D'ESPAGNE, ET
MESSIRE ROBERT D'ARTOIS AVEC LA COMTESSE DE
MONTFORT ET LES AUTRES SEIGNEURS D'ANGLETERRE
SE COMBATTIRENT DUREMENT SUR MER.

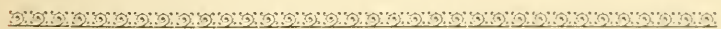
Ainsi que ces seigneurs d'Angleterre et leurs gens, avec la comtesse de Montfort, naviguaient par mer vers la Bretagne, et qu'ils avaient vent à souhait, ils aperçurent au départ de l'île de Guernesey, à l'heure de relevée, la grosse flotte des Gênois dont messire Louis d'Espagne était chef. Leurs mariniers dirent alors :

— « Seigneurs, armez-vous et ordonnez-vous, car voici les Gênois et Espagnols qui viennent et qui nous approchent. »

Alors les Anglais sonnèrent leurs trompettes, et mirent en avant leurs pennons et leurs drapeaux, armoriés de saint Georges, et s'ordonnèrent bien et sagement, et s'entourèrent de leurs archers. Puis ils naviguèrent à pleines voiles, ainsi que le temps le permettait; et ils pouvaient bien être environ quarante vaisseaux, tant grands que petits. Mais il n'y en avait aucun qui fût à beaucoup près aussi grand ni aussi fort que ceux de messire Louis d'Espagne qui en avait neuf; et parmi ces neuf il avait trois galères qui se distinguaient par dessus tous les autres navires; et en chacune de ces trois galères était en personne l'un de ces trois seigneurs: messires Louis, Charles et Antoine Doria. Alors s'approchèrent les vaisseaux, et les Gênois commencèrent à tirer de leurs arbalètes à grand' impétuosité, et les archers d'Angleterre aussi contre les Gênois. Là on tira beaucoup les uns contre les autres, et pendant un long temps, et maint homme en fut blessé. Et, quand les seigneurs, barons, chevaliers et écuyers s'approchèrent, et qu'ils purent s'assembler à la lance et à l'épée, alors il y eut dure bataille et cruelle; et ils se comportèrent très bien et s'éprouvèrent les uns et les autres. Là était messire Robert

d'Artois qui y fut très bon chevalier, et la comtesse de Montfort armée, qui valait bien un homme, car elle avait cœur de lion, et elle tenait un glaive fort raide et bien tranchant, et elle combattait très bien et de grand' courage. Là était messire Louis d'Espagne en une galère, comme bon chevalier, qui fort vaillamment et de grand' volonté requérait ses ennemis et combattait les Anglais, car il désirait beaucoup les déconfire. Et ledit messire Louis y fit grand' foison d'exploits d'armes. Et les Espagnols et les Gênois, qui étaient en ces gros vaisseaux, jetaient d'en haut de grands barreaux de fer et javelots, dont ils travaillaient fort les Anglais. Là les barons et chevaliers d'Angleterre eurent beaucoup à faire et une dure rencontre; et ils trouvèrent l'armée des Espagnols et des Gênois très forte, et gens de grand' volonté.

Cette bataille commença fort tard, environ vêpres; et la nuit les sépara, car il fit fort obscur vers la soirée, et l'air devint si épais qu'à peine ils pouvaient se reconnaître l'un l'autre. Aussi se quittèrent-ils chacun et mirent à l'ancre et s'occupèrent à soigner les blessés et à les remettre à point; mais ils ne se désarmèrent point, car ils pensaient derechef avoir la bataille.



XLIII. — COMMENT, A CAUSE D'UNE GRAND'TEMPÊTE ET ORAGE, IL FALLUT AUX UNS ET AUX AUTRES PRENDRE TERRE; COMMENT MESSIRE LOUIS D'ESPAGNE Y GAGNA QUATRE VAISSEAUX CHARGÉS DE PROVISIONS; ET COMMENT IL PRIT QUATRE AUTRES VAISSEAUX DE BAYONNE.

UN peu avant minuit s'élevèrent un vent, un orage et une tempête aussi grands et aussi horribles que si le monde avait dû finir; et il n'y avait si hardi ni si téméraire de part et d'autre qui n'eût bien voulu

être à terre; car ces bateaux et ces navires se heurtaient les uns aux autres tellement, qu'il semblait proprement qu'ils dussent s'ouvrir et se fendre. Alors les seigneurs d'Angleterre demandèrent conseil à leurs mariniers pour savoir quelle chose était bonne à faire. Ils répondirent que c'était de se diriger à terre le plus tôt qu'ils pourraient, car le hasard était si grand sur mer, que, si le vent les y portait, ils seraient en péril d'être tous noyés. Donc ils s'entendirent généralement pour lever les ancres, et ils mirent les voiles ainsi qu'à demi-quartier; et aussitôt ils s'éloignèrent de la place où ils avaient jeté l'ancre. D'autre part, les Espagnols et les Gênois n'étaient pas bien assurés de leurs vies, mais ils se désancrèrent comme les Anglais. Mais ils prirent le large, car ils avaient de plus grands vaisseaux et plus forts que n'avaient les Anglais, et ils pouvaient souffrir et attendre la fortune de la mer mieux que les Anglais ne purent faire. Et aussi, si leurs grands vaisseaux eussent frotté à terre, ils eussent été en péril d'être brisés et rompus. C'est pourquoi, par grand sens et avis, ils se mirent en avant au large, mais à leur départ ils trouvèrent quatre nefes anglaises chargées de provisions et de chevaux qui s'étaient tenues au-dessus de la bataille; ils eurent donc bien soin, quelque temps et quelque tempête qu'il fit, de prendre ces quatre vaisseaux et de les attacher aux leurs et de les emmener après eux. Et sachez que le vent et le hasard qui était si grand les jeta, avant qu'il fût jour, plus de cent lieues loin de l'endroit où ils s'étaient combattus; et les nefes de messire Robert d'Artois prirent port à un petit port assez près de la cité de Vannes; ce dont ils furent tous réjouis quand ils se trouvèrent à terre.

Sachez que quand cette grand' tourmente et ce hasard eurent poussé en mer messire Louis d'Espagne, ils furent, toute cette nuit et lendemain jusqu'à nonne,

fort tourmentés et en grand' aventure de leurs vies, et ils perdirent dans la tempête deux vaisseaux et les gens qui étaient dedans. Quand ce vint au troisième jour, environ à l'heure de prime, le temps cessa et la mer se calma. Les chevaliers alors demandèrent aux mariniers de quel côté ils étaient le plus près de terre. Et ils répondirent :

— « Du royaume de Navarre. »

Alors les patrons furent tout émerveillés et dirent que le vent les avait éloignés de Bretagne de plus de cent vingt lieues. Ils se mirent à l'ancre et attendirent la marée; si bien que, quand le flot de la mer revint, ils eurent assez bon vent pour retourner vers la Rochelle. Et ils côtoyèrent Bayonne, mais point ne l'approchèrent. Et ils trouvèrent quatre nefes de Bayonnais qui venaient de Flandre; ils les assaillirent et prirent aussitôt, et mirent à bord tous ceux qui étaient dedans, et puis naviguèrent vers la Rochelle; et ils firent tant en peu de jours, qu'ils arrivèrent à Guérande et là semirent à terre.



XLIV. — COMMENT MESSIRE ROBERT D'ARTOIS ET LA COMTESSE DE MONTFORT PRIRENT LA CITÉ DE VANNES; ET COMMENT LE SIRE DE CLISSON, LE SIRE DE TOURNEMINE, LE SIRE DE LOHÉAC ET MESSIRE HERVÉ DE LÉON SE SAUVÈRENT.

LES Anglais, ainsi que vous avez ouï, prirent terre assez près de Vannes, et sortirent hors de leurs vaisseaux et mirent leurs chevaux sur le sable, et toutes leurs armures et provisions; et puis ils eurent conseil et avis comment ils se maintiendraient pour le surplus. Ils résolurent donc d'aller devant Vannes, car ils étaient assez de gens pour l'assiéger.

Alors étaient dans la cité de Vannes, pour messire Charles de Blois, messire Hervé de Léon et messire

Olivier de Clisson ⁽¹⁾, deux fort vaillants chevaliers, comme capitaines; et aussi y étaient le sire de Tournemine et le sire de Lohéac. Quand ces chevaliers de Bretagne virent venus les Anglais qui s'ordonnaient pour les assiéger, ils n'en furent pas trop effrayés; mais ils veillèrent premièrement au château, et puis aux guérites et aux portes; et ils mirent à chacune un chevalier, dix hommes d'armes et vingt archers parmi les arbalétriers; et ils s'apprêtèrent assez bien pour garder et tenir la cité contre tous venants.

Messire Robert d'Artois assiégea la cité de Vannes avec quatre mille hommes d'armes et six mille archers, et courait tout le pays aux environs, et le brûlait et le pillait. Durant le siège il y eut aux barrières de la ville mainte escarmouche, maint assaut et maint grand fait d'armes. Les chevaliers qui étaient dedans, messire Olivier de Clisson et messire Hervé de Léon et leurs compagnons se comportaient vaillamment et y acquéraient beaucoup de grand' grâce, car ils étaient bien soigneux de garder et de défendre la cité contre leurs ennemis. Et toujours se tenait la comtesse de Montfort à ce siège devant Vannes, avec messire Robert d'Artois. Messire Gauthier de Mauny, qui s'était longtemps tenu à Hennebont, confia ladite ville et le château à messire Guillaume de Cadoudal, et puis prit avec lui messire Yves de Tréseguidy et cent hommes d'armes et deux cents archers, et ils vinrent au camp devant Vannes; et messire Robert d'Artois et les chevaliers d'Angleterre leur firent grand' fête. Assez tôt après que messire Gauthier de Mauny fut venu là, il se fit

1. Olivier de Clisson, III^e du nom, suivait le parti de Charles de Blois. Il était frère de Garnier de Clisson, qui mourut en 1341, en défendant le château de Brest contre le comte de Montfort. Olivier avait un autre frère, Amaury, qui s'était attaché au parti contraire à celui que soutenaient ses aînés. Charles de Blois confisqua ses terres et les donna à Guillaume de la Heuze, ce qui décida Amaury de Clisson à lui faire sa soumission. Il mourut en 1347, au combat de la Roche-Derrien.

devant Vannes un assaut fort grand et très fort, et ceux qui avaient assiégé la cité l'assaillirent en trois endroits et tout à la fois, et ils donnèrent beaucoup à faire à ceux du dedans : car les archers d'Angleterre tiraient si régulièrement et si épais qu'à peine ceux qui défendaient la ville osaient se montrer aux guérites. Et cet assaut dura un jour entier. Il y en eut là plusieurs blessés d'un côté et d'autre. Quand ce vint sur le soir, les Anglais se retirèrent à leurs logis ; et ceux de Vannes à leurs maisons, tout lassés et fort fatigués. Ils se désarmèrent ; mais ceux du camp ne firent pas ainsi ; mais ils restèrent dans leurs armures, et ôtèrent seulement leurs bassinets et burent chacun un coup et se reposèrent.

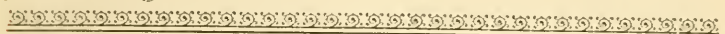
Or il advint que là présentement et bientôt, par l'avis de messire Robert d'Artois qui était un grand et sage guerrier, ils s'ordonnèrent de nouveau en trois batailles, en envoyèrent deux aux portes là où il était le plus difficile d'assaillir, et firent tenir tranquille en secret la troisième ; puis ils ordonnèrent que, aussitôt que les autres auraient assailli assez longtemps et que ceux de Vannes songeraient à se défendre, ceux-là se porteraient en avant sur le côté le plus faible, et seraient tous pourvus d'échelles de cordes à grappins de fer pour jeter sur les murs et accrocher aux guérites, et qu'ils essaieraient s'ils pourraient par ce moyen conquérir la ville.

Ils firent tout ainsi que messire Robert ordonna et avisa ; et ledit messire Robert se mit dans la première bataille à assaillir et escarmoucher à la barrière de la porte, et le comte de Salisbury fit ainsi dans l'autre bataille. Et, parce qu'il faisait tard, et aussi afin que ceux de dedans en fussent plus ébahis, ils allumèrent de grands feux : si bien que la clarté en resplendissait dans la cité de Vannes. D'où il advint que les hommes de la ville et ceux du château pensèrent soudainement

que leurs maisons brûlaient ; aussi crièrent-ils : —
« *Trahis, trahis !* Armez-vous, armez-vous ! »

Plusieurs déjà étaient retirés et couchés pour se reposer, car ils avaient eu de fort grandes fatigues le jour précédent. Ils se levèrent donc soudainement, et s'en vinrent chacun, à qui mieux mieux, sans ordre et sans arroi, et sans parler à leurs capitaines, de ce côté où était le feu ; et aussi les seigneurs qui étaient en leurs hôtels s'armèrent. Pendant qu'ils étaient ainsi embarrassés et empêchés, le comte de Hereford et messire Gauthier de Mauny et leurs troupes, qui étaient ordonnées pour l'escalade, s'occupèrent de faire leur entreprise, et ils vinrent de ce côté que nul ne gardait et ne veillait, et ils dressèrent leurs échelles et montèrent sur les murs, leurs targes sur leurs têtes, et entrèrent par lesdits murs tout paisiblement dans la cité. Et jamais les Français et les Bretons qui étaient dedans ne s'en donnèrent garde, jusqu'à ce qu'ils vissent dans la rue leurs ennemis qui les assaillaient devant et derrière ; ce dont il n'y eut personne si hardi ni si avisé qu'il n'en fût tout ébahi ; et ils tournèrent en fuite, chacun pour se sauver. Et de plus ils pensèrent d'abord que le malheur était plus grand qu'il n'était : car, s'ils se fussent retournés et défendus de bonne volonté, ils eussent bien mis dehors les Anglais qui étaient entrés dedans. Et, parce que rien n'en fut fait, ils perdirent méchamment leur ville ; et les chevaliers capitaines n'eurent pas le loisir de se retirer au château ; mais ils montèrent aussitôt à cheval et partirent par une poterne et se mirent sur les champs pour se sauver ; et ils furent heureux tous ceux qui purent sortir. Toutefois le sire de Clisson, messire Hervé de Léon, le sire de Lohiac et le sire de Tournemine se sauvèrent avec une partie de leurs gens ; et tous ceux qui furent trouvés et atteints par les Anglais furent tués ou pris. La cité de Vannes fut toute pillée et saccagée, et toutes

sortes de gens y entrèrent ; notamment la comtesse de Montfort, auprès de messire Robert d'Artois, en grand' joie et en grand'liesse.



XLV. — COMMENT LE SIRE DE CLISSON ET MESSIRE HERVÉ DE LÉON ASSIÉGÈRENT LA CITÉ DE VANNES QU'ILS PRIRENT ; COMMENT Y FURENT BLESSÉS A MORT MESSIRE ROBERT D'ARTOIS ET LE SIRE SPENCER ; ET COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE VINT EN BRETAGNE OU IL MIT LE SIÈGE DEVANT VANNES.

A CAUSE de la perte et de la prise de la cité de Vannes le pays fut durement courroucé et ému ; car on pensait bien que les susdits seigneurs et capitaines, qui étaient dedans quand elle fut prise, dussent la garder un grand temps contre tout le monde : car elle était assez forte et bien pourvue d'artillerie et d'autres provisions, et bien garnie de gens d'armes. Aussi étaient tout honteux de la mésaventure le sire de Clisson et messire Hervé de Léon ; car les ennemis même en parlaient vilainement sur leur compte. A cause de cela les dits seigneurs ne voulurent pas longuement séjourner, ni s'endormir dans la renommée que leur faisaient les médisants ; mais ils choisirent grand'foison de bons compagnons, chevaliers et écuyers de Bretagne, et prièrent les capitaines des forteresses qu'ils voulussent être en campagne, le jour qu'ils avaient fixé et désigné entre eux, avec autant de gens qu'ils pourraient. Tous y obéirent de grand'volonté, et au jour dit, ils furent devant la dite cité de Vannes plus de douze mille hommes, tant francs que vilains, et tous armés. Et là vint en bon équipage messire Robert de Beaumanoir, maréchal de Bretagne ; et ils assiégèrent la cité de Vannes de tous côtés, et puis ils commencèrent à l'assaillir fortement.

Quand messire Robert d'Artois se vit assiégé dans

Vannes, il ne fut pas trop ébahi de se maintenir et de défendre la cité. Les Bretons qui étaient devant, tous comme forcenés de ce qu'il leur semblait qu'ils avaient perdu la ville si simplement, s'aventuraient d'assaillir durement et courageusement, et se hâtaient dans leur entreprise, de peur que les Anglais qui se tenaient en même temps devant Rennes et devant Hennebont ne vinssent la rompre. D'où il advint que ces Bretons qui étaient là firent et livrèrent à la dite cité un assaut si dur et si bien ordonné, et donnèrent tant à faire à ceux du dedans, qu'ils conquièrent les barrières du bourg, et puis les portes de la cité, et entrèrent dedans par force et par prouesse, que les Anglais le voulussent ou non; et ceux-ci furent mis en chasse. Il y eut alors grand' foison de morts et de blessés, et spécialement messire Robert d'Artois y fut durement blessé, et à grand' peine fut-il sauvé et l'empêcha-t-on d'être pris; et il partit par une poterne de derrière, le baron de Stafford avec lui et ceux qui purent échapper, et ils chevauchèrent vers Hennebont. Et là fut fait prisonnier de messire Hervé de Léon, le sire Spencer d'Angleterre; mais il fut si durement blessé à cet assaut qu'il ne vécut depuis que trois jours.

Ainsi les Français eurent et reconquirent la ville et la cité de Vannes, et mirent dehors tous leurs ennemis par sens et par prouesse; de quoi les seigneurs d'Angleterre qui étaient devant Rennes furent durement courroucés, et aussi le fut la comtesse de Montfort qui se tenait à Hennebont; mais ils ne le purent réparer quant à cette fois. Ainsi demeura là quelque temps messire Robert d'Artois blessé; à la fin on lui conseilla et lui dit, pour se mieux médiciner et guérir, qu'il s'en retournât en Angleterre; car là il trouverait chirurgiens et médecins à volonté. Il crut ce conseil, et il fit folie, car au retour en Angleterre il fut durement fatigué et oppressé par la mer; et ses plaies s'en

envenimèrent tellement, que, quand il fut venu et apporté à Londres, il ne vécut pas longuement depuis ; mais il mourut de cette maladie. Ce fut dommage, car il était courtois chevalier, preux et hardi, et du plus noble sang du monde. Il fut enseveli à Saint-Paul à Londres, et le roi anglais lui fit faire ses obsèques aussi solennellement que si ç'eût été son cousin germain le comte Derby. Le dit messire Robert fut extrêmement plaint du roi, de la reine, des seigneurs et des dames d'Angleterre ⁽¹⁾.

Tout aussitôt que messire Robert d'Artois fut trépassé de ce monde, et que le roi anglais en sut la nouvelle, il en fut si courroucé qu'il en jura et dit tout haut (l'entendant tous ceux qui le purent entendre) que jamais il ne s'occuperait d'autre chose avant qu'il eût vengé sa mort, et qu'il irait lui-même en Bretagne, et qu'il mettrait si bien sens dessus dessous le pays, que quarante ans après il ne serait pas réparé. Le roi anglais fit donc aussitôt écrire des lettres et mander par tout son royaume que chacun, noble et non noble, fût appareillé pour se mettre en route et partir avec lui au bout d'un mois ; et il fit faire grand amas de nefes et de vaisseaux, et les fit bien pourvoir et garnir de ce qu'il fallait. Au bout d'un mois il se mit en mer avec une grand'flotte et vint prendre port assez près de Vannes, là où messire Robert d'Artois et sa compagnie arrivèrent quand ils vinrent en Bretagne. Ils descendirent à terre et pendant trois jours mirent hors de leurs navires leurs chevaux et leurs provisions ; et puis le quatrième jour ils chevauchèrent par devers Vannes. Puis il vint avec son armée devant Vannes et l'assiégea de tous points.

1. On regardait en Angleterre Robert d'Artois comme un « innocent persécuté ». Ce n'était cependant qu'un faussaire. Il n'est d'ailleurs pas étonnant qu'Édouard III ait regretté Robert d'Artois ; il lui était trop utile pour qu'il en fût autrement. Les talents militaires de ce prince servaient le roi anglais presque autant que la haine qu'il portait à Philippe.

XLVI. — COMMENT LE DUC DE NORMANDIE PARTIT
D'ANGERS ET VINT A VANNES OU LE ROI D'ANGLETERRE
AVAIT MIS LE SIÈGE. COMMENT LE PAPE CLÉMENT VI
ENVOYA EN BRETAGNE DEUX CARDINAUX EN LÉGATION ;
ET COMMENT LESDITS CARDINAUX FIRENT DES TRÊVES
POUR TROIS ANS ENTRE LE ROI D'ANGLETERRE ET LE
DUC DE NORMANDIE.

EN cette saison le duc de Normandie fit une chevauchée pour secourir son cousin messire Charles de Blois. Il avait fait son assemblée et son amas de gens d'armes dans la cité d'Angers, et il se hâta tant qu'il put, car il apprit que le roi d'Angleterre fatiguait durement le pays de Bretagne. Ainsi il partit d'Angers efforcément avec plus de quatre mille hommes d'armes et trente mille d'autres gens. Tout le charroi se mit en route sur le grand chemin de Nantes, et les deux maréchaux de France le conduisaient, le sire de Montmorency et le sire de Saint-Venant. Après chevauchaient le duc de Normandie, le comte d'Alençon, son oncle, et le comte de Blois, son cousin. Là étaient le duc de Bourbon, messire Jacques de Bourbon, comte de Ponthieu, le comte de Boulogne, le comte de Vendôme, le comte de Dammartin, le sire de Craon, le sire de Coucy, le sire de Sully, le sire de Fiennes, le sire de Roye, et tant de barons et de chevaliers de Normandie, d'Auvergne, de Berry, de Limousin, d'Anjou, du Maine et de Poitou et de Saintonge, que jamais je ne les aurais tous nommés. Le duc de Normandie et les barons de France firent tant qu'ils vinrent en la cité de Nantes où messire Charles de Blois était avec grand'foison des chevaliers de Bretagne, qui les reçurent à grand'joie.

Ensuite le duc de Normandie (1) partit de Nantes

1. Jean, duc de Normandie, plus tard Jean II, *le Bon*. Nous ferons remarquer que c'est seulement après lui que le fils aîné du roi de France prit le titre de Dauphin. Humbert II, qui possédait le Dauphiné, n'avait

avec sa grand' armée et il eut conseil qu'il irait devant Vannes. Quand le roi d'Angleterre vit venir le duc de Normandie en si grand' puissance, il redemanda le comte de Salisbury et le comte de Pembroke et les autres chevaliers qui alors assiégeaient Rennes, afin qu'il fût plus fort s'il fallait combattre. Les Anglais et les Bretons de la comtesse de Montfort pouvaient être environ deux mille cinq cents hommes d'armes et six mille archers et quatre mille hommes de pied : les Français étaient quatre fois autant, et tous gens de bonne étoffe et bien appareillés.

Ces deux camps devant Rennes furent fort beaux et grands; et le roi d'Angleterre avait bâti son siège de telle manière que les Français ne pouvaient venir à lui par nul avantage. Depuis que le duc de Normandie fut venu là, le roi d'Angleterre ne fit point assaillir la cité de Vannes, car il voulait épargner ses gens et son artillerie. Ainsi furent-ils l'un devant l'autre pendant un grand temps et bien avant en l'hiver. Alors le pape Clément VI, qui régnait pour le temps, y envoya en légation deux cardinaux : le cardinal de Préneste et le cardinal de Clermont, qui souvent chevauchèrent d'un camp à l'autre, pour accorder ces parties; mais ils les trouvèrent si durs et si peu condescendants à un accord, qu'ils ne purent les faire consentir à nulle paix. Durant ce traité, il y avait souvent des sorties et des escarmouches et des combats l'un contre l'autre, lorsque les fourrageurs se rencontraient. Il y en avait alors de pris et de renversés; et les Anglais spécialement n'osaient aller au fourrage, fors en grand' compagnie : car, toutes les fois qu'ils chevauchaient, ils étaient en grand péril à cause des embuscades qu'on faisait contre eux. Avec tout cela, messire Louis d'Espagne et sa troupe gar-

qu'un fils qui périt par accident. Il laissa ses états à la France, exigeant seulement que le successeur immédiat au trône portât le nom de *Dauphin*.

daient si soigneusement le passage de la mer, que très malaisément il venait quelque chose dans le camp des Anglais; et ils y eurent beaucoup de disettes. Et l'intention du duc de Normandie et de ses gens était de tenir là comme assiégés le roi d'Angleterre et son camp, car ils savaient bien que les Anglais avaient grand' nécessité de vivres. Et ils les eussent tenus vraiment en grand danger; mais ils étaient aussi contraints par le temps froid, car nuit et jour il pleuvait sur eux, ce qui leur fit beaucoup de peines, et ils perdirent la plus grand'partie de leurs chevaux; et il leur fallut déloger et se retirer sur les champs, à cause de la grand' foison d'eau qui était éparse en leurs logis. Les seigneurs regardèrent donc qu'ils ne pouvaient pas longuement souffrir cette peine. Alors les cardinaux commencèrent à traiter pour avoir des trêves qui devaient durer trois ans. Ce traité passa; et là les trêves furent données et accordées entre ces parties pour durer trois ans tout accomplis; et le roi d'Angleterre et le duc de Normandie jurèrent de ne pas les enfreindre.

XLVII. — COMMENT LE SIRE DE CLISSON, LE SIRE DE MALESTROIT ET SON FILS, ET PLUSIEURS AUTRES CHEVALIERS ET ÉCUYERS FURENT ACCUSÉS DE TRAHISON ET MIS A MORT DE PAR LE ROI DE FRANCE.

Ainsi se défit cette grand'assemblée et se leva le siège de Vannes, et le roi d'Angleterre se mit en mer et emmena toute sa chevalerie dont il y avait grand' foison, et revint en Angleterre vers la Noël. Et aussi le duc de Normandie se retira en France et donna congé à toutes manières de gens d'armes; ainsi chacun s'en alla en son lieu.

Assez tôt après son retour en France et le départ des armées susdites, fut pris le sire de Clisson et soupçonné

de trahison : à tout le moins grand bruit en courut. Je ne sais s'il en était coupable ou non ; mais je croirais bien à regret qu'un aussi noble et gentil homme qu'il était dût penser ni tenter fausseté de trahison. Toutefois il fut pour ce vilain bruit pris et mis en prison au Châtelet de Paris ; ce dont tous ceux qui en entendaient parler étaient tout émerveillés. Et ils n'en savaient que supposer, et les barons et les chevaliers de France en parlaient l'un à l'autre en disant :

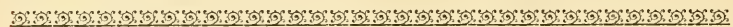
— « Que peut-on maintenant demander au seigneur de Clisson ? »

Mais nul n'en savait rendre vraie ni certaine réponse, excepté seulement que l'envie venait de sa prise et de sa délivrance ; car il avait été pris ainsi que messire Hervé de Léon à une escarmouche devant Vannes, et le roi d'Angleterre avait mieux aimé le délivrer que messire Hervé de Léon, en échange du baron de Stafford qui avait été pris par ceux de Vannes ; et ledit roi lui avait fait plus d'amitié et de courtoisie, durant sa prison, qu'il n'en fit audit messire Hervé. Peut-être à cause que le dit messire Hervé lui avait été plus contraire, à lui et à ses gens et à la comtesse de Montfort, que nul autre, et non à cause d'autre chose. Si bien que, à cause de cet avantage que le roi d'Angleterre fit alors au seigneur de Clisson et non pas à messire Hervé de Léon, les envieux pensaient autre chose qu'il n'y eut ; et le soupçon en fut tel, que ledit messire Olivier de Clisson fut accusé de trahison et décapité à Paris, où il eut grand' plainte ; et jamais il ne s'en put excuser ⁽¹⁾.

1. Si l'on en croit les *Chroniques de France* et la *Chronique de Flandre*, on n'aura point de doute sur la trahison d'Olivier de Clisson. Il fut exécuté à Paris, où il s'était rendu après son échange pour assister à un tournoi ; l'exécution eut lieu aux Halles, le 2 Août 1343. Sa tête fut envoyée à Nantes, plantée au bout d'une pique et exposée aux portes de cette ville qu'on l'accusait d'avoir voulu livrer aux Anglais. La conduite de Philippe de Valois parut cruelle, non qu'on songeât à présenter Olivier de Clisson comme innocent, mais bien parce que le roi avait agi

Assez tôt après furent inculpés de semblables cas plusieurs seigneurs et gentils chevaliers de Bretagne et de Normandie, et décapités à Paris; c'est à savoir le sire de Malestroit et son fils, le sire d'Avaugour, messire Thibaut de Montmorillon et plusieurs seigneurs de Bretagne, chevaliers et écuyers, jusqu'à dix. Encore assez tôt après furent mis à mort sur bruit de trahison (je ne sais s'il fut vrai ou non) quatre chevaliers fort gentils hommes de Normandie; c'est à savoir messire Guillaume Bacon, messire Henri de Malestroit, le sire de la Roche-Tesson et messire Richard de Percy. Desquelles morts il déplut grandement aux lignages de ceux-ci; et depuis en sortirent maints maux et grands malheurs en Bretagne et en Normandie.

Le sire de Clisson avait un fils, jeune damoiseau, qui s'appelait Olivier ainsi que son père ⁽¹⁾. Il alla aussitôt au château de Hennebont avec la comtesse de Montfort et son fils, Jean de Montfort, qui était aussi de son âge, et sans père: car le comte de Montfort aussi était mort ⁽²⁾ au Louvre à Paris, en prison.



XLVIII. — COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE FONDA UNE CHAPELLE DE SAINT-GEORGES, ET ORDONNA QU'ON Y CÉLÉBRERAIT D'ANNÉE EN ANNÉE LA FÊTE DE LA JARRETIÈRE BLEUE.

EN ce temps il vint en propos et volonté au roi Édouard d'Angleterre qu'il ferait refaire et réédifier le grand château de Windsor que le roi Arthur fit jadis faire et fonder, là où premièrement fut com-

en maître et avait mis son autorité au-dessus des prérogatives féodales, et sa justice au-dessus de l'impunité que les barons pensaient qui leur était due.

1. Olivier de Clisson, IV^e du nom; c'est celui qui devint si célèbre dans la suite, et qui fut créé connétable de France à la mort de du Guesclin.

2. Le comte de Montfort ne mourut qu'en 1345, à Hennebont. Il s'était évadé quelque temps auparavant de la tour du Louvre où il était détenu.

mencée et établie la noble Table Ronde ; et le dit roi devait faire une ordonnance de chevaliers, de lui et de ses enfants et des plus preux de son pays ; et ils devaient être en somme quarante, et on les nommerait les chevaliers de la Jarretière Bleue ; et la fête devait d'année en année se tenir et solenniser à Windsor le jour de Saint-Georges (¹).

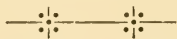
Alors furent élus quarante chevaliers, par avis et par renommée les plus preux de tous les autres ; et ils scellèrent et s'obligèrent par foi et par serment avec le roi à tenir et à observer les ordonnances telles qu'elles étaient accordées et devisées. Et le roi fit fonder et édifier une chapelle de Saint-Georges, audit château de Windsor, et y établit des chanoines pour servir Dieu ; et il les renta et approvisionna bien et largement. Et, afin que la dite fête fût sûre et connue en tous pays, le roi d'Angleterre l'envoya publier et dénoncer par ses hérauts en France, en Écosse, en Bourgogne, en Hainaut, en Flandre, en Brabant, et aussi dans l'empire d'Allemagne. Et il donnait, à tous les chevaliers et écuyers qui y voudraient venir, quinze jours de sauf-conduit après la fête. Et il devait y avoir à cette fête une joute de quarante chevaliers du pays attendant tous les autres, et de quarante écuyers aussi. Et cette fête devait avoir lieu le jour de Saint-Georges prochain, qu'on compterait l'an de grâce mil trois cent quarante et quatre, au château de Windsor. Et la reine d'Angleterre devait être accompagnée de trois cents dames et damoiselles, toutes nobles et gentilles dames, et parées d'une parure semblable.

1. L'ordre de la Jarretière ne fut fondé qu'en 1349. Quelques-uns prétendent que cet ordre de chevalerie fut établi en souvenir de la victoire de Crécy, et qu'Édouard III lui donna pour insigne une jarretière bleue, parce que le mot de ralliement à Crécy était *Garter*, jarretière. On rapporte aussi que la Jarretière fut fondée en l'honneur de la comtesse de Salisbury. La comtesse ayant perdu dans un bal sa jarretière, Édouard la ramassa et la lui remit en disant : *Honni soit qui mal y pense ; Evil to him who evil thinks.*

XLIX. — COMMENT MESSIRE GODEFROY D'HARCOURT
TOMBA EN L'INDIGNATION DU ROI PHILIPPE ; ET
COMMENT IL FUT BANNI DU ROYAUME DE FRANCE.

EN ce temps et en cette même saison tomba grandement en l'indignation et la haine du roi de France un des grands barons de Normandie, messire Godefroy d'Harcourt, frère du comte d'Harcourt qui vivait alors, et seigneur de Saint-Sauveur-le-Vicomte et de plusieurs villes de Normandie. Et tout cela par accusation et par envie, car un peu auparavant il était aussi bien avec le roi de France et le duc de Normandie qu'il voulait. Il fut banni publiquement de tout le royaume de France; et je vous dis que, si le roi de France l'avait tenu, en sa colère il n'en eût pas moins fait qu'il fit de messire Olivier de Clisson et des autres qui avaient été l'année passée décapités à Paris. Ledit messire Godefroy eut des amis qui lui dénoncèrent comment le roi était durement informé et mal disposé contre lui. Aussi ledit chevalier partit et vida la France, le plus tôt qu'il put, et s'en vint en Brabant auprès du duc Jean de Brabant son cousin, qui le reçut joyeusement. Il demeura là un grand temps et dépensa là son revenu qu'il avait en Brabant; car en France il n'avait rien; mais le roi avait saisi toute sa terre de Cotentin et en faisait lever les profits. Ainsi tomba en danger ledit chevalier, et il ne put revenir en l'amitié du roi de France, quelque chose que le duc de Brabant sût ou pût prier. Cette haine coûta depuis si cher au royaume de France, et spécialement au pays de Normandie, que les traces en parurent cent ans après.

A l'origine il n'y avait que vingt-six chevaliers. Aujourd'hui il y en a plus de cinquante, y compris les souverains étrangers.



L.—COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE VINT A L'ÉCLUSE
ET AMENA AVEC LUI SON FILS LE PRINCE DE GALLES,
DANS L'INTENTION DE LE FAIRE SEIGNEUR DE FLANDRE,
PAR LE CONSENTEMENT DE JACQUES D'ARTEVELD.

EN ce temps régnait encore au pays de Flandre, et en grand prospérité et puissance, ce bourgeois de Gand, Jacques d'Arteveld. Et il était aussi bien qu'il voulait avec le roi d'Angleterre ; car il lui promettait qu'il le ferait seigneur et héritier de Flandre, qu'il en revêtirait son fils le prince de Galles, et qu'il ferait du comté de Flandre un duché. Pour cela, dans cette intention, le roi d'Angleterre était venu en cette saison, vers la Saint-Jean-Baptiste, l'an mil trois cent quarante et cinq, à l'Écluse avec grand'foison de baronnie et de chevalerie d'Angleterre; et il avait amené là le jeune prince de Galles son fils, sur les promesses de ce d'Arteveld. Ledit roi se tenait donc avec toute sa flotte, et aussi sa cour, au hâvre de l'Écluse; et là le venaient voir et visiter ses amis de Flandre. Et là il y eut plusieurs parlements entre le roi d'Angleterre et d'Arteveld d'une part, et les conseils des bonnes villes de l'autre, à propos de cette chose ci-dessus dite. Ceux du pays n'étaient pas bien d'accord avec le roi ni avec d'Arteveld, qui prêchait sa querelle de déshériter le comte Louis leur naturel seigneur, et son jeune fils Louis, et de faire hériter le fils du roi d'Angleterre; et, cette chose, ils ne l'auraient jamais faite. Donc, au dernier parlement qui avait été à l'Écluse, dans le vaisseau du roi d'Angleterre qu'on appelait *Catherine*, (qui était si grand et si gros que c'était merveille à regarder), ils avaient répondu d'un commun accord et dit ainsi :

— « Cher sire, vous nous requérez d'une chose très lourde et qui, au temps à venir, pourrait trop toucher le pays de Flandre et nos héritiers. Il est vrai que nous ne savons aujourd'hui aucun seigneur au monde dont

nous aimerions mieux le profit et l'avancement; mais, cette chose, nous ne la pouvons pas faire seulement de nous-mêmes, si toute la communauté de Flandre ne s'y accorde pas. Ainsi chacun se retirera vers sa ville, et nous remontrerons généralement cette affaire aux hommes de notre ville; et ce à quoi la plus saine partie se voudra accorder, nous nous y accorderons aussi; et nous serons ici de retour dans un mois, et nous vous répondrons si à point, que vous en serez bien contents. »

Le roi d'Angleterre et d'Arteveld n'en purent avoir alors d'autre réponse; et ils eussent bien voulu l'avoir plus brève, s'ils eussent pu; mais nenni. Le roi répondit donc :

— « A la bonne heure. »

Ainsi se sépara ce parlement, et les conseillers des bonnes villes retournèrent en leur lieu. Jacques d'Arteveld demeura encore un peu auprès du roi d'Angleterre, à cause que le roi se découvrait à lui avec confiance de ses affaires; et il lui promettait toujours et l'assurait qu'il le ferait venir à son intention. Mais il ne le fit pas, comme vous entendrez raconter plus loin; car il se trompa quand il demeura en arrière, et qu'il ne vint pas à Gand en même temps que les bourgeois qui avaient été envoyés, de par tout le corps de la ville, au parlement à l'Écluse.

LI. — COMMENT CEUX DE GAND EURENT EN GRAND' INDIGNATION JACQUEMART D'ARTEVELD, ET COMMENT ILS LE MIRENT A MORT.

QUAND le conseil de Gand fut revenu, en l'absence d'Arteveld, ils firent assembler au marché grands et petits; et là le plus sage d'entre eux tous démontra par avis dans quelle condition le parlement avait été à l'Écluse, et quelle chose requérait le

roi d'Angleterre, par l'aide et conseil de d'Arteveld. Ce dont toutes gens commencèrent à murmurer sur lui; et cette requête ne leur vint pas bien à plaisir; et ils dirent que, s'il plaisait à Dieu, ils ne seraient jamais trouvés en telle déloyauté de vouloir déshériter leur naturel seigneur pour faire hériter un étranger; et ils partirent tous du marché, comme étant tous mécontents et en grand haine contre d'Arteveld.

Or, regardez comment les choses adviennent : car, si d'Arteveld était premièrement venu là, aussi bien qu'il alla à Bruges et à Ypres, remontrer et prêcher la querelle du roi d'Angleterre, il leur eût tant dit de choses et d'autres, qu'ils se fussent tous accordés à son opinion, ainsi que l'avaient fait ceux des villes susdites. Mais il se confiait tant en sa puissance et prospérité et grandeur, qu'il pensait bien y retourner assez à temps. Quand il eut fait son tour, il revint à Gand et entra dans la ville, comme il était l'heure de midi. Ceux de la ville qui savaient bien son retour étaient assemblés dans la rue par où il devait chevaucher vers son hôtel. Aussitôt qu'ils le virent, ils commencèrent à murmurer, et à se mettre trois têtes en un chaperon ⁽¹⁾, et dirent : — « Voici celui qui est trop grand maître et qui veut ordonner du comté de Flandre à sa volonté ; cela n'est pas à souffrir. »

Encore, avec tout cela, on avait répandu des paroles parmi la ville : que le grand trésor de Flandre, que Jacquemart d'Arteveld avait assemblé, pendant l'espace de neuf ans et plus qu'il avait eu le gouvernement de Flandre (car il ne dépensait aucunes des rentes du comté, mais les mettait et les avait mises toujours en dépôt, et il tenait son état, et l'avait tenu pendant le temps susdit, seulement sur les amendes payées en violation des Lois en Flandre) ; que ce grand trésor,

1. A se rapprocher pour se parler à l'oreille.

où il y avait des deniers sans nombre, il l'avait envoyé secrètement en Angleterre. Ce fut une chose qui irrita fort et enflamma ceux de Gand.

Comme Jacques d'Arteveld chevauchait par la rue, il s'aperçut bientôt qu'il y avait quelque chose de nouveau contre lui ; car ceux qui avaient coutume de s'incliner et d'ôter leurs chaperons devant lui, lui tournaient l'épaule et rentraient en leurs maisons. Il commença donc à craindre ; et, sitôt qu'il fut descendu en son hôtel, il fit fermer et barrer portes et ouvertures et fenêtres. A peine ses varlets eurent-ils fait cela, que la rue où il demeurait fut toute couverte de gens, devant et derrière, et spécialement de menues gens de métier.

Là son hôtel fut environné et assailli devant et derrière, et rompu par force. Il est bien vrai que ceux du dedans se défendirent fort longuement et en renversèrent et blessèrent plusieurs ; mais finalement ils ne purent résister ; car ils étaient assaillis si raide que presque les trois parts de la ville étaient à cet assaut.

Quand Jacquemart d'Arteveld vit l'effort, et comment il était pressé, il vint à une fenêtre sur la rue, et il commença à s'humilier et à dire, en très beau langage et nu-tête :

— « Bonnes gens, que vous faut-il ? Qui vous émeut ? Pourquoi êtes-vous si troublés sur moi ? En quelle manière vous puis-je avoir courroucés ? Dites-le-moi, et je le réparerai pleinement à votre volonté. »

Alors, ceux qui l'avaient entendu répondirent tous d'une voix :

— « Nous voulons avoir compte du grand trésor de Flandre que vous avez détourné sans titre de raison. »

Alors Arteveld répondit tout doucement :

— « Certes, seigneurs, au trésor de Flandre ne pris-je jamais un denier. Or retirez-vous bellement en vos maisons, je vous en prie, et revenez demain au

matin ; et je serai si prêt à vous faire et rendre bon compte que raisonnablement cela vous devra suffire. »

Ils répondirent alors, d'une voix :

— « Nenni, nenni, nous le voulons avoir tout de suite ; vous ne nous échapperez pas ainsi. Nous savons en vérité que vous l'avez vidé déjà et envoyé en Angleterre, à notre insu, et pour cette cause il vous faut mourir. »

Quand Arteveld entendit ce mot, il joignit ses mains et commença à pleurer fort tendrement, et dit :

— « Seigneurs, vous m'avez fait ce que je suis ; et vous me jurâtes jadis que vous me défendriez et garderiez contre tous les hommes ; et maintenant vous me voulez occire sans raison. Vous le pouvez faire si vous voulez, car je ne suis qu'un seul homme contre vous tous, et je n'ai point de défense. Ravisez-vous, pour Dieu, et reportez-vous au temps passé. Considérez les grâces et les grandes courtoisies que je vous ai faites. Vous voulez bien me rendre petite récompense des grands biens qu'au temps passé je vous ai faits. Ne savez-vous pas comment tout commerce était péri en ce pays ? Je vous le rétablis. Et après, je vous ai gouvernés en si grand'paix, que vous avez eu, du temps de mon gouvernement, toutes choses à volonté, blés, laines, argent et toutes marchandises, dont vous êtes réparés et en bon point. »

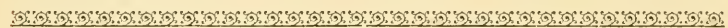
Alors ils commencèrent à crier tous d'une voix :

— « Descendez, et ne nous sermonnez plus de si haut ; car nous voulons avoir tantôt compte et raison du grand trésor de Flandre que vous avez gouverné trop longuement sans en rendre compte ; et il n'appartient à aucun officier de recevoir les biens d'un seigneur et d'un pays sans en rendre compte. »

Quand Arteveld vit qu'ils ne se refroidiraient ni ne s'apaiseraient point, il referma la fenêtre et s'avisa qu'il se sauverait par derrière, et s'en irait en une église qui

touchait à son hôtel. Mais son hôtel était déjà rompu et effondré par derrière, et il y avait plus de quatre cents personnes qui tous essayaient de l'avoir. Finalement il fut pris entre eux et là occis sans merci, et un tisserand qui s'appelait Thomas Denis lui donna le coup de la mort. Ainsi finit Arteveld qui en son temps fut si grand maître en Flandre. De pauvres gens l'élevèrent premièrement, et de méchantes gens le tuèrent à la fin.

Ces nouvelles se répandirent bientôt en plusieurs lieux. Il fut plaint par quelques-uns, et plusieurs en furent bien joyeux. Alors le comte Louis de Flandre se tenait à Tenremonde; il fut très joyeux quand il entendit dire que Jacques d'Arteveld était occis, car il lui avait été trop contraire en toutes ses besognes. Nonobstant cela, n'osa-t-il pas encore se fier à ceux de Flandre pour revenir en la ville de Gand ⁽¹⁾.



LII. — COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE PARTIT DE L'ÉCLUSE FORT DOLENT DE LA MORT D'ARTEVELD ; ET COMMENT CEUX DE FLANDRE S'EN EXCUSÈRENT PAR DEVERS LUI.

QUAND le roi d'Angleterre, qui se tenait à l'Écluse, et s'y était tenu tout le temps, attendant la relation des Flamands, apprit que ceux de Gand avaient occis Jacques d'Arteveld, son grand ami et son cher compère, il en fut si courroucé et si ému que ce serait merveille à dire. Et il partit aussitôt de l'Écluse et rentra en mer, en menaçant grandement les Flamands et le pays de Flandre ; et il dit que cette mort serait très chèrement payée. Les conseils des bonnes

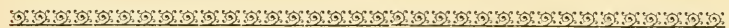
1. On dit que Jacques d'Arteveld, sachant que plusieurs bourgeois influents lui étaient hostiles, demanda à Edouard d'Angleterre cinq cents soldats qu'il devait introduire dans la ville de Gand. Le peuple soulevé ne lui en donna pas le temps.

viles de Flandre, qui sentirent et comprirent bien et imaginèrent bientôt que le roi d'Angleterre était très durement courroucé contre eux, s'avisèrent qu'ils iraient s'excuser de la mort d'Arteveld, et spécialement ceux de Bruges, d'Ypres, de Courtrai, d'Audenarde et du Franc de Bruges. Ils envoyèrent donc auparavant en Angleterre vers le roi et son conseil, pour obtenir un sauf-conduit, afin qu'ils pussent venir s'excuser en sûreté. Le roi, qui était un peu refroidi de sa colère, le leur accorda. Et des gens d'état de toutes les bonnes villes de Flandre, excepté de Gand, vinrent en Angleterre vers le roi, à la Saint-Michel environ. Le roi se tenait à Westminster en dehors de Londres. Là ils s'excusèrent fort bien de la mort d'Arteveld, et jurèrent solennellement qu'ils n'en savaient nulle chose, et s'ils l'eussent su, c'étaient eux qui l'en eussent défendu et gardé selon leur pouvoir ; mais ils étaient de sa mort durement courroucés et désolés ; et ils le plaignaient et regrettaient grandement ; car ils reconnaissaient bien qu'il leur avait été fort propice et nécessaire dans tous leurs besoins, et qu'il avait régné et gouverné le pays de Flandre bellement et sagement ; et, si ceux de Gand, par leur violence, l'avaient tué, on le leur ferait réparer si grosièrement que cela devrait bien suffire. Et ils remontrèrent encore au roi et à son conseil que, si Arteveld était mort, lui n'était pas pour cela éloigné de la grâce et de l'amour des Flamands ; sauf et excepté qu'il n'avait que faire de tendre à l'héritage de Flandre pour en hériter, ou lui ou son fils le prince de Galles ; car ils devraient alors l'enlever au comte Louis de Flandre, leur naturel seigneur, bien qu'il fût Français, et à son fils son droit héritier : car ceux de Flandre n'y consentiraient jamais.

— « Mais, cher sire, vous avez de beaux enfants, fils et filles. Le prince votre fils aîné ne peut manquer qu'il ne soit encore grand seigneur extrêmement, même

sans l'héritage de Flandre ; et vous avez une fille puinée. Et nous avons un jeune damoiseau que nous nourrissons et gardons, et qui est héritier de Flandre. Ainsi se pourrait bien encore faire un mariage d'eux deux. Ainsi demeurerait toujours le comté de Flandre à un de vos enfants. »

Ces paroles et d'autres ramollirent et adoucirent grandement le courage et le mécontentement du roi d'Angleterre ; et finalement il se tint assez content des Flamands et les Flamands de lui. Ainsi fut oubliée petit à petit la mort de Jacques d'Arteveld.



LIII. — COMMENT LE COMTE DE HAINAUT FUT OCCIS EN FRISE ET SA GENT DÉCONFITE ; ET COMMENT MESSIRE JEAN DE HAINAUT RENONÇA AU ROI D'ANGLETERRE ET DEVINT FRANÇAIS.

EN ce temps et en cette même saison ci-dessus dite, le comte Guillaume de Hainaut, fils du comte Guillaume qui mourut à Valenciennes, assiégeait la ville d'Utrecht ; et il l'assiégea un grand temps, à cause de quelques droits qu'il demandait à y avoir ; et il contraignit tellement ceux d'Utrecht par siège et par assaut, qu'il les eut à sa volonté et les mit à raison. Assez tôt après, et en cette même saison, environ la Saint-Remy, au départ du siège d'Utrecht, il fit une grand' cueillette et assemblée de gens d'armes, chevaliers et écuyers, de Hainaut, de Flandre, de Brabant, de Hollande, de Gueldres et de Juliers. Le comte et ses gens partirent de la ville de Dordrecht en Hollande, avec grand'foison de nefs et de vaisseaux, et cinglèrent vers la Frise, car le comte de Hainaut s'en disait être seigneur. Toutefois, de droit, si les Frisons étaient gens qu'on pût mettre à raison, le comte de Hainaut y a grand' seigneurie ; et encore le susdit comte, qui était

fort entreprenant et hardi chevalier durement, fit alors réclamer et requérir une partie de son pouvoir. Mais il ne lui en échut pas bien, ni à ceux qui furent en ce voyage avec lui ; et ce fut dommage, car il y demeura, et grand'foison de bons chevaliers et écuyers. Dieu en ait les âmes !

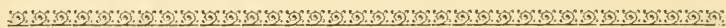
Messire Jean de Hainaut, oncle dudit comte, comme un forcené, voulait aller combattre et vendre sa vie aux Frisons, quand ses gens, qui virent la déconfiture, le prirent et le jetèrent en un vaisseau, qu'il le voulût ou non. Et spécialement messire Robert de Glennes, qui alors était son écuyer de corps, fort et léger. Et ledit Robert fut presque mort et noyé pour le sauver. Toutefois messire Jean retourna avec une petite suite tout affligé, et s'en vint au Mont-Sainte-Gertrude en Hollande où l'attendait madame sa nièce, femme du susdit comte, et que l'on appelait madame Jeanne, fille aînée du duc Jean de Brabant. Laquelle dame fut fort désolée et découragée de la mort de son mari ; ce fut bien raison. Alors se retira ladite dame en la terre de Binch dont elle était douée. Ainsi le comté de Hainaut vauqua quelque temps, et messire Jean de Hainaut le gouverna jusqu'à ce que madame Marguerite de Hainaut, mère de Monseigneur le duc Aubert, vint de ce côté et prit possession de l'héritage ; et les seigneurs, barons, prélats, chevaliers et bonnes villes lui en firent fidélité et hommage.

Cette Marguerite, comtesse de Hainaut, avait eu pour mari messire Louis de Bavière, empereur de Rome et roi d'Allemagne ⁽¹⁾. Assez tôt après, le roi Philippe de France traita et fit traiter par le comte de Blois avec messire Jean de Hainaut pour qu'il voulût être Français ; et il lui promettait qu'il lui transporterait en France le revenu qu'il avait en Angleterre, et qu'il le

1. Louis V, nommé empereur en 1314, couronné en 1328, et plusieurs fois excommunié. Il fut déposé en 1346 et mourut l'année suivante.

lui assignerait aussi suffisamment qu'il plairait à son conseil. Ledit messire Jean de Hainaut ne s'accorda pas facilement à ce traité, car il avait usé la fleur de sa jeunesse au service du roi d'Angleterre, et aussi ledit roi l'avait toujours beaucoup aimé. Quand le comte Louis de Blois (qui avait pour femme la fille dudit Jean de Hainaut, et qui en avait trois fils : Louis, Jean et Guy) vit et considéra qu'il ne pourrait le gagner par là, il se servit du seigneur de Fagnoelles qui était compagnon dudit messire Jean de Hainaut et le plus grand de son conseil. Il fut ainsi avisé pour le retirer du parti des Anglais ; on lui fit pendant longtemps entendre qu'on ne lui voulait pas payer son revenu d'Angleterre. Ledit messire Jean se chagrina de cela tellement, qu'il renonça aux fiefs, aux conventions et aux scellés qu'il avait du roi d'Angleterre. Et aussitôt que le roi de France le sut, il envoya vers lui des hommes importants et le retint à lui et de son conseil, à gages assurés, et le récompensa en son royaume d'autant de revenu et plus qu'il n'en tenait en Angleterre.

Ainsi messire Jean de Hainaut, seigneur de Beaumont, demeura Français tout son vivant. Et nous le trouverons désormais en cette histoire dans les armées et chevauchées que firent les rois de France, c'est à savoir le roi Philippe et le roi Jean son fils.



LIV. — COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE FIT SON
MANDEMENT POUR ALLER EN GASCogne ; MAIS PAR LE
CONSEIL DE MESSIRE GODEFROY D'HARCOURT, IL S'EN
ALLA EN NORMANDIE.

EN ce temps le roi d'Angleterre entendit raconter que le comte Derby, son cousin, qui se tenait à Bordeaux, n'était pas assez fort pour tenir les champs et faire lever le siège que le duc de Normandie vint

mettre à Aiguillon. Il pensa donc qu'il mettrait sur pied une grosse armée de gens d'armes et les amènerait en Gascogne. Il commanda de faire ses préparatifs tout bellement, et à mander des gens parmi son royaume et ailleurs aussi, là où il les pouvait avoir moyennant ses deniers payants (1).

En ce temps arriva en Angleterre messire Godefroy d'Harcourt, qui était banni et chassé de France ainsi que vous avez ouï. Il alla aussitôt vers le roi et la reine qui se tenaient alors à Chertsey, à quatorze lieues de Londres, sur la rivière de Tamise, et qui reçurent ledit messire Godefroy fort joyeusement. Et le roi le retint aussitôt de sa maison et de son conseil, et lui assigna en Angleterre une belle et grande terre pour tenir et maintenir lui et son état bien largement (2).

Assez tôt après le roi eut ordonné et préparé une partie de ses besognes, et il avait fait venir et assembler au hâvre de Southampton une grand'quantité de nefes et de vaisseaux ; et il faisait amener de ce côté toutes sortes de gens d'armes et d'archers.

Environ la Saint-Jean-Baptiste, l'an mil trois cent quarante-six, le roi quitta madame sa femme, et prit congé d'elle, et la recommanda à la garde du comte de Kent son cousin ; et il établit le seigneur de Percy et le seigneur de Nevill pour être gardiens de tout son royaume, avec quatre prélats ; c'est à savoir : l'archevêque de Cantorbéry, l'archevêque d'York, l'évêque de Lincoln et l'évêque de Durham. Et il ne vida pas tellement son royaume qu'il n'y demeurât assez de

1. « Édouard partit en publiant qu'il entreprenait la guerre pour venger les seigneurs bretons décapités à Paris en violation des trêves qui stipulaient une sûreté générale tant que durerait la suspension d'armes. A ce motif il joignit hautement sa prétention à la couronne de France, usurpée par son compétiteur qu'il n'appelait plus que *Philippe de Valois*. » (Anquetil, *Hist. de France*.)

2. Godefroy d'Harcourt était en Angleterre depuis plusieurs mois déjà, et avait fait hommage à Édouard qu'il reconnaissait pour roi de France. (Buchon.)

bonnes gens pour le garder et défendre si besoin était. Puis le roi chevaucha et vint sur les frontières de Southampton ; et là il se tint jusqu'à ce qu'il eût vent pour lui et pour ses gens. Alors il entra en son vaisseau, avec le prince de Galles son fils, et messire Godefroy d'Harcourt, et chacun des autres seigneurs, comtes ou barons, au milieu de ses gens, ainsi qu'il était ordonné. Ils pouvaient être au nombre de quatre mille hommes d'armes et dix mille archers, sans compter les Irlandais et les Gallois qui suivaient son armée tous à pied.

Ils cinglèrent ce premier jour à l'ordonnance de Dieu, du vent et des mariniers, et eurent assez bonne route pour aller vers la Gascogne où le roi voulait aller. Au troisième jour qu'ils se furent mis sur mer, le vent leur fut contraire et les repoussa sur les côtes de Cornouailles. Ils demeurèrent donc là à l'ancre pendant six jours. Pendant ce temps le roi eut un autre avis, par l'exhortation et le conseil de messire Godefroy d'Harcourt qui lui conseilla pour le mieux qu'il prit terre en Normandie. Et ledit messire Godefroy dit bien alors au roi :

— « Sire, le pays de Normandie est l'un des plus gras du monde ; et je vous promets, sur l'abandon de ma tête, que, si vous arrivez là, vous y prendrez terre à votre volonté. Et jamais personne ne viendra au-devant de vous qui puisse résister : car en Normandie ce sont des gens qui jamais ne furent armés, et toute la fleur de chevalerie qui y peut être est maintenant devant Aiguillon avec le duc. Vous trouverez en Normandie de grosses villes et des bastides qui ne sont point fermées et où vos gens auront si grand profit qu'ils en vaudront mieux vingt ans après ; et votre flotte vous pourra suivre jusque bien près de Caen en Normandie. Je vous prie donc que je sois cru et écouté à propos de ce voyage. Et pour sûr vous et nous tous en vaudrons mieux, car nous y trouverons or, argent, vivres et tous autres biens à grand'profusion. »

LV. — COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE ARRIVA EN
NORMANDIE ; ET COMMENT IL TOMBA A TERRE EN SOR-
TANT DE SON VAISSEAU ET DIT QUE C'ÉTAIT BON SIGNE.

LE roi d'Angleterre qui était alors en la fleur de sa jeunesse ⁽¹⁾, et qui ne désirait que trouver les armes et ses ennemis, s'inclina de grand'volonté aux paroles de messire Godefroy d'Harcourt qu'il appelait son cousin. Il commanda donc à ses mariniers qu'ils tournassent vers la Normandie, et lui-même prit l'enseigne de l'amiral le comte de Warwick, et voulut lui-même être amiral pour ce voyage ; et il se mit tout devant, comme patron et gouverneur de toute la flotte ; et ils cinglèrent au vent qu'ils avaient à volonté. La flotte du roi d'Angleterre arriva en l'île de Cotentin ⁽²⁾, à un certain port qu'on appelle la Hogue-Saint-Wast. Ces nouvelles se répandirent sur le pays : que les Anglais avaient pris terre là ; et des messagers, envoyés par les villes de Cotentin, vinrent en courant jusques à Paris vers le roi de France. Le roi de France avait bien entendu raconter en cette saison que le roi d'Angleterre mettait sur pied une grand'armée de gens d'armes, et qu'on l'avait vue sur la mer, des côtes de Normandie et de Bretagne : mais on ne savait encore de quel côté ils voulaient aller. Donc, aussitôt que le roi apprit que les Anglais avaient pris terre en Normandie, il fit hâter son connétable, le comte de Guines, et le comte de Tancarville, qui nouvellement étaient venus d'Aiguillon, et leur dit qu'ils allassent vers Caen et se tinsent là, et qu'ils gardassent la ville et les frontières contre les Anglais. Ceux-ci répondirent qu'ils iraient volontiers et qu'ils en feraient leur possible. Ils partirent de Paris et d'auprès du roi avec grand'foison de gens d'armes ; et tous les jours il leur

1. Édouard était en effet dans sa trente-cinquième année.

2. La presqu'île de Cotentin, que Froissart appelle improprement une île.

en arrivait d'autres ; et ils chevauchèrent tant qu'ils vinrent en la bonne ville de Caen où ils furent reçus à grand'joie des bourgeois, et des bonnes gens des environs qui s'y étaient retirés. Les susdits seigneurs s'occupèrent aux ordonnances de la ville qui pour le temps n'était pas fermée, et aussi à faire armer et préparer et pourvoir d'armures chacun selon son état. Or nous reviendrons au roi d'Angleterre qui était arrivé à la Hogue-Saint-Wast, assez près de Saint-Sauveur-le-Vicomte, l'héritage de messire Godefroy d'Harcourt.

Quand la flotte du roi d'Angleterre eut pris terre à la Hogue et qu'elle fut là toute arrêtée et ancrée sur le sable, le dit roi sortit de son vaisseau, et, du premier pied qu'il mit à terre, il tomba si raidement que le sang lui vola hors du nez. Alors ses chevaliers qui étaient auprès de lui le prirent et lui dirent :

— « Cher Sire, retirez-vous en votre vaisseau et ne venez pas aujourd'hui à terre, car voici un mauvais signe pour vous. »

A quoi le roi répondit sans délai :

— « Pourquoi ? Mais c'est un très bon signe pour moi, car la terre me désire ⁽¹⁾. »

De cette réponse ils furent tous réjouis. Ainsi le roi se logea sur le sable ce jour là et la nuit, et encore le lendemain tout le jour et toute la nuit.

Pendant ce temps on déchargea la flotte des chevaux et de tout leur harnais, et ils eurent là conseil entre eux pour savoir comment ils se pourraient maintenir. Alors le roi fit deux maréchaux en son armée : l'un messire Godefroy d'Harcourt, et l'autre le comte de Warwick ; et il fit connétable le comte d'Arundel ; puis il donna ordre au comte de Huntington de demeurer sur leur flotte, avec cent hommes d'armes et quatre cents archers.

1. On prête la même chute et par conséquent la même réponse à deux autres conquérants, à César et à Guillaume de Normandie.

LVI. — COMMENT MESSIRE GODEFROY D'HARCOURT
BRULA ET PILLA TOUT LE PAYS OU IL ARRIVA ; ET
COMMENT LE ROI DE FRANCE FIT SON MANDEMENT DE
GENS D'ARMES POUR ALLER COMBATTRE LE ROI
D'ANGLETERRE QUI GATAIT SON PAYS DE NORMANDIE.

LE roi d'Angleterre fit messire Godefroy d'Harcourt conduiseur de toute son armée, parce qu'il savait les entrées et les issues en Normandie ; lequel messire Godefroy partit, comme maréchal de la troupe du roi, avec cinq cents armures de fer et deux mille archers, et il chevaucha bien à six ou sept lieues loin de l'armée du roi, brûlant et saccageant le pays. Ils trouvèrent le pays gras et plantureux de toutes choses, les granges pleines de blés, les maisons pleines de toutes richesses, habitées par de riches bourgeois ; et partout chars, charrettes et chevaux, pourceaux, brebis, moutons, et les plus beaux bœufs du monde qu'on nourrit en ce pays. De cela ils en prirent, comme ils voulurent, et amenèrent à l'armée du roi. Mais les varlets ne donnaient point ni ne rendaient aux gens du roi l'or et l'argent qu'ils trouvaient, mais le retenant pour eux.

Ainsi était brûlé et ravagé, volé, gâté et pillé par les Anglais le bon et gras pays de Normandie. Les plaintes et les nouvelles vinrent au roi de France : comment le roi d'Angleterre était arrivé en Cotentin et gâtait tout devant lui à droite et à gauche. Aussi le roi Philippe dit et jura que jamais les Anglais ne retourneraient sans être combattus, et que les dommages et les ennuis qu'ils faisaient à ses gens leur seraient chèrement vendus. Ledit roi fit aussitôt et sans délai écrire des lettres à grand'foison ; et il envoya premièrement vers ses bons amis de l'Empire, parce qu'ils étaient les plus lointains : d'abord au gentil roi de Bohême qu'il aimait beaucoup, et aussi à messire Charles de Bohême son fils, qui dès lors s'appelait roi

d'Allemagne et en était notoirement roi par l'aide et les négociations de messire Jean son père et du roi de France ; et déjà il avait pris les armes de l'Empire ⁽¹⁾.

Le roi de France les pria donc, aussi instamment qu'il put, qu'ils vinssent avec toutes leurs forces, car il voulait chevaucher contre les Anglais qui lui brûlaient son pays. Les seigneurs susnommés ne voulurent pas s'excuser, mais ils firent leur amas de gens d'armes, d'Allemands, de Bohémiens, de Luxembourgeois, et s'en vinrent en France vers le roi. Ledit roi écrivit aussi au duc de Lorraine, qui vint le servir avec plus de quatre cents lances ; et y vinrent le comte de Salm, le comte de Saarbruck, le comte de Flandre, le comte Guillaume de Namur, chacun avec une belle troupe. Il écrivit encore et manda spécialement messire Jean de Hainaut, qui était nouvellement allié à lui, par l'entremise du comte Louis de Blois, son fils, et le seigneur de Fagnoelles. Le gentil sire de Beaumont, messire Jean de Hainaut, vint donc servir le roi de France en grand équipage et à grand'foison de bonne chevalerie du comté de Hainaut et d'ailleurs. Le roi eut si grand'joie de sa venue, qu'il le retint pour sa personne et le fit de son plus privé et spécial conseil. Ainsi le roi de France manda partout des gens d'armes, là où il pensait les avoir ; et il fit une des plus grosses assemblées de grands seigneurs, ducs, comtes, barons et chevaliers, qu'on eût vues en France depuis cent ans.

1. Charles IV, fils de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, s'intitulait en effet empereur. Il ne le fut de fait que l'année suivante, en 1347, après la mort de Louis V de Bavière.



LVII. — COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE S'EN ALLA
VERS CAEN ; COMMENT CEUX DE CAEN SE MIRENT EN
CAMPAGNE POUR LE COMBATTRE ; COMMENT CEUX DE
CAEN S'ENFUIRENT SANS COUP FÉRIR ; ET COMMENT LE
CONNÉTABLE ET LE COMTE DE TANCARVILLE Y
FURENT PRIS AVEC BIEN VINGT-CINQ CHEVALIERS ; ET
COMMENT LA VILLE DE CAEN FUT CONQUISE.

LE roi d'Angleterre et ses gens prirent leur chemin pour venir vers une grosse ville qui s'appelle Caen; et elle était pleine de très grandes richesses, de draperies et de toutes marchandises, de riches bourgeois, de nobles dames et de fort belles églises. Et spécialement il y a deux grosses abbayes grandement riches, situées l'une à l'un des bouts de la ville, et l'autre à l'autre ; et l'une est celle de Saint-Étienne, et l'autre celle de la Trinité ⁽¹⁾. D'autre part, à l'un des côtés de la ville, est situé le château qui est un des plus beaux et forts de toute la Normandie ; et en était alors capitaine un bon chevalier de Normandie, preux et hardi, qui s'appelait messire Robert de Warignies, et qui avait avec lui en garnison dans le château trois cents Gênois. Au corps de la ville était le comte d'Eu et de Guines, alors connétable de France, et le comte de Tancarville, avec grand'foison de bonnes gens d'armes.

Le roi d'Angleterre chevaucha de ce côté tout sagement et remit ses batailles ensemble et se logea pour cette nuit sur les champs, à deux petites lieues près de la ville. Et toujours le suivait et côtoyait sa flotte qui vint jusques à deux lieues de Caen, en une ville et sur un hâvre qu'on appelle Estreham ⁽²⁾, et de là sur la rivière de l'Orne qui court parmi Caen.

1. Toutes deux étaient de l'ordre de Saint-Benoît. L'abbaye de Saint-Étienne était une abbaye d'hommes, l'autre de femmes. C'est à Saint-Étienne que fut enseveli Guillaume le Conquérant.

2. Ouistreham, à l'embouchure de l'Orne.

Le lendemain au matin, le connétable de France et les autres seigneurs qui étaient assemblés là, barons et chevaliers, s'armèrent et firent armer leurs gens et tous les bourgeois de la ville ; et puis se mirent en conseil ensemble, pour savoir comment ils se maintiendraient. Alors l'intention et l'ordonnance du connétable de France et du comte de Tancarville furent que nul ne quittât la ville, mais qu'ils gardassent les portes, le pont et la rivière, et laissassent aux Anglais les premiers faubourgs qui n'étaient pas fermés ; car ils auraient assez à faire de garder le corps de la ville qui n'était fermée que par la rivière. Ceux de la ville répondirent qu'ils ne feraient pas ainsi, et qu'ils iraient sur les champs et attendraient là la puissance du roi d'Angleterre, car ils étaient gens capables de les combattre et assez forts pour cela. Quand le connétable entendit leur bonne volonté, il répondit :

— « Que ce soit au nom de Dieu, et vous ne combattrez point sans moi et sans mes gens. »

Alors ils se mirent au dehors de la ville sur les champs, et se rangèrent en assez bon ordre à ce commencement, et firent grand semblant de se bien défendre et de mettre leurs vies en aventure.

Ce jour-là les Anglais se levèrent fort matin et s'appareillèrent pour aller de ce côté. Le roi entendit la messe avant le soleil levant, et puis monta à cheval, ainsi que le prince son fils et messire Godefroy d'Harcourt qui était maréchal et gouverneur de l'armée, et par le conseil duquel le roi avait agi et agissait en partie. Ils se dirigèrent tout bellement de ce côté, leurs batailles rangées, et les bannières des maréchaux chevauchaient tout devant. Et ils approchèrent la grosse ville de Caen et ces gens d'armes qui tous s'étaient mis aux champs et, semblait-il, en assez bon ordre.

Dès que ces bourgeois de la ville de Caen virent approcher ces Anglais qui venaient en trois batailles,

drus et serrés, et qu'ils aperçurent ces bannières et ces pennons en grand foison ventiler et voltiger, et qu'ils entendirent crier ces archers qu'ils n'avaient point accoutumé de voir ni de sentir, ils furent si effrayés et déconfits d'eux-mêmes, que tous les gens du monde n'eussent pu les empêcher de se mettre en fuite ; et ils se retirèrent chacun en leur ville, sans arroi, que le connétable le voulût ou non. Là il y eut grand combat et maint homme renversé et jeté par terre ; et ils tombaient en monceaux l'un sur l'autre, tant ils étaient fort épouvantés.

Le connétable de France et le comte de Tancarville et quelques chevaliers se mirent en sûreté à une porte sur l'entrée du pont : car ils voyaient bien que, puisque leurs gens fuyaient, il n'y avait rien à recouvrer, car ces Anglais étaient déjà entrés et descendus parmi eux et les tuaient sans merci, à volonté. Quelques chevaliers et écuyers, et d'autres gens, qui savaient le chemin vers le château, se portèrent de ce côté ; et messire Robert de Warignies les recueillait tous, car le château est extrêmement grand et bien pourvu. Ceux qui purent venir là furent en sûreté. Les Anglais, gens d'armes et archers, qui poursuivaient les fuyards, faisaient grand'tuerie ; car ils ne prenaient personne à merci. D'où il advint que le connétable de France et le comte de Tancarville, qui étaient montés à cette porte au pied du pont, regardaient au long et au haut de la rue et voyaient si grand massacre et tribulation que c'était grand épouvante à considérer et imaginer. Aussi craignirent-ils pour eux-mêmes qu'ils ne tombassent en ce parti, et entre les mains d'archers qui ne les connussent point.

Ainsi qu'ils regardaient en bas, en grand crainte, ces gens occupés à tuer, ils aperçurent un gentil chevalier anglais qui n'avait qu'un œil et qu'on appelait messire Thomas Holland, et avec lui cinq ou six bons chevaliers. Ils avisèrent ce messire Thomas, car ils

s'étaient autrefois vus et accompagnés l'un l'autre à Grenade et en Prusse et dans d'autres voyages, ainsi que les chevaliers se rencontrent. Ils furent tout réconfortés quand ils le virent ; aussi ils l'appelèrent en passant et lui dirent :

— « Messire Thomas, parlez à nous. »

Quand le chevalier s'entendit nommer, il s'arrêta tout coi et demanda :

— « Qui êtes-vous, seigneurs, vous qui me connaissez ? »

Les susdits Seigneurs se nommèrent et dirent :

— « Nous sommes tels ; venez parler à nous à cette porte et prenez-nous prisonniers. »

Quand ledit messire Thomas entendit cette parole, il fut tout joyeux, autant pour ce qu'il les pouvait sauver, que parce qu'il avait en les prenant une belle journée et une belle aventure de bons prisonniers, assez pour avoir cent mille moutons ⁽¹⁾ ; il vint donc au plus tôt qu'il put de ce côté avec toute sa troupe, et lui et seize des siens mirent pied à terre et montèrent en haut à la porte, et trouvèrent les susdits seigneurs, et bien vingt-cinq chevaliers avec eux, qui n'étaient pas bien rassurés du massacre qu'ils voyaient qu'on faisait dans les rues ; et ils se rendirent tous aussitôt et sans délai audit messire Thomas qui les prit et fiança ses prisonniers. Puis celui-ci mit et laissa assez de ses gens pour les garder, et remonta à cheval et s'en vint dans les rues ; et il empêcha ce jour-là de faire mainte cruauté et plusieurs horribles actions, qui eussent été faites s'il ne s'y fût opposé ; en quoi il fit charité et gentillesse.

Il advint si bien au roi d'Angleterre et à ses gens, que la rivière qui court parmi la ville de Caen, et

1. Le *mouton d'or*, ou *denier d'or à l'agneau*, était une monnaie en usage depuis St Louis. Son nom venait de ce qu'une des faces de la pièce présentait un agneau pascal tenant une croix.

qui ordinairement peut porter de gros navires, était si basse et si morte qu'ils la passaient et repassaient à leur aise, sans danger du pont ⁽¹⁾.

Ainsi ledit roi d'Angleterre eut et conquist la bonne ville de Caen et en fut seigneur; mais, à vrai dire, il lui en coûta aussi beaucoup de ses gens; car ceux qui étaient montés dans les loges et les greniers de ces étroites rues, jetaient pierres, bancs et mortiers, et en tuèrent ou blessèrent le premier jour plus de cinq cents : ce dont le roi d'Angleterre fut très courroucé le soir quand il le sut; et il ordonna que le lendemain on mit tout à l'épée, et ladite ville à feu et à flamme. Mais messire Godefroy d'Harcourt en détourna le roi. Les Anglais furent seigneurs de la ville de Caen et y demeurèrent trois jours; et ils y conquièrent et gagnèrent si fier avoir que ce serait merveille à penser. Pendant ce séjour ils s'occupèrent à ordonner leurs besognes; et ils envoyèrent par barques et par bateaux tout leur avoir et leur gain (draps, joyaux, vaisselle d'or et d'argent, et toutes autres richesses dont ils avaient grand'foison), sur la rivière jusques à Estreham, à deux lieues loin de là, où était leur grosse flotte; et ils eurent avis et délibération qu'ils enverraient en Angleterre leur flotte avec toute leur conquête et leurs prisonniers. Le comte de Huntington fut nommé conduiseur et souverain de cette flotte, avec deux cents hommes d'armes et quatre cents archers. Et le roi d'Angleterre acheta le comte de Guines, connétable de France, et le comte de Tancarville, de messire Thomas Holland et de ses compagnons, et leur en paya vingt mille nobles ⁽²⁾ tout préparés.

1. L'Orne, qui devient navigable à Caen.

2. *Noble à la rose*, monnaie d'or frappée en Angleterre sous le règne d'Edouard III.



LVIII. — COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE PARTIT DE
CAEN, ET BRULA ET PILLA TOUT LE PAYS JUSQU'A DEUX
LIEUES PRÈS DE PARIS EN COTOYANT LA RIVIÈRE DE
SEINE.

LES Anglais prirent en partant de Caen le chemin d'Évreux, mais n'y allèrent point, car elle était très forte et bien fermée; mais ils chevauchèrent vers une autre grosse ville qu'on appelle Louviers.

Louviers était alors une des villes de Normandie où l'on faisait la plus grand quantité de draperie, et elle était grosse, riche et marchande. Les Anglais entrèrent dedans et la conquièrent à peu de difficulté, car elle n'était point fermée; aussi fut-elle toute courue, volée et pillée, sans hésitation, et lesdits Anglais y conquièrent grand avoir. Ils passèrent outre et entrèrent dans le comté d'Évreux, et le brûlèrent tout, excepté les forteresses; mais jamais ils n'y assaillirent ville fortifiée ni château, car le roi voulait épargner ses gens et son artillerie; il pensait bien qu'il en aurait à faire. Le roi d'Angleterre et toute son armée se mit sur la rivière de Seine en approchant Rouen; mais ils ne tournèrent pas de ce côté et allèrent à Vernon, où il y a un bon et fort château; ils brûlèrent la ville, mais au château ils ne portèrent point de dommage. Ensuite ils brûlèrent Verneuil et tout le pays d'environ Rouen, et le pont de l'Arche, et vinrent jusqu'à Nantes et à Meulan et gâtèrent le pays des environs. Et ils passèrent auprès du château de Rolleboise, mais ne l'assaillirent point; et partout ils trouvaient sur la rivière de Seine les ponts défaits; et ils allèrent tant qu'ils vinrent jusques à Poissy, et trouvèrent le pont rompu et défait; mais les pieux et les jetées étaient encore dans la rivière. Le roi s'arrêta là et y séjourna pendant cinq jours. Pendant ce temps le pont fut refait, bon et fort pour faire passer son armée sans péril. Et ses maréchaux coururent jusque bien près de Paris, et brûlèrent Saint-Germain-

en-Laye et la Montjoie, Saint-Cloud et Boulogne-lez-Paris, et Bourg-la-Reine : ce dont ceux de Paris n'étaient pas bien rassurés, car Paris n'était point alors fermée ⁽¹⁾ ; aussi craignaient-ils que les Anglais ne vinssent outre jusque-là.

Alors s'émut le roi Philippe, et il fit abattre tous les apprentis de Paris pour chevaucher plus aisément dans la ville ; et il partit de Paris et s'en alla à Saint-Denis, là où le roi de Bohême, messire Jean de Hainaut, le duc de Lorraine, le comte de Flandre, le comte de Blois, très grand baronnie et chevalerie étaient. Quand les gens de Paris virent partir le roi leur seigneur, ils furent plus effrayés qu'auparavant ; et ils vinrent à lui en se jetant à genoux, et dirent :

— « Ah ! cher sire et noble roi, que voulez-vous faire ? Voulez-vous ainsi laisser et guerpir ⁽²⁾ la bonne cité de Paris ? Et pourtant vos ennemis sont à deux lieues près ; tantôt ils seront en cette ville quand ils sauront que vous en serez parti ; et nous n'avons ni n'aurons personne qui nous défende contre eux. Sire, veuillez demeurer et aider à garder votre bonne cité. »

Alors le roi répondit et dit :

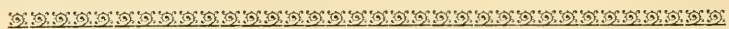
— « Mes bonnes gens, ne craignez en rien. Jamais les Anglais ne vous approcheront de plus près. Je m'en vais jusques à Saint-Denis vers mes gens d'armes ; car je veux chevaucher contre les Anglais et les combattre, de quelque façon que ce soit. »

Ainsi le roi de France rapaisa la communauté de Paris qui était en grand crainte que les Anglais ne les vinssent assaillir et détruire, ainsi qu'ils avaient fait pour ceux de Caen. Et le roi d'Angleterre se tenait en

1. La ville de Paris, comme on le verra, ne commença d'être fortifiée que plus tard, lorsque Étienne Marcel fut nommé prévôt des marchands.

2. *Guerpir*, quitter ; nous avons conservé le mot composé *déguerpir*.

l'abbaye de Poissy-les-Dames; et il y fut le jour de Notre-Dame de mi-août, et y tint sa solennité; et ce jour-là il s'assit à table vêtu de drap fourré d'hermine, d'écarlate vermeille sans manches.



LIX. — COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE ENTRA AU
PAYS DE BEAUVOISIS ET COMMENT IL ENVOYA SES
MARÉCHAUX POUR TROUVER PASSAGE SUR LA RIVIÈRE
DE SOMME.

LE roi anglais chevaucha en avant et entra au pays de Beauvoisis brûlant et pillant le plat pays, ainsi qu'il avait fait en Normandie; et il chevaucha tant de telle manière qu'il s'en vint loger en une fort belle et riche abbaye qu'on appelle Saint-Lucien, et qui est située assez près de la cité de Beauvais. Le roi y coucha une nuit.

Le lendemain, sitôt qu'il en fut parti, il regarda derrière lui, et vit que l'abbaye était tout enflammée. De cela il fut fort courroucé et s'arrêta sur les champs; et il dit que ceux qui avaient fait cet outrage, contre sa défense, le payeraient chèrement; car le roi avait défendu, sous peine de la corde, que nul ne violât une église, ni ne mit le feu à une abbaye ni à un monastère. Aussi en fit-il prendre vingt de ceux qui y avaient mis le feu, et les fit tantôt et sans délai pendre, afin que les autres y prissent exemple.

L'armée du roi vint à Airaines, et là il commanda à toutes manières de gens de se loger, et de ne point passer avant, et il défendit sous peine de la corde que nul ne fit rien à la ville, d'incendie ou d'autre chose, car il voulait se tenir là un jour ou deux, et avoir avis et conseil par quel passage il pourrait passer mieux à son aise la rivière de Somme; et il lui était bien besoin qu'il y pensât, ainsi que vous entendrez raconter.

Le roi Philippe de France était à Saint-Denis, et ses gens là aux environs ; et tous les jours lui croisaient et venaient des gens de tous côtés ; et il en avait tant que c'était sans nombre. Ledit roi partit donc de Saint-Denis dans l'intention de trouver le roi d'Angleterre et de combattre contre lui, car il en avait grand désir, pour venger l'incendie de son royaume et la grand'destruction que les Anglais y avaient faite. Le roi de France chevaucha tant par ses journées qu'il vint à Coppegny-l'Esquissé, à trois lieues près de la cité d'Amiens ; et là il s'arrêta pour attendre ses gens qui venaient de toutes parts et pour apprendre les dispositions des Anglais ⁽¹⁾.

Le roi d'Angleterre était arrêté à Airaines, ainsi que vous avez entendu, et avait fort bien appris que le roi de France le suivait ; et il ne savait pas encore là où il pourrait passer la rivière de Somme qui est grande, large et profonde ; et tous les ponts étaient défaits, ou si bien gardés de bonnes gens d'armes que la rivière était impossible à passer. Le roi appela donc ses deux maréchaux, le comte de Warwick et messire Geoffroy d'Harcourt, et leur dit qu'ils prissent mille hommes d'armes et deux mille archers, et qu'ils s'en allassent tâtant et regardant le long de la rivière de Somme, pour savoir s'ils pourraient trouver passage où ils pussent passer en sûreté.

Les deux maréchaux susdits partirent, bien accompagnés de gens d'armes et d'archers ; ils passèrent parmi Longpré, et vinrent au Pont-à-Rémy et le trouvèrent bien garni de grand'foison de chevaliers et

1. Édouard se trouvait sur les rives de la Seine dans une situation assez critique, toujours suivi de près par son adversaire qui voulait l'obliger à combattre. Philippe avait fait rompre les ponts et se tenait sur la rive droite. Trompé par de faux avis qui l'assuraient qu'Édouard allait passer la Seine près de Paris, Philippe repasse sur la rive gauche et se retranche à Antony. C'est alors qu'Édouard se dirige sur Poissy où il refait le pont et prend son chemin rapidement vers la Picardie, gagnant sur le roi de France deux journées de marche.

d'écuyers et de gens du pays, qui étaient là assemblés pour garder et défendre le passage. Les Anglais vinrent là et se mirent en bon ordre à pied pour assaillir les Français ; et il y eut grand assaut et très fort, et qui dura du matin jusques à prime ; mais ledit pont et la défense étaient si bien bastillés et furent si bien défendus, que jamais les Anglais n'y purent rien conquérir ; mais ils partirent, sans rien faire, et chevauchèrent d'autre part et vinrent jusqu'à une grosse ville qu'on appelle Fontaine-sur-Somme. Ils la brûlèrent toute et la pillèrent, car elle n'était point fermée ; et puis ils vinrent à une autre ville qu'on appelle Long-en-Ponthieu. Ils ne purent gagner le pont, car il était bien garni et fut bien défendu ; ils en partirent et chevauchèrent vers Pecquigny, et trouvèrent le pont et la ville et le château bien garnis, si bien que jamais ils ne les eussent gagnés ni pris. Ainsi le roi de France avait fait pourvoir et garnir les détroits et les passages sur la rivière de Somme, afin que le roi d'Angleterre ni son armée ne pussent passer ; car il les voulait combattre à sa volonté, ou les affamer par deçà la rivière de Somme.

LX.—COMMENT LES MARÉCHAUX DU ROI D'ANGLETERRE
LUI DIRENT QU'ILS NE TROUVAIENT POINT DE PASSAGE ;
ET COMMENT LE ROI DE FRANCE ENVOYA MESSIRE
GODEMAR DU FAY POUR GARDER LE PASSAGE DE
BLANCHETACHE.

QUAND les deux maréchaux du roi d'Angleterre eurent ainsi pendant un jour entier tâté, chevauché et côtoyé la rivière de Somme, et qu'ils virent que d'aucun côté ils ne trouveraient passage, ils retournèrent en arrière à Airaines vers le roi leur seigneur, et lui racontèrent leur chevauchée et tout ce

qu'ils avaient trouvé. Ce même jour le roi de France vint coucher à Amiens avec plus de cent mille hommes, et le pays d'environ était tout couvert de gens d'armes. Quand le roi d'Angleterre eut entendu la relation de ses deux maréchaux, il n'en fut pas plus joyeux ni moins pensif, et il commença fort à songer et s'attrister ; et il commanda que le lendemain au plus matin ils fussent tous parmi son armée préparés, et qu'on suivit les bannières des maréchaux. Le commandement du roi fut fait. Quand ce vint au matin et que le roi eut entendu sa messe avant le soleil levant, les trompettes sonnèrent le délogement et toutes manières de gens partirent, en suivant les bannières des maréchaux qui chevauchaient tout devant ainsi qu'il était ordonné. Et ils chevauchèrent tant en cet état parmi le pays de Vimeu, en approchant la bonne ville d'Abbeville, qu'ils vinrent à Oisemont, où grand'foison de gens du pays s'étaient retirés sur la confiance d'un peu de défense qu'il y avait ; et ils pensaient bien la tenir et défendre contre les Anglais ; mais ils faillirent dans leur pensée, car dès l'abord ils furent envahis et assaillis si durement qu'ils perdirent la place ; et les Anglais conquièrent la ville et tout ce qu'il y avait dedans. Et il y eut grand'foison d'hommes de la ville et du pays d'environ morts ou pris. Et le roi d'Angleterre se logea au grand hôpital.

Alors le roi de France était à Amiens, et il avait ses espions et ses coureurs qui couraient sur le pays et lui rapportaient les dispositions des Anglais. Le roi apprit ainsi, par ses coureurs, que le roi d'Angleterre se délogerait d'Airaines bien matin, ainsi qu'il fit, et chevaucherait vers Abbeville ; car ses maréchaux avait tâté tout en amont la rivière de Somme et n'avaient trouvé nulle part de passage. De ces nouvelles le roi de France fut fort joyeux, et pensa qu'il enfermerait le roi d'Angleterre entre Abbeville et la

rivière de Somme, et le prendrait ou le combattrait à sa volonté. Le roi de France commanda donc aussitôt à un grand baron de Normandie, qui s'appelait messire Godemar du Fay, d'aller garder le passage de Blanchetache qui est au-dessus d'Abbeville, par où il fallait que les Anglais passassent, et non par ailleurs. Ledit messire Godemar du Fay partit donc d'auprès du roi avec mille hommes d'armes et cinq mille de pied y compris les Gênois ; et il fit si bien qu'il vint à Saint-Riquier-en-Ponthieu, et delà au Crotoy où est situé ledit passage. Il emmena encore, ainsi qu'il chevauchait de ce côté, grand'foison des gens du pays ; et il manda aux bourgeois d'Abbeville qu'ils vinssent là avec lui, pour l'aider à garder le passage. Ils y vinrent en bon arroi ; et ils furent audit passage au-devant des Anglais douze mille hommes, tant des uns que des autres, dont il y avait bien deux mille Tournaisiens.

LXI. — COMMENT LE ROI DE FRANCE PARTIT D'AMIENS ET S'EN ALLA VERS AIRAINES, PENSANT TROUVER LE ROI D'ANGLETERRE ; ET COMMENT ON ENSEIGNA AU ROI D'ANGLETERRE LE PASSAGE DE BLANCHETACHE.

APRÈS cette ordonnance, le roi Philippe, qui désirait fortement trouver les Anglais et les combattre, partit d'Amiens avec toutes ses forces et chevaucha vers Airaines ; et il vint là à l'heure de midi ou environ ; et le roi d'Angleterre s'en était parti à petite prime (1). Et les Français trouvèrent encore grand'foison de provisions, chairs en broches, pains et pâtés en fours, vins en tonneaux et en barils, et beaucoup de tables mises que les Anglais avaient laissées, car ils étaient partis de là en grand'hâte.

1. Un peu avant six heures du matin.

Sitôt que le roi de France fut venu à Airaines, il eut conseil de se loger, et on lui dit :

— « Sire, logez-vous et attendez votre baronnie ; il est certain que les Anglais ne vous peuvent échapper. »

Alors le roi se logea en la ville même ; et à mesure que les seigneurs venaient, ils se logeaient.

Or nous parlerons du roi d'Angleterre qui était en la ville d'Oisemont et qui savait bien que le roi de France le suivait avec toutes ses forces et en grand'volonté de le combattre. Aussi le roi d'Angleterre eût vu volontiers que lui et ses gens eussent passé la rivière de Somme. Quand vint le soir et que ses deux maréchaux furent revenus, après avoir couru tout le pays jusques aux portes d'Abbeville et été devant Saint-Valéry où ils avaient fait une grand'escarmouche, il mit son conseil ensemble et fit venir plusieurs prisonniers du pays de Ponthieu et de Vimeu que ses gens avaient pris : et le roi leur demanda fort courtoisement :

— « Y a-t-il ici un homme qui sache un passage qui doit être au-dessous d'Abbeville, et où nous et notre armée puissions passer sans péril ? S'il y a quelqu'un qui veuille nous l'enseigner, nous le tiendrons quitte de sa prison, et aussi vingt de ses compagnons, pour l'amour de lui ⁽¹⁾. »

Là il y eut un varlet, qu'on appelait Gobin Agace, qui s'avança pour parler et qui connaissait le passage de la Blanchetache mieux que nul autre ; et il était né et avait été nourri là auprès, et l'avait passé et repassé cette même année par plusieurs fois. Il dit donc au roi :

— « Sire, oui, au nom de Dieu, je vous promets, et sur l'abandon de ma tête, que je vous mènerai bien à tel passage où vous passerez la rivière de Somme avec

1. D'autres historiens, qui racontent d'ailleurs le fait de la même façon, disent que, sachant là l'existence d'un gué, le roi anglais promit une forte somme d'argent à qui le ferait connaître. C'est alors qu'un paysan, séduit par l'appât de cette récompense, indiqua le gué de Blanquetaque.

votre armée, sans péril; et il y a certaines limites de passage où douze hommes la passeraient de front et deux fois entre jour et nuit et n'auraient pas d'eau plus avant qu'aux genoux; car, quand le flux de la mer vient, il regorge la rivière si loin en amont que nul n'y pourrait passer; mais quand ce flux, qui vient deux fois entre nuit et jour, est tout en allé, la rivière demeure là en cet endroit si petite, qu'on y passe bien à l'aise à pied et à cheval: ce qu'on ne peut faire autre part que là, fors aux ponts d'Abbeville qui est forte ville, grande et bien garnie de gens d'armes. Et audit passage, Monseigneur, que je vous nomme, il y a gravier de marne blanche, fort et dur, sur lequel on peut fermement charrier; et pour cela appelle-t-on ce passage la Blanchetache (†). »

Quand le roi d'Angleterre entendit les paroles du varlet, il n'eût pas été si joyeux si on lui avait donné vingt mille écus, et il lui dit :

— « Compagnon, si je trouve vrai ce que tu nous dis, je te tiendrai quitte de ta prison, et tous tes compagnons pour l'amour de toi, et je te ferai délivrer cent écus nobles. »

Et Gobin Agace lui répondit :

— « Sire, oui, sur le péril de ma tête; mais ordonnez-vous sur ce pour être là sur la rive avant le soleil levant. »

Le roi dit : « Volontiers; » puis il fit savoir par toute son armée que chacun fût armé et appareillé au son de la trompette, pour se mettre en mouvement et partir de là pour aller ailleurs.

1. *Blanche-tache* ou *Blanquetaque* ou *Blanche-cayeux*. Le gué existe toujours entre les villages de Noyelles et de Port, au-dessus du Crottoy. Mais le nom de Blanquetaque, ou tache blanche, ne vient point de ce que le lit de la Somme est à cet endroit de marne blanche; « ce que les marins appellent Blanquetaque, est le point de la falaise crayeuse qui forme, au-dessus de Port, une longue bande de couleur blanche. » (LOU-ANDRE, *Revue Anglo-Française*.)

LXII. — COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE VINT AU
GUÉ OU IL TROUVA MESSIRE GODEMAR DU FAY AVEC
DOUZE MILLE FRANÇAIS, ET OU IL Y EUT TRÈS FORTE
ET DURE BATAILLE.

LE roi d'Angleterre ne dormit pas grandement cette nuit, mais se leva à minuit et fit sonner la trompette comme signal de déloger. Chacun fut bientôt appareillé, bêtes de somme troussées, chars chargés. Ils partirent sur le point du jour de la ville d'Oisemont, et chevauchèrent sous la conduite de ce varlet qui les menait; et ils firent tant et exploitèrent si bien, qu'ils vinrent, environ au soleil levant, assez près de ce gué qu'on appelle la Blanchetache. Mais le flux de la mer était alors tout plein; ils ne purent donc passer : aussi bien le roi devait-il attendre ses gens qui venaient après lui. Il demeura là à cet endroit jusqu'après prime, attendant que le flux s'en fût allé; et, avant que le flux s'en fût allé, vint d'autre part messire Godemar du Fay, avec grand'foison de gens d'armes envoyés de par le roi de France, ainsi que vous avez ouï raconter.

Ledit messire Godemar avait, en venant à la Blanchetache, rassemblé grand'foison de gens du pays, et tant, qu'ils étaient bien douze mille, des uns et des autres, qui aussitôt se rangèrent sur le passage de la rivière pour le garder et défendre. Mais le roi d'Angleterre ne laissa pas pour cela de passer, mais commanda à ses maréchaux de se jeter aussitôt dans l'eau, et à ses archers de tirer fortement sur les Français qui étaient dans l'eau et sur le rivage. Alors les deux maréchaux d'Angleterre firent chevaucher leurs bannières, au nom de Dieu et de saint Georges, et eux après; et se jetèrent dans l'eau de plein élan, les plus valeureux et les mieux montés devant. Là il y eut en la rivière mainte joute faite, et maint homme renversé d'une part et d'autre; là commença un fort combat, car

messire Godemar et les siens défendaient vaillamment le passage. Là il y eut quelques chevaliers et écuyers français, d'Artois et de Picardie, et de la troupe de messire Godemar, qui pour avancer leur honneur se jetaient audit gué et ne voulaient pas être trouvés sur les champs; mais ils aimaient mieux jouter dans l'eau que sur terre. Et il y eut, vous dis-je, mainte joute faite là et mainte habileté d'armes: car ceux qui étaient envoyés là pour garder et défendre le passage, étaient gens d'élite et se tenaient tous bien rangés sur le détroit du passage de la rivière, et ainsi les Anglais étaient durement rencontrés quand ils venaient à la sortie de l'eau pour prendre terre. Et il y avait les Gênois qui par leurs traits leur faisaient beaucoup de maux, mais les archers d'Angleterre tiraient si régulièrement que c'était merveille, et, pendant qu'ils occupaient les Français, les gens d'armes passaient. Et sachez que les Anglais se mettaient bien en peine de combattre, car il leur était dit notoirement que le roi de France les suivait avec plus de cent mille hommes d'armes, et déjà quelques compagnons coureurs étaient venus jusques aux Anglais, et en avaient rapporté de vraies marques au roi de France, ainsi que vous l'entendrez dire.

LXIII. — COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE PASSA LE PASSAGE DE BLANCHETACHE ET DÉCONFIT MESSIRE GODEMAR DU FAY ET SES GENS.

SUR le passage de Blanchetache la bataille fut dure et forte, et assez bien gardée et défendue par les Français; et il y eut mainte belle habileté d'armes faite ce jour-là d'un côté et d'autre; mais finalement les Anglais passèrent outre, à quelque peine que ce fût; et ils se mettaient, à mesure qu'ils passaient, sur les champs. Ainsi passèrent le roi et le prince de Galles son fils et

tous les seigneurs ⁽¹⁾. Depuis les Français ne tinrent guère d'ordre, et qui en put partir, partit dudit passage, comme déconfit. Quand messire Godemar vit le malheur, il se sauva au plus vite qu'il put ⁽²⁾; et ainsi firent beaucoup de ceux de sa troupe, et les uns prirent le chemin d'Abbeville et les autres de Saint-Riquier. Là il y eut grand'tuerie et maint homme mort, car ceux qui étaient à pied ne pouvaient fuir; aussi y en eut-il grand'foison de ceux d'Abbeville, de Montreuil, de Rue et de Saint-Riquier morts et pris; et la chasse dura plus d'une grosse lieue. Les Anglais n'étaient pas encore tous sur l'autre rivage, quand quelques écuyers des seigneurs de France qui se voulaient aventurer, et spécialement de ceux de l'Empire, du roi de Bohême et de messire Jean de Hainaut, vinrent sur eux et conquièrent sur les derniers quelques chevaux et des bagages; et ils en tuèrent et blessèrent plusieurs sur le rivage qui se mettaient en peine de passer, afin qu'ils fussent tous de l'autre côté.

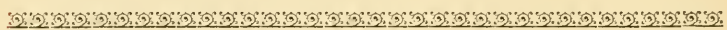
Les nouvelles vinrent au roi Philippe de France qui chevauchait fortement cette matinée-là, et qui était parti d'Airaines; et il lui fut dit que les Anglais avaient passé la Blanchetache et déconfit messire Godemar du Fay et sa troupe. De ces nouvelles le roi de France fut fort courroucé, car il pensait bien trouver les Anglais sur le rivage de Somme, et là les combattre. Aussi il s'arrêta sur les champs et demanda à ses maréchaux ce qu'il était bon de faire. Ils répondirent :

1. Le 24 août 1346, jour de la Saint-Barthélemy.

2. On verra plus loin que Philippe de Valois voulut faire pendre Godemar du Fay comme traître. Quelques chroniqueurs, et entre autres le continuateur de Guillaume de Nangis, ont prétendu que Godemar avait lui sans opposer de résistance à l'armée anglaise. Ce qui a pu donner naissance à cette accusation, c'est que Godemar du Fay était parent de Geoffroy d'Harcourt et qu'on pouvait le supposer de connivence avec lui. Buchon dit judicieusement que si ce capitaine « eût été coupable de trahison, il n'est pas vraisemblable que Philippe l'eût épargné, lui qui avait puni de mort Clisson et Malestroit et d'autres, sur le seul soupçon d'intelligence avec Édouard ».

— « Sire, vous ne pouvez passer, car le flux de la mer est déjà tout revenu. »

Alors le roi de France retourna tout courroucé et s'en vint ce jeudi coucher à Abbeville ; et toutes ses gens suivirent son train ; et les princes et les grands seigneurs vinrent loger en ladite ville, et leurs gens dans les villages d'environ ; car tous n'y auraient pu être logés, tant il y en avait grand'foison.

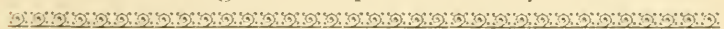


LXIV. — COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE RÉCOMPENSA
LE VARLET QUI LUI AVAIT ENSEIGNÉ LE PASSAGE ; ET
PUIS S'EN VINT GATANT ET BRULANT LE PAYS JUSQUE
VERS CRÉCY.

QUAND le roi d'Angleterre et ses gens furent outre, et qu'ils eurent mis en chasse leurs ennemis, ils se mirent bellement et ordonnément ensemble, et mirent en troupe leur charroi et chevauchèrent, ainsi qu'ils avaient fait au pays de Vexin et de Vimeu et auparavant jusque-là ; et ils ne s'effrayèrent de rien lorsqu'ils se sentirent outre la rivière de Somme ; et le roi d'Angleterre remercia et loua Dieu plusieurs fois ce jour-là, quand il lui avait fait si grand' grâce que de lui avoir fait trouver un passage bon et sûr qu'il avait conquis sur ses ennemis, lesquels il avait déconfits par bataille. Alors le roi d'Angleterre fit venir là devant lui le varlet qui lui avait enseigné le passage, et le tint quitte de sa prison, et tous ses compagnons pour l'amour de lui, et lui fit donner cent nobles d'or et un bon cheval. De celui-là je n'en sais pas davantage.

Depuis le roi et ses gens chevauchèrent tout contents et tout joyeux et ils eurent en pensée ce jour-là de loger en une bonne grosse ville que l'on appelait Noyelles et qui était près de là. Mais quand ils surent

qu'elle était à la comtesse d'Aumale, sœur de messire Robert d'Artois qui était trépassé, ils rassurèrent pour l'amour de lui la ville et le pays qui était appartenant à la dame ; ce dont elle remercia beaucoup le roi et ses maréchaux. Ils allèrent loger plus avant dans le pays en approchant la Broye ; mais ses maréchaux chevauchèrent jusques au Crotoy qui est situé sur mer ; et ils y prirent la ville et la brûlèrent toute ; et ils trouvèrent sur le port grand' foison de nefes, de barques et de vaisseaux chargés de vins de Poitou, et qui étaient à des marchands de Saintonge et de la Rochelle ; mais ils eurent bientôt tout vendu ⁽¹⁾, et lesdits maréchaux en firent amener et charrier les meilleurs au camp du roi d'Angleterre qui était logé à deux petites lieues de là. Le lendemain, bien matin, le roi d'Angleterre délogea et chevaucha vers Crécy en Ponthieu. Ses deux maréchaux chevauchèrent en deux troupes, l'un à droite et l'autre à gauche ; et l'un vint courir jusqu'aux portes d'Abbeville et puis s'en retourna vers Saint-Riquier, brûlant et ravageant le pays ; et l'autre au-dessous le long de la mer, et vint courir jusqu'à la ville de Rue. Ils chevauchèrent ainsi ce vendredi, jusqu'à l'heure de midi que leurs trois batailles se remirent toutes ensemble. Alors ledit roi Édouard avec toute son armée se logea assez près de Crécy en Ponthieu.



LXV. — COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE FIT AVISER
PAR SES MARÉCHAUX LA PLACE OU IL ORDONNERAIT
SES BATAILLES.

LE roi d'Angleterre était bien informé que son adversaire le roi de France le suivait avec toutes ses grandes forces, et qu'il avait grand désir de combattre contre lui, comme il semblait ; car il l'avait

1. C'est-à-dire qu'ils n'eurent même pas la peine de le vendre ; on le leur prit.

vitement poursuivi jusque bien près du passage de Blanchetache et était retourné jusques à Abbeville. Le roi d'Angleterre alors dit à ses gens :

— « Prenons place ici, car je n'irai pas plus avant que je n'aie vu nos ennemis ; et il y a bien raison que je les attende, car je suis sur le vrai héritage de madame ma mère et qui lui fut donné en mariage ; aussi je le veux défendre et revendiquer contre mon adversaire Philippe de Valois. »

Ses gens obéirent tous à son intention et n'allèrent pas plus avant. Le roi se logea donc en pleins champs, et tous ses gens aussi ; et parce qu'il savait bien qu'il n'avait pas la huitième partie autant de gens que le roi de France avait, et qu'il voulait attendre l'aventure et la fortune et combattre, il était nécessaire qu'il veillât à ses besognes. Il fit donc aviser et regarder par ses deux maréchaux, le comte de Warwick et messire Godefroy de Harcourt, et avec eux messire Regnault de Cobham, vaillant chevalier durement, le lieu et la place où ils rangeraient leurs batailles. Les susdits chevauchèrent autour des champs et imaginèrent et considérèrent bien le pays et leur avantage ; aussi firent-ils aller le roi de ce côté ainsi que tous ses gens ; et ils avaient envoyé leurs coureurs courir vers Abbeville (parce qu'ils savaient bien que le roi de France y était et qu'il passerait là la Somme), pour savoir si les Français iraient sur les champs et sortiraient d'Abbeville. Ces coureurs rapportèrent qu'il n'en était nulle apparence.

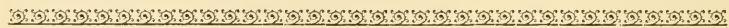
Alors le roi donna congé à tous ses gens de se retirer à leur logis pour ce jour, et ordonna, le lendemain bien matin au son des trompettes, d'être tout prêts, comme pour combattre aussitôt en ladite place. Chacun se retira donc en son logis, d'après cet ordre, et s'occupa à se mettre en point et à resfourbir ses armes.

LXVI. — COMMENT LE ROI DE FRANCE ENVOYA SES MARÉCHAUX POUR SAVOIR LES DISPOSITIONS DES ANGLAIS ; ET COMMENT IL DONNA A SOUPER A TOUS LES SEIGNEURS QUI ÉTAIENT AVEC LUI, ET LES PRIA QU'ILS FUSSENT AMIS ENSEMBLE.

LE vendredi tout le jour, le roi de France se tint dans la bonne ville d'Abbeville, attendant ses gens qui toujours lui venaient de tous côtés ; et il en faisait aussi passer ladite ville à quelques-uns et aller sur les champs, pour être plus préparés le lendemain ; car c'était son intention de sortir dehors et de combattre ses ennemis, de quelque façon que ce fût. Et ledit roi envoya, ce vendredi, ses maréchaux, le sire de Saint-Venant et le sire Charles de Montmorency, hors d'Abbeville, découvrir à travers le pays pour apprendre et savoir la vérité des Anglais. Les susdits rapportèrent au roi, à l'heure de vêpres, que les Anglais étaient logés sur les champs, assez près de Crécy en Ponthieu, et qu'ils montraient qu'ils attendaient là leurs ennemis, si on en jugeait par leurs dispositions et leur attitude. Le roi de France fut très joyeux de ce rapport, et dit que, s'il plaisait à Dieu, le lendemain ils seraient combattus. Ce même vendredi, le roi pria à souper auprès de lui tous les hauts princes qui étaient alors dans Abbeville ; le roi de Bohême premièrement, le comte d'Alençon son frère, le comte de Blois son neveu, le comte de Flandre, le duc de Lorraine, le comte d'Auxerre, le comte de Sancerre, le comte de Harcourt, messire Jean de Hainaut et foison d'autres. Et il fut ce soir-là en grand' récréation et en grand parlement d'armes, et pria après souper tous les seigneurs qu'ils fussent amis et courtois l'un pour l'autre, sans envie, sans haine et sans orgueil ; et chacun le lui promit.

Ledit roi attendait encore le comte de Savoie et messire Louis de Savoie son frère, qui devaient venir avec

bien mille lances de Savoisiens et de gens du Dauphiné; car ils avaient été ainsi mandés et retenus et payés de leurs gages pour trois mois, à Troyes en Champagne.



LXVII. — COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE DONNA A SOUPER A SES COMTES ET BARONS ; ET PUIS AU MATIN, LA MESSE OÛË, LUI ET SON FIS ET PLUSIEURS AUTRES REÇURENT LE CORPS DE NOTRE-SEIGNEUR ; ET COMMENT IL FIT ORDONNER SES BATAILLES.

CE vendredi, ainsi que je vous ai dit, le roi d'Angleterre se logea en pleins champs, lui et toute son armée, et se contentèrent de ce qu'ils avaient. Et ils avaient bien de quoi, car ils trouvèrent le pays gras et plantureux de tous vivres, de vins et de viandes, et aussi pour les besoins qui pouvaient advenir, de grandes provisions les suivaient à charroi. Ledit roi donna alors à souper aux comtes et aux barons de son armée, leur fit fort grand' chère, et puis leur donna congé d'aller reposer, ainsi qu'ils firent.

Cette même nuit, ainsi que je l'ai depuis ouï raconter, quand toutes ses gens furent partis d'auprès de lui, et qu'il fut demeuré auprès des chevaliers attachés à sa personne et de sa chambre, il entra en son oratoire, et fut là à genoux et en oraison devant son autel, en priant Dieu dévotement qu'il lui permit le lendemain, s'il combattait, de sortir de la besogne à son honneur. Après ses oraisons, vers minuit environ, il alla coucher ; et il se leva le lendemain assez matin comme de raison, et ouï la messe, ainsi que le prince de Galles son fils ; et ils communièrent ; et de la même manière la plus grand' partie de ses gens se confessèrent et se mirent en bon état.

Après les messes, le roi commanda à toutes gens de s'armer, et de sortir hors de leurs logis et d'aller

sur les champs en la propre place qu'ils avaient examinée le jour auparavant ; et ledit roi fit faire un grand parc près d'un bois derrière son armée, et là il fit mettre et retirer tous les chars et charrettes ; et il fit entrer dans ce parc tous les chevaux, et chaque homme d'armes et archer demeura à pied ; et il n'y avait en ce parc qu'une seule entrée.

Ensuite il fit faire et ordonner par son connétable et ses maréchaux trois batailles : en la première fut mis et ordonné son jeune fils le prince de Galles ⁽¹⁾, et pour demeurer auprès dudit prince furent élus le comte de Warwick, le comte de Hereford, messire Godefroy de Harcourt, messire Regnault de Cobham, messire Thomas Holland, messire Richard de Stafford, le sire de Man, le sire de la Ware, messire Jean Chandos, messire Barthélemy Burghersh, messire Robert de Nevill, messire Thomas Clifford, le sire de Bouchier, le sire de Latimer et plusieurs autres bons chevaliers et écuyers, que je ne sais pas tous nommer. Ils pouvaient être en la bataille du prince environ huit cents hommes d'armes et deux mille archers et mille brigands ⁽²⁾ y compris les Gallois. Cette bataille gagna donc les champs bien ordonnément, chaque seigneur sous sa bannière ou son pennon, et au milieu de ses gens.

Dans la seconde bataille étaient le comte de Northampton, le comte d'Arundel, le sire de Roos, le sire de Lucy, le sire de Willoughby, le sire de Basset, le sire de Saint-Aubin, messire Louis Thornton, le sire de Milleton, le sire de la Selle et plusieurs autres ; et en cette bataille ils étaient environ cinq cents hommes d'armes et douze cents archers.

1. Le prince de Galles, mieux connu plus tard sous le nom de Prince-Noir, avait alors seize ans.

2. On donnait le nom de *brigands* à des soldats armés à la légère, et dont l'armure défensive, une sorte de cotte de mailles, était appelée *brigandine*.

La troisième bataille fut au roi en personne, et grand'foison avec lui de bons chevaliers et écuyers. Il pouvait y avoir dans sa troupe environ sept cents hommes d'armes et deux mille archers. Quand ces trois batailles furent ordonnées et que chaque comte, baron et chevalier sut quelle chose il devait faire, le roi d'Angleterre monta sur un petit palefroi, un bâton blanc en sa main, accompagné de ses maréchaux, et puis alla au pas de rang en rang, en admonestant et priant les comtes, les barons et les chevaliers, qu'ils voulussent s'appliquer et penser à défendre son droit et à garder son honneur ; et il leur tenait ces langages en riant si doucement et de si joyeux accueil, que, si quelqu'un eût été tout découragé, celui-là eût pu se réconforter en l'écoutant et le regardant. Et quand il eut ainsi visité toutes ses batailles, et admonesté et prié ses gens de bien faire la besogne, il fut heure de haute tierce (1) ; il se retira alors en sa bataille, et ordonna que toutes gens mangeassent à leur aise et bussent un coup. Ainsi fut fait comme il l'ordonna ; et ils mangèrent et burent tout à loisir, puis emballèrent pots, barils et toutes leurs provisions sur leurs chariots, et revinrent en leurs batailles, ainsi qu'ils en avaient reçu l'ordre des maréchaux ; et ils s'assirent tous à terre, leurs bassinets et leurs arcs devant eux, en se reposant pour être plus frais et plus nouveaux quand leurs ennemis viendraient ; car telle était l'intention du roi d'Angleterre : qu'il attendrait là son adversaire le roi de France, et combattrait contre lui et ses forces.

1. Un peu plus de neuf heures du matin.



LXVIII. — COMMENT LE ROI DE FRANCE, LA MESSE
OUIE, PARTIT D'ABBEVILLE AVEC TOUTE SON ARMÉE ;
ET COMMENT IL ENVOYA QUATRE DE SES CHEVALIERS
POUR AVISER LES DISPOSITIONS DES ANGLAIS.

LE samedi le roi de France se leva assez matin et ouït la messe en son hôtel dans Abbeville, en l'abbaye de Saint-Pierre où il était logé, et ainsi firent tous les seigneurs, le roi de Bohême, le comte d'Alençon, le comte de Blois, le comte de Flandre, et tous les chefs des grands seigneurs qui étaient arrêtés dans Abbeville. Et sachez que le vendredi ils ne logèrent pas tous dans Abbeville, car ils n'eussent pu, mais dans les villages aux environs ; et il y en eut grand'foison à Saint-Riquier qui est une bonne ville fermée. Après le soleil levant, ce samedi, le roi de France partit d'Abbeville et sortit des portes ; et il y avait si grand'foison de gens d'armes, que ce serait merveille à imaginer. Ledit roi chevaucha alors tout doucement pour attendre ses gens, ayant le roi de Bohême et messire Jean de Hainaut en sa compagnie.

Quand le roi et sa grosse troupe furent éloignés de la ville d'Abbeville d'environ deux lieues, en approchant les ennemis, il lui fut dit :

— « Sire, il serait bon que vous fissiez veiller à ordonner vos batailles, et que vous fissiez passer devant toutes manières de gens de pied, de façon à ce qu'ils ne soient pas foulés par les gens de cheval ; et que vous envoyassiez trois ou quatre de vos chevaliers chevaucher en avant, pour aviser vos ennemis et savoir en quel état ils sont. »

Ces paroles plurent bien audit roi ; et il y envoya quatre fort vaillants chevaliers : le Moyne de Bâle, le seigneur de Noyers, le seigneur de Beaujeu et le seigneur d'Aubigny. Ces quatre chevaliers chevauchèrent si avant, qu'ils approchèrent de fort près les Anglais, et qu'ils purent bien aviser et imaginer une grand'partie

de leur affaire. Et les Anglais virent bien qu'ils étaient venus là pour les voir ; mais ils n'en firent pas semblant, et les laissèrent revenir en paix tout bellement.

Or ces quatre chevaliers revinrent en arrière vers le roi de France et les seigneurs de son conseil, qui chevauchaient le petit pas en les attendant ; ils s'arrêtèrent sur les champs sitôt qu'ils les virent revenir. Les susdits rompirent la presse et vinrent jusqu'au roi. Alors le roi demanda tout haut :

— « Seigneurs, quelles nouvelles ? »

Ils se regardèrent tous l'un l'autre, sans sonner mot, car nul ne voulait parler avant son compagnon, et ils se disaient l'un à l'autre : — « Seigneur, parlez au roi ; je ne parlerai pas avant vous. »

Là ils furent un moment en lutte, où nul ne voulait, par honneur, s'avancer pour parler. Finalement sortit de la bouche du roi l'ordre qu'il commanda au Moyne de Bâle (que l'on tenait alors pour l'un des plus valeureux et vaillants chevaliers du monde, et qui avait le plus travaillé de son corps) d'en dire son avis. Et ce chevalier était au roi de Bohême qui s'en tenait pour bien paré quand il l'avait auprès de lui.

LXIX. — COMMENT LE MOYNE DE BALE CONSEILLA AU
ROI DE FRANCE DE FAIRE ARRÊTER SES GENS PARMIL
LES CHAMPS ET D'ORDONNER SES BATAILLES.

SIRE, dit le Moyne de Bâle, je parlerai puisqu'il vous plaît, sous la correction de mes compagnons. Nous avons chevauché ; nous avons vu et considéré les dispositions des Anglais. Sachez qu'ils sont mis et arrêtés en trois batailles, bien et habilement, et ne font nul semblant de devoir fuir, mais vous attendent, à ce qu'ils montrent. Aussi je vous conseille, pour ma part, sauf toujours meilleur conseil, que vous fassiez arrêter

ici sur les champs et loger pour cette journée toutes vos gens. Car, avant que les derniers des nôtres puissent venir jusqu'à eux, et que vos batailles soient ordonnées, il sera tard ; et vos gens seront lassés et fatigués et sans arroi, et vous trouverez vos ennemis frais et nouveaux et tout préparés à savoir quelle chose ils doivent faire. Vous pourrez ainsi le matin ordonner plus mûrement et mieux vos batailles, et aviser en plus grand loisir par quel côté on pourra combattre vos ennemis ; car soyez tout sûr qu'ils vous attendront. »

Ce conseil et avis plut grandement bien au roi de France, et il commanda qu'il fût fait ainsi que ledit Moyne avait parlé (¹). Alors les deux maréchaux chevauchèrent, l'un devant, l'autre derrière, en disant et commandant aux bannerets :

— « Arrêtez bannières ! de par le roi, au nom de Dieu et de monseigneur Saint-Denis. »

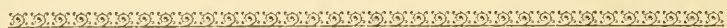
Ceux qui étaient les premiers s'arrêtèrent à ce premier ordre, et les derniers non pas, mais chevauchèrent toujours en avant ; et ils disaient qu'ils ne s'arrêteraient pas jusqu'à ce qu'ils fussent aussi avant que les premiers étaient. Et quand les premiers voyaient que les autres approchaient, ils chevauchaient en avant. Ainsi cette chose eut lieu par grand orgueil et par grand vanité, car chacun voulait dépasser son compagnon ; et la parole du vaillant chevalier ne put être crue ni entendue : ce dont il leur en advint grandement malheur,

1. « Des chevaliers expérimentés que le roi envoya examiner la position des ennemis, la trouvèrent formidable, et ne purent s'en taire. Quoiqu'ils vissent au roi le désir pressant de livrer bataille, ils lui conseillèrent d'attendre au lendemain. N'exposez pas, lui dirent-ils, vos troupes, fatiguées de trois lieues de marche, sous un soleil déjà brûlant, à des soldats frais, reposés, et parfaitement retranchés. — Convaincu par leurs raisons, le roi ordonna de faire arrêter l'avant-garde qui marchait déjà. » La première bataille fit halte, mais dans les autres on n'écoula pas les ordres donnés au nom du roi. Tous les seigneurs voulaient commander ; aucun ne voulait obéir. Tous les chevaliers excités par l'honneur ou les profits qu'ils se promettaient de la victoire, poussèrent en avant. De là la plus grande confusion, dont les Anglais surent facilement tirer parti.

ainsi que vous entendrez raconter assez tôt. Et le roi non plus ni ses maréchaux ne purent être maîtres de leurs gens, car il y avait si grandes gens et si grand nombre de grands seigneurs, que chacun voulait montrer là sa puissance.

Ils chevauchèrent donc en cet état, sans arroi et sans ordre, et si avant, qu'ils approchèrent leurs ennemis et qu'ils les virent en leur présence. Or ce fut un fort grand blâme pour les premiers, et mieux leur eût valu de se ranger à l'ordre du vaillant chevalier que de faire ce qu'ils firent; car, sitôt qu'ils virent leurs ennemis, ils reculèrent tout d'une masse et si désordonnément, que ceux qui étaient derrière s'en ébahirent et pensèrent que les premiers combattaient et qu'ils étaient déjà déconfits; et ils eurent bien alors la place d'aller en avant s'ils voulurent; et quelques-uns y allèrent, et les autres se tinrent cois.

Là il y avait sur les champs si grand peuple de gens de communes que c'était sans nombre; et les chemins en étaient tout couverts entre Abbeville et Crécy; et quand ils crurent approcher leurs ennemis, à trois lieues près ils tirèrent leurs épées et s'écrièrent: « *A la mort, à la mort!* » Et pourtant n'en voyaient-ils aucun.



LXX. — COMMENT LE ROI DE FRANCE COMMANDA A SES MARÉCHAUX DE FAIRE COMMENCER LA BATAILLE PAR LES GÉNOIS; ET COMMENT LESDITS GÉNOIS FURENT TOUS DÉCONFITS.

IL n'y a nul homme, fût-il présent à cette journée et eût-il eu bon loisir d'aviser et d'imaginer toute la besogne ainsi qu'elle alla, qui en sût ni pût imaginer ni raconter la vérité; et spécialement du côté des Français, tant il y eut pauvre arroi et ordre dans leurs rangs. Et ce que j'en sais, je l'ai su en grande partie

par les Anglais, qui virent bien leur situation, et aussi par les gens de messire Jean de Hainaut qui fut toujours auprès du roi de France.

Les Anglais, qui étaient rangés en trois batailles et qui étaient assis à terre tout bellement, sitôt qu'ils virent les Français approcher, se levèrent fort en ordre, sans nul effroi, et se rangèrent en leurs batailles, celle du prince tout devant, leurs archers mis en manière d'une herse, et les gens d'armes au fond de la bataille. Le comte de Northampton et le comte d'Arun-del et leurs gens, qui faisaient le second corps de bataille, se tenaient sur l'aile bien ordonnément, et tout prêts à secourir le prince, si besoin en était. Vous devez savoir que ces seigneurs, rois, ducs, comtes et barons français, ne vinrent pas jusque-là tous ensemble, mais l'un devant, l'autre derrière, sans arroi et sans ordre.

Quand le roi Philippe vint jusque sur la place où les Anglais étaient près de là arrêtés et ordonnés, et quand il les vit, le sang lui remua, car il les haïssait ; et il ne se serait alors nullement retenu ni abstenu de les combattre ; et il dit à ses maréchaux :

— « Faites passer nos Gênois devant et commencez la bataille, au nom de Dieu et de Monseigneur saint Denis. »

Là il y avait de ces dits Gênois arbalétriers environ quinze mille, qui eussent mieux aimé rien que de commencer alors la bataille ; car ils étaient durement las et fatigués d'avoir été à pied ce jour-là pendant plus de six lieues, tout armés, et d'avoir porté leurs arbalètes ; et ils dirent alors à leurs connétables ⁽¹⁾ qu'ils n'étaient pas alors en état de faire grand exploit de bataille. Ces paroles volèrent jusques au comte d'Alençon qui en fut durement courroucé et qui dit :

— « On se doit bien embarrasser d'une telle ribauidaille qui manque quand on en a besoin ! »

1. Leurs capitaines, chefs de leurs connétablies ou compagnies.

Pendant que ces paroles couraient et que ces Gênois reculaient et hésitaient, descendit du ciel une pluie si grosse et si épaisse que c'était merveille, et un tonnerre et des éclairs fort grands et fort horribles. Avant cette pluie, au-dessus des corps de batailles, avaient volé et démené le plus grand bruit du monde si grand' foison de corbeaux qu'ils étaient sans nombre. Et là quelques sages chevaliers disaient que c'était un signe de grand'bataille et de grand'effusion de sang.

Après toutes ces choses, l'air commença à s'éclaircir, et le soleil à luire bel et clair. Et les Français l'avaient droit dans l'œil et les Anglais par derrière. Quand les Gênois furent tous réunis et mis ensemble et qu'ils durent approcher de leurs ennemis, ils commencèrent à crier si haut que ce fut merveille, et ils le firent pour ébahir les Anglais : mais les Anglais se tinrent cois et jamais n'en firent semblant. Secondement ils crièrent encore ainsi, et puis allèrent un petit pas en avant : et les Anglais restaient tout cois sans bouger de leur place. Troisièmement encore ils crièrent fort haut et fort clair, et passèrent avant, et tendirent leurs arbalètes et commencèrent à tirer. Et ces archers d'Angleterre, quand ils virent cela, passèrent un pas en avant, et puis firent voler ces flèches de grand'façon qui entrèrent et descendirent si bien ensemble sur ces Gênois que ce semblait neige. Les Gênois qui n'avaient pas appris à trouver des archers tels que sont ceux d'Angleterre, quand ils sentirent ces flèches qui leur perçaient bras, têtes et bas-lèvres ⁽¹⁾, furent tantôt déconfits ; et plusieurs coupèrent les cordes de leurs arcs et d'autres les jetèrent à terre ; et ils se mirent ainsi au retour.

Entre eux et les Français il y avait une grande haie de gens d'armes, montés et parés fort richement,

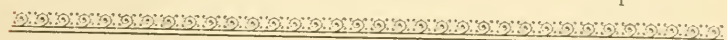
1. Le menton, ou mieux ici le bas du visage qui n'était point garanti par leurs chapeaux de fer. Nous disons encore *badévre*, qui est le même mot.

qui regardaient l'engagement des Gênois; si bien que, quand ceux-ci pensèrent retourner, ils ne purent; car le roi de France, par grand mécontentement, quand il vit leur pauvre contenance et qu'ils se déconfisaient ainsi, commanda et dit :

— « Or, tôt, tuez toute cette ribaudaille, car ils nous empêchent le chemin sans raison ⁽¹⁾. »

Là vous auriez vu des gens d'armes de tous côtés se jeter parmi eux et frapper sur eux, et plusieurs trébucher et choir au milieu d'eux qui jamais ne se relevèrent. Et toujours les Anglais tiraient dans la plus grande presse et ne perdaient rien de leurs traits; car ils empalaient et frappaient, parmi le corps ou parmi les membres, gens et chevaux qui tombaient là et trébuchaient à grand malheur; et ils ne pouvaient être relevés, si ce n'était par force et par grand secours de gens.

Ainsi se commença la bataille entre la Broye et Crécy en Ponthieu, ce samedi à l'heure de vêpres.



LXXI. — COMMENT LE ROI DE BOHÈME, QUI N'Y VOYAIT GOUTTE, SE FIT MENER EN LA BATAILLE ET Y FUT TUÉ LUI ET LES SIENS; ET COMMENT SON FILS LE ROI D'ALLEMAGNE S'ENFUIT.

LE vaillant et gentil roi de Bohême, qui s'appelait messire Jean de Luxembourg (car il était fils de l'empereur Henri de Luxembourg), entendit dire par ses gens que la bataille était commencée; car, bien qu'il fût là armé et en grand équipage, pourtant ne

1. On prête aussi ces paroles imprudentes au comte d'Alençon, frère du roi, qui commandait la seconde bataille. Les Gênois attaqués par les chevaliers français qui tentaient de les écraser, s'accrochèrent aux cavaliers, les renversèrent et les tuèrent à coups de coutelas. Une partie de l'armée était déjà défaite sans que les Anglais eussent eu besoin d'intervenir.

voyait-il goutte et était aveugle. Et il demanda aux chevaliers qui étaient auprès de lui comment se comportaient leurs gens. Ceux-ci lui en racontèrent la vérité et lui dirent :

— « Monseigneur, il en est ainsi et ainsi : tous les Gênois sont déconfits, et le roi a commandé de les tous tuer ; et toutefois il y a entre nos gens et eux si grand embarras que c'est merveille, car ils tombent et trébuchent l'un sur l'autre et nous empêchent très grandement. »

— « Ah ! répondit le roi de Bohême, c'est un mauvais signe pour nous. »

Alors il demanda après le roi d'Allemagne son fils, et dit :

— « Où est messire Charles, mon fils ? »

Ceux-ci répondirent :

— « Monseigneur, nous ne savons ; nous croyons bien qu'il est d'un autre côté et qu'il combat. »

Alors le roi dit à ses gens une grand' vaillance :

— « Seigneurs, vous êtes mes hommes, mes amis et mes compagnons ; à la journée d'aujourd'hui je vous prie et requiers très spécialement que vous me meniez si avant que je puisse fêrir un coup d'épée. »

Et ceux qui étaient auprès de lui, et qui aimaient son honneur et sa réputation, le lui accordèrent. Là était au frein de son cheval le Moyne de Bâle qui jamais ne l'eût quitté ; et non plus plusieurs chevaliers du comté de Luxembourg qui étaient tous auprès de lui : si bien que, pour acquitter leur promesse et pour qu'ils ne le perdissent pas dans la presse, ils se lièrent par les freins de leurs chevaux tous ensemble, et mirent le roi leur seigneur tout devant, pour mieux accomplir son désir ; et ainsi ils s'en allèrent sur leurs ennemis.

C'est bien la vérité que, de si grands gens d'armes et de si noble chevalerie et en telle foison que le roi

de France en avait là, il sortit très peu de grands faits d'armes ; car la bataille commença tard ; et aussi les Français étaient fort las et fatigués quand ils arrivèrent. Toutefois les vaillants hommes et les bons chevaliers chevauchaient toujours en avant pour leur honneur, et aimaient mieux mourir que si fuite vilaine devait leur être reprochée. Là étaient le comte d'Alençon, le comte de Blois, le comte de Flandre, le duc de Lorraine, le comte de Harcourt, le comte de Saint-Pol, le comte de Namur, le comte d'Auxerre, le comte d'Aumale, le comte de Sancerre, le comte de Saarbruck, et tant de comtes, de barons et de chevaliers, que c'est sans nombre.

Là était messire Charles de Bohême qui s'intitulait et signait déjà roi d'Allemagne, et qui en portait les armes, et qui vint en fort bon ordre jusqu'à la bataille ; mais, quand il vit que la chose allait mal pour eux, il en partit ; je ne sais pas quel chemin il prit. Le bon roi son père ne fit pas cela ; car il alla si avant sur ses ennemis, qu'il fêrit un coup d'épée, voire trois, voire quatre, et combattit fort vaillamment ; et ainsi firent tous ceux qui étaient avec lui pour l'accompagner ; et ils se servirent si bien, et se jetèrent si avant sur les Anglais, que tous y demeurèrent, et jamais nul n'en partit ⁽¹⁾. Et ils furent trouvés le lendemain sur la place autour de leur seigneur, et leurs chevaux tous attachés ensemble.

1. Cette mort héroïque du roi de Bohême et de ses compagnons peut donner une idée de la façon téméraire et folle dont on comprenait la bravoure à cette époque, et principalement dans l'armée française. Notre histoire est pleine de ces admirables mais trop inutiles exploits. Cette furie que l'on avait de se distinguer et de se précipiter au premier rang, nous a valu Courtrai, Crécy, Poitiers, Azincourt, tous nos désastres.

Le jeune prince de Galles s'empara après la bataille du cimier du roi de Bohême. Depuis ce temps les princes de Galles ont porté pour armes trois plumes, avec cette devise : *Ich dien*, je sers.



LXXII. — COMMENT MESSIRE JEAN DE HAINAUT
CONSEILLA AU ROI PHILIPPE QU'IL SE RETIRAT; ET COM-
MENT LE COMTE D'ALENÇON ET LE COMTE DE FLANDRE
COMBATTIRENT LONGUEMENT ET VAILLAMMENT.

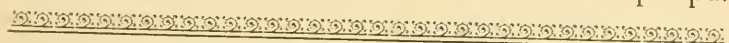
VOUS devez savoir que le roi de France avait grand' angoisse de cœur, quand il voyait ses gens déconfire ainsi et fondre l'un sur l'autre par une poignée de gens que les Anglais étaient; aussi en demanda-t-il conseil à messire Jehan de Hainaut qui était auprès de lui. Ledit messire Jehan de Hainaut lui répondit et dit :

— « Certes, sire, je ne saurais vous conseiller quel est pour vous le meilleur, si ce n'est que vous vous retiriez et mettiez en sûreté, car je n'y vois pas de remède; il sera bientôt tard et vous pourriez chevaucher sur vos ennemis et être perdu, tout aussi bien que parmi vos amis. »

Le roi qui était tout frémissant de colère et de mécontentement, ne répondit point alors, mais chevaucha encore un peu plus avant; et il lui sembla qu'il se voulait diriger vers son frère le comte d'Alençon dont il voyait les bannières sur une petite montagne; lequel comte d'Alençon descendit en fort bon ordre sur les Anglais et les vint combattre, et le comte de Flandre d'autre part. Je vous dis donc que ces deux seigneurs et leurs troupes s'en vinrent, en côtoyant les archers, jusques à la bataille du prince et là combattirent fort longuement et fort vaillamment; et volontiers le roi y fût venu s'il eût pu, mais il y avait une si grand'haie d'archers et de gens d'armes au devant, que jamais il ne put passer, car plus il avançait et plus ses rangs s'éclaircissaient.

Ce même jour, au matin, le roi Philippe avait donné audit messire Jehan de Hainaut un coursier noir, durement grand et beau, et messire Jehan l'avait donné à un sien chevalier, messire Thierry de Senzelles, qui

portait sa bannière. Il advint que le chevalier monté sur ce coursier, ayant devant lui la bannière de messire Jehan de Hainaut, transperça tous les rangs des Anglais; et, quand il en fut hors et de l'autre côté, au moment de retourner, il trébucha parmi un fossé, car il était durement blessé. Et il y eût été tué sans remède; mais son page, monté sur son cheval, l'avait suivi autour des batailles; et il le trouva dans un tel état qu'il gisait là et ne pouvait se relever. Il n'avait d'autre empêchement que d'être sans cheval; car les Anglais ne sortaient point de leurs batailles pour prendre ni grever personne. Alors le page mit pied à terre, et fit tant que son maître fut relevé et remonté: il lui rendit ce beau service. Et sachez que le sire de Senzelles ne revint pas en arrière par le même chemin qu'il avait pris; et aussi à vrai dire, il ne l'aurait pas pu.



LXXIII.—COMMENT CEUX DE LA BATAILLE DU PRINCE DE GALLES ENVOYÈRENT AU ROI D'ANGLETERRE POUR AVOIR DU SECOURS ; ET COMMENT LE ROI LEUR RÉPONDIT.

CETTE bataille faite ce samedi entre la Broye et Crécy fut fort cruelle et très horrible, et plusieurs faits d'armes y advinrent qui ne vinrent pas tous à connaissance; car quand la bataille commença, il était déjà fort tard. Cela fut nuisible plus qu'autre chose aux Français, car plusieurs gens d'armes, chevaliers et écuyers, vers la nuit, perdirent leurs maîtres et leurs seigneurs; aussi erraient-ils parmi les champs et tombaient souvent, en petit nombre, parmi les Anglais où aussitôt ils étaient entourés et occis; et nul n'était pris à rançon ni à merci, car ils l'avaient ainsi ordonné entre eux au matin, à cause du grand nombre de gens qu'ils savaient qui les suivaient. Le comte Louis de

Blois, neveu du roi Philippe et du comte d'Alençon, s'en vint avec ses gens sous sa bannière combattre les Anglais, et là il se comporta fort vaillamment, et ainsi fit le duc de Lorraine. Et plusieurs dirent que, si la bataille eût été aussi bien commencée au matin qu'elle le fut vers le soir, il y eût eu du côté des Français plusieurs dédommagements et grandes habiletés d'armes qui n'y furent point. Pourtant il y eut quelques chevaliers et écuyers français ou du côté des Français, tant Allemands que Savoisiens, qui rompirent par force d'armes la bataille des archers du prince, et qui vinrent jusqu'aux gens d'armes combattre à l'épée, main à main, fort vaillamment. Et là il y eut plusieurs grands exploits de faits ; et y furent très bons chevaliers, du côté des Anglais, messire Regnault de Cobham et messire Jean Chandos ; et aussi plusieurs autres que je ne puis pas nommer tous, car là auprès du prince était toute la fleur de la chevalerie d'Angleterre.

Et alors le comte de Northampton et le comte d'Arundel qui gouvernaient la seconde bataille et se tenaient sur l'aile, vinrent rafraîchir la bataille dudit prince ; et il en était bien besoin, car autrement elle eût eu beaucoup à faire. Et à cause du péril où se voyaient ceux qui gouvernaient et servaient le prince, ils envoyèrent un chevalier de leur troupe vers le roi d'Angleterre, qui se tenait plus haut sur la butte d'un moulin à vent, pour lui demander du secours.

Le chevalier, quand il fut venu jusques au roi, parla ainsi :

— « Monseigneur, le comte de Warwick, le comte de Hereford et messire Regnault de Cobham, qui sont auprès du prince votre fils, ont grandement à faire, et les Français les combattent fort aigrement ; c'est pourquoi ils vous prient que vous les veniez secourir, vous et votre corps de bataille, et que vous les aidiez à les ôter de

ce péril, car si l'effort que font les Français augmente ainsi, ils craignent que votre fils n'ait beaucoup à faire. »

Alors le roi répondit et demanda au chevalier qui s'appelait messire Thomas de Norwich :

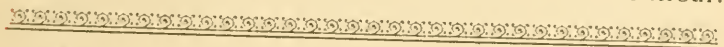
— « Messire Thomas, mon fils est-il mort, ou jeté à terre, ou si fort blessé qu'il ne se puisse aider ? »

Celui-ci répondit :

— « Nenni, Monseigneur, s'il plaît à Dieu ; mais il est en dur parti et aurait bien besoin de votre aide. »

— « Messire Thomas, dit le roi, retournez maintenant vers lui et vers ceux qui vous ont envoyé ici, et dites-leur, de par moi, qu'ils ne m'envoient plus requérir d'aujourd'hui, quelque aventure qui leur advienne, tant que mon fils sera en vie ; et dites-leur que je leur mande qu'ils laissent l'enfant gagner ses éperons ; car je veux, si Dieu l'a ordonné, que la journée soit sienne et que l'honneur lui en demeure, à lui et à ceux à la charge desquels je l'ai mis. »

Sur ces paroles le chevalier retourna à ses maîtres et leur raconta tout ce que vous avez ouï. Cette réponse les encouragea grandement, et ils se reprirent en eux-mêmes de ce qu'ils l'avaient envoyé là : aussi furent-ils meilleurs chevaliers qu'auparavant ; et ils y firent plusieurs grands exploits d'armes, ainsi qu'il apparut, car la place leur demeura à leur honneur.



LXXIV. — COMMENT LE COMTE DE HARCOURT, LE COMTE D'ALENÇON, LE COMTE DE FLANDRE, LE COMTE DE BLOIS, LE DUC DE LORRAINE ET PLUSIEURS AUTRES GRANDS SEIGNEURS FURENT DÉCONFITS ET MORTS.

ON doit bien croire et supposer que, là où il y avait tant de vaillants hommes d'armes, et si grand' multitude de peuple, et là où si grand' foison du côté des Français demeurèrent sur la place, on

doit bien croire qu'il y eut plusieurs grands exploits d'armes qui ne vinrent pas tous à la connaissance des gens. Il est bien vrai que messire Godefroy de Harcourt, qui était auprès du prince et dans sa bataille, eût volontiers pris peine et veillé à ce que le comte de Harcourt son frère eût été sauvé ; car il avait entendu raconter à quelques Anglais qu'on avait vu sa bannière, et qu'il était venu avec ses gens combattre contre les Anglais. Mais ledit messire Godefroy n'y put venir à temps ; et là ledit comte de Harcourt fut tué sur la place, et aussi le comte d'Aumale, son neveu. D'autre part le comte d'Alençon et le comte de Flandre combattaient fort vaillamment contre les Anglais, chacun sous sa bannière et au milieu de ses gens ; mais ils ne purent durer ni résister contre la puissance des Anglais, et ils furent occis là sur la place, et auprès d'eux grand' foison de bons chevaliers et écuyers dont ils étaient servis et accompagnés. Le comte Louis de Blois et le duc de Lorraine, son beau-frère, avec leurs gens et leurs bannières, combattaient d'autre part fort vaillamment et étaient cernés par une troupe d'Anglais et de Gallois qui ne prenaient personne à merci. Là ils firent de leurs corps plusieurs grands exploits d'armes, car ils étaient fort vaillants chevaliers et bons combattants ; mais toutefois leur prouesse ne leur valut rien, car ils demeurèrent sur la place, ainsi que tous ceux qui étaient auprès d'eux. Aussi furent tués le comte d'Auxerre qui était fort vaillant chevalier, et le comte de Saint-Pol, et tant d'autres que ce serait merveille à rappeler.



LXXV. — COMMENT LE ROI DE FRANCE PARTIT, LUI
CINQUIÈME DE BARONS SEULEMENT, DE LA BATAILLE
DE CRÉCY, EN SE LAMENTANT ET PLAIGNANT SES GENS.

SUR le soir tout tard, ainsi que le jour tombait, partit le roi Philippe, tout découragé (il y avait bien raison) lui cinquième de barons seulement. C'étaient messire Jean de Hainaut, le premier et le plus proche du roi, le sire de Montmorency, le sire de Beaujeu, le sire d'Aubigny et le sire de Montsault (1). Ainsi ledit roi chevaucha tout en se lamentant et plaignant ses gens, jusques au château de la Broye. Quand il vint à la porte, il la trouva fermée et le pont levé, car il était tout à fait nuit, et il faisait fort brun et fort épais. Alors le roi fit appeler le châtelain (2), car il voulait entrer dedans. Il fut appelé et s'avança sur les guérites, et demanda tout haut :

— « Qui est là qui heurte à cette heure ? »

Le roi Philippe qui entendit la voix, répondit et dit :

— « Ouvrez, ouvrez, châtelain ; c'est l'infortuné roi de France ! (3) »

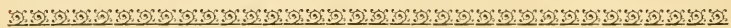
Le châtelain sauta aussitôt en avant, car il reconnut la parole du roi de France, et il savait bien déjà que les leurs étaient déconfits, par quelques fuyards qui étaient passés sous le château. Il abaissa donc le pont et ouvrit la porte. Alors le roi entra dedans avec toute sa troupe. Ils furent là jusques à minuit ; et le roi n'eut pas conseil d'y demeurer ni de s'y enfermer. Il but un

1. Quelques historiens nomment le sire de Montfort au lieu du sire de Montsault, et le comte de la Marche au lieu de Jean de Hainaut. Pour ce qui est de celui-ci, Froissart doit être dans le vrai ; il est généralement fort bien informé de tout ce qui touche au comte de Hainaut, à son fils et à son frère.

2. Il se nommait Robert de Grandcamp.

3. Le fameux mot : « Ouvrez, c'est la fortune de France, » paraît controuvé. Les imprimés antérieurs à l'édition de Buchon n'ont point suivi la leçon des meilleurs manuscrits de Froissart qui portent tous : c'est l'infortuné roi de France.

coup, et ainsi firent ceux qui étaient avec lui ; et puis ils partirent et sortirent du château, et montèrent à cheval et prirent pour les mener des guides qui connaissaient le pays. Ils se mirent en chemin environ à minuit, et chevauchèrent tant, que, au point du jour, ils entrèrent en la bonne ville d'Amiens. Là le roi s'arrêta et se logea en une abbaye, et dit qu'il n'irait pas plus avant jusqu'à ce qu'il sût la vérité sur ses gens, lesquels y étaient demeurés et lesquels s'étaient échappés. Or nous retournerons à la déconfiture de Crécy et à l'ordonnance des Anglais.



LXXVI. — ICI EST DIT COMMENT MESSIRE JEAN DE HAINAUT FIT PARTIR LE ROI DE FRANCE DE LA BATAILLE, COMME PAR FORCE.

VOUS devez savoir que la déconfiture et la perte pour les Français fut très grande et très horrible, et qu'il y demeura sur les champs beaucoup de nobles et vaillants hommes, ducs, comtes, barons et chevaliers, par la mort desquels le royaume de France fut depuis très affaibli d'honneur, de puissance et de conseil. Et sachez que si les Anglais eussent chassé, ainsi qu'ils firent à Poitiers, il en fût encore demeuré beaucoup plus, et le roi de France lui-même. Mais non ; car le samedi jamais ils ne partirent de leurs rangs pour chasser après les fuyards, mais ils restèrent là où ils étaient, gardant leur place, et se défendaient contre ceux qui les assaillaient. Et tout cela sauva le roi de France d'être pris ; car le dit roi demeura sur la place, assez près de ses ennemis, si longtemps, ainsi qu'il est dit ci-dessus, qu'il était fort tard quand il en partit ; et il n'avait à ce départ avec lui pas plus de soixante hommes, des uns et des autres. Et alors messire Jean de Hainaut le prit par le frein — car il

était là pour le garder et le conseiller ; et déjà il l'avait remonté une fois, car en tirant on avait tué au roi son cheval ⁽¹⁾ — et lui dit :

— « Sire, venez-vous-en ; il est temps. Ne vous perdez pas si simplement. Si vous avez perdu cette fois-ci, vous regagnerez une autre. »

Et ledit messire Jean de Hainaut l'emmena comme par force.

Je dois vous dire que ce jour-là les archers d'Angleterre portèrent grand secours à ceux de leur parti ; car plusieurs disent que c'est par leur tir que la besogne s'acheva, bien qu'il y eût bien quelques vaillants chevaliers de leur côté qui combattirent vaillamment de leurs mains, et qui y firent beaucoup de belles habiletés d'armes. Mais on doit bien sentir et connaître que les archers y firent beaucoup ; car par leur tir, dès le commencement, furent déconfits les Gênois qui étaient bien quinze mille, ce qui leur fut un grand avantage : car très grand'foison de gens d'armes richement armés et parés et bien montés, ainsi que l'on se montait alors, furent déconfits et perdus par la faute des Gênois, qui trébuchaient parmi eux, et s'embarrassaient tellement qu'ils ne se pouvaient relever et remettre. Et là, parmi les Anglais, il y avait des pillards et ribauds, Gallois et gens du pays de Cornouailles, qui poursuivaient les gens d'armes et les archers ; ils portaient de grandes coutilles, et venaient au milieu de leurs gens d'armes et de leurs archers qui leur ouvraient la voie, et trouvaient ces gens en ce danger : comtes, barons, chevaliers et écuyers. Alors ils les tuaient sans merci, quelque grands seigneurs qu'ils fussent. De cette façon il y en eut ce

1. Philippe s'était laissé emporter par son ardeur. Au lieu de rester à l'arrière-garde, d'assurer et d'organiser la retraite, il se lança dans la mêlée. Il eut un cheval tué sous lui, et fut blessé à la gorge et à la cuisse.

soir là plusieurs perdus et tués. Ce fut pitié et dommage; et le roi d'Angleterre fut depuis courroucé de ce qu'on ne les avait pas pris à rançon : car il y eut grand'quantité de seigneurs morts ⁽¹⁾.

LXXVII. — COMMENT, LE DIMANCHE AU MATIN, APRÈS LA DÉCONFITURE DE CRÉCY, LES ANGLAIS DÉCONFIRENT CEUX DE ROUEN ET DE BEAUVAIS.

QUAND la nuit, ce samedi, fut toute venue, et qu'on n'entendit plus ni crier, ni appeler, ni nommer aucune enseigne ni aucun seigneur, les Anglais pensèrent avoir la place pour eux et avoir déconfit leurs ennemis. Alors ils allumèrent en leur camp grand'foison de fallots et de tortis ⁽²⁾, parce qu'il faisait fort brun ; et alors descendit le roi Édouard, qui de tout ce jour n'avait pas encore mis son bassinet, et il vint avec toute sa bataille en fort bon ordre vers le prince son fils. Il lui donna l'accolade et l'embrassa et lui dit :

— « Beau fils, Dieu vous donne bonne persévérance ! Vous êtes mon fils, car aujourd'hui loyalement vous vous êtes acquitté ; et vous êtes digne de tenir royaume. »

Le prince à cette parole s'inclina tout bas et s'humilia en honorant le roi son père ; ce fut raison.

Vous devez savoir que grand'liesse de cœur et grand'joie furent là parmi les Anglais, quand ils virent et sentirent que la place leur était demeurée et que la

1. La perte fut énorme du côté des Français. Un auteur contemporain l'évalue à trente mille hommes, parmi lesquels douze cents chevaliers, et onze princes. Froissart donne aussi les mêmes chiffres. Mentionnons ici, bien que notre auteur n'en parle pas, l'opinion qui veut que ce soit à Crécy que parut pour la première fois de l'artillerie. On dit que les re-tranchements anglais étaient garnis de canons, ce qui ne contribua pas peu à la défaite des Français.

2. Torches faites de paille tordue.

journée avait été pour eux. Aussi ils tinrent cette aventure pour belle et à grand'gloire, et en louèrent et remercièrent les sages hommes fort grandement ; et par plusieurs fois, pendant cette nuit, remercièrent Notre-Seigneur qui leur avait envoyé une telle grâce.

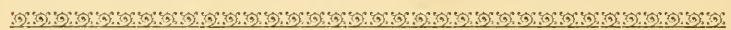
Ils passèrent ainsi cette nuit sans nulle réjouissance ; car le roi d'Angleterre ne voulait pas qu'aucun en fit. Quand ce vint au dimanche au matin, il fit grand'brume, et telle qu'à peine pouvait-on voir à la longueur d'un arpent de terre. Alors partirent de l'armée, par l'ordre du roi et de ses maréchaux, environ cinq cents hommes d'armes et deux mille archers, pour chevaucher et savoir s'ils trouveraient quelques Français qui se seraient rassemblés.

Ce dimanche au matin, étaient partis d'Abbeville et de Saint-Riquier en Ponthieu les gens des communes de Rouen et de Beauvais qui ne savaient rien de la déconfiture qui avait été faite le samedi. Ils trouvèrent à leur rencontre, à mauvaise étrenne pour eux, ces Anglais qui chevauchaient, et se jetèrent au milieu d'eux, et pensèrent d'abord que c'étaient de leurs gens. Aussitôt que les Anglais les reconnurent, ils leur coururent sus de grand'manière ; et là derechef il y eut grand'bataille et dure ; et ces Français furent tantôt déconfits et mis en chasse, et ne tinrent aucune contenance. Il y en eut ainsi de tués sur les champs, tant près des haies que sous les buissons, ainsi qu'ils fuyaient, plus de sept mille ; et s'il eût fait clair, il n'en eût jamais échappé pied.

Assez tôt après, en une autre troupe, furent rencontrés par ces Anglais l'archevêque de Rouen et le grand prieur de France, qui ne savaient rien non plus de la déconfiture, et qui avaient entendu dire que le roi ne combattrait pas avant ce dimanche ; et ils pensèrent que ces Anglais étaient de leurs gens. Aussi se

dirigèrent-ils vers eux, et aussitôt les Anglais les envahirent et les assaillirent de grand'volonté. Et là il y eut derechef grand'bataille et dure, car ces deux seigneurs étaient pourvus de bonnes gens d'armes ; mais ils ne purent longuement résister aux Anglais, et furent tantôt déconfits et presque tous morts. Peu se sauvèrent ; et y furent tués les deux chefs qui les menaient, et jamais il n'y eut un homme pris à rançon.

Ainsi chevauchèrent pendant cette matinée ces Anglais, cherchant aventures. Ils trouvèrent et rencontrèrent plusieurs Français qui s'étaient fourvoyés le samedi, et qui avaient cette nuit couché sur les champs et qui ne savaient nulles nouvelles de leur roi ni de leurs conducteurs. Ils entrèrent donc en pauvre étreinte pour eux, quand ils se trouvèrent au milieu des Anglais ; car ils n'en avaient nulle merci et mettaient tout à l'épée. Et il me fut dit que, des communautés et des gens de pied des cités et des bonnes villes de France, il y en eut de tués, ce dimanche au matin, plus de quatre fois que le samedi où eut lieu la grosse bataille.



LXXVIII. — COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE FIT
CHERCHER LES MORTS POUR EN SAVOIR LE NOMBRE, ET
FIT ENTERRER LES CORPS DES GRANDS SEIGNEURS.

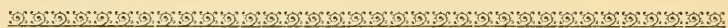
LE dimanche, ainsi que le roi d'Angleterre sortait de la messe, revinrent les chevaucheurs et les archers qui avaient été envoyés pour découvrir le pays et savoir si aucune assemblée et réunion des Français se faisait. Ils rapportèrent au roi tout ce qu'ils avaient vu et trouvé et lui dirent bien qu'il n'y avait nulle apparence. Alors le roi eut conseil qu'il enverrait chercher les morts pour savoir quels seigneurs étaient demeurés là. Deux fort vaillants chevaliers furent donc ordonnés pour aller là, et en leur compagnie trois hérauts pour

reconnaître leurs armes, et deux clercs pour écrire et enregistrer les noms de ceux qu'ils trouveraient. Les deux chevaliers furent messire Regnault de Cobham et messire Richard de Stafford. Ils partirent donc d'auprès du roi et de son logis, et se mirent en peine de voir et visiter tous les morts. Ils en trouvèrent si grand'foison qu'ils en furent tout émerveillés, et cherchèrent le plus justement qu'ils purent en tous les champs pendant ce jour-là jusqu'au soir bien tard. Au soir, comme le roi d'Angleterre devait aller souper, les deux chevaliers susnommés retournèrent vers le roi, et firent juste rapport de tout ce qu'ils avaient vu et trouvé. Ils dirent que onze chefs de princes étaient demeurés sur la place, quatre-vingts bannerets, douze cents chevaliers d'un écu (¹), et environ trente mille hommes d'autres gens. Le roi d'Angleterre, le prince son fils et tous les seigneurs louèrent grandement Dieu et de bon cœur, de la belle journée qu'il leur avait envoyée, et de ce qu'une poignée de gens qu'ils étaient au regard des Français eussent ainsi déconfit leurs ennemis. Et, spécialement, le roi d'Angleterre et son fils plaignirent longuement la mort du vaillant roi de Bohême, et le louèrent grandement, ainsi que ceux qui étaient demeurés auprès de lui.

Ils s'arrêtèrent encore là cette nuit, et le lundi au matin, ils ordonnèrent de partir ; et ledit roi d'Angleterre, par pitié et grâce, fit prendre et ôter de dessus le champ de bataille tous les corps des grands seigneurs qui étaient demeurés là, et les fit porter en un monastère près de là, qui s'appelle Montenay, et ensevelir en sainte terre ; et il fit savoir à ceux du pays qu'il donnait une trêve de trois jours pour chercher sur le champ de Crécy et ensevelir les morts ; et puis ils chevauchèrent outre vers Montreuil-sur-Mer ; et ses

1. Ceux qui servaient de leur personne, n'ayant aucune suite ni charge de gens d'armes.

maréchaux coururent vers Hesdin, et brûlèrent tout environ, mais audit château ils ne purent rien faire de mal, car il était très fort et bien gardé. Ils se logèrent ce lundi sur la rivière d'Hesdin, du côté qui regarde Blangy, et le lendemain ils passèrent outre et chevauchèrent vers Boulogne. Ils brûlèrent en chemin la ville de Saint-Josse et le Neuf-châtel, et puis Étaples et Rue et tout le pays du Boulonnais ; et passèrent entre les bois de Boulogne et la forêt de Hardelot, et vinrent jusques à la grosse ville de Wissant. Là se logèrent ledit roi et le prince et toute l'armée, et s'y rafraîchirent un jour ; et le jeudi ils en partirent et vinrent devant la forte ville de Calais.

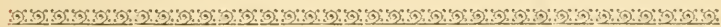


LXXIX. — COMMENT LE ROI DE FRANCE FUT COURROUCÉ AU SUJET DES SEIGNEURS DE SON SANG QUI ÉTAIENT MORTS DANS LA BATAILLE ; ET COMMENT IL VOULUT FAIRE PENDRE MESSIRE GODEMAR DU FAY.

QUAND le roi Philippe fut parti de la Broye, ainsi qu'il est dit ci-dessus, avec fort peu de gens, il chevaucha tant cette nuit, que le dimanche, au point du jour, il vint en la bonne ville d'Amiens, et là se logea en l'abbaye du Gard. Quand le roi fut arrêté là, les barons et les seigneurs de son conseil qui demandaient après lui, s'y arrêtèrent aussi, à mesure qu'ils venaient. Ledit roi ne savait pas encore la grand'perte des nobles et des prochains de son sang qu'il avait perdus. Ce dimanche au soir on lui en dit la vérité. Alors il regretta grandement messire Charles son frère, comte d'Alençon, son neveu le comte de Blois, son beau-frère le bon roi de Bohême (¹), le

1. Le roi de Bohême, Jean de Luxembourg, n'était pas le beau-frère de Philippe de Valois. Une double alliance les unissait cependant l'un à l'autre. Charles, depuis empereur, fils de Jean de Luxembourg, avait épousé une des sœurs de Philippe ; et le duc de Normandie, fils de Philippe, avait épousé Bonne de Luxembourg, fille du roi de Bohême.

comte de Flandre, le duc de Lorraine et tous les barons et les seigneurs, l'un après l'autre. Et je vous dis que messire Jean de Hainaut était alors auprès de lui, et celui en qui il avait la plus grand'confiance, et lequel rendit un fort beau service à messire Godemar du Fay; car le roi était fort courroucé contre lui; si bien qu'il voulait le faire pendre, et il l'eût fait sans faute, n'eût été ledit messire Jean de Hainaut qui lui brisa sa colère et excusa ledit messire Godemar. Et la cause était que le roi disait qu'il s'était malheureusement acquitté de garder le passage de Blanchetache, et que, par sa mauvaise garde, les Anglais étaient passés outre en Ponthieu, par quoi il avait reçu cette perte et ce grand dommage. Au propos du roi s'inclinaient bien quelques-uns de son conseil, qui eussent bien voulu que ledit messire Godemar l'eût payé; et ils l'appelaient traître: mais le gentil chevalier l'excusa, et avec raison partout; car, comment aurait-il pu avoir défendu et résisté à la puissance des Anglais, quand toute la fleur de France n'y avait rien pu faire? Alors le mécontentement du roi se passa le mieux qu'il put, et il fit faire les obsèques de ses proches, l'un après l'autre, et puis partit d'Amiens et donna congé à toutes manières de gens d'armes, et retourna vers Paris. Et déjà le roi d'Angleterre avait assiégé la forte ville de Calais.



LXXX. — COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE MIT LE SIÈGE DEVANT CALAIS.

DE la ville de Calais était capitaine un gentil chevalier de Bourgogne et vaillant aux armes, qui s'appelait messire Jean de Vienne. Avec lui étaient plusieurs bons chevaliers d'Artois et du comté de Guines, tels que messire Arnould d'Audrehem, messire Jean de Surie, messire Baudouin de Belleborne,

messire Geoffroy de la Motte, messire Pepin de Were, et plusieurs autres chevaliers et écuyers, lesquels s'en acquittèrent très loyalement, ainsi que vous entendrez raconter dans la suite.

Quand le roi d'Angleterre fut venu premièrement devant la ville de Calais (¹), comme quelqu'un qui désirait beaucoup la conquérir, il l'assiégea par grand' manière et de bonne ordonnance, et fit bâtir et ordonner, entre la ville et la rivière et le pont de Nieulay, des hôtels et maisons, et les fit charpenter de gros madriers, et il fit couvrir ces maisons, qui étaient assises et rangées par rues bien et joliment, de paille et de genêts, comme s'il eût dû demeurer là dix ou douze ans ; car telle était son intention : qu'il n'en partirait pas, par hiver ni par été, jusqu'à ce qu'il l'eût conquise, quelque temps et quelque peine qu'il y dût mettre ou prendre. Et il y avait en cette ville neuve du roi toutes les choses nécessaires qu'il fallait à une armée, et plus encore, et place ordonnée pour tenir marché le mercredi et le samedi ; et là étaient merceries, boucheries, halles de drap et de pain et de toutes autres nécessités ; et on pouvait aisément avoir tout pour son argent ; et tout cela leur venait tous les jours, par mer, d'Angleterre et aussi de Flandre, dont ils étaient secourus de vivres et de marchandises. Avec tout cela, les gens du roi d'Angleterre couraient fort souvent sur le pays, dans le comté de Guines, dans le pays de Théroutanne, et jusques aux portes de Saint-Omer et de Boulogne ; et ils conquéraient et ramenaient en leur camp grand'foison de butin, dont ils étaient rafraichis et ravitaillés. Et le roi ne faisait pas assaillir par ses gens ladite ville de Calais, car il savait bien qu'il y perdrait sa peine et qu'il se travaillerait en vain. Mais il épargnait ses gens et son artillerie, et disait qu'il les affamerait, quelque long temps qu'il y

1. Le 30 août 1346.

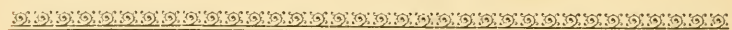
dût mettre, à moins que le roi Philippe de France derechef ne le vint combattre et faire lever le siège.

Quand messire Jean de Vienne, qui était capitaine de Calais, vit que le roi d'Angleterre s'arrangeait et s'aménageait pour tenir le siège là, et que c'était tout sérieusement, il fit une ordonnance dans la ville de Calais, telle, que toutes manières de menues gens qui n'avaient point de provisions, quittassent la ville sans attendre. Ainsi quittèrent la ville et en partirent, un mercredi au matin, tant hommes que femmes et qu'enfants, plus de dix-sept cents. Et ils passèrent parmi l'armée du roi d'Angleterre. Et il leur fut demandé pourquoi ils quittaient la ville. Ils répondirent qu'ils n'avaient pas de quoi vivre. Alors le roi leur fit la grâce de les laisser passer et d'aller parmi son armée en sûreté, et leur fit à tous et à toutes donner à dîner bien et largement, et après dîner deux esterlins : laquelle grâce et aumône on vanta beaucoup comme belle : ce fut bien raison.

LXXXI. — COMMENT, PENDANT LE SIÈGE DEVANT CALAIS, IL Y EUT MANTES BELLES ESCARMOUCHES PAR MER ET PAR TERRE, D'UN CÔTÉ ET D'AUTRE.

LE siège se tint longuement devant Calais, et il y advint beaucoup de grandes aventures et de belles prouesses, d'un côté et d'autre, par terre et par mer ; lesquelles je ne pourrais pas nommer, et dont je ne saurais écrire ni raconter la quatrième partie ; car le roi de France avait fait établir si bonnes gens d'armes, et si nombreux, parmi les forteresses qui sont et qui étaient pour ce temps sur les marches des comtés de Guines, d'Artois et de Boulogne, et autour de Calais ; et tant de Gênois et de Normands et d'autres mariniers sur mer, que les Anglais qui voulaient sortir dehors, à cheval ou à pied, pour aller fourrager

ou quérir aventure, ne le faisaient pas facilement, mais trouvaient souvent des rencontres dures et fortes. Et il y avait aussi souvent plusieurs combats aux palissades et escarmouches autour des portes et sur les fossés, dont on ne partait point sans morts et sans blessés. Un jour les uns perdaient, l'autre jour c'étaient les autres, ainsi qu'on voit souvent advenir en telles besognes. Aussi le roi d'Angleterre et son conseil s'étudiaient nuit et jour à faire des engins et instruments pour mieux presser et contraindre ceux de Calais ; et ceux de Calais s'étudiaient à faire le contraire, et faisaient tant à l'encontre, que ces engins et instruments ne leur portaient nul dommage. Et rien ne les grevait ni ne pouvait les grever autant que la famine ; et nulles provisions ne leur pouvaient venir, excepté en fraude, et par deux mariniers qui étaient maîtres et conducteurs de tous les autres ; lesquels on nommait, l'un Marant et l'autre Mestriel ; et ils demeuraient à Abbeville. Par ces deux mariniers ceux de Calais étaient souvent secourus en fraude, car ils s'aventuraient hardiment. Et ils se mirent par plusieurs fois en grand péril, et beaucoup de fois furent poursuivis et presque pris et attrapés entre Boulogne et Calais ; mais toujours ils échappaient ; et ils firent mourir et noyer maints Anglais, pendant ce siège devant Calais.



LXXXII. — COMMENT LES COMMUNES DE FLANDRE S'ACCORDÈRENT AU MARIAGE DU COMTE DE FLANDRE ET DE LA FILLE DU ROI D'ANGLETERRE ; ET LE ROI DE FRANCE VOULUT QU'IL EUT LA FILLE DU DUC DE BRABANT.

TOUT cet hiver le roi d'Angleterre demeura avec toute son armée assiégeant la forte ville de Calais ; et il y advint grand'foison de merveilleuses aventures d'une part et d'autre, et presque chaque

jour. Et toujours, pendant ce siège, le dit roi avait en grand'imagination de tenir les communautés de Flandre en amitié ; car il était d'avis qu'avec elles il pourrait plus aisément en venir à son intention. Il envoyait donc souvent vers elles grandes promesses ; et leur disait et faisait dire que, s'il pouvait en venir à son intention de prendre Calais, il leur recouvrerait sans aucun doute Lille et Douai et leurs dépendances ; si bien que par telles promesses les Flamands s'émurent (en cette saison où le roi d'Angleterre était encore en Normandie, et pendant le voyage qu'il fit pour venir à Crécy et à Calais) et vinrent mettre le siège devant Béthune. Leur capitaine était alors messire Oudart de Renty, car il était banni de France ; et ils tinrent un fort grand siège devant la dite ville, et la contraignirent beaucoup par assauts. Mais il y avait dedans en garnison, de par le roi de France, quatre bons chevaliers qui la gardèrent très bien et y veillèrent : messire Geoffroy de Charny, messire Eustache de Ribeaumont, messire Baudouin Zonnekin et messire Jean de Landas. La dite ville de Béthune fut si bien défendue et veillée, que les Flamands n'y conquièrent rien, mais s'en retournèrent en Flandre, sans rien faire. Néanmoins, quand le roi d'Angleterre fut venu devant Calais, il ne cessa pas d'envoyer vers les communautés de Flandre de grands messages, et de faire de grandes promesses pour avoir leur amitié et abattre l'opinion du roi Philippe qui les pressait très fort de se retirer à son amour. Et le roi d'Angleterre eût vu volontiers que le jeune comte Louis de Flandre, qui n'avait pas quinze ans d'âge ⁽¹⁾, eût voulu épouser sa fille Isabelle. Et le dit roi négocia tant, que les dites communautés de Flandre s'y accordèrent entièrement, ce dont le roi d'Angleterre fut fort réjoui, car il lui semblait que, par

1. Louis de Mâle, devenu comte de Flandre après la mort de son père Louis 1^{er} de Nevers, tué à Crécy.

ce mariage et par ce moyen, il s'aiderait plus pleinement des Flamands ; et il semblait aussi aux Flamands que, s'ils étaient d'accord avec le roi d'Angleterre et les Anglais, ils pourraient bien résister aux Français, et que l'amour du roi d'Angleterre leur était plus nécessaire et plus profitable que l'amour du roi de France. Mais leur seigneur, qui avait été nourri parmi les royaux de France et y demeurait encore, ne s'y voulait point accorder, et disait franchement que jamais il n'aurait pour femme la fille de celui qui avait tué son père. D'autre part, le duc Jean de Brabant négociait alors fortement pour que ce jeune comte de Flandre voulût prendre sa fille pour femme ; et il lui promettait qu'il le ferait jouir pleinement du comté de Flandre, par douceur ou autrement : et le dit duc faisait entendre au roi de France que, si ce mariage de sa fille se faisait, il ferait tant, que tous les Flamands seraient de son accord et contraires au roi d'Angleterre. Alors, par telles promesses, le roi Philippe s'accorda au mariage de Brabant.

Quand le duc de Brabant eut l'accord du roi de France, il envoya aussitôt grands messages en Flandre vers les plus importants bourgeois des bonnes villes, et leur fit dire et démontrer tant de belles raisons colorées, que les conseillers des bonnes villes mandèrent le jeune comte leur seigneur, et lui firent dire et savoir qu'il voulût venir en Flandre et user de leur conseil, et qu'ils seraient ses bons et loyaux sujets, et qu'ils lui rendraient et délivreraient toutes ses justices et juridictions et ses droits en Flandre, de même, et plus encore, que jamais aucun comte n'avait eu.

Le jeune comte eut conseil qu'il l'essayerait : il vint donc en Flandre et y fut reçu à grand'joie, et de grands dons et beaux présents lui furent présentés de par les bonnes villes. Tout aussitôt que le roi d'Angleterre sut ces nouvelles, il envoya en Flandre le comte

de Northampton, le comte d'Arundel et le seigneur de Cobham, qui parlementèrent et négocièrent tant avec les communautés de Flandre, qu'ils aimèrent mieux que leur seigneur prit pour femme la fille du roi d'Angleterre que la fille du duc de Brabant. Et ils prièrent affectueusement leur jeune seigneur, et lui démontrèrent plusieurs belles raisons pour l'attirer (et qui seraient merveille à rappeler); et si bien que les bourgeois qui venaient pour le duc de Brabant n'osaient dire le contraire. Mais le jeune comte Louis n'y voulait aucunement consentir, quelques paroles et quelques raisons qu'on lui dit; et il disait toujours que jamais il n'aurait pour femme la fille de celui qui lui avait tué son père, dût-on lui donner la moitié du royaume d'Angleterre.

Quand les Flamands entendirent cela, ils dirent que leur seigneur était trop Français, et qu'il était mal conseillé, et qu'il ne leur ferait jamais de bien, puisqu'il ne voulait pas croire leur conseil. Alors ils le prirent et le mirent en prison courtoise; et lui dirent bien que jamais il n'en sortirait s'il ne croyait leur avis.

Et ils disaient bien :

— « Si monseigneur son père n'eût pas tant aimé les Français, mais eût cru notre conseil, il eût été le plus grand seigneur des chrétiens, et il eût recouvré Lille, Douai, Béthune et Orchies, et serait encore en vie. »



LXXXIII. — COMMENT LE COMTE DE FLANDRE, QUI LONGUEMENT AVAIT ÉTÉ EN PRISON EN FLANDRE, FIANÇA LA FILLE DU ROI D'ANGLETERRE; ET COMMENT IL S'ÉVADA DE CHEZ LES FLAMANDS ET S'ENFUIT EN FRANCE.

CELA demeura ainsi quelque espace de temps, et le roi d'Angleterre tint toujours son siège devant Calais, et tint grand' et noble cour le jour de Noël.

Or revenons au propos dont je parlais tout à l'heure, du jeune comte de Flandre et des Flamands. Longuement le jeune comte fut en la puissance de ceux de Flandre, et en prison courtoise; mais il lui en ennuyait, car il n'avait point appris cela. Finalement il changea d'avis; je ne sais s'il le fit par ruse ou par bonne volonté; mais il dit à ses gens qu'il croirait leur conseil, car plus de biens lui pouvaient venir d'eux que de nul autre pays. Ces paroles réjouirent beaucoup les Flamands; ils le mirent aussitôt hors de prison et lui laissèrent une partie de ses amusements, comme d'aller en rivière⁽¹⁾, et à cela il était fort enclin. Mais il avait toujours de bonnes gardes, afin qu'il ne leur échappât point ou ne fût pas enlevé, et qui avaient entrepris de le garder, sur leurs têtes. Ces gardes étaient entièrement de la faveur du roi d'Angleterre, et le guettaient de si près qu'à peine pouvait-il aller où il avait besoin. Cette chose dura jusqu'à ce que le jeune comte de Flandre eût promis à ses gens qu'il prendrait volontiers pour femme la fille du roi d'Angleterre. Et ainsi les Flamands le signifièrent au roi et à la reine qui se tenaient devant Calais, leur mandant qu'ils voulussent venir en l'abbaye de Bergues et là amener leur fille; car ils y amèneraient leur seigneur, et là se conclurait ce mariage.

Vous devez savoir que le roi et la reine furent grandement réjouis de ces nouvelles, et dirent que les Flamands étaient de bonnes gens. Par accord de toutes les parties, une journée fut donc assignée pour être à Bergues sur la mer, entre Neuport et Gravelines. Là vinrent les plus notables hommes et les plus authentiques des bonnes villes de Flandre, en grand état et puissance; et ils y amenèrent leur jeune seigneur qui courtoisement s'inclina devant le roi et la reine d'An-

1. Chasser aux oiseaux de marais.

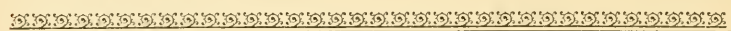
gleterre, qui déjà étaient venus en très grand équipage. Le roi d'Angleterre prit ledit comte par la main droite fort doucement, et le fêta en lui parlant; et puis s'excusa de la mort de son père, et dit que, tout le jour de la bataille de Crécy et aussi le lendemain, jamais il ne vit le comte de Flandre son père, ni n'en entendit parler. Le jeune comte, par semblant, se contenta de cette excuse. Et puis il fut parlé du mariage; et il y eut là certains articles de traités faits, projetés et accordés entre le roi d'Angleterre et le jeune comte Louis et le pays de Flandre, sur grandes considérations et alliances, et qu'on promit et jura toutes de tenir. Là ledit comte jura et fiança madame Isabelle, fille du roi d'Angleterre, et promit de l'épouser. Cette journée du mariage fut reculée jusqu'à une autre fois qu'on aurait plus grand loisir; et les Flamands retournèrent en Flandre, en y ramenant leur seigneur; et fort aimablement ils partirent d'auprès du roi d'Angleterre et de la reine et de leur conseil. Le roi fit de même vis-à-vis d'eux et s'en retourna devant Calais.

Ainsi demeurèrent les choses en cet état. Et le roi d'Angleterre se pourvut et fit pourvoir si grandement, que ce serait merveille à raconter, pour tenir cette fête très somptueusement; et aussi de beaux et riches joyaux pour donner et partager le jour des noces; et aussi la reine, qui s'en voulait bien acquitter, et qui, en honneur et en largesse, surpassa toutes les dames de son temps.

Le jeune comte de Flandre, qui était revenu en son pays parmi ses gens, allait toujours en rivière, et montrait par semblant que ce mariage avec les Anglais lui plaisait grandement. Les Flamands s'en tenaient pour tout assurés, et il n'y avait pas sur lui aussi grand surveillance qu'auparavant. Ils ne connaissaient pas encore bien l'intention de leur seigneur; car, quelque semblant qu'il montrât au dehors, il avait au dedans le cœur tout

français, ainsi qu'il le prouva par ses œuvres. Car, un jour, il était allé voler en rivière (et c'était dans la même semaine où il devait épouser la susdite demoiselle d'Angleterre), et son fauconnier jeta un faucon après le héron, et le comte lança aussi un faucon. Ces deux faucons se mirent en chasse, et le comte après, ainsi que pour les leurrer, en disant : « Hoie ! hoie ! » ; et quand il fut un peu éloigné et qu'il eut l'avantage du terrain, il piqua son cheval des éperons et s'en alla toujours en avant, sans se retourner, de telle manière que ses gardes le perdirent. Ledit comte s'en vint en Artois, et là fut en sûreté ; et puis il vint en France, vers le roi Philippe et les Français, auxquels il raconta ses aventures, et comment, par grand subtilité, il était échappé de ses gens et des Anglais. Le roi de France en eut grand'joie et dit qu'il avait très bien travaillé, et autant en dirent les Français ; et d'autre part les Anglais dirent qu'il les avait trahis.

Mais pour cela le roi d'Angleterre ne laissa pas de tenir les Flamands en amour, car il savait bien que le comte n'avait pas fait cela par leur conseil ; et ils en étaient fort courroucés, et il crut assez facilement l'excuse qu'ils en firent.



LXXXIV. — COMMENT MESSIRE ROBERT DE NAMUR
VINT AU SIÈGE DEVANT CALAIS, ET COMMENT IL DEVINT
HOMME DU ROI D'ANGLETERRE.

EN ce temps que le siège se tenait devant Calais, plusieurs barons et chevaliers de Flandre, de Brabant, de Hainaut et d'Allemagne, venaient voir le roi et la reine ; et nul n'en partait sans grand profit, car le roi et la reine étaient si pleins et si affairés ⁽¹⁾

1. Si remplis d'honneur. Littéralement, *remplis jusqu'au faîte*.

d'honneur, qu'ils donnaient tout ; et par cette vertu ils acquirent la grâce et renommée de tout honneur. En ce temps était nouvellement revenu en le comté de Namur, du voyage de Prusse et du Saint-Sépulcre, ce gentil et vaillant chevalier, messire Robert de Namur ; et le sire de Spontin l'avait fait chevalier en Terre-Sainte. Messire Robert pour ce temps était fort jeune et n'avait pas encore été prié ⁽¹⁾ par un roi ni par un autre ; toutefois il était plus enclin à être Anglais que Français, pour l'amour de messire Robert d'Artois son oncle que le roi d'Angleterre avait beaucoup aimé. Il s'avisa donc qu'il viendrait devant Calais voir le roi et la reine d'Angleterre et les seigneurs qui étaient là. Il s'ordonna selon cet avis, et se mit en bon équipage et riche, ainsi qu'il allait toujours en cheminant et comme il lui appartenait. Il fit tant par ses journées, qu'il vint au siège de Calais, honorablement accompagné de chevaliers et d'écuyers, et se présenta au roi qui le reçut joyeusement, et aussi le fit madame la reine. Il entra grandement en leur amour et en leur grâce, à cause de ce qu'il portait le nom de messire Robert, son oncle, que jadis ils avaient tant aimé, et auprès de qui ils avaient trouvé grand conseil. Ledit messire Robert de Namur devint alors homme féodal au roi d'Angleterre, et ledit roi lui donna trois cents livres à l'esterlin de pension par an, pour être payés à Bruges, et les lui assigna sur ses coffres. Depuis ledit messire Robert se tint auprès du roi et de la reine, au siège devant Calais, jusqu'à ce que la ville fut gagnée, ainsi que vous entendrez raconter dans la suite.

1. Il n'avait été prié d'entrer au service d'aucun roi.



LXXXV. — COMMENT CEUX DE LA ROCHE-DERRIEN
TOURNÈRENT AUX ANGLAIS ; ET COMMENT CHARLES
DE BLOIS, AVEC GRAND'FOISON DE GENS D'ARMES, Y
MIT LE SIÈGE.

JE me suis longuement tenu de parler de monseigneur Charles de Blois, duc de Bretagne pour ce temps, et de la comtesse de Montfort ; mais ç'a été à cause des trêves qui furent convenues devant la cité de Vannes, lesquelles furent fort bien gardées ; et, les trêves durant, chacune des parties jouit assez paisiblement de ce qu'elle tenait auparavant. Sitôt qu'elles furent passées, ils commencèrent à guerroyer fortement, et le roi de France à secourir messire Charles de Blois son neveu, et le roi d'Angleterre la comtesse de Montfort, ainsi qu'il le lui avait promis et qu'il en était convenu. Et étaient venus en Bretagne, de par le roi d'Angleterre, deux fort grands et fort vaillants chevaliers partis du siège de Calais avec deux cents hommes d'armes et quatre cents archers : c'étaient messire Thomas d'Agworth et messire John de Hartwell ; et ils demeurèrent auprès de la dite comtesse en la ville de Hennebont.

Avec eux il y avait un chevalier breton bretonnant, fortement vaillant et bon homme d'armes, qui s'appelait messire Tanguy du Chastel. Souvent ces Anglais et ces Bretons faisaient des chevauchées et des sorties contre les gens de messire Charles de Blois, et sur le pays qui se rangeait de son parti ; et de même les gens de messire Charles sur ces Anglais. Une fois les uns perdaient, une autre fois les autres ; et le pays était par ces gens d'armes couru, gâté et pillé et rançonné ; et tout cela les pauvres gens le payaient. Or il advint un jour que ces trois allèrent assiéger une bonne et forte ville qu'on appelle la Roche-Derrien ; et ils avaient assemblé grand' foison de gens d'armes à cheval et

de soudoyers à pied, et la firent assaillir fortement et raidement. Mais ceux de la ville et du château se défendirent vaillamment, si bien qu'ils ne perdirent rien.

En la garnison il y avait un capitaine au nom de messire Charles de Blois, écuyer, et qui s'appelait Tassart de Guines, habile homme d'armes durement. Or, il y eut tel malheur que les trois parts de la ville étaient plus anglais de cœur que français. Ils prirent donc leur capitaine, et dirent qu'ils le tueraient, s'il ne tournait pas avec eux aux Anglais. Tassart redouta la mort, et dit qu'il ferait ce qu'ils voudraient. Là-dessus ils le laissèrent aller et commencèrent à traiter avec les susdits chevaliers anglais. Finalement, il y eut tel traité, qu'ils tournèrent au parti de la comtesse de Montfort, et ledit Tassart demeura, comme auparavant, capitaine de ladite ville; et, quand les Anglais en partirent pour retourner vers Hennebont, ils lui laissèrent grand' foison de gens d'armes et d'archers, pour aider à garder ladite forteresse.

Quand messire Charles de Blois sut ces nouvelles : que la Roche-Derrien était devenue anglaise, il fut durement courroucé, et dit et jura que cela ne demeurerait pas ainsi. Il manda partout les seigneurs de son parti en Bretagne et en Normandie, et fit un grand amas de gens d'armes en la cité de Nantes, et tant, qu'ils furent bien seize cents armures de fer et douze mille hommes de pied ; et il y avait bien quatre cents chevaliers, et, parmi ces quatre cents, vingt-trois banerets.

Ledit messire Charles partit de Nantes avec tous ses gens, et ils firent tant qu'ils vinrent devant la Roche-Derrien. Ils assiégèrent toute la ville et le château aussi, et firent dresser devant de grands engins qui tiraient nuit et jour et qui faisaient beaucoup de mal à ceux de la ville. Ils envoyèrent aussitôt des messagers vers la comtesse de Montfort, en remon-

trant comment ils étaient contraints et assiégés, et ils requéraient qu'on les secourût ; car on le leur avait promis s'ils étaient assiégés.

La comtesse et les trois chevaliers, pour leur honneur, ne les eussent jamais abandonnés. Ladite comtesse envoya donc ses messagers où elle pensait avoir des gens, et fit tant, qu'elle eut en peu de temps mille armures de fer et huit mille hommes de pied. Elle les mit tous sous la conduite et en la garde de ces trois chevaliers susnommés, qui les reçurent hardiment et volontiers, et qui lui dirent au départ qu'ils ne reviendraient jamais, à moins que la ville et le château ne fussent désassiégés, ou bien qu'ils demeureraient tous en la peine. Puis ils se mirent en chemin et s'en allèrent de ce côté en grand' hâte, et firent tant, qu'ils vinrent assez près de l'armée de messire Charles de Blois. Quand messire Thomas d'Agworth, messire John de Hartwell et messire Tanguy du Chastel, et les autres chevaliers qui étaient assemblés là furent venus à deux lieues près de l'armée des Français, ils se logèrent sur une rivière, dans l'intention de livrer bataille le lendemain ; et quand ils furent logés et mis à repos, messire Thomas d'Agworth et messire John de Hartwell prirent environ la moitié de leurs gens, et les firent armer et monter à cheval tout tranquillement, et puis ils partirent.

Et droit à l'heure de minuit ils se jetèrent dans l'armée de messire Charles de Blois, sur l'un des côtés. Ils y firent grand dommage, et tuèrent et abattirent grand' foison de gens ; et ils demeurèrent si longtemps en ce faisant, que toute l'armée fut assemblée et toutes manières de gens armés, et ces Anglais ne purent partir sans bataille. Là ils furent entourés et combattus et refoulés durement et âprement, et ils ne purent supporter le choc des Français. Messire Thomas d'Agworth y fut pris et fort douloureusement blessé,

et ledit messire John de Hartwell se sauva le mieux qu'il put avec une partie de ses gens ; mais la plus grand' partie y demeurèrent morts ou prisonniers. Ainsi ledit messire John retourna tout déconfit à ses autres compagnons qui étaient logés sur la rivière ; et il trouva messire Tanguy du Chastel et les autres auxquels il raconta son aventure ; ce dont ils furent fort émerveillés et ébahis, et ils eurent conseil qu'ils se délogeraient et se retireraient à Hennebont.



LXXXVI. — COMMENT, PAR LE CONSEIL DE MESSIRE GARNIER DE CADOU DAL, FUT PRIS MESSIRE CHARLES DE BLOIS ET TOUTE SON ARMÉE DÉCONFITE DEVANT LA ROCHE-DERRIEN.

CETTE heure et en cet état, pendant qu'ils étaient en grand conseil de déloger, vint là, de par la comtesse, un chevalier qui s'appelait messire Garnier, sire de Cadoudal, avec cent armures de fer, et il n'avait pas pu venir plus tôt. Sitôt qu'il sut la chose et le parti où ils étaient, et comment ils avaient perdu par leur entreprise, il leur donna un nouveau conseil. Et il ne fut effrayé de rien, et dit à messire John et à messire Tanguy :

— « Or tôt, armez-vous et faites armer vos gens, et faites monter à cheval qui cheval a ; et qui n'en a point, qu'il vienne à pied ; car nous irons voir nos ennemis. Et je ne doute pas, du moment qu'ils se tiennent pour tout rassurés, que nous ne les déconfisions et que nous ne recouvrions nos dommages et nos gens. »

Ce conseil fut cru ; et ils s'armèrent, et ils dirent que derechef ils tenteraient l'aventure. Ceux qui étaient à cheval partirent donc tous les premiers, et ceux à pied les suivaient. Et ils s'en vinrent, environ au soleil levant, se jeter dans l'armée de messire Charles, où

tous dormaient et reposaient, et ne pensaient plus avoir de troubles. Ces Bretons et ces Anglais du parti de la comtesse commencèrent à se hâter et à abattre tentes et pavillons, à tuer et à découper gens, et à les mettre en grand méchef ; et ils furent si surpris (car ils ne faisaient point de guet), que jamais ils ne se purent aider. Là il y eut grand' déconfiture sur les gens de messire Charles de Blois, et tués plus de deux cents chevaliers et bien quatre mille d'autres gens, et pris ledit messire Charles de Blois et tous les barons de Bretagne et de Normandie qui étaient avec lui, et rescous (¹) messire Thomas d'Agworth et tous leurs compagnons.

Jamais si belle aventure n'advint à gens d'armes, que celle qui advint là aux Anglais et aux Bretons de déconfire en une matinée tant de nobles gens. On le leur doit bien tourner à grand' prouesse et à grand exploit d'armes.

Ainsi fut pris messire Charles de Blois par les gens du roi d'Angleterre et de la comtesse de Montfort, et toute la fleur de son pays avec lui ; et il fut amené au château d'Hennebont, et le siège fut levé devant la Roche-Derrien. Là, la guerre de la comtesse de Montfort fut grandement embellie ; mais toujours résistèrent les villes, les cités et les forteresses de messire Charles de Blois : car madame sa femme, qui s'appelait duchesse de Bretagne, reprit la guerre de grand' volonté. Ainsi la guerre en Bretagne fut entre ces deux dames.

Vous devez savoir que, quand ces nouvelles vinrent devant Calais au roi d'Angleterre et aux barons, ils en furent grandement réjouis, et regardèrent l'aventure comme fort belle pour leurs gens.

Maintenant nous parlerons du roi Philippe et de son conseil et du siège de Calais.

1. Délivrés.

LXXXVII. — COMMENT LE ROI DE FRANCE FIT SON
MANDEMENT POUR COMBATTRE LE ROI D'ANGLETERRE;
ET COMMENT LES FLAMANDS MIRENT LE SIÈGE DEVANT
LA VILLE D'AIRE ET BRULÈRENT LE PAYS AUX
ENVIRONS ; ET COMMENT LE ROI DE FRANCE VINT
DEVANT CALAIS.

LE roi Philippe de France qui sentait ses gens de Calais durement contraints et pressés selon ce qu'il était informé, et qui voyait que le roi d'Angleterre ne s'en partirait point avant de les avoir conquis, était grandement courroucé. Il s'avisa donc et dit qu'il les voulait secourir, et combattre le roi d'Angleterre, et lever le siège s'il pouvait. Il commanda par tout son royaume que tous chevaliers et écuyers fussent, à la fête de la Pentecôte, en la cité d'Amiens ou près de là. Ce mandement et commandement du roi de France s'étendit par tout son royaume. Nul n'osa n'y pas venir et n'être pas là où il était mandé, au jour de la Pentecôte ou bientôt après. Et notamment le roi y fut et tint là sa cour solennelle audit jour, et beaucoup de princes et de hauts barons auprès de lui ; car le royaume de France est si grand, et il y a tant de bonne et noble chevalerie et écuyerie, qu'il n'en peut être dégarni.

Là étaient le duc de Normandie, son fils aîné, le duc d'Orléans, son fils puîné, le duc Eudes de Bourgogne, le duc de Bourbon, le comte de Foix, messire Louis de Savoie, messire Jean de Hainaut, le comte d'Armagnac, le comte de Forez, le comte de Valentinois et tant de comtes et barons, que ce serait merveille à raconter. Quand tous furent venus et assemblés à Amiens et de là à la frontière, le roi de France eut plusieurs conseils, savoir par quel côté il pourrait courir sus et combattre ses ennemis, et il eût volontiers vu que les passages de Flandre lui eussent été ouverts. Il eût alors envoyé vers Gravelines une partie de ses gens pour rafraîchir ceux de Calais et pour combattre

les Anglais de ce côté bien et aisément. Le roi envoya en Flandre de grands messages pour traiter avec les Flamands sur cette affaire. Mais le roi d'Angleterre avait alors tant de bons amis en Flandre, que jamais ils ne lui eussent octroyé cette courtoisie.

Quand le roi vit qu'il n'en pourrait venir à bout, il ne voulut pas pour cela laisser son entreprise, ni mettre en négligence les bonnes gens de la ville, et il dit qu'il se porterait en avant du côté de Boulogne. Le roi d'Angleterre qui se tenait là au siège, et qui était tenu tout le temps, ainsi que vous savez, et à grands frais, étudiait nuit et jour comment il pourrait le plus contraindre et forcer ceux de Calais ; car il avait bien ouï dire que son adversaire, le roi Philippe, faisait un grand amas de gens d'armes et qu'il le voulait venir combattre, et il sentait la ville de Calais si forte, que, quelques assauts et escarmouches que lui et ses gens y faisaient, il ne la pouvait conquérir : ce à quoi il songeait et imaginait souvent. Mais la chose du monde qui plus le réconfortait, c'était qu'il sentait la ville de Calais mal pourvue de vivres. Toujours est-il que pour leur enlever encore et clore le passage de la mer, il fit faire et charpenter un château haut et grand, de longues poutres, et le fit faire si fort et si bien crénelé, qu'on n'y pouvait faire du mal ; et il fit asseoir ledit château droit sur la rive de la mer, et le fit pourvoir fort bien d'espringales, de bombardes et d'arcs à tour ⁽¹⁾ et d'autres instruments ; et y établit dedans quarante hommes d'armes et deux cents archers qui gardaient le hâvre et le port de Calais ; si près, que rien n'y pouvait entrer ni sortir que tout ne fût

1. Les *espringales* étaient des sortes de balistes dont on se servait à cette époque pour lancer de grosses pierres. Les *arcs à tour* ou à rouet se tendaient au moyen d'une rouelle, comme leur nom l'indique, et lançaient ainsi des traits plus gros, et plus loin qu'on ne pouvait faire en bandant un arc ordinaire.

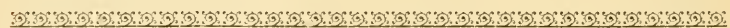
confondu. Ce fut la chose qui fit le plus de contrariétés à ceux de Calais, et qui les fit plus tôt affamer.

En ce temps le roi d'Angleterre exhorta tant les Flamands avec lesquels le roi de France voulait traiter, comme il est dit ci-dessus, qu'ils sortirent hors de Flandre bien cent mille, et s'en vinrent mettre le siège devant la bonne ville d'Aire, et brûlèrent tout le pays de là environ : Saint-Venant, Merville, La Gorgue, Estelle, Laventie, et une frontière qu'on appelle la Loève, et jusques aux portes de Saint-Omer et de Thérouanne. Et s'en vint donc le roi de France loger en la cité d'Arras, et envoya grand'foison de gens d'armes devant les garnisons d'Artois, et spécialement son connétable messire Charles d'Espagne ⁽¹⁾ à Saint-Omer ; car le comte d'Eu et de Guines qui avait été connétable de France, était prisonnier en Angleterre, ainsi que vous savez.

Quand les Flamands furent retirés et qu'ils eurent couru les basses frontières dans le pays de la Loève, le roi de France s'avisa qu'il s'en irait avec son armée devant Calais pour lever le siège, s'il pouvait aucunement, car il sentait messire Jean de Vienne et ses compagnons et les bonnes gens de Calais durement étreints ; et il avait bien ouï dire et raconter comment on leur avait clos le passage de la mer, pour laquelle cause la ville était en péril d'être perdue. Ledit roi se mit donc en mouvement et partit de la cité d'Arras et prit le chemin d'Hesdin, et fit tant qu'il y vint ; et son armée avec les bagages tenait bien trois grandes lieues de pays. Quand le roi se fut reposé un jour à Hesdin, il vint l'autre à Blangy, et là s'arrêta pour savoir quel chemin il ferait. Il eut le conseil d'aller tout le chemin qu'on appelle d'Alquines. Il se mit donc en route, et tous ses gens après, et il avait bien deux cent mille

1. Charles d'Espagne ne fut fait connétable que quatre ans plus tard, après la mort du comte d'Eu et de Guines.

hommes, des uns et des autres. Le roi et ses gens passèrent parmi le comté de Fauquembergues et s'en vinrent droit sur le mont de Sangate, entre Calais et Wissant ; et chevauchaient ces Français, tous armés au clair, ainsi que pour tantôt combattre, bannières déployées ; et c'était grand'beauté à voir et considérer leur puissant ordre, ni on ne se pouvait lasser de les regarder. Quand ceux de Calais qui s'appuyaient et étaient sur les murs les virent premièrement poindre et apparaître sur le mont de Sangate, et leurs bannières et pennons ventiler, ils eurent grand'joie et pensèrent certainement être bientôt désassiégés et délivrés : mais quand ils virent qu'on se logeait, ils furent plus courroucés que devant, et cela leur sembla un petit signe.



LXXXVIII. — COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE FIT
TIRER SES NAVIRES SUR LE PASSAGE DES DUNES, ET
BIEN GARNIR ET DÉFENDRE CE PASSAGE CONTRE LES
FRANÇAIS.

OR je vous dirai ce que le roi d'Angleterre fit et avait déjà fait. Quand il sut que le roi de France venait avec une si grande armée pour le combattre et pour désassiéger la ville de Calais qui lui avait coûté tant d'argent, de gens et de peine de son corps, comme il savait bien qu'il avait ladite ville si astreinte et menée qu'elle ne pouvait longuement tenir, il lui venait à grand'contrariété qu'il lui en fallait partir ainsi. Ledit roi avisa donc et imagina que les Français ne pouvaient venir ni approcher son armée ni la ville de Calais, que par l'un des deux passages : ou par les dunes sur le rivage de la mer, ou plus haut, là où il y avait grand'foison de fossés et de tourbières et de marais ; et il n'y avait sur ce chemin qu'un seul pont par

où on pût passer, et on l'appelait le pont de Nieulay. Ledit roi fit tirer toutes ses nefes et ses vaisseaux par devers les dunes, et bien garnir et fournir de bombardes, d'arbalètes, d'archers et d'espringales, et de telles choses par quoi l'armée des Français ne pût ni osât passer par là. Il fit loger le comte Derby, son cousin, sur ledit pont de Nieulay, à grand'foison de gens d'armes et d'archers, afin que les Français n'y pussent passer, à moins de passer parmi les marais qui sont impossibles à traverser. Entre le mont Sangate et la mer de l'autre côté devers Calais, il y avait une haute tour que trente-deux archers anglais gardaient, occupant le passage des dunes, et ils l'avaient à leur avis durement fortifiée de grands doubles fossés.

Quand les Français furent logés sur le mont de Sangate, ainsi que vous avez ouï, les gens des communautés aperçurent cette tour ; alors s'avancèrent ceux de Tournay qui étaient bien quinze cents, et allèrent de grand'volonté de ce côté. Quand ceux qui étaient dedans les virent approcher, ils tirèrent sur eux et en blessèrent quelques-uns. Quand les compagnons de Tournay virent cela, ils furent tout courroucés, et se mirent de grand'volonté à assaillir cette tour et ces Anglais, et passèrent par force outre les fossés, et vinrent jusqu'à la butte de terre et au pied de la tour, à pics et à hoyaux. Là il y eut dur assaut et grand, et beaucoup de ceux de Tournay blessés ; mais pour cela ne se retinrent-ils pas d'assaillir, et firent tant que, par force et par grand exploit de corps, ils conquirent cette tour ; et furent morts tous ceux qui étaient dedans, et la tour abattue et renversée. De quoi les Français tinrent ce fait à grand'prouesse.



LXXXIX. — COMMENT LE ROI DE FRANCE, VOYANT QU'IL NE POUVAIT TROUVER PASSAGE POUR VENIR A CALAIS, MANDA AU ROI D'ANGLETERRE QU'IL LUI DONNAT PLACE POUR LE COMBATTRE.

QUAND l'armée des Français se fut logée sur le mont de Sangate, le roi de France envoya les maréchaux, le seigneur de Beaujeu et le seigneur de Saint-Venant, pour regarder et aviser comment et par où son armée pourrait plus aisément passer pour approcher les Anglais et les combattre. Ces deux seigneurs, maréchaux de France pour le temps, allèrent partout regarder et considérer les passages et les détroits, et puis s'en retournèrent au roi, et lui dirent à brève parole qu'ils ne pouvaient aviser qu'il pût aucunement approcher les Anglais, sans perdre ses gens davantage. Ainsi demeura la chose ce jour-là et la nuit en suivant.

Le lendemain, après la messe, le roi Philippe envoya de grands messagers, par le conseil de ses hommes, au roi d'Angleterre; et les messagers passèrent, par le congé du comte Derby, au pont de Nieulay; et ce furent messire Geoffroy de Chagny, messire Eustache de Ribamont, messire Guy de Nesle et le sire de Beaujeu. En passant et en chevauchant cette forte voie, ces quatre seigneurs avisèrent bien et considérèrent le fort passage, et comment le pont était bien gardé. On les laissa passer paisiblement tout outre, car le roi d'Angleterre l'avait ainsi ordonné, et durement en passant, prisèrent l'ordre et l'ordonnance du comte Derby et de ses gens, qui gardaient ce pont parmi lequel ils passèrent; et tant chevauchèrent qu'ils vinrent jusques au roi d'Angleterre qui bien était pourvu de grand'baronnie auprès de lui. Bientôt tous quatre mirent pied à terre, et passèrent en avant et vinrent jusques au roi et s'inclinèrent; le roi les accueil-

lit, ainsi qu'il convenait de faire. Là s'avança messire Eustache de Ribamont à parler pour tous, et dit :

— « Sire, le roi de France nous envoie par devers vous et vous signifie qu'il est ici venu et arrêté sur le mont de Sangate pour vous combattre; mais il ne peut ni voir ni trouver moyen comment il puisse venir jusques à vous; pourtant en a-t-il grand désir pour désassiéger sa bonne ville de Calais. Aussi a-t-il fait aviser et regarder par ses maréchaux comment il pourrait venir jusques à vous; mais c'est chose impossible. Donc il verrait volontiers que vous voulussiez mettre ensemble quelques-uns de votre conseil, et il mettrait quelques-uns du sien, et, par leur avis, aviser place là où on se pût combattre; et de ce sommes-nous tous chargés de vous dire et requérir. »

Le roi d'Angleterre qui bien entendit cette parole, fut tantôt conseillé et avisé de répondre, et répondit et dit :

— « Seigneurs, j'ai bien entendu ce que vous me requérez de par mon adversaire qui tient mon droit héritage à tort, dont il me peine; aussi dites-lui de par moi, s'il vous plaît, que je suis ici et y ai demeuré près d'un an; ce qu'il a bien su, et y fût bien venu plus tôt s'il eût voulu. Mais il m'a laissé demeurer ici si longuement, que j'y ai grosièrement dépensé du mien; et je pense y avoir tant fait, que assez brièvement je serai sire de la ville et du château de Calais. Donc, je ne suis pas conseillé de tout faire à son désir et à son aise, ni d'éloigner ce que j'ai tant désiré et payé. Ainsi dites-lui que, si lui ni ses gens ne peuvent passer par là, qu'ils regardent autour pour chercher la voie. »

Les barons et messagers du roi de France virent bien qu'ils n'emporteraient pas d'autre réponse; aussi ils prirent congé. Le roi leur donna congé et les fit escorter jusques outre ledit pont de Nieulay; et s'en revinrent en leur camp, et rapportèrent au roi tout

ainsi et les propres paroles que le roi d'Angleterre avait dites. De laquelle réponse le roi fut tout courroucé, car il vit bien qu'il lui fallait perdre la forte ville de Calais et qu'il n'y pouvait remédier par nul moyen (1).

XC. — COMMENT LE PAPE CLÉMENT ENVOYA DEUX CARDINAUX POUR TRAITER DE LA PAIX ENTRE LES DEUX ROIS, ET COMMENT LE ROI PHILIPPE PARTIT ET CONGÉDIA TOUS SES GENS.

PENDANT que le roi de France était sur le mont de Sangate et qu'il étudiait comment et par quel tour il pourrait combattre les Anglais qui s'y étaient fortifiés, vinrent deux cardinaux en son camp, envoyés en légation de par le pape Clément qui régnait pour ce temps. Ces deux cardinaux se mirent en grand' peine tantôt d'aller d'un camp à l'autre, et volontiers ils eussent vu que le roi d'Angleterre eût rompu son siège, ce qu'il n'aurait jamais fait. Toutefois sur certains articles et traités d'accord et de paix, ils négocièrent tant, qu'un répit fut pris entre ces deux rois et leurs gens; et ils mirent par leurs conseils quatre seigneurs de chaque partie qui devaient ensemble parlementer de paix. De la partie du roi de France y furent le duc de Bourgogne, le duc de Bourbon, messire Louis de Savoie et messire Jean de Hainaut; et, du côté des Anglais, le comte Derby, le comte de Northampton, messire Regnault de Cobham et messire Gautier de Mauny. Et les deux cardinaux étaient traiteurs et intermédiaires allant de l'un à l'autre. Ainsi furent tous ces seigneurs, pendant trois jours, la majeure partie du

1. Bréquigny rapporte dans ses mémoires sur la ville de Calais une lettre d'Édouard, adressée non pas, comme le dit Buchon, à l'archevêque d'York, mais bien à l'archevêque de Canterbury, et dans laquelle Édouard prétend avoir accepté le défi du roi de France. Selon le roi d'Angleterre, Philippe aurait évité le combat par une retraite précipitée.

jour ensemble, et mirent en avant plusieurs projets et exhortations, desquels nuls ne vinrent à effet.

Pendant qu'on parlementait et durant ces trêves, le roi d'Angleterre faisait toujours renforcer son camp et faire de grands fossés sur les dunes, par quoi les Français ne les pussent surprendre. Et sachez que ces négociations et délais ennuyaient durement à ceux de Calais, qui volontiers eussent vu plus tôt leur délivrance, car on les faisait trop jeûner. Ces trois jours passèrent sans paix et sans accord, car le roi d'Angleterre tenait toujours son opinion qu'il serait sire de Calais, et le roi de France voulait que Calais lui demeurât. En cette lutte se séparèrent les partis, ni on ne les put depuis rassembler. Les cardinaux s'en retournèrent donc à Saint-Omer.

Quand le roi Philippe vit qu'il lui fallait perdre Calais, il fut durement courroucé, parce que malgré soi il se retirait sans faire chose aucune, et parce qu'il ne pouvait aller avant ni combattre les Anglais sans qu'ils fussent tous perdus davantage; si bien que, tout considéré, séjourner là ne lui était point profitable. Il ordonna donc de partir et de déloger. Le lendemain du jour que les négociations eurent failli, il fit bien matin recueillir et troussez en grand'hâte tentes et pavillons, et se mit en chemin vers la cité d'Amiens; et donna congé à toutes manières de gens d'armes et de communes. Quand ceux de Calais virent le délogement de leurs gens, ils furent tout déconfits et découragés; et il n'y a si dur cœur au monde, pour qui les vit demeurer et s'attrister, qui n'en eût eu pitié. A ce délogement ne perdirent rien quelques Anglais qui s'aventurèrent et qui se jetèrent sur la queue des Français; mais ils y gagnèrent des chars, des bêtes de somme et des chevaux, des vins et des prisonniers qu'ils ramenèrent au camp devant Calais.

mes, et qu'il veuille prendre la ville et le château et tout l'avoir qui est dedans; et il en trouvera assez. »

Alors répondit messire de Gautier de Mauny et dit :

— « Messire Jean, messire Jean, nous savons partie de l'intention du roi notre sire, car il nous l'a dite : sachez que ce n'est pas son entente que vous puissiez vous en aller ainsi que vous avez dit ici ; mais son intention est que vous vous mettiez tous en sa pure volonté, pour rançonner ceux qu'il lui plaira, ou pour les faire mourir; car ceux de Calais lui ont tant fait de contrariétés et de dépits, et fait dépenser le sien, et fait mourir grand' foison de ses gens, que, s'il lui en soucie, ce n'est point merveille. »

Alors répondit messire Jean de Vienne et dit :

— « Ce serait trop dure chose pour nous si nous consentions à ce que vous dites. Nous sommes céans un petit nombre de chevaliers et d'écuyers qui loyalement, selon notre pouvoir, avons servi notre seigneur le roi de France, comme vous serviriez le vôtre en semblable cas, et nous en avons enduré mainte peine et maint malaise ; mais nous souffrirons tel malaise que jamais gens n'en endurèrent ni souffrirent de pareil, plutôt que de consentir que le plus petit garçon ou varlet de la ville eût autre mal que le plus grand de nous. Mais nous vous prions que, par votre humilité, vous vouliez aller devers le roi d'Angleterre et que vous le priiez qu'il ait pitié de nous. Ainsi vous nous ferez courtoisie ; car nous espérons en lui tant de gentillesse qu'il aura merci de nous. »

— « Par ma foi, répondit messire Gautier de Mauny, je le ferai volontiers, messire Jean ; et je voudrais, si Dieu me veut aider, qu'il m'en voulût croire; car vous en vaudriez tous mieux. »

Alors se retirèrent le sire de Mauny et le sire de Basset, et laissèrent messire Jean de Vienne s'appuyant aux créneaux, car ils devaient bientôt retourner ; et

s'en vinrent vers le roi d'Angleterre qui les attendait à l'entrée de son hôtel et avait grand désir d'ouïr nouvelles de ceux de Calais. Auprès de lui étaient le comte Derby, le comte de Northampton, le comte d'Arundel et plusieurs autres barons d'Angleterre. Messire Gautier de Mauny et le sire de Basset s'inclinèrent devant le roi puis allèrent vers lui. Le sire de Mauny qui était sagement emparlé et enlangagé, commença à parler, car le roi souverainement le voulut ouïr, et dit :

— « Monseigneur, nous venons de Calais, et nous avons trouvé le capitaine, messire Jean de Vienne, qui longuement nous a parlé ; et il me semble que lui et ses compagnons et la communauté de Calais sont en grand' volonté de vous rendre la ville et le château de Calais et tout ce qui est dedans, pourvu que leurs personnes puissent en sortir. »

Alors répondit le roi :

— « Messire Gautier, vous savez la majeure partie de notre entente en ce cas : quelle chose avez-vous répondue ?

— « Au nom de Dieu, Monseigneur, dit messire Gautier, que vous n'en feriez rien s'ils ne se rendaient simplement à votre volonté pour vivre ou pour mourir, s'il vous plaît. Et quand je leur eus montré cela, messire Jean de Vienne me répondit et confessa bien qu'ils étaient fort contraints et astreints de famine, mais que, plutôt que d'entrer en ce parti, ils se vendraient si cher que jamais gens ne firent. »

Alors répondit le roi :

— « Messire Gautier, je n'ai pas espoir ni volonté que j'en fasse autre chose. »

Alors s'avança le sire de Mauny et parla fort sagement au roi et dit pour aider ceux de Calais :

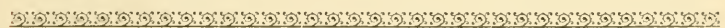
— « Monseigneur, vous pourrez bien avoir tort, car vous nous donnez mauvais exemple. Si vous nous

vouliez envoyer en quelqueune de vos forteresses, nous n'irions pas si volontiers, si vous faites mettre à mort ces gens ainsi que vous dites, car ainsi ferait-on de nous en semblable cas. »

Cet exemple amollit grandement le courage du roi d'Angleterre, car la plupart des barons soutinrent Gautier de Mauny. Donc le roi dit :

— « Seigneurs, je ne veux pas être tout seul contre vous tous. Gautier, vous vous en irez vers ceux de Calais, et vous direz au capitaine que la plus grande grâce qu'ils pourront trouver ni avoir en moi, c'est qu'ils fassent partir de la ville de Calais six des plus notables bourgeois, la tête découverte et tout déchaussés, la corde au col, les clefs de la ville et du château en leurs mains ; et de ceux-là je ferai à ma volonté, et le demeurant je le prendrai à merci. »

— « Monseigneur, répondit messire Gautier, je le ferai volontiers. »



XCII. — COMMENT LES SIX BOURGEOIS PARTIRENT DE CALAIS, TOUT NUS DANS LEURS CHEMISES, LA CORDE AU COU, ET LES CLEFS DE LA VILLE EN LEURS MAINS ; ET COMMENT LA REINE D'ANGLETERRE LEUR SAUVA LEURS VIES.

ACES paroles messire Gautier de Mauny quitta le roi et retourna jusques à Calais, là où messire Jean de Vienne l'attendait. Il lui raconta alors toutes les paroles dites auparavant, ainsi que vous les avez ouïes, et dit bien que c'était tout ce qu'il avait pu obtenir. Messire Jean dit :

— « Messire Gautier, je vous en crois bien ; or je vous prie que vous vouliez demeurer ici jusqu'à ce que j'aie démontré à la communauté de la ville toute cette affaire ; car ce sont eux qui m'ont envoyé ici, et c'est à eux qu'il tient d'en répondre, ce m'est avis. »

Le sire de Mauny répondit :

— « Je le ferai volontiers. »

Alors messire Jean de Vienne s'éloigna des créneaux, et vint au marché, et fit sonner la cloche pour assembler toutes manières de gens en la halle. Au son de la cloche vinrent hommes et femmes, car tous désiraient fort ouïr des nouvelles, ainsi que gens si astreints de famine qu'ils n'en pouvaient supporter davantage. Quand ils furent tous venus et assemblés en la halle, hommes et femmes, Jean de Vienne leur démontra très doucement les paroles toutes telles qu'elles sont ci-devant récitées ; et leur dit bien qu'il n'en pouvait être autrement, et qu'ils eussent là-dessus avis et brève réponse. Quand ils entendirent ce rapport, ils commencèrent tous à crier et à pleurer tellement et si amèrement, qu'il n'y a cœur si dur au monde, s'il les eût vus ou entendus se démener, qui n'en aurait eu pitié. Et ils n'eurent pas alors pouvoir de répondre ni de parler ; et même messire Jean de Vienne en avait telle pitié qu'il larmoyait très tendrement.

Un moment après se leva en pied le plus riche bourgeois de la ville, qu'on appelait sire Eustache de Saint-Pierre, et dit devant tous ainsi :

— « Seigneurs, ce serait grand' pitié et grand malheur de laisser mourir un tel peuple qu'est celui-ci, par famine ou autrement, quand on y peut trouver quelque moyen ; et ce serait grand' aumône et grand' grâce envers Notre-Seigneur pour qui le pourrait garder d'un tel malheur. Pour moi, j'ai si grand' espérance d'avoir grâce et pardon auprès de Notre-Seigneur, si je meurs pour sauver ce peuple, que je veux être le premier : et je me mettrai volontiers en chemise, tête nue, et la corde au col, en la merci du roi d'Angleterre. »

Quand sire Eustache de Saint-Pierre eut dit cette parole, chacun l'alla vénérer par pitié, et plusieurs

hommes et femmes se jetaient à ses pieds en pleurant tendrement ; et c'était grand' pitié d'être là et de les ouïr, écouter et regarder.

Secondement un autre très honnête bourgeois et de grand'importance, et qui avait deux belles demoiselles pour filles, se leva et dit tout ainsi qu'il ferait compagnie à son compère sire Eustache de Saint-Pierre ; et on appelait celui-ci sire Jean d'Aire.

Après se leva le troisième, qui s'appelait sire Jacques de Wissant, qui était riche homme de meubles et d'héritage, et dit qu'il ferait compagnie à ses deux cousins. Aussi fit sire Pierre de Wissant son frère ; et puis le cinquième, et puis le sixième. Et se dévêtirent là ces six bourgeois tous en leurs braies et leurs chemises, en la ville de Calais, et mirent une corde à leur col, ainsi que l'ordonnance le portait, et prirent les clefs de la ville et du château ; chacun en tenait une poignée.

Quand ils furent ainsi appareillés, messire Jean de Vienne, monté sur une petite haquenée (car très malaisément pouvait-il aller à pied), se mit au devant et prit le chemin de la porte. Pour qui vit alors hommes et femmes et leurs enfants pleurer et tordre leurs mains et crier à haute voix très amèrement, il n'est si dur cœur au monde qui n'en eût pitié. Ainsi ils vinrent jusques à la porte, accompagnés en plaintes, en cris et en pleurs. Messire Jean de Vienne fit ouvrir la porte tout arrière, et se fit enclorre dehors avec les six bourgeois, entre la porte et les barrières, et vint à messire Gautier qui l'attendait là, et dit :

— « Messire Gautier, je vous délivre, comme capitaine de Calais, par le consentement du pauvre peuple de cette ville, ces six bourgeois ; et je vous jure que ce sont et qu'ils étaient aujourd'hui les plus honorables et notables de corps, de biens et de famille, de la ville de Calais ; et ils portent avec eux toutes les clefs de ladite ville et du château. Je vous prie donc, gentil sire,

que vous vouliez prier pour eux le roi d'Angleterre que ces bonnes gens ne soient point mis à mort. »

— « Je ne sais, répondit le sire de Mauny, ce que messire le roi en voudra faire, mais je vous promets que j'en ferai mon possible. »

Alors la barrière fut ouverte ; et les six bourgeois s'en allèrent en cet état que je vous dis avec messire Gautier de Manny qui les amena tout bellement vers le palais du roi ; et messire Jean de Vienne rentra dans la ville de Calais.

Le roi était à cette heure en sa chambre avec grand'compagnie de comtes, de barons et de chevaliers. Il apprit que ceux de Calais venaient en l'ordre qu'il avait devisé et ordonné, et il sortit et s'en vint sur la place devant son hôtel, et tous ces seigneurs après lui, et encore grand'foison qui y survinrent pour voir ceux de Calais et comment ils finiraient ; et notamment la reine d'Angleterre, qui était enceinte, suivit le roi son seigneur. Alors vint messire Gautier de Mauny et près de lui les bourgeois qui le suivaient, et descendit en la place, et puis s'en vint vers le roi et lui dit :

— « Sire, voici la députation de la ville de Calais selon votre ordonnance. »

Le roi se tint tout coi et les regarda très durement, car il haïssait beaucoup les habitants de Calais à cause des grands dommages et contrariétés qu'ils lui avaient faits sur mer au temps passé. Ces six bourgeois se mirent tantôt à genoux devant le roi et dirent ainsi en joignant leurs mains :

— « Gentil sire et gentil roi, voyez ici nous six qui d'ancienneté avons été bourgeois de Calais et grands marchands : nous vous apportons les clefs de la ville et du château de Calais et vous les rendons à votre plaisir, et nous mettons, en tel point que vous nous voyez, en votre pure volonté pour sauver le demeurant

du peuple de Calais qui a souffert beaucoup de malheurs. Veuillez donc avoir pitié et merci de nous par votre très haute noblesse. »

Certes il n'y eut alors en la place seigneur, chevalier ni vaillant homme, qui se pût abstenir de pleurer de droite pitié, ni qui pût de longtemps parler. Et vraiment ce n'était pas merveille ; car c'est grand'pitié de voir des hommes déchoir et être en tel état et danger. Le roi les regarda très en colère, car il avait le cœur si dur et si épris de grand courroux qu'il ne put parler. Et quand il parla, il commanda qu'on leur coupât aussitôt la tête. Tous les barons et les chevaliers qui étaient là, priaient en pleurant le roi, aussi instamment que faire se pouvait, qu'il en voulût avoir pitié et merci ; mais il n'y voulait pas entendre. Alors parla messire Gautier de Mauny et dit :

— « Ah ! gentil sire, veuillez refréner votre courage ; vous avez le nom et la renommée de souveraine gentillesse et noblesse ; or, ne veuillez donc faire chose par quoi elle soit amoindrie, ni qu'on puisse parler sur vous en nulle vilénie. Si vous n'avez point pitié de ces gens, toutes autres gens diront que ce sera grand'cruauté si vous êtes assez dur pour faire mourir ces honnêtes bourgeois qui, de leur propre volonté, se sont mis en votre merci pour sauver les autres. »

A ce moment le roi grinça des dents et dit :

— « Messire Gautier, taisez-vous ; il n'en sera pas autrement. Qu'on fasse venir le coupe-tête. Ceux de Calais ont fait mourir tant de mes hommes, qu'il faut que ceux-ci meurent aussi. »

Alors la noble reine d'Angleterre, qui était enceinte, fit grand'humilité ; et elle pleurait si tendrement de pitié qu'elle ne se pouvait soutenir. Elle se jeta à genoux devant le roi son seigneur et dit ainsi :

— « Ah ! gentil sire, depuis que je repassai la mer en grand'péril, comme vous le savez, je ne vous ai

rien requis ni demandé : or je vous prie humblement, et je requiers en propre don, que, pour le Fils de sainte Marie, et pour l'amour de moi, vous vouliez avoir pitié de ces six hommes. »

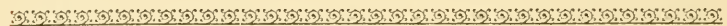
Le roi attendit un peu à parler, et regarda la bonne dame sa femme qui pleurait à genoux fort tendrement ; cela lui amollit le cœur, car il n'aurait pas voulu la courroucer en l'état où elle était ; ainsi il lui dit :

— « Ah ! Madame, j'aimerais bien mieux que vous fussiez autre part qu'ici. Vous me priez si instamment que je n'ose pas vous éconduire ; et, bien que je le fasse malgré moi, tenez, je vous les donne ; faites-en donc à votre plaisir. »

La bonne dame dit :

— « Monseigneur, très grand merci ! »

Alors la reine se leva et fit lever les six bourgeois, et leur fit ôter les cordes d'autour de leur cou, et les emmena avec elle dans sa chambre, et les fit revêtir et donner à dîner tout aise, puis donna à chacun six nobles, et les fit conduire hors du camp en sûreté ; et ils s'en allèrent habiter et demeurer en plusieurs villes de Picardie.



XCIII. — COMMENT LE SIRE DE MAUNY ET LES DEUX MARÉCHAUX D'ANGLETERRE, PAR L'ORDRE DU ROI, ALLÈRENT PRENDRE POSSESSION DE CALAIS, ET MIRENT EN PRISON LES CHEVALIERS QUI ÉTAIENT DEDANS ET FIRENT PARTIR TOUS LES AUTRES.

AINSI fut assiégée par le roi Édouard d'Angleterre la forte ville de Calais, l'an de grâce mil trois cent quarante-six, environ la Saint-Jean Décolace, au mois d'août, et fut conquise en ce même mois l'an mil trois cent quarante-sept. Quand le roi d'Angleterre eut fait sa volonté des six bourgeois de Calais et qu'il les eut

donnés à la reine sa femme, il appela messire Gautier de Mauny et ses deux maréchaux, le comte de Warwick et le baron de Stafford, et leur dit :

— « Seigneurs, prenez ces clefs de la ville et du château de Calais ; allez en prendre saisie et possession. Prenez les chevaliers qui sont céans et les mettez en prison, ou bien leur faites jurer et fiancer prison : ils sont gentilshommes, je les croirai bien sur leur foi. Et tous les autres soldats qui sont venus là pour gagner leur argent, faites les partir simplement, avec tout le demeurant de la ville, hommes et femmes et enfants, car je veux repeupler la ville de purs Anglais. »

Il fut fait tout ainsi que le roi le commanda. Les deux maréchaux d'Angleterre et le sire de Mauny, avec cent hommes seulement, s'en vinrent saisir Calais et firent aller tenir prison messire Jean de Vienne, messire Baudouin de Belleborne et les autres. Les maréchaux d'Angleterre firent apporter par les soldats toutes leurs armes et jeter en un grand tas à la halle ; puis firent partir toutes manières de gens, petits et grands. Ils ne retinrent que trois hommes : un prêtre et deux autres anciens hommes, bons coutumiers des lois et ordonnances de Calais ; et ce fut pour enseigner les héritages. Quand ils eurent fait tout cela et mis en ordre le château pour loger le roi et la reine, et quand tous les autres hôtels furent vidés et préparés pour recevoir les gens du roi, on le signifia au roi.

Alors il monta à cheval et fit monter la reine et les barons et les chevaliers, et ils chevauchèrent à grand' gloire vers Calais, et entrèrent en la ville avec si grand' foison de musique, de trompes, de tambours, de timbales, de chalumeaux et de musettes, que ce serait merveille à raconter. Ils chevauchèrent ainsi jusqu'au château, et le trouvèrent bien paré et bien en

ordre pour les recevoir, et le diner tout prêt. Le roi, ce premier jour qu'il entra à Calais, donna à diner dans le château aux comtes, aux barons et aux chevaliers qui étaient là et qui avaient passé la mer avec la reine ; et ils y furent en grands divertissements, on le peut bien croire.

Ainsi eut lieu l'affaire de Calais, et le roi se tint au château et dans la ville jusqu'à ce que la reine fut accouchée d'une fille, qui eut nom Marguerite ⁽¹⁾. Il donna à quelques-uns de ses chevaliers, pendant ce temps-là, de beaux hôtels en la ville de Calais ; au seigneur de Mauny, au baron de Stafford, au seigneur de Cobham, à messire Barthélemy de Burghersh, et ainsi à tous les autres, pour mieux repeupler la ville. Et son intention était que, lui une fois retourné en Angleterre, il enverrait là trente-six riches bourgeois, riches hommes et notables de Londres, et qu'il ferait tant, que ladite ville serait toute repeuplée de purs Anglais : laquelle intention il accomplit ⁽²⁾. Ainsi furent la ville neuve, et la bastide qui avait été faite devant pour tenir le siège, toutes défaites, et le château qui était sur le hâvre abattu, et les grosses poutres amenées à Calais. Le roi nomma des gens pour veiller aux portes, aux murs, aux tours et aux barrières de la ville ; et tout ce qui était rompu, on le fit réparer. Cela ne fut pas sitôt fait ; et furent envoyés en Angleterre, avant le départ du roi, messire Jean de Vienne et ses compagnons. Ils furent environ une demi-année à Londres, et puis mis à rançon.

1. Elle épousa plus tard le comte de Pembroke.

2. Eustache de Saint-Pierre revint à Calais peu après le siège ; et comme Edouard lui accorda une pension et lui restitua ses biens qui avaient été confisqués, on l'a accusé de s'être vendu à l'Angleterre. Edouard obéissait en agissant ainsi à un instinct de justice en même temps qu'à son propre intérêt, puisque Eustache de Saint-Pierre pouvait lui rendre de grands services dans la ville de Calais devenue anglaise.

Voici, comme curiosité, une des lettres d'Edouard accordant à Eustache de Saint-Pierre une pension de 40 marcs sterling. Nous empruntons ce

XCIV.—COMMENT LE ROI ET LA REINE D'ANGLETERRE
S'EN RETOURNÈRENT EN ANGLETERRE ; ET COMMENT
LA VILLE DE CALAIS FUT REPEUPLÉE DE PURS ANGLAIS
QUE LE ROI Y ENVOYA.

OR m'est avis que c'est grand ennui de piteusement penser et considérer ce que devinrent ces grands bourgeois et ces nobles bourgeoises et leurs beaux enfants, qui de race et d'extraction avaient demeuré, ainsi que leurs ancêtres, dans la ville de Calais; desquels il y avait grand' foison au jour qu'elle fut conquise. Ce fut grand' pitié quand il leur fallut déguerpir de leurs beaux hôtels, de leurs héritages, quitter leurs meubles et leurs biens ; car ils n'emportèrent rien, et jamais ils n'en eurent restitution ni recouvrement du roi de France, pour qui ils avaient tout perdu ⁽¹⁾.

Je passerai brièvement sur eux : ils firent le mieux qu'ils purent, mais la plus grande partie se retira dans la ville de Saint-Omer.

Le roi d'Angleterre se tenait encore à Calais pour

document à la *Bibliothèque historique de Picardie et d'Artois*, publiée par Roger. Les motifs indiqués dans cette lettre prouvent surabondamment ce que nous avançons.

« Pro Eustachio de S^{to} Petro (8 8^{bre} 1347.)

« Rex omnibus ad quod..... salutem.

« Sciatis quod de graciâ nostrâ speciali... pro bono servicio nobis, pro
« Eustachium de Sancto-Petro, pro custodiâ et bonâ dispositione ville
« nostre Calesii impendendo, concessimus ei, pro sustentacione suâ,
« quadraginta marcos sterlingorum percipiend. singulis annis, ad scac-
« carium nostrum, ad festa Pasche et S^{ti} Michaelis, per equales por-
« ciones, quousque de statu ejusdem Eustachii aliter duxerimus provi-
« dend. In cujus et Teste rege apud Cales. VIII die octob. -- Per ipsum
« regem. »

1. Nous lisons dans l'édition du Panthéon Littéraire de Buchon, que le roi de France ne fut pas, comme le dit Froissart, coupable d'ingratitude envers les habitants de Calais. Outre une ordonnance par laquelle il leur concéda les biens et héritages qui lui pouvaient échoir, il en publia une seconde qui leur accorda des privilèges et franchises confirmés sous les règnes suivants.

Philippe ordonna de plus que tous les offices qui viendraient à vaquer dans ses terres, leur fussent donnés exclusivement à tous autres, jusqu'à ce qu'ils en fussent tous pourvus.

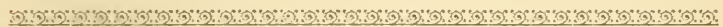
entendre plus parfaitement aux affaires de la ville, et le roi Philippe en la cité d'Amiens. Après de celui-ci était le cardinal de Bologne qui était venu en France en légation et qui négocia une trêve, entre ces deux rois, leurs pays et leurs adhérents, qui devait durer deux ans. Ces trêves furent approuvées de toutes parties, mais on excepta la terre du duché de Bretagne, car les deux dames tenaient là et tinrent toujours guerre l'une contre l'autre.

Alors s'en retournèrent le roi et la reine d'Angleterre, et le roi laissa, à son départ de Calais, pour capitaine, un Lombard qu'il aimait beaucoup, qu'il avait avancé, et qui s'appelait Aimery de Pavie ; il lui donna en garde toute la ville et le château, ce dont il faillit presque arriver malheur, ainsi que vous entendrez le raconter brièvement.

Quand le roi d'Angleterre fut retourné à Londres, il mit grand empressement à repeupler la ville de Calais, et y envoya trente-six riches bourgeois et sages hommes, leurs femmes et leurs enfants, et plus de trois cents autres hommes de moindre état ; et le nombre croissait toujours, car le roi donna et scella des libertés et franchises si grandes que chacun s'y vint amasser volontiers.

En ce temps fut amené en Angleterre messire Charles de Blois qui s'appelait duc de Bretagne, et qui avait été pris devant la Roche-Derrien, ainsi qu'il est contenu ci-dessus. Il fut mis en courtoise prison au château de Londres avec le roi David d'Écosse et le comte de Moray. Mais il ne tarda pas longuement qu'à la prière de madame la reine d'Angleterre, qui était sa cousine-germaine, il fut reçu sur sa foi ; il chevauchait à sa volonté autour de Londres, mais il ne pouvait coucher dehors plus d'une nuit, à moins qu'il ne fût en la compagnie du roi d'Angleterre et de la reine.

En ce temps était prisonnier en Angleterre le comte d'Eu et de Guines ; mais il était si élégant et si joli chevalier, qu'il était partout le bien venu du roi et de la reine, des barons, des dames et des demoiselles d'Angleterre.



XCV. — COMMENT PLUSIEURS ESCARMOUCHES ET PLUSIEURS PRISES DE CHATEAUX ET DE VILLES SE FAISAIENT ENTRE LES ANGLAIS ET LES FRANÇAIS.

TOUTE cette année que cette trêve que vous savez fut accordée, les deux rois se tinrent en paix l'un avec l'autre ; mais il ne s'en fallut pas pour cela que messire Guillaume de Douglas, ce vaillant chevalier d'Écosse, et les Écossais qui se tenaient dans la forêt de Gedworth, ne guerroyassent contre les Anglais partout où ils les pouvaient trouver, quoique le roi d'Écosse leur sire fût pris ; et ils n'observèrent jamais la trêve que le roi de France et le roi d'Angleterre eurent ensemble. D'autre part aussi, ceux qui étaient en Gascogne, en Poitou, en Saintonge, tant les Anglais que les Français, ne gardèrent jamais fermement les trêves ou répits qui furent entre les deux rois ; mais ils gagnaient et conquéraient souvent des villes ou de forts châteaux, les uns sur les autres, par force ou par ruse, par assaut ou par escalade, de nuit ou de jour ; et il arrivait souvent de belles aventures, une fois aux Anglais, l'autre fois aux Français. Et toujours des brigands pauvres gagnaient à dérober et à piller villes et châteaux, et y conquéraient de si grands biens que c'était merveille ; et les uns devenaient si riches, surtout ceux qui se faisaient capitaines et maîtres des autres brigands, qu'il y en avait tels qui avaient bien la somme de soixante mille écus. A vrai dire et raconter, c'était grand' merveille que ce

qu'ils faisaient : il arrivait telle fois, et bien souvent, qu'ils épiaient de loin, pendant une journée ou deux, une bonne ville ou un bon château ; et puis s'assembaient vingt ou trente brigands et s'en allaient, de jour comme de nuit, par chemins couverts, si bien qu'ils entraient dans cette ville ou ce château qu'ils avaient épié, droit sur le point du jour, et mettaient le feu à une maison ou deux. Ceux de la ville pensaient que ce fussent mille armures de fer qui voulaient brûler leur ville : aussi ils s'enfuyaient à qui mieux mieux ; et ces brigands brisaient maisons, coffres et écrins, et prenaient tout ce qu'ils trouvaient, puis s'en allaient leur chemin, chargés de pillage.

Ils firent ainsi à Donzenac et en plusieurs autres villes, et gagnèrent ainsi plusieurs châteaux, puis les revendirent.

Entre autres, il y eut en Languedoc un brigand qui de cette manière avisa et épia le fort château de Combourne situé en Limousin, en un pays très escarpé. Il chevaucha de nuit avec trente de ses compagnons ; ils vinrent à ce fort château, l'escaladèrent et l'emportèrent, et prirent le seigneur qu'on appelait le vicomte de Combourne et tuèrent toute sa suite, et mirent le seigneur en prison dans son château même, et le tinrent si longuement qu'il se rançonna avec vingt-quatre mille écus tout prêts. Ce brigand occupa encore ledit château et le garnit bien et de là guerroya dans le pays. Depuis, à cause de ses prouesses, le roi de France voulut l'avoir auprès de lui et acheta son château vingt mille écus. Il fut huissier d'armes du roi de France et en grand honneur auprès de lui. Ce brigand était appelé Bacon. Il était toujours bien monté de bons coursiers, de doubles roussins et de gros palefrois, aussi bien armé qu'un comte et vêtu très richement ; et il demeura en ce bon état tant qu'il vécut.

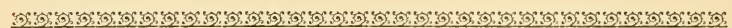


XCVI. — COMMENT UN BRIGAND, APPELÉ CROQUART,
DEVINT GRAND ET PUISSANT DANS LES GUERRES DE
BRETAGNE, ET COMMENT IL FINIT MALHEUREUSEMENT.

EN semblable manière on se maintenait au duché de Bretagne, car des brigands conquéraient aussi villes fortes et bons châteaux, les dérobaient et les occupaient, puis les revendaient bien et chèrement à ceux du pays. Quelques-uns, qui se faisaient maîtres par dessus les autres, en devenaient si riches que c'était merveille. Et il y en eut bien un entre les autres qu'on appelait Croquart, qui avait été en son commencement un pauvre garçon et longtemps page du seigneur d'Ercle en Hollande. Quand ce Croquart commença à devenir grand, il eut congé et s'en alla aux guerres de Bretagne et se mit à servir un homme d'armes. Il arriva si bien que, à une rencontre où ils furent, son maître fut tué : mais à cause de sa bravoure, ses compagnons l'élurent pour capitaine au lieu de son maître ; et il y demeura. Depuis, en bien peu de temps, il gagna tant, et acquit et profita tant, par rançons, par prises de villes et de châteaux, qu'il devint si riche qu'on disait qu'il avait bien la somme de soixante mille écus, sans les chevaux, dont il avait bien en son écurie vingt ou trente, bons coursiers et doubles roussins. Et avec cela il avait le renom d'être le plus expert homme d'armes qui fût au pays. Il fut élu pour être à la bataille des Trente ; et il fut tout le meilleur combattant de son côté, du parti des Anglais, où il acquit grand' grâce. Il lui fut promis par le roi de France que, s'il voulait revenir Français, le roi le ferait chevalier et le marierait bien et richement, et lui donnerait deux mille livres de revenu par an : mais il n'en voulut rien faire ; et depuis il lui arriva malheur, ainsi que je vous dirai.

Ce Croquart chevauchait une fois un jeune coursier fort embridé qu'il avait acheté trois cents écus, et il l'éprouvait à la course. Il l'échauffa tellement que le

coursier, malgré lui, l'emporta ; si bien qu'en sautant un fossé le coursier trébucha et rompit le cou à son maître. Je ne sais ce que son avoir devint, ni qui en eut l'âme, mais je sais que Croquart finit ainsi.



XCVII. — COMMENT MESSIRE GEOFFROY DE CHARGNY
ACHETA DU CAPITAIN DE CALAIS LA VILLE DE CALAIS ;
ET COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE LE SUT, ET QUEL
REMÈDE IL Y MIT.

EN ce temps se tenait en la ville de Saint-Omer ce vaillant chevalier messire Geoffroy de Chargny ; le roi de France l'avait envoyé là pour garder les frontières. Il y était et usait comme roi de toutes choses touchant les armes. Ce messire Geoffroy était encore extrêmement courroucé de la prise et de la conquête de Calais ; et il lui en déplaisait, semblait-il, plus qu'à nul autre chevalier de Picardie ; aussi mettait-il toute son intelligence et imagination à regarder comment il la pourrait ravoir. Il savait qu'il y avait alors dans Calais un capitaine qui n'était très haut homme, ni d'origine anglaise. Ledit messire Geoffroy s'avisa donc qu'il ferait essayer auprès dudit capitaine, qui s'appelait Aimery de Pavie, si pour de l'argent il pourrait marchander avec lui de façon à ravoir en son gouvernement ladite ville de Calais ; et il s'y arrêta d'autant que cet Aimery était Lombard, et que les Lombards de leur nature sont convoiteux. Messire Geoffroy ne put jamais sortir de cette imagination, mais il y procéda et envoya secrètement et à couvert vers cet Aimery ; car alors il y avait une trêve, et ceux de Saint-Omer pouvaient aller à Calais, et ceux de Calais à Saint-Omer, et les gens y allaient de l'une à l'autre pour leurs marchandises. Tant fut traité, parlé, et l'affaire démenée secrètement, que cet Aimery con-

sentit à ce marché ; il dit que, sous condition de vingt mille écus qu'il devait avoir en livrant le château, il le rendrait. Et ledit messire Geoffroy se tint pour tout assuré du marché.

Or il advint que le roi d'Angleterre le sut ; je ne sais pas comment ce fut, ni par quel moyen, mais il manda audit Aimery de venir lui parler à Londres. Le Lombard qui jamais n'eût pensé que le roi d'Angleterre sût cette affaire, car il l'avait très secrètement arrangée, entra en un navire et arriva à Douvres, et vint à Londres à Westminster vers le roi.

Quand le roi vit son Lombard, il le tira à part et dit : — « Aimery, approche : tu sais que je t'ai donné en garde la chose du monde que j'aime le plus après ma femme et mes enfants, le château et la ville de Calais ; et tu l'as vendue aux Français et me veux trahir ! Tu as bien mérité la mort. »

Aimery fut tout ébahi des paroles du roi, car il se sentait coupable. Alors il se jeta à genoux devant le roi et dit, en demandant merci à mains jointes :

— « Ah ! gentil sire, pour Dieu ! miséricorde ! Ce que vous dites est bien vrai ; mais le marché se peut bien entièrement rompre, car je n'en reçus jamais un denier. »

Le roi d'Angleterre eut pitié du Lombard qu'il avait beaucoup aimé, car il l'avait nourri depuis son enfance, et dit :

— « Aimery, si tu veux faire ce que je te dirai, je te pardonnerai mon mécontentement. »

Aimery, qui grandement se réconforta de cette parole, dit :

— « Monseigneur, quoi qu'il m'en doive coûter, je ferai ce que vous me commanderez. »

— « Je veux, dit le roi, que tu poursuives ton marché ; et je serai si fort dans la ville de Calais, au jour fixé, que les Français ne l'aurent pas ainsi qu'ils pen-

sent. Et pour aider à t'excuser, si Dieu me veut aider, j'en sais plus mauvais gré qu'à toi à messire Geoffroy de Chargny, qui a tenté cela durant de bonnes trêves.»

Aimery de Pavie qui avait été à genoux et en grand'crainte, se leva alors devant le roi, et dit :

— « Certes, très cher sire, vraiment cela a été par son intrigue et non pas par la mienne, car jamais je n'y eusse osé penser. »

— « Or, va, dit le roi, et fais la besogne ainsi que je t'ai dit ; et le jour que tu devras livrer le château, fais-le moi signifier. »

En cet état et sur la parole du roi Aimery de Pavie partit et s'en retourna à Calais, et ne fit nul semblant à ses compagnons de chose qu'il eût entrepris de faire. Messire Geoffroy de Chargny, qui se tenait pour tout assuré d'avoir le château de Calais, se pourvut de l'argent ; et je crois qu'il n'en parla jamais au roi de France, car le roi ne lui eût jamais conseillé de faire cela, à cause des trêves qu'il aurait enfreintes. Mais ledit messire Geoffroy de Chargny s'en découvrit bien secrètement à quelques chevaliers de Picardie qui furent tous d'accord avec lui, car la prise de Calais les touchait beaucoup, tels que le seigneur de Fiennes, messire Eustache de Ribaumont, messire Jean de Landas, messire Pepin de Were, le seigneur de Créquy, messire Henri du Bois et plusieurs autres ; et il avait si bien préparé sa chose qu'il devait avoir cinq cents lances. Mais la plus grande partie de ces gens d'armes ne savaient où il les voulait mener, excepté seulement quelques grands barons et bons chevaliers auxquels il importait bien de le savoir. La chose fut si approchée, que justement la nuit du premier de l'an il fut arrêté qu'elle serait faite, et cette même nuit ledit Aimery devait livrer le château de Calais. Alors ledit Aimery le signifia par un de ses frères, ainsi qu'il avait promis, au roi d'Angleterre.

XCVIII. — COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE ET LE PRINCE SON FILS VINRENT SOUS LA BANNIÈRE DE MESSIRE GAUTIER DE MAUNY ET COMMENT ILS COMBATTIRENT DUREMENT CONTRE MESSIRE GEOFFROY DE CHARGNY.

QUAND le roi sut ces nouvelles et qu'il fut certain du jour qui avait été arrêté, il manda messire Gautier de Mauny, en qui il avait grand'confiance, et plusieurs autres chevaliers et écuyers, pour mieux assurer son affaire. Quand messire Gautier fut venu, il lui conta pourquoi il l'avait mandé et lui dit qu'il le voulait mener à Calais.

Le roi d'Angleterre partit donc, avec trois cents hommes d'armes et six cents archers, de la cité de Londres, et s'en vint à Douvres, et emmena son fils le jeune prince avec lui. Ledit roi et ses gens montèrent au port de Douvres, et vinrent sur une après-midi à Calais, et s'y embusquèrent si tranquillement que nul ne sut en rien pourquoi ils étaient venus là. Les gens du roi se mirent dans le château, dans les tours et les chambres, et le roi lui-même. Il en ordonna ainsi, et dit à messire Gautier de Mauny :

— « Messire Gautier, je veux que vous soyez chef de cette affaire ; car moi et mon fils nous combattons sous votre bannière. »

Messire Gautier répondit :

— « Monseigneur, Dieu y ait part ! vous me ferez grand honneur. »

Or je vous dirai de messire Geoffroy de Chargny qu'il ne mit pas en oubli l'heure qu'il devait être à Calais, mais il fit son amas de gens d'armes et d'arbalétriers en la ville de Saint-Omer, et puis en partit le soir et chevaucha avec sa troupe, et fit tant qu'après minuit il vint assez près de Calais. C'est là qu'ils s'attendirent l'un l'autre, et ledit messire Geoffroy envoya jusqu'au château de Calais deux de ses écuyers pour

aller vers le châtelain et savoir s'il était l'heure de marcher en avant. Les écuyers tout secrètement chevauchèrent outre, et vinrent jusques au château, et trouvèrent Aimery qui les attendait. Il leur parla et leur demanda où était messire Geoffroy. Ils répondirent qu'il n'était pas loin, mais qu'il les avait envoyés pour savoir s'il était temps. Messire le Lombard dit :

— « Oui, allez vers lui et faites le marcher en avant ; je lui tiendrai ma promesse, mais qu'il me tienne la sienne. »

Les écuyers retournèrent et dirent tout ce qu'ils avaient vu et entendu. Messire Geoffroy se porta donc en avant, et fit passer en ordre tous ses gens d'armes et arbalétriers dont il y avait grand'foison. Ils traversèrent la rivière et le pont de Nieulay, et approchèrent de Calais. Ledit messire Geoffroy envoya en avant douze de ses chevaliers et cent armures de fer pour prendre la saisine du château de Calais ; car il lui semblait bien que, s'il avait le château, il serait maître de la ville, parce qu'il avait assez de forces, et qu'il en aurait encore assez d'autres en un jour, s'il était besoin. Il fit livrer à messire Oudart de Renty, qui était de cette chevauchée, vingt mille écus pour payer Aimery, et lui demeura tranquille avec ses gens, sa bannière devant lui, dans les champs, en dehors de la ville et du château ; et son intention était qu'il entretrait dans Calais par la porte de la ville ; il n'y voulait pas entrer autrement.

Aimery de Pavie qui avait sagement préparé son affaire, avait fait abaisser le pont du château à la porte du côté des champs ; il mit donc dedans paisiblement tous ceux qui y voulurent entrer. Quand ils furent en haut au château, ils pensèrent que ce dût être tout à eux. Alors Aimery demanda à messire Oudart de Renty où étaient les florins. On les lui livra tout prêts en un sac, et il lui fut dit :

— « Ils y sont tous bien comptés ; tenez, comptez-les si vous voulez. »

Aimery répondit :

— « Je n'ai pas tant de loisir, car il sera bientôt jour. »

Alors il prit le sac aux florins, et dit en le jetant dans une chambre :

— « Je crois bien qu'ils y sont. »

Puis il referma la porte de la chambre, et dit à messire Oudart :

— « Attendez-moi ici avec tous vos compagnons ; je vous vais ouvrir cette maîtresse tour, par quoi vous serez plus assurés et maîtres de céans. »

Il alla de ce côté et tira le verrou et alors la porte de la tour fut ouverte. Dans cette tour étaient le roi d'Angleterre et son fils, et messire Gautier de Mauny et bien deux cents combattants qui tout à coup sautèrent dehors, les épées et les haches en leurs mains, en s'écriant : « *Mauny, Mauny, à la rescousse !* » et en disant :

— « Ces Français pensent-ils donc avoir reconquis à si peu de frais le château et la ville de Calais ? »

Quand les Français virent sur eux si soudainement ces Anglais, ils furent tout ébahis et virent bien que c'était inutile de se défendre ; alors ils se rendirent prisonniers et sans beaucoup combattre ; parmi ces premiers il n'y en eut guère de blessés. Alors on les fit entrer dans cette tour d'où les Anglais étaient sortis et ils y furent enfermés. Les Anglais furent tout à fait assurés de ceux-là. Quand ils eurent ainsi fait, ils se mirent en ordre, et partirent du château et se réunirent sur la place devant le château ; et quand ils furent tous ensemble, ils montèrent sur leurs chevaux, car ils savaient bien que les Français avaient les leurs, et mirent tous leurs archers devant eux, et se dirigèrent en cet ordre vers la porte de Boulogne. Là était mes-

sire Geoffroy de Chargny, sa bannière devant lui, de gueules à trois écussons d'argent, et il avait grand désir d'entrer le premier dans la ville. Comme on était si long à ouvrir la porte, il s'en étonnait grandement, car il aurait bien voulu avoir plus tôt fait; et il disait aux chevaliers qui étaient auprès de lui:

— « Que ce Lombard la fait longue! Il nous fait ici mourir de froid. »

— « Au nom de Dieu, dit messire Pepin de Were, les Lombards sont de malicieuses gens; il regarde vos florins pour voir s'il n'y en a aucun de faux, et peut-être aussi pour voir s'ils y sont tous. »

Ainsi se moquaient et plaisantaient là les chevaliers l'un à l'autre. Mais ils entendirent bientôt d'autres nouvelles, car voici le roi sous la bannière de messire Gautier de Mauny, et son fils auprès de lui, et aussi d'autres bannières, celles du comte de Stafford, du comte d'Oxford, de messire Jean de Montagu frère du comte de Salisbury, du seigneur de Beauchamp, du seigneur de Berkeley, du seigneur de la Ware. Tous ceux-là étaient barons et bannerets, et il n'y en eut pas d'autres à cette journée.

Aussitôt que la grand' porte fut ouverte, tous ceux nommés ci-dessus sortirent dehors. Quand les Français les virent sortir et les entendirent s'écrier : « *Mauny, Mauny! à la rescousse!* » ils virent bien qu'ils étaient trahis. Là messire Geoffroy de Chargny dit une belle parole à messire Eustache de Ribault et à messire Jean de Landas qui n'étaient pas trop loin de lui :

— « Seigneurs, la fuite ne nous vaut rien, et, si nous fuyons, nous sommes perdus davantage; mieux vaut que nous nous défendions de bonne volonté contre ceux qui viennent, que d'être pris et déconfits en fuyant comme des lâches et des fourbus; peut-être la journée sera pour nous. »

— « Par saint Denis, répondirent les chevaliers, vous dites vrai, messire ; et que mal arrive à qui fuira. »

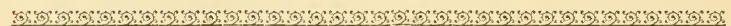
Alors se rassemblèrent tous ses compagnons et se mirent à pied, et chassèrent leurs chevaux sur le chemin, car ils les sentaient trop fatigués. Quand le roi d'Angleterre les vit ainsi faire, il fit aussitôt arrêter la bannière sous laquelle il était, et dit :

— « C'est ici que je voudrais nous mettre en ordre et combattre ; qu'on fasse aller en avant vers la rivière et le pont de Nieulay la plus grande partie de nos gens, car j'ai appris qu'il y en a là grand' foison à pied et à cheval. »

Tout ainsi que le roi l'ordonna, il fut fait. Alors se séparèrent de sa troupe jusques à six bannières et trois cents archers, et s'en vinrent vers le pont de Nieulay que gardaient messire Moreau de Fiennes et le sire de Cresèques. Les arbalétriers de Saint-Omer et d'Aire étaient entre Calais et ce pont, et reçurent un dur choc à cette première rencontre. Et il y en eut, tant de tués sur place que de noyés, plus de cent vingt, car ils furent bientôt déconfits et chassés jusqu'à la rivière, et il était encore fort matin ; mais bientôt il fut jour. Les chevaliers de Picardie, le sire de Fiennes et les autres défendirent ce pont pendant longtemps, et il se fit là maint exploit d'armes d'un côté et de l'autre. Mais ledit messire Moreau de Fiennes, le sire de Cresèques et les autres chevaliers qui étaient là virent bien qu'à la fin ils ne pourraient tenir, car les Anglais s'augmentaient toujours par ceux qui sortaient de Calais, et diminuait le nombre de leurs gens. Ils montèrent donc sur leurs coursiers, ceux qui en avaient, et montrèrent les talons ; et après eux les Anglais en chasse.

Il y eut là dans cette journée grand combat et dur, et maint homme renversé. Et se sauvèrent le sire de Fiennes, le sire de Cresèques, le sire de Sempy, le sire

de Longvilliers, le sire de Mannières, et il y en eut aussi beaucoup de pris par leur témérité qui se fussent bien sauvés s'ils eussent voulu. Mais quand il fut grand' jour et qu'ils se purent connaître l'un l'autre, quelques chevaliers et écuyers se rassemblèrent et combattirent très vaillamment les Anglais, si bien qu'il y eut des Français qui prirent de bons prisonniers, dont ils eurent honneur et profit.



XCIX. — COMMENT LES ANGLAIS ET LES FRANÇAIS SE
COMBATTIRENT TRÈS VAILLAMMENT, ET COMMENT
FINALEMENT LES FRANÇAIS FURENT TOUS TUÉS OU
PRIS.

Nous parlerons du roi d'Angleterre qui était là, sans que ses ennemis en eussent connaissance, sous la bannière de messire Gautier de Mauny, et nous conterons comment il acheva cette journée. À pied et en bon ordre, il s'en vint avec ses gens trouver ses ennemis qui se tenaient fort serrés, ayant devant eux leurs lances retailées de cinq pieds. De prime abord il y eut dure rencontre et poussée, et le roi se dirigea sur messire Eustache de Ribaumont, qui était très fort chevalier et hardi et entreprenant, et qui reçut le roi très chevalereusement, non qu'il le connût et qu'il sût à qui il avait à faire. Là le roi combattit très longuement contre messire Eustache et messire Eustache contre lui, si bien qu'il faisait fort plaisant à les voir.

Depuis, tout en combattant, leur bataille fut rompue, car deux grosses troupes des uns et des autres vinrent de ce côté qui les séparèrent. Là il y eut grand combat, et dur, et bien combattu, et Français et Anglais y furent, chacun de son côté, très bons chevaliers. Là eurent lieu plusieurs exploits d'armes, et le roi d'Angleterre ne s'y épargna point, mais il était toujours

entre les plus épais, et il eut ce jour-là le plus à faire de la main avec messire Eustache de Ribaumont. Là fut son fils, le jeune prince de Galles, très bon chevalier; et le roi fut abattu à genoux, ainsi que j'en fus informé, par deux fois, de la main du susdit messire Eustache de Ribaumont, mais messire Gautier de Mauny et messire Regnault de Cobham, qui étaient auprès de lui, l'aidèrent à se relever.

Là furent bons chevaliers messire Geoffroy de Chagny, messire Jean de Landas, messire Hector et messire Gauvain de Bailleul, le sire de Créqui et les autres : mais pour bien combattre et vaillamment, messire Eustache de Ribaumont les surpassait tous.

Que vous dirais-je de plus ? La journée fut pour les Anglais, et ceux qui étaient au dehors de Calais avec messire Geoffroy de Chagny furent tous pris ou morts. Et là furent tués, ce dont il fut dommage, messire Henry du Bois et messire Pépin de Were, deux très vaillants chevaliers, et furent pris messire Geoffroy et tous les autres. Le dernier qui y fut pris et qui ce jour-là fit beaucoup d'exploits, ce fut messire Eustache de Ribaumont. Le roi d'Angleterre le conquit par les armes. Messire Eustache lui rendit son épée, non qu'il sût que c'était le roi, mais il pensait que c'était un des compagnons de messire Gautier de Mauny, et il se rendit à lui pour cette raison, c'est que ce jour-là il avait continuellement combattu contre lui ; et messire Eustache voyait bien aussi qu'il fallait qu'il se rendit. Il baissa donc son épée devant le roi et lui dit :

— « Chevalier, je me rends votre prisonnier. »

Et le roi le prit, qui en eut grand'joie.

Ainsi fut achevée cette affaire, qui eut lieu sous Calais, en l'an de grâce mil trois cent quarante-neuf, justement le premier jour de janvier.



C. — D'UN CHAPELET DE PERLES QUE LE ROI
D'ANGLETERRE DONNA A MESSIRE EUSTACHE DE
RIBAUMONT.

QUAND cette affaire fut toute passée, le roi d'Angleterre se retira à Calais et droit au château, et là fit mener tous les chevaliers prisonniers. Alors les Français surent bien que le roi d'Angleterre avait été là en propre personne et sous la bannière de monseigneur Gautier de Mauny : tous les prisonniers en furent plus joyeux, car ils espéraient qu'ils en vaudraient mieux. Le roi leur fit dire de sa part que, cette nuit de l'an, il leur voulait donner à souper à tous en son château de Calais ; et cela les réjouit grandement. Or vint l'heure de souper, et les tables furent mises et le roi et les chevaliers furent tous parés, et élégamment et richement vêtus de robes neuves, ainsi qu'il leur convenait, et tous les Français aussi qui faisaient grand'chère quoiqu'ils fussent prisonniers ; mais le roi le voulait.

Quand le souper fut préparé, le roi se lava et fit laver tous ses chevaliers. Il s'assit à table et les fit asseoir auprès de lui fort honorablement ; le gentil prince de Galles et les chevaliers d'Angleterre leur servirent le premier mets ; et au second mets ils allèrent s'asseoir à une autre table, et furent servis bien tranquillement et à grand loisir.

Quand on eut soupé, on leva les tables ; le roi demeura dans la salle entre ces chevaliers français et anglais ; il était nu-tête et ne portait qu'un chapelet de perles fines sur sa tête. Le roi comença à aller de l'un à l'autre et à entrer en paroles. Il s'en vint son chemin et se dirigea vers monseigneur Geoffroy de Chargny, et là, en lui parlant, il changea un peu de contenance, car il le regarda de côté en disant :

— « Messire Geoffroy, je vous dois par raison peu aimer, quand vous vouliez de nuit enlever ce que j'ai

si fort payé, et qui m'a coûté tant de deniers. Aussi je suis très joyeux de vous avoir pris à l'épreuve : vous en vouliez avoir meilleur marché que je n'en ai eu, vous qui le pensiez avoir pour vingt mille écus ; mais Dieu m'a aidé, puisque vous avez failli à votre projet ; il m'aidera encore, s'il lui plaît. »

A ces mots le roi passa outre et laissa là monseigneur Geoffroy qui n'avait répondu nul mot, et s'en vint vers monseigneur Eustache de Ribaumont et lui dit tout joyeusement :

— « Messire Eustache, vous êtes le chevalier du monde que j'ai vu le mieux et le plus vaillamment assaillir ses ennemis et défendre son corps ; et je ne trouvai jamais, en bataille là où j'ai été, quelqu'un qui me donnât autant à faire corps à corps que vous avez fait aujourd'hui ; aussi je vous en donne le prix et tous les chevaliers de ma cour font de même par droite sentence. »

Alors le roi prit le chapelet qu'il portait sur sa tête, et qui était bon et riche, et le plaça sur la tête de monseigneur Eustache, lui disant ainsi :

— « Messire Eustache, je vous donne ce chapelet comme étant le meilleur combattant de toute la journée, de ceux de dedans et de dehors, et je vous prie de le porter cette année pour l'amour de moi. Je sais bien que vous êtes gai et aimable, et que volontiers vous vous trouvez entre dames et demoiselles : dites donc partout où vous irez que je vous l'ai donné. Parmi tant d'autres, vous êtes mon prisonnier ; je vous tiens quitte de votre prison, et vous pouvez partir demain si cela vous plaît. »

Quand messire Eustache de Ribaumont entendit le roi d'Angleterre parler ainsi, vous pouvez bien croire qu'il fut fort réjoui ; une raison fut, c'est que le roi lui faisait grand honneur quand il lui donnait le prix de la journée et quand il lui avait placé sur la tête son

propre chapelet d'argent et de perles fort bon et fort riche, voyant tant de bons chevaliers qui étaient là ; l'autre raison fut que le gentil roi le tenait quitte de sa prison. Alors le dit messire Eustache répondit ainsi, en s'inclinant devant le roi fort bas :

— « Gentil sire, vous me faites plus d'honneur que je ne vaux et Dieu vous puisse récompenser des courtoisies que vous me faites. Je suis un pauvre homme qui désire mon avancement, et vous me donnez bien matière et exemple à y travailler volontiers. Je ferai, cher sire, joyeusement et avec appareil tout ce dont vous me chargez ; et, après le service de mon très cher et très redouté seigneur le roi, je ne sais aucun roi que je servirais aussi volontiers et d'aussi bon cœur que je vous servirais. »

— « Grand merci, Eustache, répondit le roi d'Angleterre ; tout ce que vous me dites, je le crois vraiment. »

Bientôt après on apporta les vins et les épices, et puis le roi se retira en sa chambre. Alors il donna congé à toutes manières de gens.

Le lendemain au matin, le roi fit livrer audit messire Eustache de Ribaumont deux roussins et vingt écus pour retourner chez lui. Alors il prit congé des chevaliers de France qui étaient là et qui demeuraient prisonniers ; eux s'en allèrent en Angleterre avec le roi, et lui retourna en France. Partout où il venait il disait ce qu'il était enjoint et chargé de faire ; et il porta le chapelet toute l'année ainsi que le lui avait donné le roi.



Les Chroniques de **Jehan Froissart.** Deuxième Partie.

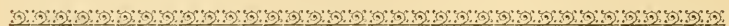
I. — COMMENT TRÉPASSÈRENT DE CE MONDE LA REINE DE FRANCE ET LA DUCHESSE DE NORMANDIE ; ET COMMENT LE ROI DE FRANCE ET SON FILS SE REMARIÈRENT.

EN cette année trépassa de ce monde la reine de France, femme du roi Philippe, et sœur germaine du duc Eudes de Bourgogne. Ainsi fit madame Bonne, duchesse de Normandie, fille du gentil roi de Bohême qui demeura à Crécy. Et le père et le fils furent donc veufs de leurs deux femmes.

Assez tôt après se maria le roi Philippe à madame Blanche, fille du roi Philippe de Navarre qui mourut devant Algésiras ; et aussi le duc de Normandie, fils aîné du roi de France, se maria à la comtesse de Boulogne qui était veuve de monseigneur Philippe de Bourgogne, son cousin germain, qui était mort devant Aiguillon en Gascogne (1). Et bien que ces dames

1. « Alors était venu nouvellement dans le camp devant Aiguillon messire Philippe de Bourgogne, fils du duc Eudes de Bourgogne, pour le temps comte d'Artois et de Boulogne, et cousin germain du duc de Normandie, lequel était un fort jeune chevalier et plein de grand'volonté, ainsi qu'il le montra là ; car, tout aussitôt que l'escarmouche fut commencée, il ne voulut pas être des derniers, mais s'arma et monta sur un coursier fort et raide méchamment ; et de grand'hâte, pour plus tôt être et

fussent fort proches de sang et de lignage au père et au fils, pourtant tout cela fut fait par les dispenses du pape Clément qui régnait pour ce temps ⁽¹⁾.



II. — COMMENT LE JEUNE COMTE LOUIS DE FLANDRE
ÉPOUSA LA FILLE DU DUC DE BRABANT, ET COMMENT
IL RENTRA EN JOUISSANCE DE SES DROITS.

VOUS avez ci-dessus bien ouï conter ⁽²⁾ comment le jeune comte de Flandre fiança en l'abbaye de Bergues madame Isabelle d'Angleterre, fille du roi Édouard ; et comment, depuis qu'il fut retourné en France où il fut reçu joyeusement, il lui fut dit par le roi et tous les barons qu'il avait très bien agi et très sagement en s'enfuyant, car ce mariage ne lui valait rien, dans le cas où on voudrait le lui faire faire par contrainte. Et le roi lui dit qu'il le marierait bien ailleurs à son plus grand honneur et profit. La chose demeura en cet état un an ou à peu près.

Le duc de Brabant n'était pas courroucé de cet événement, et envoya aussitôt en France des messagers à ce jeune comte de Flandre, et au roi Philippe, le priant qu'il voulût consentir au mariage dudit comte avec sa fille cadette ; et qu'il leur serait bon ami et bon voisin, à tout jamais, et que jamais il ne s'armerait pour le roi d'Angleterre, ni lui, ni ses enfants.

Le roi de France, qui sentait le duc de Brabant un grand seigneur qui lui pouvait bien nuire et aider s'il voulait, s'inclina à ce mariage plus qu'à nul autre ; et

venir à l'escarmouche, ledit Philippe prit sa route au milieu des champs, et embrocha son coursier des éperons ; le coursier qui était grand et fort se mit à courir et emporta le chevalier malgré lui ; si bien qu'en traversant et sautant un fossé, le coursier trébucha et tomba, et jeta ledit messire Philippe sous lui.... Il fut si froissé, que jamais depuis il n'eut santé ; et il mourut de cette blessure. »

1. Le Pape Clément VI.

2. Première partie, chap. 83.

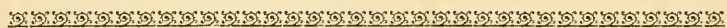
il manda au duc de Brabant que, s'il pouvait tant faire que le pays de Flandre fût de son accord, il verrait volontiers ce mariage et le conseillerait entièrement au comte de Flandre son cousin. Le duc de Brabant répondit que oui, et qu'il se faisait fort de cela. Le duc de Brabant envoya tantôt grands messages en Flandre vers les bonnes villes pour traiter et parlementer au sujet de ce mariage ; et le duc de Brabant priait l'épée en main ; car il leur faisait dire que, s'ils mariaient leur seigneur ailleurs qu'à sa fille, il leur ferait la guerre ; et que, si la besogne se faisait, il leur serait en parfaite union, aidant et secourant contre tous autres seigneurs.

Les conseillers des bonnes villes entendirent les promesses et les paroles que le duc de Brabant, leur voisin, leur offrait ; et ils virent que leur seigneur n'était pas en leur volonté, mais bien aux ordres du roi de France et de madame sa mère ⁽¹⁾, et qu'aussi leur seigneur avait tout entièrement le cœur français. Aussi, tout considéré, ils regardèrent pour le meilleur qu'il valait mieux qu'ils le mariassent là qu'autre part, et que, par ce mariage, ils demeureraient en paix et auraient leur seigneur qu'ils désiraient beaucoup ravoir. Si bien que, finalement, ils s'y accordèrent ; et les choses furent si approchées, que le jeune comte de Flandre fut amené à Arras, et le duc de Brabant envoya là monseigneur Godefroy, son fils aîné, le comte de Mons, le comte de Loos et tout son conseil ; et là furent les conseils de toutes les bonnes villes de Flandre. Il y eut alors de grandes conférences et de grandes alliances sur ce mariage. Finalement le jeune comte jura, et tous ses pays pour lui, de prendre et d'épouser la fille du duc de Brabant, pourvu que l'Eglise y con-

1. La mère de Louis de Male, comte de Flandre, était Marguerite de France, fille de Philippe le Long, et cousine germaine de Philippe de Valois.

sentit. Il ne demeura pas longtemps après que ledit comte vint en Flandre, et on lui rendit fiefs, hommages, franchises, seigneuries et juridictions tout entières, autant et plus qu'en son temps le comte son père, en sa plus grand'prospérité, en avait joui et possédé.

Le roi d'Angleterre fut alors fort courroucé contre le duc de Brabant qui était son cousin germain, de ce qu'il lui avait enlevé le profit de sa fille que le comte de Flandre avait fiancée auparavant ; et aussi contre le comte de Flandre, à cause qu'il lui avait manqué de parole. Mais le duc de Brabant s'en excusa bien et sagement depuis ; et aussi le fit le comte de Flandre.



III. — COMMENT MESSIRE GEOFFROY DE CHARGNY
SURPRIT AIMERY DE PAVIE EN SON CHATEAU ET LE
FIT MOURIR EN LA VILLE DE SAINT-OMER.

VOUS avez ci-dessus bien entendu raconter comment Aimery de Pavie, un Lombard, dut rendre et livrer le château et la forte ville de Calais aux Français pour une somme de florins, et comment il leur en arriva. La vérité est que messire Geoffroy de Chargny et les autres chevaliers qui furent avec lui menés en prison en Angleterre, se rançonnèrent au plus tôt qu'ils purent et payèrent leurs rançons, et puis retournèrent en France. Messire Geoffroy s'en revint comme auparavant demeurer dans la ville de Saint-Omer, par l'ordre du roi Philippe de France. Il apprit que ce Lombard était retiré dans un petit château de la frontière de Calais, qu'on appelle Frétin, et que le roi d'Angleterre lui avait donné. Cet Aimery se tenait là tout tranquille et se donnait du bon temps. Il pensait que les Français avaient oublié la courtoisie qu'il leur avait faite, mais ils ne l'avaient pas oubliée, ainsi qu'il ap-

parut bien : car, aussitôt que messire Geoffroy sut que ledit Aimery était arrêté là, il demanda secrètement à ceux du pays qui connaissaient cette maison de Frétin si on le pourrait avoir. Il fut informé qu'il le pourrait prendre très facilement ; car cet Aimery ne se doutait de rien, mais était aussi en sécurité en son château, sans garde et sans guet, que s'il eût été à Londres ou dans Calais.

Alors ledit messire Geoffroy ne laissa pas dormir cette affaire, mais il fit tout secrètement à Saint-Omer une assemblée de gens d'armes, et prit les arbalétriers de la ville avec lui ; et partit de Saint-Omer une après-midi, et chemina tant toute la nuit avec ses gens, que, droit au point du jour, ils vinrent à Frétin. Ils entourèrent alors le château qui n'était pas grand, et ceux de pied entrèrent dans les fossés et firent tant qu'ils furent outre. Les serviteurs du château s'éveillèrent au bruit, et vinrent à leur maître qui dormait, et lui dirent :

— « Vite, vite, levez-vous, car il y a là dehors beaucoup de gens d'armes qui s'efforcent d'entrer céans. »

Aimery fut tout effrayé et se leva au plus tôt qu'il put, mais il ne sut jamais avoir fait si vite que sa cour ne fût pleine de gens d'armes. Ainsi il fut pris. Il n'y eut aucune autre violence dans le petit château, car il y avait des trêves entre les Français et les Anglais, et de plus messire Geoffroy ne voulait personne que cet Aimery. Aussi en eut-il grand'joie quand il le tint, et le fit amener en la ville de Saint-Omer ; et ne le garda guère longtemps depuis, car il le fit mourir à grand martyre dans le marché, en présence des chevaliers et écuyers du pays qui y furent mandés, et devant le commun peuple. Ainsi finit Aimery de Pavie.



IV. — COMMENT LES PÉNITENTS ALLAIENT PAR LE PAYS,
PAR COMPAGNIES, SE DÉCHIRANT LE DOS D'AIGUILLONS
DE FER ; COMMENT IL Y EUT DANS LE MONDE UNE
GRANDE ÉPIDÉMIE, ET COMMENT LES JUIFS FURENT
BRULÉS.

EN l'an de grâce de Notre-Seigneur MCCCXLIX parurent les pénitents, et sortirent premièrement d'Allemagne; c'étaient des gens qui faisaient des pénitences publiques et qui se battaient de verges garnies d'aiguillons de fer, si bien qu'ils déchiraient leur dos et leurs épaules, et chantaient des chansons très piteuses sur la Nativité et Passion de Notre-Seigneur. Ils ne pouvaient, d'après leurs règles, coucher qu'une nuit dans une bonne ville, et ils partaient d'une ville par compagnie, tantôt plus, tantôt moins, et allaient ainsi par le pays faisant leur pénitence trente-trois jours et demi, autant que Jésus-Christ alla d'années sur la terre; puis ils retournaient chez eux. Cette chose fut commencée par grand'humilité et pour prier Notre-Seigneur qu'il voulût retenir et cesser ses fléaux : car en ce temps, par tout le monde généralement, courait une maladie qu'on appelle Épidémie ⁽¹⁾, et dont mourut au moins la troisième partie du monde; et par ces pénitences en plusieurs endroits la mortalité s'apaisa, là où auparavant on n'y avait pu arriver par aucun moyen. Cette chose ne dura pas un long terme, car l'Église alla au devant ⁽²⁾. Jamais un de ces pénitents

1. La fameuse peste qui fit tant de victimes à cette époque. A Paris seulement, qui ne comprenait guère alors que la *Cité*, les chroniqueurs contemporains disent qu'on porta en terre, pendant plusieurs semaines, cinq cents cadavres par jour.

2. On lit au sujet de cette secte dans l'*Histoire de l'Église* de Rohrbacher :

« Les calamités publiques donnèrent occasion à un autre excès. Comme on attribuait les ravages que faisait la peste à la juste colère du Ciel irrité contre les hommes, on en conclut qu'il fallait recourir à la pénitence et aux bonnes œuvres. La conclusion était solide, mais on en abusa dans la pratique. Sans attendre les ordres des premiers pasteurs de l'Église, une grande multitude de personnes entreprirent une sorte de pénitence qui

n'entra dans le royaume de France; car le roi le défendit, sur l'opposition et défense du pape qui ne voulut point approuver que cette chose fût bonne pour l'âme, à cause de plusieurs grands articles de raison qu'il y mit et sur lesquels je passerai assez brièvement. Tous les bénéficiers et tous les clercs qui avaient été de la secte des pénitents furent excommuniés, et il fallut que plusieurs allassent en cour de Rome pour se purger de cette faute et se faire absoudre.

dégénéra en fanatisme. Associés ensemble et soumis à des chefs qu'ils s'étaient donnés, ils commencèrent à se flageller en parcourant le pays. Ce fut dans la Souabe que ces premiers flagellants parurent; ils vinrent à Spire, où ils exercèrent avec beaucoup de rigueur sur eux-mêmes la flagellation publique.

« A Strasbourg, où ils allèrent ensuite, on compta environ mille personnes qui s'attachèrent à eux, avec promesse d'obéir au chef de la bande ou confrérie pendant trente quatre jours, qui étaient le terme prescrit pour la flagellation publique. Ces flagellants faisaient paraître un grand air de modestie; ils marchaient vêtus d'un habit lugubre, chargé d'une croix devant et derrière, avec leur instrument de pénitence pendu à la ceinture. La troupe était précédée d'une bannière, où l'on voyait aussi l'image du crucifix; c'est ce qui les faisait appeler les Frères de la Croix. Ils se flagellaient régulièrement deux fois le jour et ils ne s'arrêtaient pas plus d'une nuit dans chaque endroit. Quand on leur offrait des aumônes ils les mettaient en commun pour acheter des bannières et des torches à l'usage de leurs processions. Quand il fallait prendre un peu de sommeil, ils se couchaient sur la terre ou sur des lits fort durs, et le sommeil était encore interrompu par une flagellation que chacun faisait en particulier.

« Tous ces exercices, mêlés de quelque vue de piété et de mortification chrétiennes, étaient altérés par la superstition, l'esprit de crédulité et d'erreur.

« Elle adopta d'autres idées encore plus dangereuses, comme de se croire autorisée à faire des miracles, à chasser les démons, à remettre les péchés, en vertu de cette opération sanglante qu'elle disait unie à la flagellation de Jésus-Christ. Il s'y glissa ensuite des vols, des cruautés et des débauches, ce qui était inévitable parmi des troupes de gens ramassés de tous pays, de tout âge et de tout sexe, sans subordination légitime, sans feu ni lieu, et la plupart de la lie du peuple.

« Des provinces de l'Allemagne, de la Lorraine, de l'Alsace et de la Flandre, où s'étaient faites les premières excursions, les flagellants pénétrèrent dans quelques cantons de la France. On n'en vit point à Paris, mais il en parut dans la Champagne; il y en eut même jusque dans Avignon. Le pape Clément VI, informé des pratiques condamnables de ces prétendus dévots, voulut les faire emprisonner; mais à la prière des cardinaux, il se contenta de publier contre eux une bulle qui porte en substance « qu'il a appris avec douleur la superstitieuse nouveauté née en

En ce temps, généralement par tout le monde, les Juifs furent pris et brûlés, et leurs biens demeurèrent acquis aux seigneurs, excepté dans le pays d'Avignon et dans la terre de l'Église sous les clefs du pape. Ces pauvres Juifs qui étaient ainsi poursuivis, n'avaient pas crainte de mort quand ils pouvaient venir jusque-là ⁽¹⁾. Les Juifs avaient prédit, bien cent ans auparavant, que, quand une sorte de gens qui devaient venir

Allemagne, inspirée par le prince des ténèbres, auteur de tout mal, pratiquée sous prétexte de piété par une multitude de gens simples que des imposteurs ont séduits en les assurant que Jésus-Christ est apparu au patriarche de Jérusalem. Mensonge palpable, reprend le Pape, puisqu'il n'y a point eu de patriarche à Jérusalem depuis très longtemps, et ce qu'ils font dire au Sauveur dans la vision prétendue est non seulement frivole, mais encore évidemment contraire à l'Écriture. Cependant, continue-t-il, cette secte insensée se multiplie de jour en jour; divisée en plusieurs troupes, elle forme une espèce de corps, et c'est ce qui la rend plus redoutable. Téméraire dans ses maximes et dans ses usages, elle méprise les autres états du genre humain; elle croit pouvoir se justifier elle-même sans avoir besoin des clefs de l'Église; elle porte, sans l'autorité d'aucun supérieur, la croix pour bannière et un habit distingué par sa couleur noire, avec la croix par devant et par derrière. La vie qu'on y mène est étrange; ce sont des conventicules condamnés par le droit, des mœurs et des actions fort éloignées de la vie commune des fidèles, des statuts témérairement fabriqués, suspects d'erreur et déraisonnables. Nous sommes particulièrement troublé de voir que certains religieux des ordres mendiants prêtent le ministère de la parole pour y attirer les faibles. »

« La bulle nous apprend ensuite que les flagellants ou ceux qui adhéraient à leur société s'étaient rendus coupables de cruauté en persécutant les Juifs; qu'ils avaient même versé le sang des chrétiens, pillé les biens des ecclésiastiques et des séculiers, envahi la juridiction qui ne leur appartenait pas; sur quoi le Pape ordonne à tous les archevêques et évêques d'Allemagne, de Pologne, de Suède, d'Angleterre et de France, de proscrire absolument ces assemblées de flagellants; de contraindre par les peines ecclésiastiques, et même temporelles, ceux qui les fréquentent à s'en désister; de faire emprisonner les religieux qui dogmatisent en leur faveur. Toutefois, ajoute Clément VI en finissant, « nous ne prétendons pas empêcher les fidèles d'accomplir, dans leur maison ou ailleurs, les pénitences imposées canoniquement ou volontaires, pourvu qu'ils le fassent avec une intention droite, une vraie dévotion, et sans conventicules ou pratiques superstitieuses. » La bulle est du 20 Octobre 1349.

« Grâce aux ordonnances du Pape, secondées par les docteurs, les évêques et les princes, la secte des flagellants disparut bientôt. »

1. La mortalité était terrible alors; la peste avait dépeuplé les campagnes et avait amené à sa suite sa sœur jumelle la famine. On accusa les Juifs d'être les auteurs de ces malheurs et d'avoir empoisonné les sources et les puits, accusation souvent renouvelée d'ailleurs au moyen âge.

au monde, apparaîtrait portant des fléaux de fer, ils seraient tous détruits, ainsi le disait la prédiction; et cette prédiction leur fut éclaircie, quand les pénitents dont j'ai parlé, allèrent se battant ainsi qu'il est dit ci-dessus.

V. — COMMENT LE ROI PHILIPPE DE FRANCE MOURUT,
ET COMMENT LE ROI JEAN, SON FILS, LES TRÊVES ÉTANT
EXPIRÉES, RECONQUIT LA VILLE DE SAINT-JEAN
D'ANGÉLY.

EN l'an de grâce de Notre-Seigneur MCCC et L, trépassa de ce monde le roi Philippe de France. Il fut enseveli en l'abbaye de Saint-Denis; son fils aîné, Jean, duc de Normandie, fut roi, et sacré et couronné en l'église de Notre-Dame de Reims en grand' solennité. Après son couronnement il s'en retourna à Paris et s'occupa à faire ses préparatifs et ses affaires, car les trêves étaient expirées entre lui et le roi d'Angleterre. Il envoya de nombreux gens d'armes à Saint-Omer, à Guines, à Théroutanne, à Aire et sur toutes les frontières de Calais, afin que le pays fût bien gardé contre les Anglais. Et le roi imagina qu'il s'en irait à Avignon voir le pape et les cardinaux, qu'il passerait outre vers Montpellier et visiterait le Languedoc, ce bon gras pays; puis s'en irait en Poitou et en Saintonge, et mettrait le siège devant Saint-Jean-d'Angély.

Le roi fit donc ordonner ses préparatifs grands et forts partout, mais avant toutes choses et avant de partir de Paris, et tout de suite après le trépas du roi Philippe son père, il fit mettre hors de prison ses deux cousins germains, Jean et Charles, fils de monseigneur Robert d'Artois, qui avaient été en prison plus de quinze ans, et les garda auprès de lui. Et parce que le roi son père leur avait enlevé et ôté leurs héritages, il leur en rendit assez pour bien vivre et tenir bon et

grand état. Ce roi Jean aima beaucoup ses parents proches de père et de mère, et prit en grand'affection ses deux autres cousins germains, monseigneur Pierre, le gentil duc de Bourbon, et monseigneur Jacques de Bourbon son frère, et les tint toujours les premiers de son conseil; et certainement ils le méritaient bien, car ils furent sages, vaillants et gentils chevaliers, et de grand' prévoyance.

Ainsi le roi Jean partit de Paris en grand ordre et puissance, et prit le chemin de Bourgogne, et fit tant par son voyage qu'il arriva à Avignon. Il fut reçu par le pape et le collège joyeusement et grandement, et séjourna là quelque temps; puis il en partit et prit le chemin de Montpellier. Il séjourna dans cette ville plus de vingt jours, et là vinrent lui faire hommage les comtes, les vicomtes, les barons et les chevaliers du Languedoc, dont il y a grand'foison. Le roi y renouvela les sénéchaux, baillis et tous autres officiers, parmi lesquels il en laissa quelques-uns et en ôta d'autres; puis il chevaucha outre et fit tant qu'il entra au bon pays de Poitou. Il s'en vint reposer et rafraichir à Poitiers, et là fit un grand mandement et amas de gens d'armes. En ce temps-là celui qui gouvernait l'office de la connétablie de France était le chevalier du monde qu'il aimait le plus, car ils avaient été nourris ensemble dans leur enfance, messire Charles d'Espagne ⁽¹⁾. Étaient maréchaux de France messire Édouard, sire de Beaujeu, et messire Arnould d'Andrehen.

Je vous dis donc que le roi en sa nouveauté s'en vint puissamment mettre le siège devant la bonne ville de Saint-Jean-d'Angély, et les barons et les chevaliers de Poitou, de Saintonge, d'Anjou, du Maine et de Tour-

1. Charles d'Espagne était petit-fils de Ferdinand de la Cerda, gendre de saint Louis, et fils d'Alphonse qui fut dépouillé de la couronne de Castille par son oncle Sanche IV.

raine y étaient tous. Ces gens d'armes entourèrent la ville de Saint-Jean, tellement que nuls vivres ne leur pouvaient venir. Les bourgeois de la ville s'avisèrent donc qu'ils demanderaient du secours à leur seigneur le roi d'Angleterre, pour qu'il voulût envoyer là des gens qui les pussent ravitailler, car ils n'avaient pas assez de vivres pour tenir au delà d'un terme qu'ils indiquèrent : car ils avaient été partout visiter chaque maison selon ses ressources. Ainsi ils le signifièrent authentiquement au roi d'Angleterre par certains messagers qui se hâtèrent tellement qu'ils vinrent en Angleterre et trouvèrent le roi dans le château de Windsor. Ils lui donnèrent alors les lettres de ses bonnes gens de la ville de Saint-Jean-d'Angély. Le roi les ouvrit et les fit lire par deux fois pour mieux entendre la matière.

Quand le roi d'Angleterre entendit ces nouvelles : que le roi de France et les Français avaient assiégé la ville de Saint-Jean, et que les habitants demandaient d'être réconfortés et ravitaillés, le roi répondit si haut que tous l'entendirent :

— « C'est bien une requête raisonnable et à laquelle je dois penser. »

Et il répondit aux messagers :

— « J'en ordonnerai bientôt. »

Depuis il ne s'écoula guère de temps jusqu'à ce que le roi ordonnât d'aller de ce côté à monseigneur Jean de Beauchamp, au vicomte de Beauchamp, à monseigneur James d'Audley, à monseigneur Jean Chandos, à monseigneur Barthélemy Burghersh, à monseigneur Jean de Lisle, à monseigneur Guillaume Fitz-Warren, au seigneur de Fitz-Walter, à monseigneur Raoul de Hastings, à monseigneur Raoul de Ferrières, à monseigneur Franck de Hall et à bien quarante chevaliers. Le roi leur dit qu'ils devaient aller à Bordeaux et leur donna certains indices pour parler au seigneur d'Albret,

au seigneur de Mucidan, au seigneur de Lesparre et aux trois seigneurs de Pommiers, ses bons amis, en les priant de sa part qu'ils voulussent se hâter de secourir la ville de Saint-Jean.

Ces barons et chevaliers étaient tout réjouis quand le roi les voulait employer. Ils se préparèrent donc le plus tôt qu'ils purent et vinrent à Southampton, et là trouvèrent tout prêts vaisseaux et provisions. Ils entrèrent donc dedans et pouvaient être environ trois cents hommes d'armes et six cents archers. Ils cinglèrent tant par mer, qu'ils jetèrent l'ancre au hâvre de Bordeaux. Alors ils sortirent de leurs vaisseaux sur le quai, et furent grandement bien reçus et accueillis par les chevaliers gascons qui étaient là et qui attendaient ce secours venu d'Angleterre. Le sire d'Albret et le sire de Mucidan n'y étaient point ce jour-là, mais aussitôt qu'ils surent la flotte des Anglais arrivée, ils allèrent de ce côté. Ils se réjouirent grandement quand ils se trouvèrent tous ensemble, et firent leurs dispositions au plus tôt qu'ils purent, passèrent la Garonne et s'en vinrent à Blaye. Là ils firent charger soixante bêtes de somme de victuailles pour rafraîchir ceux de Saint-Jean, et puis se mirent en chemin de ce côté. Ils étaient cinq cents lances et quinze cents archers et trois mille brigands à pied. Ils se hâtèrent tant en leur voyage, qu'ils arrivèrent à une journée de marche près de la rivière de Charente.

Or je vous parlerai des Français et comment ils s'étaient ordonnés. Ils avaient bien appris que les Anglais étaient à Bordeaux et faisaient là leur réunion pour venir lever le siège et rafraîchir la ville de Saint-Jean. Les maréchaux alors avaient ordonné que messire Jean de Saintré, messire Guichard d'Angle, messire Boucicaut, messire Guy de Nesle, le sire de Pont, le sire de Parthenay, le sire de Poiane, le sire de Tonnai-Bouton, le sire de Surgières, le sire de Crusances, le

sire de Linières, et grand' foison de barons et de chevaliers, jusques à cinq cents lances, tous bonnes gens d'élite, s'en vinssent garder le pont sur la rivière de Charente par où les Anglais devaient passer. Ceux nommés ci-dessus étaient venus là et s'étaient logés tout contre la vallée de la rivière. Ils avaient pris le pont ; les Anglais et les Gascons qui chevauchaient de ce côté ne savaient rien de cela, car s'ils l'eussent su, ils eussent fait autrement, mais tous voulaient passer la rivière au pont qui est sous le château de Taillebourg.

Les Anglais vinrent donc un matin en bon ordre, les provisions en route devant eux, et ils chevauchèrent tant qu'ils vinrent assez près du pont, et ils envoyèrent leurs coureurs courir vers le pont. Ceux qui y furent envoyés rapportèrent à leurs seigneurs que les Français étaient tout rangés et en ordre au pont, et qu'ils le gardaient si bien qu'on ne pouvait pas le passer. Les Anglais et les Gascons furent alors tout émerveillés de ces nouvelles, et s'arrêtèrent tout cois dans les champs et se consultèrent longtemps pour savoir comment ils se maintiendraient. Ils reconnurent, tout considéré, qu'ils ne pouvaient nullement passer, et que cent hommes d'armes feraient maintenant, en défendant le pont, plus que cinq cents ne feraient pour l'attaquer. Si bien que, tout étant considéré et le bien étant pesé contre le mal, ils reconnurent qu'il leur valait mieux retourner et ramener en arrière leurs provisions, que d'aller plus avant et de se mettre en quelque danger. Ils se tinrent tous à cet avis, et firent retourner leurs provisions et leurs bêtes de somme, et se mirent au retour. Ces barons de France et de Poitou qui étaient au pont et qui le gardaient, apprirent que les Anglais se mettaient au retour, et il leur fut dit qu'ils s'enfuyaient. Ils furent tout réjouis de ces nouvelles, et furent tout de suite d'avis qu'ils les poursuivraient et combattraient, car ils étaient assez forts pour combattre.

Alors ils furent vite montés sur leurs coursiers et chevaux, car ils les avaient auprès d'eux, et se mirent de l'autre côté de la rivière à la trace des Anglais, disant :

— « Vous ne vous en irez pas ainsi entre vous, seigneurs d'Angleterre ; il vous faut payer votre écot. »

Quand les Anglais se virent ainsi si fort poursuivis par les Français, ils s'arrêtèrent tout net et leur tournèrent les fers des lances, et dirent qu'ils ne souhaitent pas mieux puisqu'ils les tenaient de l'autre côté de la rivière. Alors ils firent chasser en avant par leurs valets leurs bêtes de somme et les victuailles, puis s'en vinrent de grand' volonté se jeter sur ces Français. Là il y eut d'abord d'un côté et d'autre un bon combat et fort raide, et maint homme renversé à terre d'une part et d'autre. Et il me semble, selon ce dont je fus informé, que, en joutant, les Français s'ouvrirent et que les Anglais passèrent outre. Au retour qu'ils firent, ils tirèrent les épées toutes nues et s'en vinrent retrouver leurs ennemis. Là il y eut une bonne bataille, et dure, et bien combattue, et maint exploit d'armes y fut fait, car ils étaient vraie fleur de chevalerie d'un côté et d'autre. Longtemps ils furent sur les champs, tournoyant et combattant fort habilement, avant qu'on pût savoir ni connaître lesquels en auraient le meilleur. Et il y eut telle fois que les Anglais branlèrent et furent presque déconfits, puis se dédommagèrent et prirent le dessus, et, en combattant bien et hardiment, rompirent leurs ennemis et les déconfirent. Là furent pris tous ces chevaliers de Poitou et de Saintonge surnommés, et messire Guy de Nesle. Nul homme d'honneur n'en partit, et les Anglais et Gascons eurent de bons prisonniers qui leur valurent cent mille moutons, sans compter la grand' conquête des chevaux et des armures qu'ils avaient eus sur la place.

Alors il leur sembla que pour ce voyage ils en avaient assez fait. Ils décidèrent de sauver leurs prisonniers,

et que la ville de Saint-Jean ne pouvait pas être, au moins cette fois, ravitaillée par eux. Ils s'en retournèrent donc vers la cité de Bordeaux, et firent tant par leurs journées de marche, qu'ils y parvinrent et y furent accueillis à grand' joie.

Vous devez savoir que le roi Jean de France, qui était dans la cité de Poitiers au jour que ses gens combattirent au dehors du pont de Taillebourg sur la Charente, fut durement courroucé quand il sut ces nouvelles : qu'une partie de ses gens avaient été ainsi rencontrés et renversés au passage de la rivière de Charente, et que la fleur de la chevalerie de son hôtel avait été prise, messire Jean de Saintré, messire Guichard d'Angle, messire Boucicaut et les autres. Le roi en fut donc durement courroucé ; il partit de Poitiers et s'en vint devant Saint-Jean d'Angély, et jura par l'âme de son père que jamais il n'en partirait avant de prendre la ville.

Quand ces nouvelles furent sues dans la ville de Saint-Jean : que les Anglais avaient été jusques au pont de la Charente et étaient retournés et en avaient ramené leurs provisions, et que la ville ne serait point ravitaillée, les habitants en furent tout ébahis, et se consultèrent entre eux pour savoir comment ils se maintiendraient. Ils décidèrent qu'ils prendraient, s'ils la pouvaient avoir, une trêve de quinze jours, et que, si dans ce temps ils n'étaient pas secourus et le siège levé, ils se rendraient au roi de France, leurs corps et leurs biens saufs. Cet avis fut tenu et cru ; et ils commencèrent à entamer avec le roi de France et son conseil des traités qui aboutirent, et il me semble que le roi Jean de France leur donna quinze jours de répit, à la condition que si, passé ce délai, ils n'étaient pas secourus de gens assez forts pour faire lever le siège, ils devaient rendre la ville et se mettre en l'obéissance du roi de France. Mais ils ne devaient pas être plus

secourus qu'ils n'étaient, et ils pouvaient bien signifier leur état, partout où il leur plaisait.

Ainsi ils demeurèrent en paix et on ne leur fit point de guerre ; et encore, par grâce spéciale, le roi, qui les voulait attirer par amour, leur envoya durant cette trêve des vivres bien et largement et raisonnablement pour leur argent ; ce dont toutes manières de gens lui surent grand gré et tinrent cela à grand'courtoisie. Ceux de Saint-Jean signifièrent l'état auquel ils étaient réduits, et leurs traités, par certains messagers, aux chevaliers anglais et gascons qui se tenaient en la ville de Bordeaux. Et il me semble qu'on laissa les quinze jours expirer, et qu'ils ne furent point secourus ni aidés. Au seizième jour le roi de France entra dans la ville de Saint-Jean en grand' solennité et les bourgeois de ladite ville l'accueillirent très joyeusement et lui rendirent toute fidélité et hommage, et se mirent en son obéissance. Ce fut le septième jour d'août de l'an MCCCCLI.

Après avoir reconquis Saint-Jean-d'Angély, ainsi qu'il est dit ci-dessus, et après s'y être reposé et rafraîchi huit jours, et avoir renouvelé et nommé de nouveaux officiers, le roi de France en partit et retourna en France. Il laissa dans la ville de Saint-Jean pour capitaine le seigneur d'Argenton de Poitou, et donna congé à toutes manières de gens d'armes, et revint en France. Les Anglais partirent aussi de Bordeaux et retournèrent en Angleterre. Ils y menèrent leurs prisonniers, ce dont le roi d'Angleterre eut grand' joie. Messire Jean de Beauchamp fut envoyé à Calais pour y être capitaine et gouverneur de toutes les frontières. Il y vint tenir son gouvernement, et y amena en sa compagnie de bons chevaliers et écuyers et des archers.

Quand le roi de France sut ces nouvelles, il envoya à Saint-Omer ce vaillant chevalier, messire Édouard,

seigneur de Beaujeu, pour y être capitaine de tous les gens d'armes et des frontières contre les Anglais. Donc ces deux capitaines et leurs gens chevauchèrent à la fois l'un sur l'autre ; mais ils ne se trouvaient ni ne se rencontraient point, ce dont il leur déplaisait assez, et pourtant mettaient-ils grand désir à se trouver ; mais ainsi le faisait le hasard.



VI. — COMMENT MESSIRE ROBERT DE BEAUMANOIR
ALLA DÉFIER LE CAPITAINE DE PLOERMEL, QUI AVAIT
NOM BEMBOROUGH (1), ET COMMENT IL Y EUT UNE
RUDE BATAILLE DE TRENTE CONTRE TRENTE.

EN cette propre saison advint en Bretagne un très haut fait d'armes, qu'on ne doit pas oublier ; mais on le doit mettre en avant pour encourager tous les chevaliers et leur servir d'exemple. Et, afin que vous le puissiez mieux entendre, vous devez savoir qu'il y avait toujours la guerre en Bretagne, entre les partis des deux dames, depuis que messire Charles de Blois fut emprisonné ; et les garnisons qui se tenaient dans les châteaux et dans les fortes villes des partis des deux dames, guerroyaient entre elles.

Il advint donc un jour que messire Robert de Beaumanoir, très vaillant chevalier et du plus grand lignage de Bretagne, et qui était châtelain d'un château qui s'appelle Château-Josselin, ayant avec lui grand' foison de gens d'armes de son lignage et d'autres soldats, s'en vint par devant la ville et le château de Ploërmel dont était capitaine un homme qui s'appelait Bemborough, et qui avait avec lui grand' foison de soldats anglais, allemands et bretons du parti de la comtesse de Montfort. Ledit messire Robert et ses gens couru-

1. Ce nom a été fort défiguré, et chaque chroniqueur l'écrivit à sa façon Blanchbourg, Brandebourch ou même Bambro.

rent par devant les barrières, et il eût vu volontiers que ceux de dedans fussent sortis dehors, mais nul n'en sortit.

Quand messire Robert vit cela, il approcha encore de plus près, et fit appeler le capitaine. Celui-ci vint au-devant de la porte et sur assurance de part et d'autre.

— « Bemborough, dit messire Robert, y a-t-il là dedans quelques hommes d'armes, vous ou un autre, deux ou trois, qui voulussent jouter à fer de lances contre trois de nous autres, pour l'amour de leurs dames ? »

Bemborough répondit que leurs amis ne voudraient pas qu'ils se fissent tuer si méchamment que par une seule joute, car c'est un hasard de fortune trop tôt passé ; et on en acquiert plutôt le nom de témérité et de folie, qu'une renommée d'honneur et de prix.

— « Mais je vous dirai ce que nous ferons, s'il vous plaît. Vous prendrez vingt ou trente de vos compagnons de votre garnison et j'en prendrai autant de la nôtre. Allons alors dans un beau champ, là où personne ne nous puisse empêcher et troubler, et commandons sous peine de la corde, à nos compagnons de part et d'autre et à tous ceux qui nous regarderont, que nul ne porte secours ni aide à quelqu'un des combattants ; et là éprouvons-nous et faisons tant, que l'on en parle au temps à venir, dans les salles, dans les palais, dans les places et autres lieux de par le monde, et que ceux-là en aient la fortune et l'honneur, à qui Dieu l'aura destiné. »

— « Par ma foi, dit messire Robert de Beaumanoir, j'en suis d'accord, et vous parlez fort bravement. Or, soyez trente de votre côté, et nous serons trente aussi du nôtre, et je le promets ainsi par ma foi. »

— « Je le promets aussi, dit Bemborough, car celui qui s'y maintiendra bien, acquerra plus d'honneur là qu'à une joute. »

Ainsi cette affaire fut conclue et promise ; et la journée fut fixée au mercredi après, qui devait être le quatrième jour après l'entreprise. Pendant ce délai, chacun élut les trente siens, ainsi que bon lui sembla, et tous ces soixante se pourvurent d'armures, bien et à point.

Quand le jour fut venu, les trente compagnons de Bemborough entendirent la messe, puis se firent armer et s'en allèrent dans le champ là où la bataille devait être, et descendirent tous à pied, et défendirent à tous ceux qui étaient là que personne ne se mêlât d'eux, quelque chose et quelque malheur qu'il vît arriver à ses compagnons ; et ainsi firent les compagnons de monseigneur Robert de Beaumanoir. Ces trente compagnons que nous appellerons Anglais attendirent longuement à cette affaire les autres que nous appellerons Français. Quand les trente Français furent venus, ils mirent pied à terre et firent à leurs compagnons le commandement dit plus haut. Quelques-uns dirent que cinq des leurs demeurèrent à cheval à l'entrée de la place, et que les vingt-cinq autres mirent pied à terre, ainsi que les Anglais avaient fait. Et quand ils furent l'un devant l'autre, ils parlementèrent un peu ensemble tous soixante, puis se retirèrent en arrière, les uns d'un côté et les autres de l'autre, et firent reculer tous leurs gens en dehors du champ, bien loin. Puis l'un d'eux fit un signe, et aussitôt ils se coururent sus et se combattirent fortement tout en un tas, et ils se secouraient bellement l'un l'autre quand ils voyaient arriver malheur à leurs compagnons.

Assez tôt après qu'ils furent assemblés fut tué l'un des Français, mais les autres ne laissèrent pas pour cela de combattre, mais ils se maintinrent bravement d'une part et d'autre, aussi bien que si tous eussent été des Rolands ou des Oliviers. A dire vrai, je ne sais dire si ceux-ci firent le mieux, ou si ceux-là se tinrent

le mieux, et je n'entendis jamais qu'on en prisât les uns plutôt que les autres ; mais ils se combattirent si longuement que tous perdirent force et haleine et entièrement tout pouvoir de continuer. Il fallut donc qu'ils s'arrêtassent et reposassent ; et ils se reposèrent par consentement, les uns d'un côté et les autres de l'autre, et se donnèrent trêve jusqu'à tant qu'ils seraient reposés, et que le premier qui se relèverait appellerait les autres. Alors étaient morts quatre Français et deux des Anglais.

Ils se reposèrent longuement d'une part et d'autre, et il y en eut qui burent du vin qu'on leur apporta dans des bouteilles, et ils resserrèrent leurs armures qui étaient rompues, et ils pansèrent leurs plaies.

Quand ils furent ainsi rafraîchis, le premier qui se releva fit signe et rappela les autres. Alors la bataille recommença aussi forte qu'auparavant et dura fort longtemps ; et ils avaient de courtes épées de Bordeaux, raides et aiguës, des épieux et des dagues, et quelques-uns des haches ; et ils s'en donnaient merveilleusement de grands horions et quelques-uns se prenaient aux bras à la lutte et se frappaient sans s'épargner. Vous pouvez bien croire qu'ils firent entre eux maint bel exploit d'armes, gens contre gens, corps à corps, mains à mains. On n'avait pas auparavant, depuis cent ans, entendu raconter une chose pareille.

Ainsi ils se combattirent comme de bons champions, et se tinrent fort bravement pendant cette seconde attaque, mais finalement les Anglais en eurent le pire. Car, ainsi que j'entendis le raconter, l'un des Français qui était demeuré à cheval les rompait et refoulait très malheureusement, si bien que Bemborough, leur capitaine, y fut tué ainsi que huit de leurs compagnons, et les autres se rendirent prisonniers quand ils virent que leur défense ne les pouvait aider, car ils ne pouvaient et ne devaient pas fuir. Et ledit messire Robert et ses

compagnons qui étaient demeurés en vie les prirent et les emmenèrent au Château-Josselin comme leurs prisonniers ; et les rançonnèrent depuis courtoisement, quand ils furent tous guéris, car il n'y en avait aucun qui ne fût fort blessé, aussi bien parmi les Français que parmi les Anglais. Et depuis je vis s'asseoir à la table du roi Charles de France un chevalier breton qui y avait été, messire Yves Charruel ; mais il avait le visage si tailladé et découpé qu'il montrait bien que la besogne fut bien combattue ; et aussi y fut messire Enguerrand d'Eudin, un bon chevalier de Picardie, qui montrait bien qu'il y avait été, et un autre bon écuyer qui s'appelait Hugues de Roncevaux. Cette aventure fut contée et racontée en plusieurs endroits. Les uns la tenaient à pauvreté et les autres à grand'témérité et présomption (¹).

1. Nous ne retrouvons pas, dans les relations du combat des Trente que nous avons vues, les noms d'Enguerrand d'Eudin et de Hugues de Roncevaux que cite ici Froissart ; d'ailleurs aucune liste ne se ressemble complètement. Voici celle qui paraît être la plus exacte, et qui donne les noms des trente chevaliers ou écuyers bretons et français :

Robert de Beaumanoir,	Guillaume de Montauban,	N. de Fontenay,
Le sire de Tinteniach,	Alain de Tinteniach,	Hugues Capus,
Guy de Rochefort,	Tristan de Pestivien,	Alain de Kéranrais,
Yves Charruel,	Louis Goyon,	Geoffroy de Beaucorps,
Robin Raguenel,	Geoffroy de la Roche,	Maurice du l'arc,
Huon de Saint-Yvon,	Guyon de Pontblanc,	Jean de Sérent,
Caro de Bodégat,	Geoffroy Poulard,	Olivier de Monteville,
Olivier Arrel,	Guillaume de la Lande,	Simon Richard,
Geoffroy du Bois,	N. de Trésiguidy et	Geoffroy de Mellon
Jean Rousselot,	de Trésiguidy, son frère,	et Guillaume de la Marche.



VII. — COMMENT UNE RENCONTRE EUT LIEU PRÈS DE SAINT-OMER ENTRE LES DEUX CAPITAINES FRANÇAIS ET ANGLAIS ; COMMENT LE CAPITAINE ANGLAIS, MESSIRE JEAN BEAUCHAMP, FUT PRIS AVEC SA TROUPE, ET COMMENT LE CAPITAINE DES FRANÇAIS, MESSIRE ÉDOUARD DE BEAUJEU, FUT TUÉ DANS LE COMBAT.

Nous parlerons d'un autre fait d'armes qui advint en cette saison sur la frontière de Saint-Omer, assez près de la bastide d'Ardres. Vous avez bien ci-dessus appris comment, après avoir reconquis Saint-Jean-d'Angély, le roi de France envoya à Saint-Omer ce gentil chevalier, le seigneur de Beaujeu, pour être gardien et souverain de tous les gens d'armes et gouverneur du pays. D'autre part était à Calais, de par le roi d'Angleterre, un fort vaillant chevalier qui s'appelait messire Jean de Beauchamp. Ces deux capitaines avaient foison de bons chevaliers et écuyers sous leurs ordres, et mettaient grand'peine à ce qu'ils pussent se trouver et rencontrer l'un l'autre. Or il advint que, justement le lundi de la Pentecôte, l'an MCCCCLII, messire Jean de Beauchamp partit de Calais avec trois cents armures de fer et deux cents archers : et ils avaient tant chevauché de nuit que, justement ce lundi au matin, ils furent devant Saint-Omer, environ au soleil levant, et se mirent en ordre de bataille sur un tertre assez près de là, et puis envoyèrent leurs coureurs découvrir et prendre et enlever la proie qui était sortie de Saint-Omer et des villages des environs ; et la prirent toute ensemble. Il y avait là grand'proie.

Quand ils eurent couru et fait leur entreprise, ils commencèrent à se retirer fort sagement, et prirent leurs gens de pied qui les suivaient, et leur dirent :

— « Retirez-vous bellement vers Calais, et chassez cette proie devant vous ; nous la suivrons et la conduirons. »

Tous ceux qui reçurent l'ordre de faire cela, le firent, et les chevaliers et les écuyers se remirent ensemble, et puis chevauchèrent tout le pays.

Les nouvelles en étaient venues à Saint-Omer et au seigneur de Beaujeu qui couchait à la porte de Boulogne : que les Anglais chevauchaient, et que leurs coureurs avaient été jusques aux barrières et qu'ils emmenaient la proie ; ce dont le sire de Beaujeu était durement courroucé, et il avait fait sonner son trompette et aller en bas dans la ville pour réveiller les chevaliers et les écuyers qui dormaient là dans leurs hôtels. Ceux-ci ne furent pas si tôt armés ni assemblés ; mais le sire de Beaujeu ne les voulut pas attendre tous, mais il partit, peut-être lui centième, bien et élégamment monté, et fit porter et passer devant lui sa bannière. Il sortit donc de la ville, ainsi que je vous dis, et les autres compagnons, ainsi qu'ils avaient fait, le suivaient chaudement. Ce jour-là étaient à Saint-Omer le comte de Portien, messire Guillaume de Bourbon, messire Baudouin Zonnekin, messire de Roie, messire Guillaume de Craon, messire Houdart de Renty, messire Guillaume de Bailleul, messire Hector Kieret, messire Hugues de Longueval, le sire de Sains, messire Baudouin de Belleborne, le sire de Saint-Dizier, le sire de Saint-Sauf-Lieu, messire Robert de Basentin, messire Baudouin de Cuvilier, et plusieurs bons chevaliers et écuyers d'Artois et de Vermandois. Le sire de Beaujeu suivit d'abord promptement les traces des Anglais, et il avait grand'crainte qu'ils ne lui échappassent, car malgré lui il les eût laissés sans combattre. Tous ces gens d'armes et les brigands, desquels il y avait bien cent à Saint-Omer, n'étaient pas encore avec le seigneur de Beaujeu, et celui qui le suivait de plus près par derrière, c'était messire Guichart, son frère, qui n'était pas parti avec lui et sa troupe.

Les uns et les autres chevauchaient ainsi, les Anglais devant, les Français après ; et les Anglais prenaient toujours l'avantage d'aller devant en approchant de Calais ; mais leurs chevaux commençaient à se fatiguer beaucoup, car ils étaient las d'avoir fort chevauché la nuit précédente. Il advint donc que les Anglais s'étaient déjà éloignés de Saint-Omer de quatre lieues de pays, et qu'ils avaient passé la rivière d'Auske, et qu'ils étaient entre Ardres et Auske. Ils regardèrent donc derrière eux, et virent le seigneur de Beaujeu et sa bannière qui n'avait pas avec lui plus de cent hommes d'armes. Ils dirent donc entre eux :

— « Nous nous faisons chasser par ces Français qui ne sont qu'un petit nombre ; arrêtons-nous et combattons avec eux ; aussi bien nos chevaux sont extrêmement fatigués. »

Tous s'arrêtèrent à cet avis, et entrèrent dans un pré, et prirent l'avantage d'un fossé qui était autour de ce pré, et se mirent tous à pied, ayant leurs lances devant eux et en bonne ordonnance.

Voici le seigneur de Beaujeu venu, monté sur un coursier, et sa bannière devant lui ; il s'arrêta à ce fossé en face des Anglais qui y faisaient front, et tous ses gens s'arrêtèrent. Quand il vit qu'il ne passerait pas facilement, il commença à tourner autour du fossé pour trouver l'endroit le plus étroit, et il alla tant qu'il le trouva ; mais à cet endroit le fossé était nouvellement relevé : le bord était trop raide pour faire sauter son coursier. Alors il s'avisa de mettre pied à terre et ainsi firent tous ses gens. Quand ils furent à pied, le sire de Beaujeu prit sa lance au poing et prit son élan pour sauter outre, et dit à celui qui portait sa bannière :

— « En avant bannière ! au nom de Dieu et de Saint-Georges ! »

En disant cela il sauta outre de si grand'volonté qu'il passa par dessus le bord du fossé ; mais le pied

lui glissa, si bien qu'il tomba un peu et qu'il se découvrit par dessous : là se trouva un homme d'armes anglais tout préparé qui lui jeta sa lance en la lançant et l'atteignit par dessous et la lui enfonça là-dedans. Il lui donna le coup de la mort, dont ce fut pitié et dommage. Le sire de Beaujeu, de la grand'douleur qu'il eut, tourna sur lui-même deux fois ou à peu près, puis s'arrêta sur le côté. Là vinrent deux chevaliers de sa maison qui s'arrêtèrent sur lui et commencèrent à le défendre très vaillamment. Les autres compagnons, chevaliers et écuyers, qui voyaient leur seigneur gésir là, et en tel état, furent si forcenés qu'il semblait qu'ils allaient perdre le sens. Alors commença le choc et le combat de toutes parts, et les gens du seigneur de Beaujeu se tinrent quelque temps en bon ordre, mais finalement ils ne purent souffrir ni supporter le faix et furent déconfits, et la plus grande partie fut prise. Là messire Baudouin de Cuvilier perdit un œil et fut fait prisonnier, et tous les autres furent pris aussi ; et si les Anglais eussent eu leurs chevaux, ils fussent tous partis sans dommage, mais ils ne les avaient pas, ce qui les perdit.

Voici que vient chevauchant très raidement monseigneur Guichart de Beaujeu avec sa troupe qui précédait les autres à une distance d'un jet d'arc au plus. Quand il fut venu sur le champ où étaient ceux qui avaient été déconfits et où gisait son frère, il fut tout étonné, et frappa son cheval des éperons et sauta le fossé ; et aussi les autres en arrivant à qui mieux mieux, en suivant le bon chevalier, firent tant qu'ils passèrent outre. La première parole que dit messire Guichart, fut pour s'adresser à son frère pour savoir comment il lui allait. Le sire de Beaujeu reconnut bien son frère ; il parlait encore et lui dit :

— « Beau frère, je suis blessé à mort, ainsi que je le sens bien ; je vous prie donc de relever la bannière de

Beaujeu qui jamais ne fut prise, et de penser à me venger ; et si vous partez de ce champ en vie, je vous prie que vous ayez soin d'Antoine, mon fils, car je vous le recommande. Et mon corps, faites-le porter en Beaujolais, car je veux reposer en ma ville de Belleville. Il y a longtemps que j'y ai ordonné ma sépulture. »

Messire Guichart, qui entendit son frère ainsi parler et deviser, eut si grand ennui qu'à peine pouvait-il se soutenir, et lui accorda tout de grand'affection ; puis il s'en vint à la bannière de son frère, qui était d'or à un lion de sable couronné et endenté de gueules, et la prit par la hampe et la leva en l'air, et la donna à un de ses écuyers, bon homme d'armes. Déjà étaient venus tous leurs gens à cheval et avaient passé outre jusqu'au pré. Ils furent très courroucés quand ils virent leur capitaine gésir en tel état, et ils entendirent dire qu'il était blessé à mort. Ils s'en vinrent donc attaquer les Anglais très fièrement en criant : « *Beaujeu !* » Les Anglais s'étaient retirés et mis ensemble en bon ordre, à cause des forces des Français qu'ils virent venir sur eux.

Tout à pied devant les autres s'en vint messire Guichart de Beaujeu, la lance au poing, s'assembler à ses ennemis et commencer la bataille. Là il y eut fort choc et combat des lances avant que les troupes pussent entrer l'une dans l'autre. Et quand elles y furent entrées, il y eut là plusieurs exploits d'armes. Là les Anglais combattaient si vaillamment que ce serait merveille à raconter. Ledit messire Guichart de Beaujeu vint se placer droit sous la bannière de messire Jean de Beauchamp et là fit grand' foison d'armes, car il était bon chevalier, hardi et entreprenant, et aussi sa hardiesse lui était doublée à cause de son frère qu'il voulait venger. Ledit chevalier s'élança si follement dans cette première attaque qu'il faillit lui en

arriver malheur ; car il fut entouré des Anglais et si fort assailli qu'il fut durement frappé et blessé, mais à la rescousse vinrent le comte de Portien, messire Guillaume de Bourbon, messire Baudouin Zonnekin et plusieurs autres bons chevaliers et écuyers. Messire Guichart fut alors secouru et mis hors de la presse pour qu'il pût se reposer un peu, car il était tout hors de sens.

Je vous dis donc que les Anglais combattirent si bien et si vaillamment, qu'ils eussent encore déconfit ceux qui étaient venus là, n'eussent été les brigands qui vinrent au secours, plus de cinq cents, avec des lances et des boucliers, tous bien armés, frais et nouveaux. Les Anglais ne purent tenir quand ils furent chargés par ces gens nommés brigands, car ils étaient lassés et fatigués de longuement combattre. Ainsi les brigands firent la déconfiture. Là furent pris messire Jean de Beauchamp, messire Louis de Clifford, messire Olivier de Worcester, messire Philippe de Beauvert, messire Louis Thornton, messire Alexandre Hussey et bien vingt chevaliers tous de renom et aussi tous les écuyers ; et tous les autres prisonniers français qui avaient été pris auparavant furent délivrés. La besogne eût donc trop bien été pour les Français, si le sire de Beaujeu n'eût pas été tué. Mais le gentil chevalier, qui fut si vaillant et si prud'homme, quitta la vie là sur la place ; ce dont tous ses compagnons furent extrêmement courroucés, mais ils n'y purent remédier. Il fut chargé et rapporté à Saint-Omer ; et le fut aussi messire Guichart, son frère, qui était si blessé qu'il ne pouvait chevaucher. Tous leurs compagnons retournèrent donc à Saint-Omer et y ramenèrent leurs prisonniers.

Or je vous dirai ce que devint la proie de Saint-Omer que les Anglais avaient prise entre Bavelinghem et Saint-Omer.

Les trois frères de Ham qui étaient très bons chevaliers, et ceux de la garnison de Guines et de Le

Montoire, se mirent en embuscade. Ils étaient bien trois cents armures de fer. Ils rencontrèrent donc ces Anglais qui emmenaient la proie, et ils vinrent au-devant d'eux et leur coururent sus. Vraiment les Anglais se tinrent et défendirent tant qu'ils purent, mais à la fin ils furent déconfits et tous morts ou pris, et la proie reprise, et elle fut là partagée sur-le-champ entre ceux des garnisons qui avaient été à la conquête. Jamais ceux de Saint-Omer n'en eurent nulle restitution. Il en fut bien question depuis, mais on trouva par droit d'armes qu'ils n'y avaient rien, mais qu'elle était à ceux qui l'avaient gagnée. Il leur fallut donc supporter et souffrir ce dommage du mieux qu'ils purent.

Le sire de Beaujeu fut embaumé et apporté en son pays de Beaujolais, et enseveli dans l'abbaye de Belleville ainsi qu'il l'avait demandé.

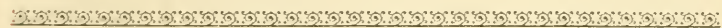
Messire Arnould d'Andrehen fut alors envoyé à Saint-Omer pour y faire frontière contre les Anglais, et le comte de Warwick à Calais, au lieu de son oncle, messire Jean de Beauchamp, mais celui-ci fut délivré dans la même année en échange de messire Guy de Nesle. Leurs compagnons payèrent rançon de part et d'autre, ainsi que les Anglais et Français ont toujours eu bon usage.

VIII. — COMMENT LE PAPE CLÉMENT MOURUT, ET COMMENT LE NOUVEAU PAPE INNOCENT OBTINT UNE TRÊVE ENTRE LES DEUX ROIS.

EN ce temps trépassa, à Villeneuve d'Avignon, le pape Clément (1). Alors Innocent fut pape. Assez tôt après la création du pape Innocent, messire Guy, cardinal de Boulogne, s'en vint en France et à Paris.

1. Clément VI, qui eut pour successeur au souverain pontificat Innocent VI. Clément VI mourut le 6 décembre 1352, et Innocent fut élu le 18 décembre suivant.

S'il fut reçu et félicité grandement du roi Jean, ce fut bien avec raison. Ledit cardinal était envoyé en France pour traiter une trêve entre le roi de France et le roi d'Angleterre, et c'est pour ce résultat que le pape Innocent l'avait envoyé là en légation. Ce pape, par ses bulles, priait doucement l'un et l'autre roi de vouloir faire comparaître leurs conseils devant lui et le collège de Rome, dans son palais à Avignon, et, si on pouvait en aucune façon les mettre en paix, on le ferait. Ledit cardinal, qui était un homme sage et vaillant, négocia si bien, avec les lettres du pape, qu'une trêve fut conclue entre les deux rois et tous leurs adhérents (excepté la Bretagne ; ce pays-là fut réservé), pour deux ans ; et les trêves furent données et scellées sur certains articles qui devaient être remontrés des deux côtés devant le pape et les cardinaux ; et, s'il plaisait à Dieu, on y trouverait quelque moyen pour faire la paix. La chose demeurerait donc en cet état.



IX. — COMMENT LE COMTE DE GUINES FUT MIS A
RANÇON ; COMMENT IL VINT VOIR LE ROI JEAN A PARIS,
ET COMMENT LE ROI L'ENVOYA EN PRISON ET LUI
FIT COUPER LA TÊTE.

VOUS avez bien entendu dire et appris comment le comte de Guines, connétable de France, fut pris jadis par les Anglais, dans la ville de Caen en Normandie, et avec lui le comte de Tancarville ; et ils furent envoyés prisonniers en Angleterre où ils restèrent longtemps, et spécialement le comte Raoul d'Eu et de Guines, car on fixait à un trop haut prix sa rançon.

En ce comte Raoul d'Eu et de Guines et connétable de France il y avait un chevalier extrêmement habile, gai, élégant, plaisant, joli et léger, et il était en toutes

manières si gracieux qu'il surpassait tous les autres. Pendant qu'il demeura en Angleterre, il fut grandement pris en grâce et en amour par le roi et la reine, et par les seigneurs et dames dont il avait la connaissance. Ledit comte négocia tant avec le roi d'Angleterre, qu'il se mit à rançon et qu'il dut payer, sous un an, soixante mille écus ou retourner en prison.

Dans ces conditions ledit comte de Guines partit et retourna en France. Quand il fut venu à Paris, il alla vers le roi Jean de qui il pensait être très fort aimé, ainsi qu'il l'était avant qu'il fût roi ; et il s'inclina d'aussi loin qu'il le vit, et le salua humblement ; et il pensait en être bien accueilli, d'autant qu'il avait été cinq ans hors du pays et prisonnier pour lui. Aussitôt que le roi Jean le vit, il le regarda, et puis lui dit :

— « Comte de Guines, suivez-moi, j'ai à vous parler en secret. »

Le comte, qui n'y pensait aucun mal, répondit :

— « Monseigneur, volontiers. »

Alors le roi l'emmena dans une chambre et lui montra une lettre, et puis lui demanda :

— « Comte de Guines, vîtes-vous jamais cette lettre autre part qu'ici ? »

Le comte, ainsi qu'il me fut dit, fut durement assoupli et pris au dépourvu quand il vit la lettre. Alors le roi Jean dit :

— « Ah ! ah ! mauvais traître, vous avez bien mérité la mort. Et vous n'y manquerez pas, par l'âme de mon père ! »

Alors ledit roi le fit aussitôt prendre par ses sergents d'armes et mettre en prison à la tour du Louvre près de Paris, là où avait été mis le comte de Montfort.

Les seigneurs et barons de France, ceux du lignage du connétable et les autres furent durement émerveillés quand ils surent ces nouvelles, car ils tenaient le

comte pour loyal et prud'homme sans aucune lâcheté. Aussi allèrent-ils vers le roi, en le priant très humblement qu'il leur voulût dire pourquoi et à quelle cause il avait emprisonné leur cousin, un si gentil chevalier, et qui avait tant perdu et tant souffert pour lui et pour le royaume. Le roi les entendit bien parler, mais il ne le leur voulut jamais dire ; et il jura, le second jour qu'il fut mis en prison, devant tous les amis du connétable qui priaient pour lui, que jamais il ne dormirait tant que le comte de Guines serait en vie. A cela il ne manqua point, car il lui fit secrètement ôter la tête, au château du Louvre ; de quoi ce fut grand dommage et pitié si ce chevalier le mérita, mais je le tiens pour si vaillant et gentil que jamais il n'eût pensé à une trahison. Toutefois, fût-ce à bon droit, fût-ce à tort, il mourut ; et le roi Jean donna sa terre à son cousin, le comte d'Eu, monseigneur Jean d'Artois. Le roi fut durement blâmé par derrière de plusieurs hauts barons du royaume de France, et des ducs, et des comtes des frontières dudit royaume (1).

1. Les Chroniques de Saint-Denis disent que le comte de Guines fut décapité, non au Louvre, mais devant son hôtel de Nesle.

Lorsque le roi d'Angleterre prit la ville de Caen en 1346, Raoul de Brienne de Nesle, comte d'Eu et de Guines, fut accusé de trahison. Cependant il fut fait prisonnier par les Anglais, mais la manière tout aimable dont il fut traité augmenta les préventions contre lui. — Ce qu'il y a de plus probable, et ce qui donna à Jean quelque raison d'agir comme il fit, c'est que le connétable était en marché avec Édouard pour lui céder, comme prix de sa rançon, son comté de Guines. Les possessions qu'Édouard avait déjà auprès de Calais se seraient ainsi accrues, au grand détriment de la France. Malgré tout, et quoi qu'il y eût, l'exécution du connétable Raoul de Nesle fut impolitique, et injuste au moins dans sa forme.



X. — COMMENT LE CHATEAU DE GUINES, DURANT LES TRÊVES, FUT VENDU AUX ANGLAIS.

ASSEZ tôt après la mort du comte de Guines dont toutes manières de bonnes gens furent courroucées, fut pris et enlevé le fort et beau château de Guines, qui est un des beaux châteaux du monde; et il fut acheté à bons deniers par monseigneur Jean de Beauchamp, capitaine de Calais, et vendu aux Anglais qui en prirent possession et ne l'eussent rendu pour nul avoir. Quand les nouvelles en vinrent à Paris, le roi de France en fut extrêmement courroucé; c'était raison, car il n'était pas à reprendre de force. Il en parla donc à son cousin le cardinal de Boulogne, en le priant de vouloir mander à ceux de Calais qu'ils avaient mal fait, quand, durant les trêves, ils avaient pris et enlevé le château de Guines, et qu'ainsi ils avaient enfreint les trêves.

Le cardinal obéit à l'ordonnance du roi, et envoya certains messagers spéciaux à Calais vers messire Jean de Beauchamp, en lui remontrant qu'il avait très mal fait quand il avait consenti à faire une telle chose que prendre et enlever pendant les trêves le château de Guines, et qu'ainsi il avait enfreint les trêves. Il lui mandait donc que ce fût défait, et que le château fût remis aux mains des Français. Messire Jean de Beauchamp fut bientôt conseillé sur la réponse, et répondit qu'il ne pouvait empêcher personne, durant les trêves ou hors des trêves, d'acheter des châteaux, terres, possessions et héritages; et que pour cela les trêves n'étaient ni enfreintes ni brisées ⁽¹⁾.

Ceux qui y furent envoyés n'en purent avoir autre

1. Le roi d'Angleterre avait une réponse toute prête à faire aux réclamations du roi de France. Peu auparavant, et pendant les trêves, Chargny avait aussi essayé, comme on l'a vu, d'acheter Calais d'Aimery de Pavie. De plus Édouard alléguait la rançon du connétable qui ne lui avait point été payée, et dont le château de Guines lui devait être un dédommagement.

chose. La chose demeura donc en cet état ; et les Anglais obtinrent le fort château de Guines qu'ils n'eussent rendu pour nul avoir.

XI.—COMMENT LE ROI JEAN ORDONNA LES CHEVALIERS DE L'ÉTOILE A LA NOBLE MAISON D'AUPRÈS SAINT-DENIS, ET COMMENT MALHEUR ARRIVA A CETTE NOBLE COMPAGNIE.

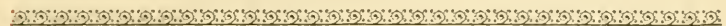
EN ce temps et en cette saison, le roi Jean de France projeta et ordonna une belle compagnie, grande et noble, sur le modèle de la Table-Ronde qui fut jadis au temps du roi Artus ; de cette compagnie devaient être trois cents chevaliers, les plus vaillants aux armes et les plus importants du royaume de France ; et ces chevaliers devaient être appelés les chevaliers de l'Étoile, et chaque chevalier de cette compagnie devait porter une étoile d'or ou d'argent doré, ou de perles fines, sur son dernier vêtement, pour marque de la compagnie. Le roi Jean eut l'idée de faire pour les compagnons une grande et belle maison à ses frais, près de Saint-Denis, là où tous les compagnons et confrères devaient aller à toutes les fêtes solennelles de l'année, ceux qui seraient dans le pays, s'ils n'avaient pas trop grand embarras qui les excusât, ou à tout le moins chacun une fois l'an. Elle devait être appelée la noble Maison de l'Étoile, et le roi devait, au moins une fois l'an, tenir cour plénière de tous les compagnons ; et, à cette cour, chacun des compagnons devait, sur son serment, raconter toutes les aventures qui lui étaient advenues dans l'année, aussi bien les honteuses que les honorables. Et le roi devait à ses frais établir deux clercs ou trois qui devaient mettre en écrit toutes ces aventures, et faire un livre de ces aventures, afin qu'elles ne fussent point oubliées mais

rapportées tous les ans devant les compagnons, et qu'on pût savoir par là les plus preux et honorer chacun selon ce qu'il serait. Et personne ne pouvait entrer en cette compagnie s'il n'avait le consentement du roi et de la plus grande partie des compagnons, et s'il n'était pas sans déshonneur ni reproche. Et il leur fallait jurer que jamais dans une bataille ils ne fuiraient plus loin que quatre arpents à leur estimation, mais qu'ils mourraient ou se rendraient prisonniers, et que chacun aiderait et secourrait les autres dans toutes leurs affaires comme de loyaux amis ; et plusieurs autres statuts et ordonnances que les compagnons avaient jurés. La maison fut presque faite, et elle est encore assez près de Saint-Denis. Et s'il advenait que quelqu'un des compagnons de l'Étoile, dans sa vieillesse, eût besoin d'être aidé, et qu'il fût affaibli de corps ou amoindri de fortune, on lui devait faire ses frais dans la maison bien et honorablement, pour lui et pour deux valets, s'il voulait demeurer dans la maison, afin que la compagnie fût mieux tenue. Ainsi fut cette chose projetée et ordonnée.

Or il advint que, assez tôt après que cette ordonnance fut entreprise, grand'foison de gens d'armes sortirent d'Angleterre et vinrent en Bretagne pour secourir la comtesse de Montfort. Aussitôt que le roi de France le sut, il envoya de ce côté son maréchal ⁽¹⁾ et grand'foison de bons chevaliers pour s'opposer aux Anglais. En cette chevauchée allaient foison de ces chevaliers de l'Étoile. Quand ils furent venus en Bretagne, les Anglais firent leur besogne si subtilement, que, dans une embuscade qu'ils firent, les Français qui se jetèrent très follement en avant, furent tous morts et déconfits ; et y demeura mort sur la place messire Guy de Nesle, sire d'Auffremont en Vermandois, dont

1. Jean de Clermont.

ce fut dommage, car il était vaillant chevalier et extrêmement preux ; et avec lui demurèrent plus de quatorze chevaliers de l'Étoile, d'autant qu'ils avaient juré que jamais ils ne fuiraient : car, n'eût été leur serment, ils se fussent retirés et sauvés. Ainsi se rompit cette noble compagnie de l'Étoile, par les grands malheurs qui advinrent depuis en France, comme vous entendrez en raconter l'histoire dans la suite.



XII. — COMMENT MESSIRE CHARLES D'ESPAGNE FUT OCCIS PAR LE FAIT DU ROI CHARLES DE NAVARRE A LAIGLE EN NORMANDIE, ET COMMENT LE ROI JEAN VOULUT VENGER SA MORT.

EN ce temps et en cette saison le roi de France avait auprès de lui un chevalier qu'il aimait extrêmement, car il avait été nourri avec lui dans son enfance : c'était messire Charles d'Espagne. Le roi l'avait fait son connétable de France, et, tant qu'il pouvait, lui donnait possessions et héritages, or et argent, et tout ce qu'il voulait. Le roi de France lui donna donc une terre à propos de laquelle il y avait eu de longs débats entre son père, le roi Philippe, et le père du roi de Navarre (¹). Quand le roi Charles de Navarre et messire Philippe, son frère, virent que le roi Jean leur enlevait l'héritage et l'avait donné à un homme qui n'était ni de leur sang ni de leur lignage, ils en furent durement courroucés et en menacèrent secrètement ledit connétable ; mais ils n'osaient lui faire

1. Quand Philippe de Valois rendit en 1335 l'héritage de Jeanne de Navarre à la mère de Charles le Mauvais, il retint le comté de Champagne qu'il réunit à la couronne. A titre de dédommagement il donna à cette princesse le comté d'Angoulême. Celle-ci échangea ce comté pour d'autres terres. Ce dernier échange n'avait point été exécuté encore lorsque Philippe mourut. Jean, à son avènement, sans offrir aux héritiers de Navarre des terres équivalentes, se mit en possession du comté d'Angoulême dont il gratifia Charles d'Espagne son favori.

aucune félonie, à cause du roi qu'ils ne voulaient pas irriter, car le roi de Navarre avait épousé la fille du roi Jean ⁽¹⁾, et il savait bien que ce Charles d'Espagne était, après ses enfants, l'homme du monde que le roi aimait le mieux : ainsi cette haine couva pendant longtemps.

Messire Charles d'Espagne sentait bien que le roi de Navarre l'avait grandement à contre-cœur, et s'en regardait comme bien embarrassé, et il l'avait remontré au roi de France, mais le roi l'avait rassuré et lui avait dit :

— « Charles, ne vous méfiez pas de mon gendre de Navarre ; il n'oserait pas vous courroucer, car s'il le faisait, il n'aurait pas de plus grand ennemi que moi. »

Ainsi se passa le temps, et toujours le connétable de France s'humiliait envers les enfants de Navarre, quand d'aventure il les trouvait dans l'hôtel du roi de France ou ailleurs. Il ne tarda pas pour cela que les enfants de Navarre n'en fissent leur intention. Car messire Charles d'Espagne étant une fois à Laigle en Normandie, comme il couchait une nuit dans un petit village assez près de Laigle ⁽²⁾, il fut trouvé là par des gens du roi de Navarre qui le demandaient et qui avaient dressé un guet-apens contre lui. Cette fois et pour cette circonstance, le capitaine de ces gens était un cousin des enfants de Navarre qui s'appelait le Bâtard de Mareuil ; là ledit connétable fut pris, assailli dans sa chambre, et occis.

Pour assister à ce meurtre, en fut prié par ses cousins les enfants de Navarre le comte Guy de Namur, qui en ce temps se tenait à Paris, mais il demanda conseil à son cousin le cardinal de Boulogne qui lui dit :

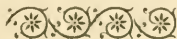
1. Jeanne de France.

2. Jean avait fait épouser à Charles d'Espagne sa nièce à la mode de Bretagne, Marguerite de Blois, dame de Laigle.

— « Vous n'irez point ; ils sont assez de gens sans vous. »

Et aussitôt que le fait fut advenu et que ledit cardinal le put savoir, il manda son cousin le comte de Namur et lui remontra le péril où il en pouvait être vis-à-vis du roi Jean, qui était soudain et hâtif en sa colère. Il lui conseilla donc de partir le plus tôt qu'il pût. Le comte de Namur crut ce conseil. Il partit donc de Paris sans prendre congé du roi, et fit tant par son voyage qu'il se trouva en son pays auprès de madame sa femme. Jamais depuis il ne retourna à Paris.

Quand le roi de France sut la vérité sur son connétable messire Charles d'Espagne que le roi de Navarre avait fait mourir, il en fut durement courroucé, et dit que ce serait très chèrement payé, et il se repentit beaucoup de lui avoir jamais donné sa fille en mariage. Aussitôt ledit roi envoya grand nombre de gens d'armes en Normandie pour saisir le comté d'Évreux qui était l'héritage du roi de Navarre, et en ce temps furent repris une partie des châteaux que tenait le roi de Navarre. D'autre part, le roi Jean qui prit cette chose en grand dépit négocia tant auprès du comte d'Armagnac et du comte de Comminges et de quelques barons de la haute Gascogne, qu'ils firent la guerre au roi de Navarre et entrèrent en son pays par les montagnes et lui brûlèrent quelques pauvres villes ; mais ce ne fut pas en grand'quantité, car le comte de Foix, qui était beau-frère au roi de Navarre, alla au-devant de lui et s'allia avec lui ; et il entra avec de nombreux gens d'armes dans le comté d'Armagnac : c'est pourquoi il fallut que cette chose cessât et que le comte d'Armagnac et les autres qui étaient avec lui retournassent et vinssent garder leur pays.



XIII. — COMMENT DES NÉGOCIATEURS SE RENDIRENT
A AVIGNON DE PAR LE ROI DE FRANCE ET LE ROI
D'ANGLETERRE, MAIS NE PURENT RIEN ACCORDER ; ET
COMMENT LE ROI CHARLES DE NAVARRE FIT ALLIANCE
AVEC LE ROI D'ANGLETERRE.

EN ce temps vinrent en Avignon les gens choisis par le roi de France et le roi d'Angleterre, comparaître devant le pape Innocent et les cardinaux ; de par le roi de France, son cousin germain, messire Pierre, duc de Bourbon, un très gentil et vaillant chevalier, et de par le roi d'Angleterre, son cousin germain aussi, le duc Henry de Lancastre. Ces deux seigneurs furent longtemps en Avignon et y tinrent grande et noble cour ; et là il y eut plusieurs conférences et traités de paix, et plusieurs choses proposées et parlementées devant le pape. Mais alors on ne put jamais trouver un moyen de faire la paix, et ce fut au sujet de la Bretagne, comme cela avait eu lieu autrefois, que la paix fut tout à fait rompue. La chose demeura en cet état, et les Anglais s'en retournèrent en Angleterre et les Français en France, et la guerre fut renouvelée plus forte encore qu'auparavant.

Le roi de France avait pris en si grand'haine le fait de son connétable que les enfants de Navarre avaient fait mourir, qu'il ne pouvait l'oublier : et quelques excuses que les enfants de Navarre sussent en offrir ou présenter, le roi de France n'y voulait entendre, mais les faisait guerroyer de tous côtés. Quand ils virent cela, ils s'avisèrent de se rendre en Angleterre où ils se feraient secourir des Anglais, et de les mettre dans leurs châteaux de Normandie ; autrement ils ne pouvaient arriver à avoir la paix, s'ils ne faisaient pas la guerre. Ils partirent donc de Cherbourg, montèrent sur mer et arrivèrent en Angleterre. Ils firent tant qu'ils arrivèrent à Windsor où ils trouvèrent le roi et grand'foison de seigneurs, car c'était pendant une fête de

Saint-Georges. Le roi de Navarre et son frère, messire Philippe, furent grandement bien venus et accueillis du roi d'Angleterre et de tous les barons. Pendant cette visite que le roi de Navarre et ses frères ⁽¹⁾ firent en Angleterre, il y eut de grands traités et de grandes alliances : le roi d'Angleterre devait s'efforcer d'arriver en Normandie et prendre terre à Cherbourg, et le roi de Navarre lui devait, à lui et à ses gens, prêter des forteresses pour guerroyer contre le royaume de France ⁽²⁾.

Quand toutes ces choses furent bien faites et ordonnées à leur désir, et quand les enfants de Navarre eurent séjourné auprès du roi et de la reine environ quinze jours, ils partirent et s'en retournèrent dans le comté d'Évreux visiter le fort château de Breteuil, Caen et tous les autres châteaux qui relevaient du roi de Navarre.

Le roi d'Angleterre ne mit pas son dessein en négligence, et dit que, puisque la paix n'avait pas pu se faire en Avignon, il n'avait jamais fait en France aussi forte guerre qu'il la ferait. Et il ordonna en cette saison de faire trois armées : l'une en Normandie, l'autre en Bretagne, la troisième en Gascogne ; car de Gascogne étaient venus en Angleterre le sire de Pomiers, le sire de Rosen, le sire de Lesparre et le sire de Mucidan qui priaient le roi qu'il leur voulût donner par là son fils le prince de Galles, et qu'ils l'aideraient à faire bonne guerre.

Le roi d'Angleterre fut donc si persuadé qu'il le leur accorda ; et le duc de Lancastre dut aller en Bretagne avec cinq cents hommes d'armes et mille archers, car messire Charles de Blois était revenu au

1. Charles-le-Mauvais avait deux frères : Philippe, comte de Longueville, et Louis, comte de Beaumont-le-Roger.

2. Charles-le-Mauvais était comte d'Évreux et possédait de ce chef quelques places en Normandie. Il pouvait introduire les Anglais au cœur du royaume, car il tenait les villes de Pontoise, de Mantes et de Meulan.

pays et faisait grand'guerre à la comtesse de Montfort. Il s'était rançonné de quatre cent mille écus qu'il devait payer, et en caution il avait envoyé en Angleterre deux de ses fils, Jean et Guy, à condition que deux cents hommes d'armes et quatre cents archers arriveraient en Normandie sur la terre de Navarre.

Le roi d'Angleterre fit donc faire ses préparatifs grands et forts pour pourvoir à toutes ces affaires, et manda partout des gens d'armes là où il les put avoir. Ils partirent donc d'Angleterre en trois troupes et arrivèrent en même temps en trois ports ou hâvres. Le prince de Galles s'en alla vers Bordeaux avec mille hommes d'armes et deux mille archers, et toute la fleur de la chevalerie avec lui.

Premièrement étaient de sa troupe le comte de Suffolk, le comte d'Oxford, le comte de Warwick, le comte de Salisbury, messire Regnault de Cobham, le baron de Stafford, messire Jean Chandos qui déjà avait la renommée d'être l'un des meilleurs chevaliers de toute l'Angleterre, pour le sens, la force, le bonheur, la fortune, les hautes entreprises et le bon conseil, et le roi avait spécialement recommandé son fils le prince à lui et en sa garde. Là étaient le sire de Berkeley, messire James d'Audley et messire Pierre son frère, messire Barthélemy Burghersh, le sire de la Ware, messire Thomas et messire Guillaume Felton, le sire de Basset, messire Stephen Cosington, messire Edward Spencer, le sire de Willoughby, messire Eustache d'Aubrecicourt, et messire Jean de Ghistelle, et plusieurs autres que je ne puis tous nommer. Je me tairai au sujet du prince et de ses gens, et aussi du duc de Lancastre qui arriva en Bretagne, et je parlerai du roi d'Angleterre et de son armée qui en ce temps voulut venir en Normandie sur la terre du roi de Navarre.

Quand le roi d'Angleterre eut fait tous ses prépara-

tifs, il monta en mer, au hâvre de Southampton, avec deux cents hommes d'armes et quatre mille archers. En sa compagnie étaient le comte d'Arundel, le comte de Northampton, le comte d'Hereford, le comte de Stafford, le comte de March, le comte de Huntington, le comte de Cornouailles, l'évêque de Lincoln et l'évêque de Winchester, messire Jean de Beauchamp, messire Gautier de Mauny, le sire de Man, le sire de Mowbray, le sire de Roos, le sire de Percy, le sire de Nevill, messire Jean de Montagu, le sire de Grays-toke, le sire de Clifford, messire Richard de Pembrige, messire Alain de Boxhall, et plusieurs autres barons et chevaliers desquels tous je ne puis faire mention. Le roi, ces gens d'armes et cette armée se dirigèrent donc vers la Normandie pour prendre terre à Cherbourg où le roi de Navarre les attendait.

Quand ils furent entrés en mer et qu'ils eurent cinglé un jour, ils eurent vent contraire, et il leur fallut retourner dans l'île de Wight, et ils y furent quinze jours ; et, quand ils en partirent, ils ne purent se diriger vers Cherbourg, tant le vent leur était contraire, mais ils prirent terre dans l'île de Guernesey en face de la Normandie, et là ils furent longtemps, car ils apprenaient souvent des nouvelles du roi de Navarre qui se tenait à Cherbourg.

Le roi de France était bien informé de ces armées que le roi d'Angleterre avait mises sur pied en cette saison, et comment il voulait venir et arriver en Normandie, et comment le roi de Navarre s'était allié avec lui et voulait le mettre, lui et ses gens, dans ses forteresses. Alors il fut dit et remontré au roi de France, par grand'délibération de conseil, que cette guerre de Normandie lui pouvait faire grand mal, puisque le roi de Navarre possédait des villes et des châteaux du comté d'Évreux ; et qu'il valait mieux qu'il dissimulât un peu et qu'il ne cherchât pas à se

venger du roi de Navarre, plutôt que de voir son royaume si mal mené et grevé.

Le roi de France qui était de grand'conception quand il était hors de sa colère, vit que son conseil le conseillait loyalement ; aussi il se retint dans son mécontentement et laissa à de bonnes gens prendre soin et convenir de ses affaires avec le roi de Navarre. L'évêque de Bayeux et le comte de Saarbrück furent donc envoyés à Cherbourg, et parlèrent si doucement et si bellement au roi de Navarre, et lui remontrèrent tant de raisons sous de belles couleurs, que ledit roi se laissa persuader et entendit raison, d'autant plus aussi qu'il désirait la paix avec son grand seigneur le roi Jean de France, mais ce ne fut pas sitôt fait ; mais il y eut beaucoup de paroles échangées avant que la paix vint et que le roi de Navarre voulût renoncer aux traités et aux alliances qu'il avait avec le roi d'Angleterre. Et quand la paix fut accordée et scellée entre lui et le roi de France, et qu'il renonça en s'excusant fort sagement aux alliances qu'il avait avec le roi d'Angleterre, messire Philippe de Navarre, son frère, demeura anglais et sut très mauvais gré au roi son frère d'avoir travaillé à pousser si avant le roi d'Angleterre, puis d'avoir brisé toutes ses conventions.

Quand le roi d'Angleterre, qui se tenait sur les frontières de Normandie, dans l'île de Guernesey (et il y était bien resté sept semaines, car, pendant ce temps-là, il n'avait entendu nulles nouvelles certaines du roi de Navarre qui l'avertissent de se porter en avant), apprit que le roi de Navarre avait fait accord avec le roi de France et que bonne paix était jurée entre eux, il fut durement courroucé ; mais il ne put y remédier pour cette fois, et il lui fallut souffrir et supporter les difficultés où l'avait mis son cousin le roi de Navarre. Il eut donc volonté de lever l'ancre de là et de retourner en Angleterre, ainsi qu'il fit, et il s'en revint avec

toute sa flotte à Southampton. Là le roi et ses gens sortirent de leurs vaisseaux et prirent terre, seulement pour se rafraichir, car ils avaient bien été douze semaines sur la mer, ce dont ils étaient tout fatigués. Le roi d'Angleterre donna donc à ses gens d'armes et archers la permission de se retirer vers Londres ou en Angleterre, là où il leur plaisait le mieux, pour se reposer et renouveler leurs vêtements, leurs armures et tout ce qui était nécessaire à leur usage; car il ne donna pas autrement congé à personne, mais il avait l'intention d'entrer en France vers Calais; et ledit roi fit venir et amener toute sa flotte, où il y avait bien trois cents vaisseaux, des uns et des autres, à Douvres, et là l'y fit arrêter.

Quand le roi d'Angleterre et les seigneurs se furent reposés environ quinze jours dans le pays, ils se dirigèrent tous vers la frontière de Douvres. Alors ils firent tout d'abord passer leurs chevaux, leurs harnais et leurs menues choses, pour les envoyer à Calais, puis le roi passa avec ses deux fils, Lyonel, comte d'Ulster⁽¹⁾, et Jean, comte de Richmond. Ils vinrent donc à Calais, le roi se logea dans le château et tout le demeurant dans la ville.

Quand le roi d'Angleterre eut séjourné dans la ville de Calais un peu de temps, il eut volonté de partir et de chevaucher en France. Le roi de France qui avait bien appris que le roi d'Angleterre, toute cette saison, avait fait ses provisions grandes et grosses et qu'il s'était tenu sur mer, supposait que, bien que les alliances dudit roi avec le roi de Navarre fussent brisées, le dit roi d'Angleterre ne laisserait pas d'employer ses gens où que ce fût; et quand il sut qu'il était arrivé avec toute son armée devant Calais, il envoya aussitôt de nombreux gens d'armes de toutes les forteresses de

1. Plus connu sous le nom de duc de Clarence.

Picardie dans le comté d'Artois, et fit un très grand et spécial mandement par tout son royaume : que tout chevalier et écuyer, entre l'âge de quinze ans et de soixante, fussent, à un certain jour qu'il assigna, dans la cité d'Amiens ou aux environs, car il voulait aller contre les Anglais et les combattre.

En ce temps était connétable de France le duc d'Athènes ⁽¹⁾, et maréchaux messire Arnould d'Andrehen et messire Jean de Clermont. Le roi de France envoya encore vers ses bons amis dans l'empire, et spécialement vers monseigneur Jean de Hainaut en qui il se confiait beaucoup, à cause de son sens, de sa prouesse et de son bon conseil. Le gentil chevalier ne voulut pas faillir au roi de France dans ce grand besoin, mais il vint vers lui en grand'pompe, ainsi qu'il le savait bien faire, et le trouva dans la cité d'Amiens. Là étaient auprès du roi de France ses quatre enfants : premièrement Charles, l'ainé, duc de Normandie et dauphin de Vienne ⁽²⁾; messire Louis, le second, depuis comte d'Anjou et du Maine; le troisième, messire Jean, comte de Poitiers; et le quatrième, messire Philippe ⁽³⁾. Et quoique ces quatre seigneurs et enfants fussent avec le roi leur père, ils étaient alors encore très jeunes, mais le roi les y menait pour apprendre les armes. Là était le roi Charles de Navarre; le duc d'Orléans, frère du roi Jean; le duc de Bourbon; messire Jacques de Bourbon, comte de Ponthieu, son frère;

1. Gauthier de Brienne, duc d'Athènes; le même qui s'empara pendant quelque temps du pouvoir à Florence, et qui en fut chassé en 1343. Il fut tué à Poitiers.

2. C'est la première fois qu'il est fait mention du titre de dauphin attribué au fils aîné du roi de France. Humbert II, qui, comme nous l'avons vu, avait cédé le Dauphiné à Philippe VI, venait de mourir, après être entré dans l'ordre des Dominicains et avoir été nommé patriarche d'Alexandrie.

3. Jean le Bon eut quatre fils mieux connus sous les noms qu'ils portèrent plus tard : Charles V, le duc d'Anjou, le duc de Berry, et Philippe le Hardi, duc de Bourgogne.

le comte de Forez ; messire Jean de Boulogne, comte d'Auvergne ; le comte de Tancarville, le comte d'Eu, messire Charles d'Artois son frère, le comte de Damartin, le comte de Saint-Pol, et tant de comtes et barons que ce serait grand'fatigue à rappeler.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XIV. — COMMENT CEUX DE ROUEN ET D'ÉVREUX SE REFUSÈRENT A L'ÉTABLISSEMENT D'UNE GABELLE SUR LE SEL PAR LE CONSEIL DU SEIGNEUR D'HARCOURT ET DU ROI DE NAVARRE, ET COMMENT LE ROI JEAN FIT PRENDRE LE ROI DE NAVARRE DANS LE CHATEAU DE ROUEN.

VOUS avez bien entendu raconter ci-dessus comment messire Charles d'Espagne fut tué par le fait du roi de Navarre, ce dont le roi de France fut si courroucé contre lui, quoiqu'il eût épousé sa fille, que jamais depuis il ne le put aimer ; et comment, par le moyen de bonnes gens qui s'en mêlèrent, le roi de France, pour éviter plus de dommages cette année, lui pardonna.

Or, il advint que les conseillers du roi Jean l'exhortèrent, pour s'aider dans ses guerres, à mettre quelque gabelle sur le sel ⁽¹⁾ où il trouverait grand bénéfice pour payer ses soldats. Le roi établit donc cet impôt, et en beaucoup d'endroits de France, et l'impôt fut levé par ceux qui en étaient chargés.

Donc, à cause de cette imposition et gabelle il advint un grand malheur en la ville d'Arras en Picardie, car ceux de la commune se révoltèrent contre les riches

1. Gabelle, du saxon *gafel*, tribut, ou de l'allemand *gabe*. Philippe de Valois est le premier roi de France qui établit le monopole du sel dans le royaume. Auparavant, quelques rois, et notamment St Louis avaient prélevé un impôt sur cette denrée, mais non d'une façon constante. Philippe VI obligea le peuple à prendre le sel dans des greniers publics. Edouard III l'appelait plaisamment à cause de cela l'auteur de la loi *salique*, d'autant mieux que c'est en vertu de la loi salique qu'il régnait.

hommes et, un samedi, en tuèrent quatorze des plus importants; ce fut grand'pitié et dommage, et c'est toujours ainsi quand de méchantes gens l'emportent sur de vaillants hommes. Toutefois ils le payèrent depuis, car le roi y envoya son cousin, monseigneur Jacques de Bourbon, qui fit prendre tous ceux qui avaient suscité ce mouvement et leur fit sur la place couper la tête.

J'ai parlé un peu de cette gabelle, d'autant que, quand les nouvelles en vinrent en Normandie, le pays en fut fort émerveillé, car ils n'avaient point appris à payer telle chose. En ce temps il y avait un comte d'Harcourt en Normandie qui était avec ceux de Rouen aussi bien qu'il voulait. Il dit donc, ou dut dire, à ceux de Rouen qu'ils seraient bien lâches et bien méchants s'ils consentaient à cette gabelle; et que, si Dieu le pouvait aider, elle ne viendrait jamais dans son pays, et qu'il ne se trouverait pas, de par le roi de France, un homme assez hardi pour l'y établir, ni un sergent qui levât des amendes à cause de désobéissance, sans qu'ils le dussent payer de leur vie.

Le roi de Navarre qui, pour lors, se tenait dans le comté d'Évreux, en dit autant, et dit bien que jamais cette imposition ne se ferait sur sa terre. Quelques barons et chevaliers du pays partagèrent leur opinion et s'allièrent, par foi jurée, avec le roi de Navarre, et celui-ci avec eux, et furent rebelles aux commandements et ordonnances du roi.

Ces nouvelles vinrent jusques au roi Jean qui était bouillant et prompt : comment le roi de Navarre, le comte d'Harcourt, messire Jean de Guérarville et plusieurs autres chevaliers de Normandie étaient contraires à ces impositions et les avaient défendues dans leurs terres. Le roi considéra cela comme une preuve de grand orgueil et grand'présomption, et dit qu'il ne voulait nul maître en France, si ce n'est lui. Cette

chose couva quelque temps, avec d'autres haines qu'on y attisa, jusqu'à ce que le roi Jean eut des informations sur le roi de Navarre, le comte d'Harcourt, et aussi messire Godefroy d'Harcourt qui devait être de leur alliance et l'un des principaux. Il fut dit au roi de France que le roi de Navarre et le comte d'Harcourt devaient introduire les Anglais dans leur pays, et qu'ils avaient de nouveau fait alliance avec le roi d'Angleterre. Je ne sais si c'était vrai ou non, ou bien si on le disait par envie, mais je ne crois pas que des gens si vaillants et si nobles et de si haute extraction voulussent faire ou penser trahison contre leur seigneur naturel. Il fut bien vrai qu'ils ne voulurent jamais consentir que la gabelle du sel fût établie sur leurs terres. Le roi Jean qui était prompt à se persuader, et dur à ôter d'une opinion une fois qu'il y était arrêté, prit ces seigneurs en si grand'haine qu'il dit et jura que jamais il n'aurait de bonheur parfait tant qu'ils seraient en vie.

En ce temps, son fils aîné, messire Charles, était en Normandie dont il était duc, et il tenait sa cour dans son château de Rouen et ne savait rien des rancunes mortelles que le roi son père avait contre le roi de Navarre, le comte d'Harcourt et messire Godefroy son oncle, mais il leur faisait toute la bonne compagnie qu'il pouvait, par amitié et bon voisinage. Et il advint qu'il les fit prier par ses chevaliers de venir dîner avec lui au château de Rouen. Le roi de Navarre et le comte d'Harcourt ne voulurent pas lui refuser, mais y consentirent joyeusement. Toutefois, s'ils eussent cru messire Philippe de Navarre et messire Godefroy d'Harcourt, ils n'y fussent jamais entrés. Ils ne les crurent pas, ce qui fut folie, mais vinrent à Rouen et entrèrent par les champs au château où ils furent reçus avec grand'joie.

Le roi Jean qui était tout informé de ce fait et qui

savait bien l'heure où le roi de Navarre et le comte d'Harcourt devaient être à Rouen et dîner avec son fils, et ce devait être le samedi, partit le vendredi avec très peu de gens. Ils chevauchèrent tout ce jour ; ce fut au temps de la nuit de Pâques fleuries. Il entra donc au château de Rouen, comme ces seigneurs étaient assis à table, et monta les degrés de la salle, précédé par messire Arnould d'Andrehen qui tira son épée et dit :

— « Que nul ne bouge, quoi qu'il puisse voir, s'il ne veut pas être tué de cette épée ! »

Vous devez savoir que le duc de Normandie, le roi de Navarre, le comte d'Harcourt et ceux qui étaient assis à table furent bien émerveillés et ébahis quand ils virent le roi de France entrer dans la salle et faire telle contenance, et qu'ils eussent bien voulu être autre part. Le roi Jean vint jusques à la table où ils étaient assis. Alors ils se levèrent tous devant lui et lui voulurent faire la révérence, mais il n'avait nulle envie de la recevoir. Mais il s'avança au milieu de la table et jeta la main sur le roi de Navarre et le prit par le cou et le tira rudement contre lui en disant :

— « Or sus, traître, tu n'es pas digne de t'asseoir à la table de mon fils. Par l'âme de mon père, que je ne pense jamais à boire ni à manger tant que tu vivras ! »

Il y avait là un écuyer qui s'appelait Collinet de Bléville et qui tranchait devant le roi de Navarre. Il fut alors très courroucé quand il vit ainsi traiter son maître ; il tira son coutelas et le porta à la poitrine du roi de France et dit qu'il le tuerait. Le roi lâcha à ce coup le roi de Navarre, et dit à ses sergents :

— « Prenez-moi ce garçon et son maître aussi. »

Massiers et sergents d'armes sautèrent aussitôt en avant et mirent les mains sur le roi de Navarre et aussi sur l'écuyer, et dirent :

— « Il vous faut partir d'ici, quand le roi le veut. »

Là s'humiliait grandement le roi de Navarre, et il disait au roi de France :

— « Ah ! Monseigneur, pour la grâce de Dieu, qui vous a si mal informé sur moi ? Si Dieu m'aide, jamais je ne fis ni ne pensai trahison contre vous ni monseigneur votre fils ; et, pour la grâce de Dieu, veuillez entendre raison. S'il y a homme au monde qui m'en veuille accuser, je m'en laverai par l'ordonnance de vos pairs, soit de ma personne, soit autrement. Il est vrai que je fis tuer Charles d'Espagne qui était mon adversaire, mais la paix est faite et j'en ai fait la pénitence. »

— « Allez, traître, allez, répondit le roi de France ; par monseigneur saint Denis, vous saurez bien prêcher ou jouer de mensonge si vous m'échappez ! »

Ainsi le roi de Navarre fut emmené dans une chambre fort honteusement, et avec lui messire Friquet de Fricamp, un de ses chevaliers, et Collinet de Bléville ; et, quelque chose que dit le duc de Normandie qui était à genoux et les mains jointes devant le roi son père, celui-ci ne se voulait point calmer. Le duc, qui était alors un tout jeune homme, disait :

— « Ah ! Monseigneur, pour la grâce de Dieu, vous me déshonorez. Que pourra-t-on dire de moi, quand j'avais prié le roi de Navarre et ses barons de dîner chez moi, et que vous les traitez ainsi ? On dira que je les ai trahis. Et pourtant ne vis-je jamais en eux que tout bien et toute courtoisie. »

— « Taisez-vous, Charles, répondit le roi ; ils sont mauvais traîtres et leurs faits les découvriront bientôt. Vous ne savez pas tout ce que je sais ⁽¹⁾. »

1. Il serait trop long d'énumérer les crimes réels ou supposés de Charles-le-Mauvais, cet « artisan de complots ». Disons cependant qu'après l'assassinat de Charles d'Espagne, le roi de Navarre tenta de brouiller le duc de Normandie avec son père et lui proposa, probable-

A ces mots le roi s'avança, et prit une masse de sergent, et s'en vint sur le comte d'Harcourt et lui donna un grand horion entre les épaules, et dit :

— « Allez, traître orgueilleux, passez en prison ! Par l'âme de mon père, vous saurez bien chanter quand vous m'échapperez. Vous êtes de la race du comte de Guines. Vos forfaits et vos trahisons se découvriront bientôt. »

Là les excuses ne pouvaient avoir leur place, ni être entendues, car le roi était enflammé de si grand colère, qu'il ne voulait entendre à rien si ce n'est à leur porter mal et dommage. Ainsi furent pris, sur son ordre et commandement; ceux nommés ci-dessus, et encore avec eux messire Jean de Guérarville et un autre chevalier qui s'appelait messire Maubué, et ils furent jetés en prison fort vilainement. Ce dont le duc de Normandie et tous les autres furent extrêmement troublés, et aussi les bonnes gens de Rouen, car ils aimaient grandement le comte d'Harcourt, d'autant qu'il leur était propice et grand conseiller dans leurs besoins ; mais nul n'osait aller au devant ni dire au roi : « Sire, vous faites mal de traiter ainsi ces vaillants hommes. » Et à cause que le roi désirait la mort de ces seigneurs et qu'il craignait que les communes de Rouen ne voulussent employer la force, car il savait bien qu'ils avaient en grande amitié le comte d'Harcourt, il fit venir devant lui le roi des ribauds ⁽¹⁾ et lui dit :

— « Délivrez-nous de tels et de tels. »

ment pour le tenir en son pouvoir, de le conduire auprès de l'empereur Charles IV, son oncle. Peut-être le roi Jean en fut-il averti, aussi bien que d'une tentative d'assassinat préméditée sur sa personne, en 1355, alors qu'il devait aller tenir sur les fonts baptismaux un enfant du comte d'Eu. C'est également à cette époque que le bruit public accusait le roi de Navarre d'avoir fait prendre du poison au Dauphin. En outre, Charles-le-Mauvais n'avait-il pas des alliances constantes, quoique interrompues en apparence, avec Édouard d'Angleterre ?

1. Celui qui avait le commandement de la garde du corps du roi.

Celui-ci était tout préparé à exécuter le commandement du roi ; furent donc tirés hors du château de Rouen et menés dans un champ : le comte d'Harcourt, messire Jean de Guérarville, messire Maubué et Collinet de Bléville ; et ils eurent la tête tranchée sans que le roi voulût jamais souffrir qu'ils fussent confessés, excepté l'écuyer. Il le permit à celui-là, et il lui fut dit qu'il mourrait parce qu'il avait tiré son cou-telas contre le roi ; mais le roi de France disait que les traîtres ne devaient point avoir de confession.

Ainsi fut faite cette haute justice hors du château de Rouen, au commandement dudit roi ; ce dont advinrent depuis plusieurs grands malheurs au royaume de France, ainsi que vous entendrez plus loin raconter en l'histoire.

XV.— OU IL EST PARLÉ DU DÉFI FAIT AU ROI DE FRANCE
PAR PHILIPPE DE NAVARRE, DE LA CHEVAUCHÉE DU
DUC DE LANCASTRE, ET DE LA CONQUÊTE DU BOURG,
DE LA CITÉ ET DU CHATEAU D'ÉVREUX PAR LE ROI DE
FRANCE.

CES nouvelles vinrent jusques à monseigneur Philippe de Navarre et à monseigneur Godefroy d'Harcourt qui n'étaient pas loin de là. Ils furent, vous le pouvez bien croire, grandement ébahis et courroucés. Tout de suite monseigneur Philippe fit écrire une lettre de défi et la donna à un héraut et lui commanda de l'apporter au roi Jean qui se tenait encore dans le château de Rouen. Le héraut apporta les lettres au roi de France, de par monseigneur Philippe de Navarre, lesquelles lettres particulièrement disaient ainsi :

« A Jean de Valois qui s'intitule roi de France :

« Philippe de Navarre, à vous, Jean de Valois,
« signifions : pour le grand tort et injure que vous

« faites à notre très cher seigneur de frère, monseigneur Charles, roi de Navarre, dont vous accusez la personne de vilain fait et de trahison, ce à quoi il n'a jamais pensé en rien, et que vous avez traité et maltraité vilainement par votre puissance, sans loi, droit ni raison ; ce dont nous sommes fort courroucés ; ce forfait venu de vous et exécuté par vous sur notre très cher frère, sans aucun juste titre, nous le réparerons quand nous pourrons. Et sachez que vous n'avez que faire de penser à son héritage ni au nôtre pour le faire mourir selon votre cruelle intention, (ainsi que vous fîtes déjà du comte Raoul d'Eu et de Guines, parce que vous convoitiez sa terre), car vous n'en tiendrez pas un pied ; et à partir de ce jour, nous vous défions, vous et toute votre puissance, et nous vous ferons guerre mortelle, aussi grande que nous pourrons. En témoignage de cette promesse à venir nous avons à ces présentes fait mettre notre scel.

« Données à Conches sur Yton, le dix-septième jour du mois d'avril, l'an de grâce de Notre-Seigneur MCCCCLV. »

Quand le roi Jean vit ces lettres et qu'il les eut entendu lire, il fut plus pensif qu'auparavant, mais il fit semblant de n'en tenir nul compte. Toutefois le roi de Navarre demeura en prison. Et le roi ne fit pas tout ce qu'il avait entrepris, car quelques-uns de son conseil s'y opposèrent et lui brisèrent un peu sa colère ; mais c'était bien son intention de le tenir en prison tant qu'il vivrait, et qu'il lui reprendrait toute la terre de Normandie.

Le roi Jean était encore dans le château de Rouen, quand d'autres lettres de défi lui vinrent de monseigneur Louis de Navarre, de monseigneur Godefroy d'Harcourt, du jeune fils aîné du comte d'Harcourt

qui s'appelait Guillaume, du sire de Guérarville, de monseigneur Pierre de Saquenville et bien de vingt chevaliers. Or, le roi eut plus à faire et à penser qu'auparavant, mais sembla passer tout légèrement et n'en pas tenir compte, car il se sentait assez grand et fort pour résister contre tous et les détruire.

Le roi partit alors de Rouen et avec lui le duc de Normandie, et ils s'en retournèrent à Paris. Le roi de Navarre cette même semaine fut amené à Paris avec grand'foison de gens d'armes et de sergents, et mis au château du Louvre où on lui fit beaucoup de malaises et de peurs : car tous les jours et toutes les nuits cinq ou six fois on lui donnait à entendre qu'on le ferait mourir, une fois qu'on lui trancherait la tête, l'autre qu'on le jetterait en un sac dans la Seine. Il lui fallait tout entendre et prendre en gré, car là il ne pouvait pas faire le maître ; et il parlait si bellement et si doucement à ses gardes, toujours en s'excusant si raisonnablement, que ceux qui le traitaient ainsi, par le commandement du roi de France, en avaient grand'pitié. Il fut dans cette saison transféré et mené en Cambrésis, et mis dans le fort château de Crèvecœur, sous une bonne et spéciale garde ; et il ne sortait point d'une tour où il était mis, il avait toutes choses lui appartenant, et était bien et notablement servi. Le roi de France commença alors à l'oublier, mais ses frères ne l'oublièrent point, ainsi que je vous dirai dans la suite.

Aussitôt après les défis envoyés au roi de France par les enfants de Navarre et les Normands susnommés, ils pourvurent bien et fortement de tout ce qui est nécessaire leurs villes, châteaux et garnisons, dans l'intention de faire la guerre au royaume de France. En ce temps, messire Louis d'Harcourt, frère du comte d'Harcourt que le roi de France avait fait mourir, se tenait auprès du duc de Normandie ; et il n'était

aucunement inculpé de trahison, ni à la cour du roi ni à celle du duc. Il advint donc que messire Godefroy d'Harcourt lui signifia son projet et lui manda de retourner vers lui et sa famille pour aider à venger la mort du comte son frère, qu'on avait fait mourir à tort et sans cause, ce qui leur était une grande injure. Messire Louis d'Harcourt ne fut pas d'avis d'aller de ce côté, mais s'en excusa et dit qu'il était homme de fief au roi de France et au duc de Normandie, et que, s'il plaisait à Dieu, il ne ferait pas la guerre contre son seigneur naturel, et qu'il n'irait pas contre ce qu'il avait juré. Quand messire Godefroy son oncle vit cela, il fut durement courroucé contre son neveu, et lui manda qu'il était un homme failli, et que jamais il n'avait que faire de penser à l'héritage qui lui appartenait, car il l'en rendrait si peu maître que jamais il n'en aurait provision. Et tout ce qu'il lui promit, il le tint bien, ainsi que je vous le raconterai.

Tout aussitôt que le susdit messire Philippe de Navarre et messire Godefroy d'Harcourt eurent garni et pourvu leurs villes et leurs châteaux, ils s'avisèrent de s'en aller en Angleterre parler au roi Édouard et de faire de grandes alliances avec lui, car autrement ils ne se pouvaient venger.

Vous devez savoir que le roi reçut à grand'joie son cousin monseigneur Philippe de Navarre et monseigneur Godefroy d'Harcourt, car déjà il était tout informé de leur matière, et il pensait en valoir mieux en rendant sa guerre plus forte. Les susdits firent leur plainte au roi, l'un de la mort de son neveu, l'autre de la prise de son frère et de la grand'injure qu'on lui faisait, sans cause, disait-il. Aussi s'en venaient-ils vers le roi d'Angleterre, comme vers le plus juste seigneur de toute la chrétienté, pour avoir vengeance et compensation de ce fait qu'ils regardaient comme étant d'importance. Et au cas où il les y voudrait diriger,

encourager et conseiller, ils mettraient en ses mains les cités, villes et châteaux qu'ils tenaient en Normandie, et que le roi de Navarre et le comte d'Harcourt y occupaient au jour de leur prise.

Le roi d'Angleterre n'eût jamais refusé ce présent, mais il leur dit qu'il les aiderait volontiers et les ferait aider par ses gens :

— « Et à cause que votre affaire demande hâtive expédition et que voici la saison où il fait bon guerroyer, puisque mon beau cousin de Lancastre est sur les frontières de Bretagne, je lui écrirai et manderai spécialement qu'il se dirige vers vous avec tout ce qu'il a de gens, et j'en enverrai encore bientôt, tant qu'il en faudra pour faire bonne guerre à vos ennemis. Vous commencerez donc à guerroyer cette saison, et toujours vous croîtra et vous viendra sous la main force, aide et puissance. »

— « Cher sire, répondirent les susnommés, vous nous offrez tant que par raison cela doit et peut bien suffire : et que Dieu vous en puisse récompenser ! »

Après ces alliances et ces confirmations d'amitié, les susdits qui voulaient retourner en Normandie ne séjournèrent pas longtemps, mais avant leur départ ils allèrent voir madame la reine d'Angleterre qui se tenait à Windsor, laquelle leur fit grand'fête, et aussi firent toutes les autres dames et demoiselles.

Après ces honneurs et ces réjouissances, les susdits se mirent au retour, grandement bien contentés du roi et de son conseil, et leur furent donnés cent hommes d'armes et deux cents archers, dont les sires de Roos et de Nevill étaient capitaines. Ils firent tant qu'ils arrivèrent sans périls et sans dommage au havre de Cherbourg qui est, ainsi que Calais, une des fortes places du monde.

Depuis il ne tarda guère que le duc de Lancastre, qui se tenait vers Pontorson, reçut l'ordre du roi

d'Angleterre, son seigneur et son cousin, de faire aux enfants de Navarre, et à ceux d'Harcourt et à leurs alliés, tout le secours et aide qu'il pouvait, pour venger les dépits que son adversaire de Valois leur avait faits. Le duc de Lancastre voulut bientôt obéir au commandement de son seigneur et roi, et rassembla tous ses gens où il avait bien cinq cents lances et mille archers ; et il se mit en chemin vers la Normandie et vers Cherbourg.

Dans sa troupe était messire Robert Knolles qui commençait déjà grandement à se faire connaître, et qui était renommé dans les guerres de Bretagne pour le plus habile et subtil homme d'armes qui fût en toutes les troupes, et le mieux aimé de tous les pauvres compagnons, et celui qui leur faisait le plus de bien. Le duc de Lancastre, messire Philippe de Navarre, messire Godefroy d'Harcourt et leurs gens se mirent tous ensemble, avec le sire de Roos et le sire de Nevill qui avaient passé la mer avec eux ; et ils firent tant, qu'ils se trouvèrent douze cents lances, seize mille archers et deux mille brigands armés de lances et de boucliers, et ils firent leur assemblée en la cité d'Évreux.

Là étaient messire Louis de Navarre, le jeune comte d'Harcourt, messire Robert Knolles, messire le bâtard de Mareuil, messire Pierre de Saquenville, messire Guillaume de Guérarville, messire Jean Carbeniaus, messire Sanses-Lopin, messire Jean Joüel, messire Guillaume de Bonnemare, messire Fondrighay, Jean de Sègre, Fallemont, François Hawkins, et plusieurs bons chevaliers et écuyers, habiles hommes d'armes, qui ne désiraient rien que la guerre. Ces gens d'armes partirent d'Évreux en grand'ordonnance et bon ordre, bannières et pennons déployés, et chevauchèrent vers Vernon. Ils passèrent à Acquigny et puis à Pacy, et commencèrent à piller, à dérober et à brûler tout le pays devant eux, et à faire la plus grand'destruction et la plus forte guerre du monde.

Le roi de France, qui n'en attendait guère autre chose, et qui avait mis son imagination et avis à entrer de force dans le comté d'Évreux pour saisir villes et châteaux, avait fait son mandement par tout le royaume, aussi grand et aussi fort qu'il le fallait pour aller contre le roi d'Angleterre et sa puissance. Ledit roi apprit que le duc de Lancastre, Anglais et Navarrais, chevauchaient vers Rouen et mettaient le pays en grand tribulation, et que les Anglais du temps passé n'y avaient point fait autant de dépit qu'en faisaient ceux qui y étaient à présent, par l'exhortation et le renfort des Navarrais. Alors le roi de France, ému de venger ces dépits, partit de Paris et s'en vint à Saint-Denis où l'y attendaient grand'foison de gens d'armes, et il en venait encore tous les jours.

Le duc de Lancastre et les Navarrais qui chevauchaient en grand' troupe et qui brûlaient tout le plat pays, s'en vinrent à Vernon qui était une bonne et grosse ville; elle fut toute brûlée et toute pillée; jamais rien n'y demeura que le château. Puis ils chevauchèrent vers Verneuil et firent tant qu'ils y parvinrent. Ladite ville fut donc toute brûlée, et aussi les faubourgs de Rouen.

Le roi de France se mit alors en mouvement et s'en vint à Pontoise où étaient ses deux maréchaux, messire Jean de Clermont et messire Arnould d'Andrehen, et tous ses gens d'armes s'en vinrent de ce côté et s'efforcèrent de le suivre. Le roi vint à Mantes pour apprendre ce que faisaient les Anglais et Navarrais. Il apprit qu'ils occupaient encore Rouen et qu'ils brûlaient et détruisaient tout le pays. Alors le roi ému et courroucé partit de Mantes, et chevaucha tant, qu'il vint à Rouen, et y séjourna trois jours. Dans ce délai tous ses gens furent arrivés, où il avait plus de dix mille hommes d'armes, sans compter les autres de moindre état; et il y avait bien trente mille combat-

tants, des uns et des autres. Le roi entra donc droit sur les traces des Anglais et des Navarrais, et dit que jamais il ne retournerait à Paris sans les avoir combattus, pourvu qu'ils l'osassent attendre.

Le duc de Lancastre, messire Philippe de Navarre, messire Godefroy d'Harcourt et messire Robert Knolles qui commandaient leurs gens, apprirent et surent vraiment que le roi de France et les Français venaient sur eux, s'efforçant, autant qu'ils le pouvaient, et au nombre de bien quarante mille chevaux. Ils furent alors d'avis de se retirer petit à petit et de ne point s'enfermer en aucune forteresse de Normandie ou de Cotentin. Ils se retirèrent donc tout bellement, et prirent le chemin de Laigle pour aller vers Pontorson et vers Cherbourg.

Le roi de France, qui avait grand désir de les trouver et de les combattre, les suivait fort aigrement ; et il avait grand' compassion, ainsi qu'il chevauchait, de son bon pays qu'il trouvait brûlé, perdu et détruit très méchamment. Aussi promettait-il bien aux dits Navarrais qu'il leur ferait chèrement payer ce forfait s'il les pouvait atteindre.

Le roi s'empressa tant et les poursuivit si fort, que ses coureurs trouvèrent les coureurs ennemis assez près de Laigle en Normandie, où lesdits Anglais et Navarrais étaient logés et arrêtés et montraient, semblait-il, par leur contenance et visage, qu'ils voulaient se battre. Cela fut aussitôt rapporté au roi de France qui en eut grand' joie quand il apprit ces nouvelles ; et il chevaucha en avant, et commanda à tous ses gens de se loger et de prendre place, car il voulait combattre ses ennemis. Les Français se logèrent donc en de belles plaines, et ils étaient bien quarante mille hommes. Là était toute la fleur de la chevalerie de France, et tant de grands et hauts seigneurs que ce serait merveille à raconter.

Que vous dirais-je de plus de cette besogne ? Le roi de France et les Français pensèrent bien ce jour-là combattre leurs ennemis, car les Anglais et les Navarrais avaient mis en ordre leurs corps de bataille ; et à cause de cela, d'autre part, les Français ordonnèrent aussi les leurs, et ils furent tout ce jour prêts à s'attaquer et ne s'attaquèrent point ; les Anglais et les Navarrais disposaient bien leurs troupes pour le combat, mais ils cachaient leur intention et ne se portaient point en avant, car ils ne voyaient pas la partie égale contre les Français.

Lesdits Français se retirèrent donc pour ce soir en leurs logis ; et ils firent grand guet, car ils pensaient bien être escarmouchés, d'autant plus que les Navarrais ne s'étaient point avancés ce jour-là. La conduite des Anglais et des Navarrais fut sagement et bellement menée, car au soir ils ordonnèrent à ceux qui étaient les mieux montés de tous, de faire front le lendemain contre les Français jusqu'à l'heure de nonne, puis de les rejoindre ; et ils leur dirent où ils les retrouveraient. Il fut fait ainsi qu'il avait été ordonné. Quand ce fut minuit environ, le duc de Lancastre, messire Philippe de Navarre et tout le reste de l'armée montèrent à cheval, partirent et prirent le chemin de Cherbourg, excepté quelques capitaines navarrais qui se retirèrent vers leurs garnisons dont ils étaient partis auparavant. Ainsi s'en retournèrent à Évreux, messire Jean Carbeniaus, messire Guillaume de Bonnemare et Jean de Sègre ; à Conches, messire Fondrighay, messire Martin de Spargne, de Fallemont, Richard Francklin et Robert Lescot ; à Breteuil, messire Sanses-Lopin, Radigois et François Hawkins ; et ainsi chacun des compagnons se retira en sa garnison, et le duc de Lancastre et les autres se retirèrent sur cette forte frontière de Cherbourg.

Or nous vous parlerons du roi de France qui le

lendemain pensait avoir la bataille. Aussi fit-il au matin sonner ses trompettes. Tous ses gens s'armèrent donc et montèrent à cheval, bannières et pennons devant eux. Ils allèrent tous vers les champs et se mirent en ordonnance de bataille, et virent devant eux ces deux cents Navarrais rangés derrière une haie. Les Français pensèrent que c'était un de leurs corps de bataille à cheval qui s'arrêtait là contre eux. Ces Navarrais les tinrent ainsi jusqu'à nonne, puis piquèrent leurs chevaux des éperons et partirent.

Le roi de France envoya ses coureurs jusque-là, savoir ce que cela pouvait être. Ceux qui y furent envoyés chevauchèrent jusqu'à la haie et rapportèrent qu'ils n'avaient trouvé personne. Peu après des gens du pays apportèrent des nouvelles au camp et dirent que les Anglais et Navarrais pouvaient bien être éloignés de quinze lieues, car ils étaient partis juste à la minuit. Alors il fut dit au roi qu'il perdrait sa peine à les poursuivre davantage, mais qu'il devait prendre un autre dessein. Le roi se conseilla auprès de ceux en qui il avait le plus de confiance, ses cousins de Bourbon, ses cousins d'Artois et ses deux maréchaux. On conseilla donc au roi de France, puisqu'il avait là si grand nombre de gens d'armes et toutes ses dispositions prises pour guerroyer, de se diriger vers la cité d'Évreux et d'y mettre le siège ; car il ne pouvait employer mieux ses gens qu'en allant devant cette ville et qu'en faisant ce qu'il fallait pour la prendre, ainsi que tous les forts et châteaux du roi de Navarre. Le roi de France tint ce conseil pour bon, et s'en retourna vers Rouen et fit tant qu'il y parvint ; et bien qu'il eut abandonné la poursuite des Anglais et des Navarrais, pourtant ne donna-t-il congé à personne.

Quand le roi fut venu à Rouen, il n'y séjourna point longtemps, mais se dirigea avec toute son armée vers la cité d'Évreux, et là il mit le siège fortement et rude-

ment ; et fit charger et amener avec lui de la cité de Rouen tous les engins pour les dresser devant la ville et la cité d'Évreux, et il en fit faire encore d'autres.

Il y a à Évreux un bourg, une cité et un château, chacun fortifié séparément. Le roi de France logea donc devant le bourg et y fit faire plusieurs assauts. Finalement ceux de la ville craignirent de se perdre corps et biens, car ils étaient fort pressés des assauts que les Français leur faisaient. Ils entrèrent donc en grandes négociations pour se rendre, sauf leurs corps et leurs biens. Le roi Jean fut conseillé d'accepter. Alors les bourgeois d'Évreux ouvrirent les portes de leur ville et mirent dedans les Français ; mais ils ne furent pas pour cela dans la cité, car elle était, et elle est aussi bien fermée de murs, de portes et de fossés que l'est le bourg. Toutefois le roi de France fit loger son connétable et ses maréchaux et la plus grand'partie de son armée dans la dite ville, et lui tint encore son logis en dehors, ainsi qu'il avait fait auparavant. Les gens du roi de France, quand ils furent logés au bourg d'Évreux, commencèrent à chercher comment ils pourraient conquérir la cité. Ils firent donc combler les fossés à l'endroit le plus étroit et le moins profond, pour qu'on pût bien aller jusqu'aux murs combattre main à main. Quand ceux qui demeuraient en la cité se virent ainsi pressés, ils commencèrent à s'ébahir et furent d'avis de se rendre, leurs vies sauves ainsi que leurs biens. On porta ces conditions au roi de France, pour savoir s'il les voulait accepter, et il fut conseillé de telle sorte qu'il les prit à merci. Ainsi les Français eurent le bourg et la cité, mais ils n'eurent pas pour cela le château qui était sous la garde de messire Jean de Carbeniaus et de messire Guillaume de Guérarville. Le roi y fut plus de sept semaines avant de pouvoir l'avoir ; et, quand il l'eut, ce fut à la condition que tous les chevaliers et écuyers qui étaient dedans en

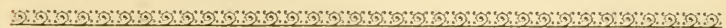
partiraient, leurs personnes sauvées et ce qui leur appartenait, et pourraient se diriger en sûreté là où il leur plairait. Ils allèrent, selon mes informations, dans le château de Breteuil qui est un des plus beaux et des plus forts châteaux qui soient en Normandie.

Le roi Jean fit prendre par ses maréchaux saisie et possession du château d'Évreux, et il en eut grand joie quand il en fut maître, et il dit bien que jamais de sa vie il ne le rendrait aux Navarrais. Ainsi le roi de France eut le bourg, la cité et le château d'Évreux, mais cela lui coûta beaucoup d'or et d'argent en soldats; et depuis il le fit bien garder en sa puissance, mais, le roi de Navarre le reprit encore, par le fait de monseigneur Guillaume de Guérarville, ainsi que vous l'entendrez raconter dans la suite.

Après la conquête d'Évreux, comme il est dit ci-dessus, le roi de France et toute son armée en partirent et allèrent vers le château de Breteuil et y mirent le siège. Le roi avait bien en son armée soixante-mille chevaux; et il y eut devant Breteuil le plus beau siège et le plus considérable, et la plus grand'foison de chevaliers, d'écuyers et de grands seigneurs, qu'on eût vus ensemble en France devant forteresse assiégée depuis le siège d'Aiguillon.

Les compagnons de Breteuil entrèrent en négociations avec le roi de France pour se rendre, car les engins qui jetaient des projectiles nuit et jour leur faisaient beaucoup de mal, et ils ne voyaient apparaître des secours d'aucun côté. Et ils savaient bien que, s'ils étaient pris de force, ils seraient tous morts sans miséricorde. Le roi de France d'autre part avait grand désir de chevaucher contre les Anglais qui brûlaient son pays, et il était aussi tout fatigué de rester devant cette forteresse où il avait bien été tenu, à grands frais, avec soixante mille hommes. Il les prit donc à merci, et ils partirent, leurs vies sauvées, et seulement avec ce

qu'ils pouvaient emporter. Les chevaliers et les écuyers de Breteuil se retirèrent à Cherbourg, et jusque-là ils eurent un sauf-conduit du roi. Le roi fit alors prendre possession du beau château de Breteuil et le fit réparer bien et à point. Et il délogea et retourna vers Paris, mais il ne donna congé à aucun de ses gens d'armes, car il pensait bien à les employer autre part.



XVI. — COMMENT LE ROI DE FRANCE FIT SON SPÉCIAL
MANDEMENT A TOUS LES NOBLES DE SON ROYAUME,
POUR ALLER CONTRE LE PRINCE DE GALLES QUI GATAIT
ET DÉTRUISAIT SON PAYS DE GASCogne.

QUAND le roi Jean de France eut fait ses chevauchées et reconquis ainsi dans la basse Normandie les villes et les châteaux du roi de Navarre qu'il faisait tenir en prison, il apprit que le prince de Galles, fils aîné du roi d'Angleterre, qui était parti de Bordeaux, était déjà avec toutes ses forces entré fort avant dans ses terres et approchait rapidement le bon pays de Berry.

Ces nouvelles ne furent pas bien plaisantes audit roi; et il dit et jura qu'il chevaucherait contre lui et le combattrait, quelque part qu'il le trouvât. Alors le roi, mu et encouragé à défendre et garder son royaume, fit derechef un très spécial mandement et commandement à tous nobles et seigneurs des fiefs tenant de lui, pour que personne, une fois ses lettres connues, ne s'excusât sans grandement forfaire et ne demeurât longtemps sans venir vers lui sur les frontières de Blois et de la Touraine, car il voulait combattre les Anglais.

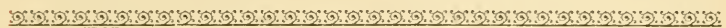
Tous les gentilshommes qui en furent mandés et priés se mirent donc en mouvement, car beaucoup avaient aussi grand désir de combattre contre les

Anglais, pour se venger des dépits et des dommages que ceux-ci leur pouvaient avoir faits au temps passé. Et notamment ledit roi, pour hâter et avancer sa besogne, partit de Paris, car il tenait encore grand'foison de gens d'armes en campagne, et chevaucha vers la bonne cité de Chartres, et fit tant qu'il y vint. Là il s'arrêta tout coi, pour mieux apprendre des nouvelles des Anglais.

Et toujours lui venaient force gens d'armes de tous côtés, d'Auvergne, de Berry, de Bourgogne, de Lorraine, de Hainaut, de Vermandois, de Picardie, de Bretagne et de Normandie. Et aussitôt qu'ils venaient, ils passaient outre et faisaient leur revue, et se logeaient dans le pays par l'ordonnance des maréchaux, messire Jean de Clermont et messire Arnould d'Andrehen. Et ledit roi faisait grossement pourvoir et renforcer de bons hommes d'armes les forteresses et les garnisons d'Anjou, de Poitou, du Maine et de Touraine, sur les frontières par où l'on pensait que les Anglais devaient passer, pour leur fermer le passage et pour leur enlever vivres et provisions, afin qu'ils n'en pussent aucunement trouver pour eux et pour leurs chevaux.

Nonobstant cela, le prince et sa troupe, où il y avait bien deux mille hommes d'armes et six mille archers, chevauchaient à leur aise et trouvaient toutes sortes de vivres à grand'foison; et trouvaient le pays d'Auvergne, où déjà ils étaient entrés et descendus, si gras et si rempli de biens, que ce serait merveille à considérer. Mais, bien qu'ils le trouvassent plantureux, ils ne voulaient pas s'arrêter à cela, mais au contraire ils voulaient guerroyer et faire du mal à leurs ennemis. Ils brûlaient donc et détruisaient tout le pays devant eux et aux environs. Et quand ils étaient entrés dans une ville et qu'ils la trouvaient remplie et pourvue largement de toutes sortes de vivres, et lorsqu'ils s'y

étaient reposés deux jours ou trois, ils en partaient, et ils pillaient le reste, effondraient les tonneaux pleins de vins et brûlaient les blés et les avoines, afin que leurs ennemis n'en eussent pas aisément; et puis ils chevauchaient en avant. Et toujours ils trouvaient de bons pays, et plantureux: car en Berry, en Touraine, en Anjou, en Poitou et dans le Maine, il y a une des plus grasses marches du monde pour les gens d'armes.



XVII. — COMMENT LES NOUVELLES VINRENT AU PRINCE DE GALLES QUE LE ROI DE FRANCE VENAIT A GRAND RENFORT DE GENS D'ARMES CONTRE LUI; ET COMMENT LE SIRE DE CRAON, MESSIRE BOUCICAUT ET L'ERMITE DE CHAUMONT ESCARMOUCHÈRENT LES GENS DU PRINCE.

AINSI chevauchèrent les Anglais, brûlant et pillant tout le pays devant eux, et ils firent tant qu'ils vinrent assez près de la bonne cité de Bourges, où l'archevêque était pour le moment, ainsi que deux chevaliers envoyés de par le roi de France pour veiller à la cité, si besoin était; et oui vraiment il en était besoin, car les Anglais l'approchèrent de si près qu'ils en brûlèrent les faubourgs. Et il y eut grand'escarmouche à l'une des portes, et là se montrèrent bons chevaliers, de ceux de dedans, le sire de Gousant et messire Hutin de Vermeilles. Et ce jour-là et durant l'escarmouche, il y eut maints beaux exploits d'armes de faits.

Les Anglais en partirent sans faire autre chose, passèrent outre et vinrent à Issoudun en Berry, un fort château, et l'assaillirent fortement et raidement; mais ils ne le purent prendre, car les gentilhommes qui étaient dedans le gardèrent très bien.

Les Anglais en partirent donc et prirent leur chemin vers Vierzon, une grosse ville et un bon château;

mais la ville était faiblement fortifiée, et peu de gens y étaient demeurés pour la défendre. Elle fut prise par force, et les Anglais y trouvèrent vins et vivres sans nombre. Ils y demeurèrent trois jours pour se mettre à l'aise. Là vinrent au prince de Galles les nouvelles que le roi de France était à Chartres, avec grand'foison de gens d'armes, et que toutes les villes et les passages de dessus la rivière de Loire étaient si bien gardés qu'ils ne pourraient nullement passer la dite rivière. Le prince s'avisa donc de se mettre au retour et de passer parmi la Touraine et le Poitou, et de revenir, tout en guerroyant, brûlant et saccageant le pays, à Bordeaux dont il était parti ⁽¹⁾. Ils se préparèrent donc à déloger de Vierzon quand ils eurent fait leur volonté de la ville; et ils avaient ce jour-là pris le château et tué la plupart de ceux qui furent trouvés dedans; puis ils chevauchèrent vers Romorantin.

Alors furent envoyés au pays de Berry, de par le roi de France, trois grands barons et extrêmement bons chevaliers, pour garder les frontières et aviser à ce que feraient les Anglais.

C'étaient premièrement le sire de Craon, puis messire Boucicaut, et l'Ermite de Chaumont. Et il advint ainsi, c'est que ces trois seigneurs et leur troupe, où il y avait bien trois cents lances, chevauchaient sur les frontières en côtoyant les Anglais; et ils les avaient poursuivis déjà pendant six jours, et n'avaient pu trouver leur avantage à marcher sur eux ni à les assaillir, car les Anglais chevauchaient si sagement qu'on ne les pouvait envahir d'aucun côté où l'on pût rien

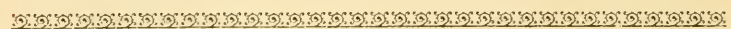
1. Le prince de Galles se trouvait à la tête d'une fort petite armée. Sachant que le roi de France marchait contre lui avec des forces nombreuses, et ne se sentant pas en état de résister, il ne savait s'il devait regagner Bordeaux par la Touraine et le Poitou et se rembarquer, ou bien s'il se mettrait en communication par l'Anjou et le Maine avec les troupes de Normandie. Le roi ne lui donna guère le temps de se décider, et, pressé de livrer bataille, il l'accula aux environs de Poitiers, à Maupertuis, comme on va le voir dans la suite.

gagner. Les susdits se mirent donc un jour en embuscade assez près de Romorantin, sur un passage qui était assez merveilleux et par où il fallait que les Anglais passassent. Ce jour-là s'étaient séparés des troupes du prince et du corps de bataille des maréchaux, et par leur congé, messire Barthélemy Burghersh, le sire de Mucidan, gascon, messire Petiton de Courton, le sire de la Ware, le sire de Basset, messire Daniel Passelle, messire Richard de Pontchardon, messire Nesle-Loring, le jeune sire Spencer, messire Édouard de Basset et messire Eustache d'Aubrecicourt; et tous ces chevaliers s'en venaient bien montés (ils pouvaient être environ deux cents) pour courir devant Romorantin. Ils passèrent au milieu de l'embuscade des Français sans s'en douter.

Tout aussitôt qu'ils furent outre, les Français sortirent de leur embuscade et frappèrent leurs chevaux des éperons; eux aussi étaient montés sur fleur de coursiers, sur des roussins rapides et habiles. Les Anglais, qui déjà étaient bien avant, sentirent le bruit des chevaux derrière eux. Ils se retournèrent et aperçurent que c'étaient leurs ennemis qui les hâtaient. Ils s'arrêtèrent alors tous en une troupe, comme pour les attendre. Les Français qui venaient de grand'volonté et avisés de ce qu'ils devaient faire, et tous serrés, les lances baissées, s'en vinrent tomber sur eux de grand cœur. Alors les Anglais ouvrirent leurs rangs et les laissèrent passer outre; et à ce choc il n'y en eut pas parmi les leurs plus de cinq ou six jetés par terre; et puis ils se reformèrent et se mirent ensemble et s'en vinrent sur leurs ennemis. Là il y eut, et tout à cheval, bon choc et fort combat de lances, et l'attaque dura fort longuement, et maints exploits d'armes y furent faits, maints chevaliers et maints écuyers abattus d'un côté et d'autre, et puis par force relevés et secourus. Et cette chose dura un bon moment, si bien qu'on n'aurait

su dire : « Ceux-ci ou ceux-là en auront le meilleur, » tant ils étaient fort embarrassés les uns dans les autres, et tant ils se combattaient vaillamment.

Pendant qu'ils étaient en cet état, le corps de bataille des maréchaux anglais approchait, et les Français l'aperçurent comme il leur venait sur le flanc, en côtoyant un bois. Ils craignirent alors de tout perdre ; ainsi qu'ils eussent fait s'ils fussent demeurés. Ils partirent donc, chacun à qui mieux mieux, et se dirigèrent vers Romorantin ; et les Anglais après, frappant, battant, sans s'épargner, eux ni leurs chevaux. Là il y eut grand' poursuite et rude, et maint homme mis à malheur et renversé par terre. Toutefois la moitié et davantage se sauvèrent et se mirent au château de Romorantin qui leur fut fort bien préparé et qui leur vint très bien à point, car autrement ils étaient tous pris. Les trois barons susnommés s'échappèrent, notamment, et quelques autres chevaliers et écuyers qui étaient très bien montés. La ville de Romorantin fut prise de prime abord, car alors il n'y avait guère de forteresse, et chacun des chevaliers songea à se sauver et à se jeter dans le château.



XVIII. — COMMENT LE PRINCE FIT DIRE AUX TROIS CHEVALIERS FRANÇAIS QUI ÉTAIENT DANS ROMORANTIN QU'ILS EUSSENT A SE RENDRE, ET QUELLE CHOSE ILS RÉPONDIRENT.

CES nouvelles vinrent au prince, que ses gens avaient eu rencontre. Il demanda de qui. On le lui dit, et comment la besogne avait été, et comment ses gens avaient repoussé leurs ennemis dans le château de Romorantin.

— « Chevauchons de ce côté, dit le prince, je les veux voir de plus près. »

Alors toute l'armée se mit en route de ce côté ; et ils vinrent jusques à la ville de Romorantin qui déjà était toute pleine de leurs gens, et qui étudiaient comment ils pourraient assaillir le château à leur avantage. Là vint le prince armé de toutes pièces, monté sur un noir coursier, messire Jean Chandos auprès de lui ; et ils commencèrent à regarder et à examiner la forteresse, et ils virent assez qu'elle était bien prenable. Alors le prince appela messire Jean Chandos et dit :

— « Jean, allez jusques aux barrières et parlez aux chevaliers qui sont là-dedans, pour savoir s'ils se voudraient rendre bellement, sans se faire assaillir. »

Alors le dit messire Jean Chandos s'éloigna du prince et s'en vint devant les barrières, et fit signe qu'il voulait parlementer sur quelque chose. Ceux qui étaient de garde demandèrent son nom et de la part de qui il était envoyé. Il se nomma et dit qu'il était envoyé là de par son seigneur monseigneur le prince. Ceux à qui le dit chevalier avait adressé sa parole vinrent à leurs maîtres et leur dirent tout ce que vous venez d'entendre. Messire Boucicaut et l'Ermite de Chaumont descendirent donc et vinrent aux barrières. Tout aussitôt que messire Jean les vit, il les salua et leur dit :

— « Seigneurs, je suis ici envoyé vers vous de par monseigneur le prince qui veut être fort courtois pour ses ennemis, comme il me semble. Il dit que, si vous voulez vous mettre en sa prison et rendre cette forteresse-ci qui n'est pas tenable, il vous prendra à merci et vous fera très bonne compagnie. »

— « Messire Jean, répondit messire Boucicaut, grand merci à monseigneur le prince qui nous veut être si courtois ; mais nous ne sommes pas d'avis ni de volonté de faire cela, et plaise à Dieu qu'il ne nous ait pas si facilement ! »

— « Comment, monseigneur Boucicaut, dit messire Jean Chandos, vous sentez-vous si bons chevaliers que vous puissiez résister dans cette forteresse contre l'assaut du prince et de ses forces, si vous ne voyez secours de nul côté ? »

— « Chandos, Chandos, répondit messire Boucicaut, je ne me tiens pas pour bon chevalier ; mais ce serait folie que nous mettre en tel parti d'armes que celui que vous nous offrez ; et plus grand' folie de prendre ce parti quand il n'en est encore nul besoin. Dites à monseigneur le prince, s'il vous plaît, qu'il fasse ce que bon lui semblera, et que nous sommes tous résolus de l'attendre. »

Ainsi ils se séparèrent l'un de l'autre, et le dit messire Jean Chandos s'en revint vers le prince et lui conta, ainsi qu'il le sut bien faire, toutes les paroles ci-dessus dites. Quand le prince eut entendu la réponse de monseigneur Boucicaut (1), il ne l'en pris pas moins, et commanda à tous ses gens de se loger pour le jour et le soir suivant ; car le lendemain il voulait faire assaillir la forteresse et essayer s'il la pourrait avoir par assaut. Au commandement du prince et à l'ordre des maréchaux tous les gens obéirent ; ce fut raison. Et ils se logèrent dans la ville de Romorantin et en dehors aussi, bien et commodément.

1. Jean Le Maingre de Boucicaut, maréchal de France, père de Jean Boucicaut qui fut fait prisonnier à Azincourt, et dont nous avons la fort curieuse et intéressante chronique.



XIX. — COMMENT LE PRINCE FIT ASSAILLIR LE CHATEAU
DE ROMORANTIN ET COMMENT LES TROIS CHEVALIERS
SUSNOMMÉS SE RENDIRENT AU PRINCE A SA VOLONTÉ.

QUAND vint le lendemain bien matin, toutes les sortes de gens s'armèrent, et les archers aussi, et chacun se rangea à sa livrée ⁽¹⁾ ; et ils commencèrent à donner l'assaut au dit château de Romorantin, âprement et durement. Là il y eut grand assaut et dur ; et les archers se tenaient sur les fossés et tiraient si bien tous à la fois, que quelqu'un osait à peine apparaître aux défenses. Et les autres naviguaient sur des portes et sur des claies, pics et hoyaux, arcs et flèches dans leurs mains, et ils venaient au pied du mur houer ⁽²⁾ et piquer. Là, au haut des murs, étaient les chevaliers, le sire de Craon, messire Boucicaut et l'Ermite de Chaumont qui s'acquittaient très bien de la défense ; et ils jetaient et faisaient jeter en bas pierres et cailloux et pots pleins de chaux, dont ils maltraitaient et blessaient durement ceux qui en étaient atteints. Et là fut tué, du côté des Anglais, un bon écuyer de Gascogne et bien gentilhomme et qui fut grandement regretté ; il s'appelait Raymond de Zédulach et était de la troupe du Captal de Buch. Cet assaut dura toute la journée, sans beaucoup de repos, et toutes sortes de gens se retirèrent à leurs logis ; et ceux qui étaient bien portants s'occupèrent à remettre à point les blessés ; et ils passèrent la nuit ainsi.

Quand le soleil fut levé le lendemain, les maréchaux de l'armée firent sonner les trompettes pour armer toutes manières de gens et s'avancer à l'assaut. Tous ceux qui étaient appelés et préparés pour assaillir se mirent en ordre et en rang. Là derechef commença un assaut plus dur et plus fort sans comparaison que

1. Sous la bannière du seigneur qui les payait.

2. Du mot hoyau ; creuser, fouir.

le jour précédent, car le prince de Galles y était personnellement, qui les admonestait et leur enjoignait de bien faire, et qui disait en même temps :

— « Eh comment ! cette forteresse nous tiendra tout aujourd'hui ? »

Les paroles du prince et sa présence évertuaient grandement toutes sortes de gens d'armes et d'archers dont quelques-uns s'aventuraient très follement pour être prisés davantage. Là fut tué assez près du prince, d'un coup de pierre, un fort habile écuyer de Gascogne, frère germain au seigneur d'Albret, et on l'appelait Bernardet d'Albret. Tous ses parents, dont il y avait là grand foison, en furent extrêmement courroucés, et spécialement le prince ; et il jura alors si haut que plusieurs l'entendirent : que jamais il ne partirait de là avant d'avoir gagné ledit château et ceux qui étaient dedans aussi, et de les avoir mis à sa volonté.

Donc l'assaut se renforça de toutes parts pour avancer leur besogne, d'autant plus que le prince en avait parlé si avant. Quelques subtils hommes d'armes s'aperçurent et imaginèrent qu'ils se travaillaient en vain et faisaient sans raison blesser et tuer leurs gens, et qu'on ne les aurait jamais par un assaut tel que celui-ci où on se contentait de tirer et de lancer. Ils donnèrent donc l'ordre d'amener des canons et de faire tirer des carreaux et du feu grégeois dans la basse cour. Si ce feu s'y voulait prendre, il pourrait bien tant multiplier qu'il se mettrait au toit des couvertures des tours du château, qui pour le moment étaient couvertes de paille. S'ils ne l'avaient pas de cette manière, ils ne pouvaient pas voir de moyen comment ils pouvaient s'emparer du dit château, et des chevaliers qui défendaient ledit château. Le feu fut donc apporté et jeté dans la basse-cour à l'aide de bombardes et de canons, et il y prit et multiplia tellement que tout brûla ; et il prit à la couverture d'une grosse tour, qui était de chaume,

et où étaient les trois chevaliers qui ce jour-là et le précédent, avaient fait beaucoup d'exploits. Quand ils virent le feu par-dessus eux et qu'il leur fallait se rendre ou bien périr là, ils ne furent pas bien à leur aise ; et ils vinrent bientôt en bas, et se rendirent au prince à sa volonté : autrement il ne les eût point reçus, d'autant qu'il en avait juré et parlé si avant. Ainsi le prince de Galles eut et prit les susdits chevaliers, et les fit, comme étant ses prisonniers, aller et chevaucher avec lui, ainsi que plusieurs autres gentilshommes, chevaliers et écuyers qui étaient au château de Romorantin ; lequel fut laissé tout vide, brûlé et ruiné ; et ils prirent, pillèrent et emportèrent tout ce qu'ils trouvèrent au château et dans la ville.

XX. — COMMENT LE ROI DE FRANCE PARTIT DE CHARTRES EN GRAND' COMPAGNIE DE GENS D'ARMES POUR ALLER A LA RENCONTRE DU PRINCE DE GALLES.

A PRÈS la prise du château de Romorantin et des chevaliers susnommés, le prince et ses gens chevauchèrent comme devant, brûlant et ravageant le pays, et approchèrent rapidement de l'Anjou et de la Touraine. Les nouvelles vinrent au roi de France qui se tenait en la cité de Chartres : que le prince de Galles maltraitait trop horriblement son pays, et brûlait et pillait tout devant lui ; ce dont le roi fut fort courroucé et dit qu'il y porterait remède. Il partit donc de Chartres et chevaucha vers Blois et commanda à ses maréchaux de faire hâter et avancer toutes manières de gens d'armes ; et il passa la rivière de Loire, car il voulait aller combattre les Anglais. Le dit roi s'en vint à Blois et s'y arrêta, et y resta deux jours. Son commandement fut fait. Donc gens d'armes, ducs, comtes, barons et chevaliers avec leurs troupes com-

mencèrent à descendre et à suivre le roi qui toujours allait en avant. Il partit de Blois et vint le même jour coucher à Amboise et le lendemain à Loches ; et là il s'arrêta pour apprendre ce que feraient les Anglais et y aviser. Tous les jours il en avait des nouvelles, car les Anglais étaient côtoyés et suivis par quelques habiles chevaliers de France et de Bourgogne qui, en allant et en venant, lui en rapportaient les nouvelles certaines. Le roi apprit ainsi qu'ils étaient en Touraine et qu'ils prenaient leur chemin et leur retour vers le Poitou.

Alors le roi de France partit de Loches et vint à la Haye en Touraine ; et ses gens avaient passé la Loire au pont d'Orléans, à Meung, à Saumur, à Blois et à Tours, et là où ils pouvaient. Et il y avait si grand nombre de bonnes gens, qu'il y avait bien vingt mille hommes d'armes sans compter les autres ; et il y en avait bien cent vingt, tant ducs que comtes, et plus de cent quarante bannières. Et le roi avait là ses quatre fils qui alors étaient bien jeunes : monseigneur Charles, duc de Normandie, monseigneur Louis qui depuis fut duc d'Anjou, monseigneur Jean aussi depuis duc de Berry, et monseigneur Philippe le puîné, qui depuis fut duc de Bourgogne. Vous pouvez bien croire et voir que là était toute la fleur de France en chevaliers et écuyers, quand le roi de France et ses quatre enfants y étaient personnellement.

En ce temps avaient été envoyés en France, de par Notre Saint-Père le pape Innocent VI^e, monseigneur Talleyrand, cardinal de Périgord, et messire Nicole, cardinal d'Urgel, pour traiter paix et concorde entre le roi de France et ses ennemis, et premièrement le roi de Navarre qu'il faisait retenir en prison. Ceux-ci avaient été vers le roi de France et avaient parlementé plusieurs fois avec lui, durant le siège de Breteuil, mais ils n'avaient rien pu obtenir. Or après le départ

du roi et la prise de Breteuil, ledit cardinal de Périgord s'était retiré dans la bonne ville de Tours en Touraine ; et là lui vinrent les nouvelles que le roi de France se hâtait beaucoup pour trouver les Anglais. Si bien que ledit cardinal, mu et encouragé de mettre remède à ces besognes et d'apaiser ces deux seigneurs, s'il le pouvait par quelque moyen, ou bien de faire par modération que la bataille ne se livrât point, partit de Tours hâtivement et chevaucha vers la cité de Poitiers ; car il apprit que les deux armées tiraient de ce côté ; et il fit tant qu'il y vint.

Nous cesserons un peu de parler du cardinal de Périgord, et nous parlerons du roi de France qui mettait grand'volonté à ce qu'il pût trouver son adversaire le prince de Galles pour combattre contre lui, afin de venger ses mécontentements et les grands dommages de son royaume.



XXI. — COMMENT LE COMTE DE JOIGNY, LE SIRE DE COUCY ET LE VICOMTE DE BRIOUDE EN CHASSANT LES COUREURS DU PRINCE SE JETÈRENT DANS L'ARMÉE DU PRINCE ET Y FURENT PRIS.

LES nouvelles vinrent au roi de France que le prince de Galles se hâtait vivement de retourner au pays dont il était parti et venu. Le roi craignit alors qu'il ne lui échappât, ce qu'il n'eût pas vu volontiers, tant il désirait le combattre. Le dit roi de France partit donc de la Haye en Touraine, et tous ses gens d'armes après lui, et chevauchèrent jusqu'à Chauvigny, et il vint là le jeudi au soir, quinzième jour de septembre, l'an susdit mil trois cent cinquante-six. Grand'foison de seigneurs se logèrent dans la ville de Chauvigny, et aussi en dehors, en bas d'un beau pré, le long de la rivière de Creuse. Le vendredi suivant, après

boire, le roi de France passa ladite rivière au pont de Chauvigny, et il pensait alors que les Anglais étaient devant lui ; mais ils n'y étaient pas. Toutefois en les poursuivant ils passèrent ce vendredi au nombre de plus de soixante mille chevaux ; et il en passa encore assez à Chatellerault, et, comme ils passaient, ils prenaient le chemin de Poitiers.

D'autre part, le prince de Galles et ses gens ne savaient rien de la disposition des Français, et ne pouvaient rien savoir. Ils avaient bien appris qu'ils étaient en campagne, mais ils ne savaient pas au juste de quel côté, si ce n'est pourtant qu'ils supposaient qu'ils n'étaient pas loin ; car leurs coureurs ne pouvaient plus trouver de quoi fourrager : ce dont ils avaient dans leur armée grand défaut de vivres, et la plupart se repentaient grandement de ce qu'ils en avaient fait si grand pillage pendant qu'ils étaient en Berry, en Anjou, en Touraine, et de ce qu'ils ne s'en étaient pas autrement pourvus.

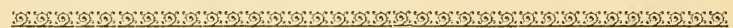
Or il advint ainsi, c'est que, ce même vendredi que le roi de France et sa grand'armée passèrent la rivière au pont de Chauvigny, à cause de la foule et de la presse qui y était fort grande, et pour être logés mieux à leur aise, trois grands barons de France, le comte d'Auxerre, le comte de Joigny, le seigneur de Chastillon-sur-Marne, souverain maître de l'hôtel du roi, et plusieurs autres chevaliers et écuyers de l'hôtel du roi, demeurèrent ce vendredi tout le jour en la susdite ville de Chauvigny avec une partie de leurs gens ; et les autres passèrent avec tous leurs bagages, excepté ce qu'ils en avaient gardé pour leur usage. Le samedi au matin ils se délogèrent et passèrent ledit pont, et suivirent la troupe du roi qui pouvait être éloignée de trois lieues ; et ils prirent à travers les champs et les chemins des bruyères au dehors d'un bois pour venir à Poitiers.

Ce samedi au matin s'étaient délogés d'un village assez près de là le prince et ses gens, et ils avaient envoyé à la découverte quelques compagnons des leurs, pour savoir s'ils trouveraient quelque aventure, ou s'ils apprendraient quelques nouvelles des Français. Ces coureurs pouvaient être environ soixante armures de fer, tous bien montés selon leur affaire; car leurs chevaux étaient assez lassés. Parmi ces compagnons, il y avait deux chevaliers de Hainaut, messire Eustache d'Aubrecicourt et messire Jean de Ghisteltes.

Ils se trouvèrent d'aventure au dehors de ce bois et au milieu de ces bruyères dont je parlais tout à l'heure; et les barons de France reconnurent bientôt que c'étaient leurs ennemis. Ils mirent donc leurs bassinets au plus tôt qu'ils purent, et développèrent leurs bannières et abaissèrent leurs lances et frappèrent leurs chevaux des éperons. Messire Eustache d'Aubrecicourt et ses compagnons, qui étaient montés sur fleur de coursiers, virent venir vers eux cette grosse troupe de leurs ennemis qui étaient bien deux cents armures de fer; et eux en comparaison n'étaient qu'une poignée de gens. Ils n'eurent donc pas idée de les attendre, et ils furent d'avis de se faire donner la chasse; car le prince et son armée n'étaient pas trop loin de là. Ils tournèrent donc la bride de leurs chevaux et prirent la lisière du bois; et les Français après eux, criant leurs cris et menant grand bruit, et pensant déjà les avoir tous pris à leur avantage.

Comme ceux-ci chevauchaient en donnant la chasse, ils s'emportèrent si avant qu'ils arrivèrent sur le corps de bataille du prince, qui était tout arrêté parmi des bruyères et de grandes ronces, attendant là pour apprendre des nouvelles de leurs compagnons. Aussi furent-ils émerveillés quand ils virent qu'ils étaient poursuivis.

Messire Raoul de Coucy et sa bannière les suivit si avant qu'il se jeta droit sous la bannière du prince. Là il y eut grand combat et dur, et ledit chevalier y fit assez d'exploits et s'y battit fort vaillamment, mais toutefois il fut pris et fait prisonnier des gens du prince, et aussi le comte de Joigny et le vicomte de Brioude, sire de Chauvigny, et tous les autres furent tués ou pris; peu s'en sauvèrent. Le prince de Galles et ses gens surent par eux que le roi de France les avait approchés avec un si grand nombre de gens d'armes, que ce serait merveille à penser.



XXII. — COMMENT LES COUREURS DU PRINCE SE
JETÈRENT SUR LA QUEUE DE L'ARMÉE DES FRANÇAIS;
COMMENT LE ROI DE FRANCE FIT LOGER SES GENS, ET
LE PRINCE LES SIENS.

QUAND le prince de Galles et son conseil apprirent que le roi Jean de France et ses corps de bataille étaient devant eux et avaient passé le vendredi au pont de Chauvigny, et qu'ils ne pouvaient nullement partir du pays sans y être combattus, ils se réunirent et se rassemblèrent ce samedi sur les champs; et il fut commandé, de par le prince, que personne, sous peine de la vie, ne courût ni chevauchât sans commandement devant les bannières des maréchaux. Ce ban fut tenu, et les Anglais chevauchèrent ce samedi depuis l'heure de prime jusques à vêpres, et tant, qu'ils vinrent à deux petites lieues de Poitiers. Alors furent choisis, pour courir et savoir où les Français tenaient les champs, le capital de Buch ⁽¹⁾, messire

1. Jean de Grailly, capital de Buch, fut un des capitaines les plus renommés de son temps. Nous le retrouverons souvent dans les expéditions du Prince-Noir dont il était un des plus habiles et des plus heureux lieutenants. Il fut pris deux fois, à Cocherel et devant Soubise, et mourut en prison, au Temple, à Paris.

Aymond de Pommiers, messire Barthélemy Burghersh et messire Eustache d'Aubrecicourt. Et ces chevaliers partirent avec deux cents armures de fer, tous bien montés sur fleur de coursiers; et ils chevauchèrent si avant d'un côté et d'autre, qu'ils virent clairement le gros corps de bataille du roi, et que tous les champs étaient couverts de gens d'armes. Et ils ne se purent abstenir de venir se jeter et courir sur les derrières des Français; et ils en jetèrent quelques-uns par terre et les firent prisonniers, si bien que l'armée commença grandement à s'assembler. Et les nouvelles en vinrent au roi de France, comme il allait entrer dans la cité de Poitiers.

Quand le roi apprit la vérité, que ses ennemis qu'il désirait tant trouver étaient derrière et non devant, il en fut grandement réjoui; et il retourna et fit retourner ses gens bien avant dans les champs, et les fit loger là. Il fut fort tard avant qu'ils fussent tous logés ce samedi-là. Les coureurs du prince revinrent vers lui et lui rapportèrent une partie des dispositions des Français et lui dirent bien qu'ils étaient extrêmement nombreux. Le prince ne fut nullement effrayé de cela, et dit :

— « Dieu y ait part! Maintenant il nous faut avoir avis et conseil pour savoir comment nous les combattons à notre avantage. »

Cette nuit-là les Anglais se logèrent dans un lieu assez fort, entre des haies, des vignes et des buissons; et leur camp fut bien gardé et bien guetté; et aussi le fut celui des Français.

Ce titre de captal était une dignité militaire équivalente à celle de comte. Le captalat de Buch était un territoire de l'ancien Bordelais, qui tirait son nom de sa capitale, La Teste de Buch.



XXIII. — COMMENT LE ROI DE FRANCE COMMANDA QUE
CHACUN SE MIT EN CAMPAGNE ; ET COMMENT IL ENVOYA
QUATRE CHEVALIERS NOMMÉS CI-APRÈS POUR SAVOIR
LES DISPOSITIONS DES ANGLAIS.

QUAND vint le dimanche au matin, le roi de France qui avait grand désir de combattre les Anglais, fit en sa tente chanter la messe très solennellement devant lui, et communia ainsi que ses quatre fils.

Après la messe allèrent vers lui les plus grands et les plus proches de son lignage ; le duc d'Orléans, son frère, le duc de Bourgogne, le comte de Ponthieu, messire Jacques de Bourbon, le duc d'Athènes, connétable de France, le comte d'Eu, le comte de Tancarville, le comte de Saärbruck, le comte de Dammartin, le comte de Ventadour ; et plusieurs autres grands barons de France et des terres voisines, tels que messire Jean de Clermont, messire Arnould d'Andrehem, maréchal de France, le sire de Saint-Venant, messire Jean de Landas, messire Eustache de Ribaumont, le sire de Fiennes, messire Godefroy de Chargny, le sire de Chastillon, le sire de Sully, le sire de Nesle, messire Robert de Duras, et beaucoup d'autres qui y furent appelés. Là ils furent en conseil un grand temps, pour savoir comment ils se maintiendraient. Il fut donc ordonné que tous les gens se missent en campagne, et que chaque seigneur développât sa bannière et la mit en avant, au nom de Dieu et de saint Denis, et qu'on se mit en ordonnance de bataille, comme pour combattre bientôt. Ce conseil et avis plut grandement au roi de France ; les trompettes sonnèrent donc parmi l'armée. Alors s'armèrent tous les gens et montèrent à cheval et vinrent sur les champs là où les bannières du roi flottaient au vent et étaient arrêtées, et spécialement l'oriflamme que portait messire Godefroy de Chargny. Là on put voir grand'noblesse de belles

armures, de riches armoiries, de bannières, de pennons, de belle chevalerie et écuyerie ; car là était toute la fleur de France, et nul chevalier et écuyer n'était demeuré à la maison, s'il ne voulait pas être déshonoré.

Là furent ordonnés, par l'avis du connétable de France et des maréchaux, trois gros corps de bataille ; dans chacun il y avait seize mille hommes, dont tous étaient passés et payés comme hommes d'armes. Le duc d'Orléans commandait la première avec trente-six bannières et deux fois autant de pennons ; le duc de Normandie et ses deux frères, messire Louis et messire Jean, commandait la seconde ; le roi de France devait commander la troisième. Vous pouvez et devez bien croire qu'en son corps de bataille il y avait grand'foison de bonne chevalerie et noble.

Pendant que ces batailles se rangeaient et mettaient en ordre, le roi de France appela messire Eustache de Ribault, messire Jean de Landas, messire Guichart de Beaujeu et messire Guichart d'Angle, et leur dit :

— « Chevauchez en avant au plus près des Anglais, et avisez et regardez au juste leur ordre, et comment ils sont, et de quelle manière nous les pourrons combattre, soit à pied soit à cheval. »

Et ceux-ci répondirent :

— « Sire, volontiers. »

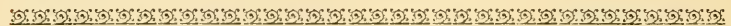
Les quatre chevaliers susnommés s'éloignèrent donc du roi et chevauchèrent avant, et si près des Anglais qu'ils virent une partie de leurs dispositions. Et ils en rapportèrent la vérité au roi qui les attendait sur les champs, monté sur un grand coursier blanc ; et il regardait de temps à autre ses gens et louait Dieu de ce qu'il en voyait si grand'foison, et il disait tout haut :

— « Entre vous, quand vous êtes à Paris, à Chartres, à Rouen ou à Orléans, vous menacez les Anglais et vous souhaitez d'être devant eux le bassinet en tête ;

or, vous y êtes, je vous les montre ; veuillez donc leur montrer vos mécontentements et venger les ennuis et les dépités qu'ils vous ont faits ; car sans faute nous les combattrons. »

Et ceux qui l'avaient entendu répondaient :

— « Dieu y ait part ! tout cela, nous le verrons volontiers. »



XXIV. — COMMENT LES QUATRE CHEVALIERS SUSDITS
RAPPORTÈRENT AU ROI DE FRANCE QUELLES ÉTAIENT
LES DISPOSITIONS DES ANGLAIS.

SUR ces paroles que le roi de France disait et remontrait à ses gens pour les encourager, vinrent les quatre chevaliers susnommés, et ils fendirent la presse et s'arrêtèrent devant le roi. Là étaient le connétable de France et les deux maréchaux, et grand'foison de bonne chevalerie, tous venus et arrêtés pour savoir comment on se combattrait. Le roi demanda tout haut aux susdits :

— « Seigneurs, quelles nouvelles ? »

— « Bonnes, sire, et vous aurez, s'il plaît à Dieu, une bonne journée sur vos ennemis. »

— « Nous espérons l'avoir telle, par la grâce de Dieu, répondit le roi. Or dites-nous la manière dont ils sont disposés, et comment nous les pourrions combattre. »

Messire Eustache de Ribamont répondit alors pour tous, d'après ce que j'en fus informé, car ils l'en avaient prié et chargé, et dit ainsi :

— « Sire, nous avons vu et considéré les Anglais ; ils peuvent être par estimation deux mille hommes d'armes, quatre mille archers et quinze cents brigands. »

— « Et comment sont-ils placés ? » dit le roi.

— « Sire, répondit messire Eustache, ils sont dans une position très forte. Nous ne pensons pas qu'ils

aient plus d'un corps de bataille, mais ils l'ont ordonné très bellement et sagement ; et ils ont pris le long d'un chemin fortifié grandement de haies et de buissons, et ils ont couvert cette haie d'un côté et d'autre avec leurs archers, tellement qu'on ne peut entrer ni chevaucher dans leur chemin qu'en passant au milieu d'eux. Il faut donc aller par là si on les veut combattre. Dans cette haie il n'y a qu'une seule entrée et issue, où peut-être quatre hommes d'armes pourraient chevaucher de front. C'est de même dans le chemin. Au coin de cette haie, entre des vignes et des épines où on ne peut aller ni chevaucher, sont leurs gens d'armes tous à pied ; et les gens d'armes ont mis tout devant eux leurs archers en manière d'une herse. Ce dont c'est très sagement disposé, ce nous semble ; car qui voudra ou pourra par fait d'armes venir jusqu'à eux, il n'y entrera nullement, si ce n'est au milieu de ces archers qui ne seront pas faciles à déconfire. »

Le roi parla alors, et dit :

— « Messire Eustache, et comment conseillez-vous d'y aller ? »

Le chevalier donc répondit, et dit :

— « Sire, tout à pied ; excepté trois cents armures de fer des vôtres, tous des plus experts et hardis, des plus rudes et forts et entreprenants de votre armée, et bien montés sur fleur de coursiers, pour rompre et ouvrir ces archers ; puis vos corps de bataille et vos gens d'armes devront vite ment suivre tous à pied et venir sur ces gens d'armes anglais, main à main, et les combattre de grand'volonté. C'est tout le conseil que, de mon avis, je puis donner ou imaginer ; et qui mieux y saurait, qu'il le dise. »

Ce conseil et avis plut grandement au roi de France, et il dit qu'il serait fait ainsi.

Alors, par le commandement du roi, lorsqu'il se fut arrêté à cela, s'éloignèrent les deux maréchaux, et ils

chevauchèrent de bataille en bataille, et ils trièrent et élurent et mirent à part à leur avis, par juste élection, jusques à trois cents chevaliers et écuyers, les plus forts et plus experts de toute l'armée, et chacun d'eux monté sur fleur de coursiers et armé de toute pièce. Et aussitôt après fut mise en ordre la bataille des Allemands ; et ils devaient demeurer à cheval pour renforcer les maréchaux, et le comte de Saärbruck, le comte de Nidau, le comte Jean de Nassau, en étaient chefs et commandants. Là était et fut le roi Jean de France, armé lui vingtième de ses insignes et ornements ; et il avait recommandé son fils aîné en la garde du seigneur de Saint-Venant, de monseigneur de Landas et de messire Thibaut de Vodenay ; et ses autres trois fils puînés en la garde d'autres bons chevaliers et écuyers ; et messire Geoffroy de Chargny portait la souveraine bannière du roi, comme étant le plus prud'homme sur tous les autres et le plus vaillant ; et messire Regnault de Cervolle ⁽¹⁾, dit l'Archiprêtre, était armé des armures du jeune comte d'Alençon ⁽²⁾.

1. Renaud ou Arnauld de Cervolle était originaire du Périgord. Il fut un des chefs d'aventuriers les plus intrépides et les plus fameux de cette époque. Il osa, à la tête d'une partie des Compagnies, ravager la Provence et aller jusqu'à Avignon menacer et rançonner le pape. Plus tard il combattit les Tard-Venus. Il fut chambellan de Charles V, et périt en Allemagne assassiné par un valet.

2. Fils du comte d'Alençon tué à Crécy. C'était alors une coutume, probablement pour donner le change à l'ennemi, de faire porter à plusieurs chevaliers les mêmes armes et les mêmes insignes que les personnages de marque. Nous voyons que vingt chevaliers portaient les mêmes insignes que le roi.



XXV. — COMMENT LE CARDINAL DE PÉRIGORD SE MIT
EN GRAND' PEINE D'ACCORDER LE ROI DE FRANCE ET
LE PRINCE DE GALLES.

QUAND les batailles du roi furent ordonnées et prêtes, que chaque seigneur fut sous sa bannière et au milieu de ses gens, et chacun aussi savait ce qu'il devait faire, on fit commandement de par le roi : que chacun allât à pied, excepté ceux qui étaient commandés pour aller avec les maréchaux ouvrir et rompre les archers ; que tous ceux qui avaient des lances, les retaillassent à la longueur de cinq pieds, afin qu'on s'en pût mieux servir ; et aussi que tous ôtassent leurs éperons. Ce commandement fut exécuté, car il sembla à tout homme bel et bon.

Comme ils devaient approcher et étaient, semblait-il, en grand désir de rencontrer leurs ennemis, vint tout battant devant le roi le cardinal de Périgord ; et il était parti très matin de Poitiers ; et il s'inclina devant le roi très bas, en signe d'humilité, et le pria à mains jointes, au nom du si puissant seigneur que Dieu est, qu'il se voulût abstenir et retenir un peu jusqu'à ce qu'il lui eût parlé. Le roi de France qui était assez condescendant à tous moyens de raison, le lui accorda et dit :

— « Volontiers ; que vous plaît-il à dire ? »

— « Très cher sire, dit le cardinal, vous avez ici toute la fleur de la chevalerie de votre royaume assemblée contre une poignée de gens que sont les Anglais vis-à-vis de vous ; et si vous pouvez les avoir, et qu'ils se mettent en votre merci sans bataille, il vous serait plus honorable et profitable de les avoir par cette manière, que d'aventurer si noble et si grand' chevalerie que vous en avez ici : je vous prie donc, au nom de Dieu et d'humilité, que je puisse chevaucher vers le prince et lui montrer en quel danger vous le tenez. »

Le roi le lui accorda encore, et lui dit :

— « Sire, il nous plaît bien, mais revenez bientôt. »

A ces paroles le cardinal s'éloigna du roi de France et s'en vint très hâtivement vers le prince qui était au milieu de ses gens, tout à pied, au fort d'une vigne, et qui semblait attendre avec confiance les forces du roi de France. Sitôt que le cardinal fut venu, il mit pied à terre et se dirigea vers le prince qui l'accueillit fort bénévolement ; et le cardinal lui dit, quand il l'eut salué et qu'il se fut incliné :

— « Certes, beau fils, si vous aviez au juste considéré et imaginé quelle est la puissance du roi de France, vous me laisseriez convenir de vous accorder avec lui, si je pouvais. »

Alors, le prince, qui pour lors était un jeune homme, répondit et dit :

— « Sire, mon honneur sauf et celui de mes gens, je voudrais bien tomber en tous moyens d'accommodement. »

Le cardinal répondit alors :

— « Beau fils, vous dites bien, et je vous mettrai d'accord si je puis ; car ce serait grand' pitié si tant de bonnes gens qui sont ici, et que vous êtes d'un côté et d'autre, en venaient à se battre ensemble ; il en pourrait advenir trop grand malheur. »

A ces mots le cardinal s'éloigna du prince, sans plus rien dire ; et il s'en revint en arrière vers le roi de France et commença à entamer traités d'accord et à dire au roi, pour le mieux attirer à son intention :

— « Sire, vous n'avez que faire de vous hâter fort pour les combattre, car ils sont tous à vous sans coup férir, et ils ne peuvent ni fuir, ni s'échapper, ni s'éloigner. Aussi je vous prie que, seulement pour aujourd'hui et demain jusqu'au soleil levant, vous leur accordiez trêve et répit. »

Alors le roi de France commença à méditer un peu, et il ne voulut pas accorder ce répit à la première

prière du cardinal, ni à la seconde, car une partie de ceux de son conseil n'y consentaient point, et spécialement messire Eustache de Ribamont et messire Jean de Landas qui étaient fort confidents du roi. Mais ledit cardinal qui prenait soin de faire le bien, pria et prêcha tant le roi de France, qu'il y consentit et donna et accorda le répit à durer le dimanche tout le jour et le lendemain jusqu'au soleil levant ; et le dit cardinal le rapporta ainsi très rapidement au prince et à ses gens, qui n'en furent pas courroucés, d'autant plus qu'ils s'efforçaient toujours de prendre conseil et dispositions.

Le roi de France fit alors tendre sur les champs, au lieu même où il avait accordé le répit, un pavillon de soie vermeille, fort élégant et fort riche, et donna à toutes gens congé de se retirer chacun en son logis, excepté le corps de bataille du connétable et des maréchaux. Auprès du roi étaient ses enfants et les plus grands de son lignage auxquels il demandait conseil en ses affaires.

Ainsi, ce dimanche toute la journée, chevaucha et voyagea le cardinal de l'un à l'autre, et il les eût volontiers accordés s'il eût pu, mais il trouvait le roi de France et son conseil si froids, qu'ils ne voulaient aucunement condescendre à un accord, à moins d'avoir quatre choses sur cinq, et à moins que le prince et ses gens ne se rendissent simplement, ce qu'ils n'eussent jamais fait. Il y eut donc plusieurs offres et paroles, et divers propos de mis en avant. Et il me fut dit jadis par les gens du cardinal de Périgord, qui étaient là présents et qui pensaient bien en savoir quelque chose, que le prince offrait : de rendre au roi de France tout ce qu'il avait conquis en ce voyage, villes et châteaux; de mettre en liberté tous les prisonniers que lui et ses gens avaient pris; et de jurer qu'il ne s'armait pas contre le royaume de France de sept ans tout

entiers. Mais le roi de France et son conseil n'en voulurent rien faire; et ils furent longuement sur cette condition: que le prince et cent chevaliers des siens se vinsent mettre en la prison du roi de France, autrement on ne voulait pas les laisser passer; lequel traité le prince de Galles et son conseil n'eussent jamais accordé (1).

XXVI. — COMMENT MESSIRE JEAN DE CLERMONT, MARÉCHAL DE FRANCE, ET MESSIRE JEAN CHANDOS EURENT GROSSES PAROLES ENSEMBLE.

PENDANT que le cardinal de Périgord portait les paroles et chevauchait de l'un à l'autre, pour arriver à bien, et que le répit durait, il y avait quelques chevaliers vaillants et jeunes, tant du côté des Français que de celui des Anglais, qui chevachèrent ce jour-là en côtoyant les batailles; les Français, pour aviser et connaître les dispositions des Anglais, et les chevaliers d'Angleterre les dispositions des Français, ainsi qu'en telles besognes adviennent telles choses. Donc il advint que messire Jean Chandos, qui était preux chevalier, gentil et noble de cœur, et de sens imaginatif, avait ce jour-là chevauché et côtoyé sur le flanc le corps de bataille du roi de France, et il avait pris grand plaisir à le regarder, d'autant qu'il y voyait si grand'foison de noble chevalerie magnifiquement

1. Le prince de Galles se voyait dans une situation si difficile qu'il aurait évidemment tout fait pour s'en tirer. Le roi Jean, qui pensait que ses ennemis ne pouvaient pas lui échapper et qui, imprudemment, ne songeait pas aux excellentes dispositions qu'ils avaient prises et à la forte position qu'ils occupaient, exigea tant, que le prince de Galles n'y voulut point consentir. Avec un peu plus de raison et de sang-froid, et un peu moins de cette ardeur d'en venir aux mains qui n'était que de l'imprévoyance, Jean pouvait affamer les Anglais et les contraindre de se rendre et d'accepter toutes les conditions qu'il eût voulu leur imposer. Ce qu'offrait le Prince-Noir était déjà fort avantageux à Jean; deux jours de patience, et Jean avait les Anglais à sa merci. Cette hâte et cette furie de la bataille devaient au contraire aboutir à un désastre.

armée et appareillée; et il disait et devisait en soi-même : « Plaise à Dieu que nous ne partions point sans combattre! car si nous sommes pris ou déconfits par de si beaux gens d'armes et en si grand'foison que j'en vois en face de nous, nous n'y devrons point avoir de blâme; et si la journée était pour nous, et que le hasard y voulût consentir, nous serions les gens les plus honorés du monde. »

De la même manière que messire Jean Chandos avait chevauché et considéré une partie des dispositions des Français, il en était de même advenu à l'un des maréchaux de France, messire Jean de Clermont; et tant chevauchèrent ces deux chevaliers, qu'ils se trouvèrent et rencontrèrent d'aventure; et là il y eut entre eux de grosses paroles et des reproches très durs. Je vous dirai pourquoi. Ces deux chevaliers portaient chacun la même devise au bras gauche; et elle était toujours sur leurs vêtements de dessus, en quelque état qu'ils fussent. Il ne plut donc pas à messire Jean de Clermont de voir porter sa devise par messire Jean Chandos, et il s'arrêta tout coi devant lui et lui dit :

— « Chandos, je désirais justement vous voir et rencontrer; depuis quand avez-vous entrepris de porter ma devise ? »

— « Et vous la mienne ? répondit messire Jean Chandos ; car elle est aussi bien à moi qu'à vous. »

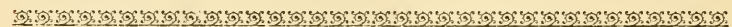
— « Je vous le nie, dit messire Jean de Clermont; et s'il n'y avait pas trêve entre les nôtres et les vôtres, je vous montrerais aussitôt que vous n'avez nul droit de la porter. »

— « Ah! répondit messire Jean Chandos, demain vous me trouverez tout préparé à me défendre et à prouver par les armes qu'elle est aussi bien à moi qu'à vous. »

A ces paroles ils passèrent outre ; et messire Jean de Clermont dit encore en défiant davantage messire Jean Chandos :

— « Chandos! Chandos! ce sont bien des pompes de vos Anglais qui ne savent inventer rien de nouveau, mais tout ce qu'ils voient leur est beau. »

Il n'y eut plus rien de dit ni de fait ; chacun s'en retourna vers ses gens, et la chose demeura en cet état.



XXVII. — COMMENT LES ANGLAIS FIRENT ABRITER LEURS ARCHERS PAR DES FOSSÉS ET DES HAIES ; ET COMMENT LE CARDINAL DE PÉRIGORD PRIT CONGÉ DU ROI DE FRANCE ET DU PRINCE DE GALLES.

VOUS avez bien ouï conter ci-dessus comment le cardinal de Périgord se mit en peine, ce dimanche tout le jour, de chevaucher de l'un à l'autre pour accorder ces deux seigneurs, le roi de France et le prince de Galles ; mais il n'en put venir à bout et la soirée était avancée quand il partit et rentra dans Poitiers.

Ce dimanche les Français se tinrent toute la journée sur les champs, et au soir ils se retirèrent en leurs logis et profitèrent de ce qu'ils avaient. Ils avaient bien de quoi vivre, et des provisions assez largement : et les Anglais en avaient grand défaut. C'était la chose qui les embarrassait le plus, car ils ne savaient où ni de quel côté aller fourrager, tant le passage leur était fermé ; et ils ne pouvaient point partir de là sans le danger des Français. A vrai dire, ils ne se souciaient point tant de la bataille que de se voir tenus en cet état, comme étant là assiégés et affamés.

Le dimanche tout le jour ils s'entendirent parfaitement à leur affaire, et le passèrent le mieux qu'ils purent, et firent creuser des fossés et planter des haies par leurs archers tout autour d'eux, afin qu'ils fussent plus forts. Quand vint le lundi matin, le prince et ses gens furent bientôt tous préparés et mis en ordre de

bataille, comme auparavant, sans se troubler ni s'effrayer; et les Français firent de même. Ce lundi matin, environ au soleil levant, le cardinal de Périgord revint au camp de l'un et de l'autre et voulut les accorder par ses paroles; mais il ne put, et il lui fut dit en colère par les Français qu'il retournât à Poitiers ou bien où il lui plairait, et qu'il ne portât plus aucune parole de traité ni d'accord, car il lui en pourrait bien mal prendre. Le cardinal, qui se mettait en peine de faire le bien, ne voulut pas s'exposer au péril, mais il prit congé du roi de France, car il vit bien qu'il se travaillait en vain; et il vint au départ vers le prince et lui dit :

— « Beau fils, faites ce que vous pourrez; il vous faut combattre; et je ne puis trouver nulle grâce d'accord ni de paix avec le roi de France. »

Cette dernière parole irrita et encouragea grandement le cœur du prince, et il répondit :

— « C'est bien l'intention de nous et des nôtres, et Dieu veuille aider le bon droit ! »

Le cardinal se sépara ainsi du prince et vint à Poitiers. En sa compagnie il y avait quelques habiles écuyers et hommes d'armes qui étaient plus favorables au roi qu'au prince. Quand ils virent qu'on se combattrait, ils quittèrent leur maître et se jetèrent dans la troupe des Français, et ils firent leur capitaine du châtelain d'Amposta qui était en ce temps de la maison dudit cardinal et extrêmement vaillant homme d'armes. Le cardinal ne s'aperçut point de cela et n'en sut rien jusqu'à ce qu'il fût revenu à Poitiers; car, s'il l'eût su, il ne l'eût aucunement souffert, d'autant qu'il avait été négociateur pour apaiser, s'il l'eût pu, l'un et l'autre parti.

Or, nous parlerons un peu de l'ordonnance des Anglais, de même que nous avons fait pour celle des Français.



XXVIII. — COMMENT LE PRINCE DISPOSÀ SES GENS
POUR COMBATTRE. ICI SUIVENT LES NOMS DES
VAILLANTS SEIGNEURS ET CHEVALIERS QUI ÉTAIENT
AUPRÈS DE LUI.

LES dispositions du prince de Galles étaient tout ainsi que les quatre chevaliers de France surnommés en rapportèrent l'assurance au roi, excepté pourtant que depuis ils avaient choisi quelques habiles chevaliers pour demeurer à cheval contre la bataille des maréchaux de France; et ils avaient encore, sur leur droite, sur une montagne qui n'était pas trop raide à monter, placé trois cents hommes d'armes à cheval et autant d'archers tous à cheval, pour côtoyer à couvert toute cette montagne et venir, en la tournant, tomber en flanc sur le corps de bataille du duc de Normandie qui était à pied sous cette montagne. C'étaient tout ce qu'ils avaient fait de nouveau. Et le prince et sa grosse troupe se tenaient au fond de ces vignes, tous armés, leurs chevaux assez près d'eux pour pouvoir bientôt monter, s'il en était besoin; et ils étaient fortifiés, dans la plus petite largeur, de leur charroi et de tout leur bagage: aussi ne pouvait-on les approcher de ce côté.

Maintenant je vous veux nommer les plus renommés chevaliers d'Angleterre et de Gascogne qui étaient là auprès du prince de Galles. Premièrement le comte de Warwick, le comte de Suffolk, maréchal de l'armée, le comte de Salisbury et le comte d'Oxford, messire Jean Chandos, messire Richard de Stafford, messire Regnault de Cobham, messire Édouard, seigneur Spencer, messire Jacques d'Audley et messire Pierre, son frère, le seigneur de Berkley, le seigneur de Basset, messire Guillaume Fitz Warren, le seigneur de la Ware, le seigneur de Mann, le seigneur de Willoughby, messire Barthélemy Burghersh, le seigneur de Felton, messire Richard de Pembrigde, messire

Étienne de Cosington, le seigneur de Bradeston et plusieurs autres. Parmi les Gascons, le seigneur d'Albret, le seigneur de Pommiers, messire Élie et messire Aymon de Pommiers, le seigneur de Langoyran, messire Jean de Grailly, Captal de Buch, messire Jean de Chaumont, le seigneur de Lesparre, le seigneur de Mucidan, le seigneur de Courton, le seigneur de Rosen, le seigneur de Condom, le seigneur de Montferrant, le seigneur de Landuras, monseigneur le Souldich ⁽¹⁾ de Lestrade, et aussi d'autres que je ne puis pas tous nommer; parmi les Hennuyers, messire Eustache d'Aubrecicourt et messire Jean de Ghistelles, et deux autres bons chevaliers étrangers, messires Daniel Passelle et Denis de Mortbecque.

Pour vous dire la vérité, le prince de Galles avait là avec lui vraie fleur de chevalerie, bien qu'ils ne fussent pas grand'foison, car ils n'étaient à tout compter pas plus de huit mille hommes, et les Français étaient bien cinquante mille combattants dont il y avait plus de trois mille chevaliers.



XXIX. — COMMENT LE PRINCE DE GALLES ENCOURAGEA SAGEMENT SES GENS ; ET COMMENT MESSIRE JACQUES D'AUDLEY DEMANDA AU PRINCE QU'IL LUI PERMIT DE COMMENCER LA BATAILLE, CE QUI LUI FUT ACCORDÉ.

QUAND ce jeune homme le prince de Galles vit qu'il lui fallait combattre, et que le cardinal de Périgord s'en allait sans avoir rien négocié, et que son adversaire le roi de France les aimait et les prisait si peu, il s'encouragea en soi-même et encouragea très sagement ses gens, et leur dit :

1. C'était un titre donné à quelques seigneurs gascons. La dignité de *Souldich*, comme celle de *Captal*, était une dignité militaire équivalente à celle de comte.

— « Beaux seigneurs, si nous sommes un petit nombre contre la puissance de nos ennemis, ne nous en étonnons pas pour cela, car le courage et la victoire ne sont pas avec le nombre, mais là où Dieu les veut envoyer. S'il advient ainsi que la journée soit pour nous, nous serons les plus honorés du monde. Si nous sommes tués, j'ai encore monseigneur mon père et deux beaux frères, et vous avez aussi de bons amis, qui nous vengeront. Ainsi je vous prie que vous vouliez aujourd'hui vous appliquer à bien combattre ; car, s'il plaît à Dieu et à saint Georges, vous me verrez aujourd'hui bon chevalier. »

Grâce à ces paroles et à plusieurs autres belles raisons que le prince démontra ce jour-là et fit démontrer à ses gens par les maréchaux, ils furent tous réconfortés.

Auprès du prince, pour le garder et conseiller, était messire Jean Chandos, et jamais de la journée il ne le quitta, quelque chose qui lui advint. Messire Jacques d'Audley s'y était tenu longtemps aussi ; c'est par son conseil que, le dimanche, tout le jour, la plus grande partie des dispositions de leurs corps de bataille avait été faite ; car il était sage et extrêmement vaillant chevalier, et il le montra bien le jour qu'on se combattit, ainsi que je vous dirai.

Messire Jacques d'Audley avait fait vœu, il y avait longtemps, que, s'il se trouvait jamais en affaire là où serait le roi d'Angleterre ou l'un de ses enfants, et là où il livrerait bataille, lui serait le premier assaillant et le mieux combattant de son côté, ou bien il demeurerait en la peine. Donc quand il vit qu'on se battrait, et que le prince de Galles, fils aîné du roi, était là, il en fut tout réjoui, d'autant qu'il se voulait acquitter, loyalement selon son pouvoir, d'accomplir son vœu ; et il s'en vint vers le prince et lui dit :

— « Monseigneur, j'ai toujours servi loyalement monseigneur votre père et vous aussi, et je le ferai

tant que je vivrai. Je vous dirai pourtant, cher sire, que jadis je fis vœu qu'à la première affaire où serait le roi votre père, ou l'un de ses fils, je serais le premier assaillant et combattant; je vous prie donc autant que je puis, en récompense des services que je fis jamais au roi votre père et à vous aussi, que vous me donniez congé de pouvoir me séparer de vous à mon honneur et me mettre en état d'accomplir mon vœu. »

Le prince, qui considéra la bonté du chevalier et le grand désir qu'il avait de rencontrer ses ennemis, le lui accorda joyeusement et lui dit :

— « Messire Jacques, Dieu vous donne aujourd'hui grâce et pouvoir d'être le meilleur des autres ! »

Alors il lui donna la main, et ledit chevalier s'éloigna du prince et se mit au premier rang de toutes les batailles, accompagné seulement de quatre très vaillants écuyers qu'il avait priés et retenus pour défendre et conduire sa personne ; et le dit chevalier s'en vint tout en avant combattre et envahir le corps de bataille des maréchaux de France ; et il s'attaqua à monseigneur Arnould d'Andrehem et à sa troupe, et là fit merveille d'armes, ainsi que vous entendrez raconter dans le récit de la bataille.

D'autre part aussi messire Eustache d'Aubrecicourt, qui alors était jeune bachelier et en grand désir d'acquérir grâce et prix en armes, se mit en grand'peine d'être des premiers assaillants. Il y fut juste au moment que messire Jacques d'Audley s'avança le premier pour attaquer ses ennemis ; mais il en arriva à messire Eustache ainsi que je vous dirai.

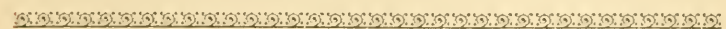
Vous avez ci-dessus assez entendu raconter, quand j'ai parlé de l'ordonnance des corps de bataille des Français, que les Allemands qui étaient à côté des maréchaux demeurèrent tous à cheval. Messire Eustache d'Aubrecicourt qui était à cheval, baissa sa lance, mit au bras son bouclier, frappa son cheval des

éperons et vint entre les escadrons. Alors un chevalier d'Allemagne, qui s'appelait et se nommait messire Louis de Recombes, et qui portait un écu d'argent à cinq roses de gueules (messire Eustache portait d'hermine à deux hamèdes de gueules), vit venir messire Eustache. Alors il sortit de son rang de la troupe du comte Jean de Nassau sous qui il était, et baissa sa lance et s'en vint droit audit messire Eustache. Ils s'atteignirent de plein élan et se jetèrent par terre ; et le chevalier allemand fut blessé à l'épaule et ne se releva pas si tôt que fit messire Eustache. Quand messire Eustache fut levé, il prit sa lance et s'en vint sur le chevalier qui était couché là, en grand volonté de l'attaquer et assaillir ; mais il n'en eut pas le loisir, car il vint sur lui cinq hommes d'armes allemands qui le jetèrent par terre. Là il fut tellement pressé, sans être aidé de ses gens, qu'il fut pris et emmené prisonnier parmi les gens dudit comte Jean de Nassau qui n'en firent alors aucun compte ; et je ne sais s'ils le firent se rendre prisonnier, mais ils le lièrent sur un char avec leurs harnais.

Assez tôt après la prise d'Eustache d'Aubrecicourt, commença le combat de toutes parts ; et déjà était approchée la troupe des maréchaux. Ceux qui devaient rompre la bataille des archers chevauchèrent en avant, et ils entrèrent tous à cheval dans le chemin où était des deux côtés une haie épaisse et forte. Aussitôt que ces gens d'armes furent engagés là, les archers commencèrent à tirer et à mettre la main à l'œuvre des deux côtés de la haie, et à renverser les chevaux, et à lancer dans la masse leurs longues flèches barbelées. Ces chevaux, qui étaient atteints et qui sentaient et redoutaient les fers de ces longues flèches, ne voulaient pas avancer et se tournaient, l'un de travers, l'autre de côté, ou ils tombaient et trébuchaient sous leurs maîtres qui ne pouvaient s'aider ni se relever ; et jamais ladite

troupe des maréchaux ne put approcher celle du prince. Il y eut bien quelques chevaliers et écuyers bien montés qui à force de chevaux passèrent outre et rompirent la haie et pensèrent approcher le corps de bataille du prince, mais ils ne purent.

Messire Jacques d'Audley, sous la garde de ses quatre écuyers et l'épée en main, était, comme il est dit ci-dessus, au premier front de ce corps de bataille et très en avant de tous les autres, et là faisait merveille d'armes ; et il s'en vint par grand vaillance combattre sous la bannière de monseigneur Arnould d'Andrehem, maréchal de France, un très hardi et vaillant chevalier ; et ils combattirent longtemps ensemble. Et là fut rudement blessé ledit messire Arnould ; car le corps de bataille des maréchaux fut bientôt mis en déroute et déconfit par les traits des archers, comme il est dit ci-dessus, avec l'aide des hommes d'armes qui se jetaient entre eux quand ils étaient abattus et les prenaient et les tuaient à volonté. Là fut pris messire Arnould d'Andrehem ; mais ce fut par d'autres gens que par messire Jacques d'Audley ou par les quatre écuyers qui étaient auprès de lui ; car jamais ledit chevalier ne fit un prisonnier de la journée, ni ne s'appliqua à en prendre, mais s'efforçait toujours de combattre et d'aller en avant contre ses ennemis.



XXX. — COMMENT MESSIRE JEAN DE CLERMONT, MARÉCHAL DE FRANCE, FUT TUÉ ; ET COMMENT CEUX DU CORPS DE BATAILLE DU DUC DE NORMANDIE S'ENFUIRENT.

D'AUTRE part, messire Jean de Clermont, maréchal de France, et fort vaillant et gentil chevalier, combattait sous sa bannière et y fit assez de faits d'armes tant qu'il put durer ; mais il fut abattu, et

jamais depuis ne se put relever ni venir à rançon. Là il fut tué et occis en servant son seigneur. Et quelques-uns voulurent bien maintenir et dire que c'était à cause des paroles qu'il avait eues la journée d'avant avec messire Jean Chandos. C'est à peine si l'on vit jamais advenir en peu d'heures si grand malheur à des gens d'armes et bons combattants, qu'il advint au corps de bataille des maréchaux de France, car ils fondaient l'un sur l'autre et ne pouvaient avancer. Ceux qui étaient en arrière, et qui voyaient le malheur et qui ne pouvaient passer en avant, reculaient et venaient sur le corps de bataille du duc de Normandie qui était fort et épais par devant : mais il fut bientôt éclairci et moins épais par derrière, quand ils surent que les maréchaux étaient déconfits ; et la plus grande partie montèrent à cheval et s'enfuirent ; car d'une montagne descendit une troupe d'Anglais tous montés à cheval, ayant aussi grand'foison d'archers devant eux, et s'en vinrent tomber sur l'aile du corps de bataille du duc de Normandie. A vrai dire, les archers d'Angleterre portèrent très grand avantage à leurs gens et surprirent beaucoup les Français ; car ils tiraient si régulièrement et si pressé, que les Français ne savaient de quel côté se tourner sans être atteints par les traits ; et toujours les Anglais s'avançaient et petit à petit gagnaient du terrain.



XXXI. — COMMENT LE PRINCE DE GALLES, QUAND IL
VIT LE CORPS DE BATAILLE DU DUC DE NORMANDIE
S'ÉBRANLER, COMMANDA A SES GENS DE CHEVAUCHER
EN AVANT.

QUAND les gens d'armes anglais virent que cette première troupe était déconfite et que le corps de bataille du duc de Normandie s'ébranlait et commençait à se rompre ⁽¹⁾, alors leur vint et augmenta grandement force, haleine et courage ; et ils montèrent tous promptement sur leurs chevaux qu'ils avaient eu la précaution de faire demeurer à côté d'eux. Quand ils furent tous montés et bien en hâte, ils se rassemblèrent tous ensemble et commencèrent à crier à haute voix, pour effrayer davantage leurs ennemis : « *Saint Georges ! Guyenne !* » Là messire Jean Chandos dit au prince un grand mot et honorable :

— « Seigneur, seigneur, chevauchez en avant, la journée est à vous. Dieu sera aujourd'hui avec vous. Dirigeons-nous vers votre adversaire le roi de France, car de ce côté-là git tout le fort de la besogne. Je sais bien que par vaillance il ne fuira point ; il nous restera donc, s'il plaît à Dieu et à saint Georges, mais il faut le combattre. Vous disiez tout à l'heure qu'aujourd'hui on vous verrait bon chevalier. »

Ces paroles évertuèrent si fort le prince, qu'il dit tout haut :

— « Jean, allons, allons, vous ne me verrez pas d'aujourd'hui retourner en arrière, mais toujours chevaucher en avant. »

1. Quelques princes, sous prétexte de sauver les enfants du roi, et Philippe, duc d'Orléans, eurent le tort de s'éloigner du champ de bataille avec des forces considérables, et qui, lorsque les Anglais quittèrent leurs retranchements pour fondre sur le roi, pouvaient rétablir le combat. A ce moment l'affaire n'était point perdue encore, et on peut reprocher à un bon nombre de seigneurs et de chevaliers d'avoir trop tôt désespéré de son issue ; d'autant plus qu'en agissant ainsi, ils laissaient le roi, avec des troupes peu nombreuses, soutenir l'assaut des Anglais.

Alors il dit à sa bannière :

— « Chevauchez en avant, bannière, au nom de Dieu et de saint Georges ! »

Et le chevalier qui la portait fit le commandement du prince. Là la presse et la rencontre furent grandes et périlleuses ; et maints hommes y furent renversés. Et sachez que qui était tombé ne se pouvait relever, à moins qu'il ne fût fort bien secouru.

Comme le prince avec sa bannière chevauchait en entrant au milieu de ses ennemis et comme ses gens le suivaient, il regarda sur la droite auprès d'un petit buisson, et vit messire Robert de Duras qui gisait là mort, sa bannière à côté de lui, qui était de France au sautoir de gueules, et bien dix ou douze des siens autour de lui. Le prince commanda alors à deux de ses écuyers et à trois archers :

— « Mettez le corps de ce chevalier sur une targe et le portez à Poitiers ; présentez-le de par moi au cardinal de Périgord, et dites-lui que je le salue à ces enseignes. »

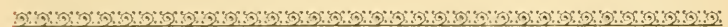
Les susdits valets du prince firent de suite et sans délai ce qu'il leur commanda.

Or je vous dirai ce qui poussa le prince à faire cela ; quelques-uns pourraient dire qu'il le fit par manière de dérision. On avait déjà informé le prince que les gens du cardinal de Périgord étaient demeurés sur les champs et qu'ils s'étaient armés contre lui, ce qui ne devait pas être : car les gens d'église qui, pour le bien, et sur traité de paix, vont et voyagent de l'un à l'autre, ne se doivent point armer ni combattre pour l'un ou pour l'autre, raisonnablement ; et, d'autant que ceux-ci l'avaient fait, le prince en était courroucé contre le cardinal et lui envoya effectivement son neveu, messire Robert de Duras, ainsi qu'il est dit ci-dessus. Et il voulait faire trancher la tête au châtelain d'Am posta qui fut pris là ; et il l'aurait fait sans faute dans sa

colère, à cause qu'il était de la famille dudit cardinal, n'eût été messire Jean Chandos qui le retint par douces paroles et lui dit :

— « Monseigneur, calmez-vous, et occupez-vous de chose plus grande que n'est celle-ci ; peut-être le cardinal de Périgord excusera si bellement ses gens que vous en serez tout content. »

Ainsi le prince passa outre et commanda que ledit châtelain fût bien gardé.



XXXII. — COMMENT LE DUC DE NORMANDIE ET SES DEUX FRÈRES PARTIRENT DE LA BATAILLE ; ET COMMENT MESSIRE JEAN DE LANDAS ET MESSIRE THIIBAUT DE VODENAY RETOURNÈRENT A LA BATAILLE.

LORSQUE le corps de bataille des maréchaux fut tout perdu et déconfit sans retour, et que celui du duc de Normandie commença à se rompre et à s'ouvrir, et que plusieurs de ceux qui y étaient (et qui par raison devaient combattre) se prirent à monter à cheval, à fuir et à se sauver, les Anglais, qui là étaient tous montés, s'avancèrent et se dirigèrent premièrement vers le corps de bataille du duc d'Athènes, connétable de France. Là il y eut grand froissement et grand choc, et maints hommes renversés par terre ; là, quelques-uns des chevaliers et écuyers de France qui se battaient par troupeaux s'écriaient : « *Mont-Joie ! Saint Denis !* » et les Anglais : « *Saint Georges ! Guyenne !* » Là prouesse était grandement remontrée, car il n'y avait pas si petit combattant qui ne valût un homme d'armes. Le prince et ses gens rencontrèrent alors la bataille des Allemands du comte de Saärbruck, du comte de Nassau et du comte de Nidau et de leurs gens ; mais ceux-ci ne durèrent pas longtemps, mais ils furent repoussés et mis en fuite.

Là étaient archers d'Angleterre vites et légers à tirer si bien ensemble et si serré que nul n'osait ni ne pouvait se mettre sous leurs traits ; ils blessèrent et tuèrent dans cette rencontre maints hommes qui ne purent venir à rançon ni à merci. Là furent pris, en assez bon ordre, les trois comtes nommés ci-dessus, et tués ou pris maints chevaliers et écuyers de leur troupe. En cette attaque et reculade fut repris messire Eustache d'Aubrecicourt, par ses gens qui le cherchaient et qui le savaient prisonnier des Allemands ; messire Jean de Ghistelles le délivra à grand'peine, et ledit messire Eustache fut remis à cheval. Depuis, il fit ce jour-là maint exploit et prit de bons prisonniers dont il eut dans l'avenir beaucoup d'argent et qui lui servirent beaucoup pour son avancement.

Quand la bataille du duc de Normandie, ainsi que je vous ai dit, vit approcher si fortement les batailles du prince qui déjà avaient déconfit les maréchaux et les Allemands et qui entraient en chasse, la plus grande partie en fut tout ébahie, et quelques-uns et presque tous s'occupèrent à se sauver, et les enfants du roi aussi : le duc de Normandie, le comte de Poitiers, le comte de Touraine, qui étaient alors fort jeunes et de petit avis ; aussi crurent-ils facilement ceux qui les gouvernaient. Toutefois messire Guichart d'Angle et messire Jean de Saintré, qui étaient auprès du comte de Poitiers, ne voulurent pas retourner ni fuir, mais se jetèrent au plus fort de la bataille. Ainsi partirent, sur le conseil qu'on leur donna, les trois enfants du roi, et avec eux plus de huit cents lances saines et entières qui jamais n'approchèrent leurs ennemis ; et ils prirent le chemin de Chauvigny.

Quand messire Jean de Landas et messire Thibaut de Vodenay, qui avec le seigneur de Saint-Venant étaient maîtres et gouverneurs de duc Charles de Normandie, eurent chevauché environ une grosse

lieue en compagnie dudit duc, ils prirent congé de lui et prièrent le seigneur de Saint-Venant de ne point le quitter et de le mener en sûreté, et qu'il acquerrait à garder sa personne autant d'honneur que s'il demeurerait à la bataille ; mais eux voulaient retourner et venir auprès du roi et en sa troupe ; et le seigneur de Saint-Venant leur répondit qu'il ferait ainsi selon son pouvoir. Ainsi ces deux chevaliers retournèrent et rencontrèrent le duc d'Orléans et sa grosse bataille toute saine et entière, qui étaient partis et venus par derrière le corps de bataille du roi. Il est bien vrai que plusieurs bons chevaliers et écuyers, quoique leurs seigneurs partissent, ne voulaient pas s'éloigner ; mais ils eussent préféré mourir plutôt qu'on pût leur reprocher d'avoir fui.

XXXIII. — COMMENT LE ROI DE FRANCE ORDONNA
A TOUS SES GENS D'ALLER A PIED ; COMMENT IL
COMBATTIT TRÈS VAILLAMMENT COMME UN BON
CHEVALIER, ET SES GENS AUSSI.

VOUS avez bien ci-dessus en cette histoire entendu parler de la bataille de Crécy, et comment la fortune fut fort extraordinaire pour les Français ; à la bataille de Poitiers aussi elle fut fort merveilleuse, changeante et très cruelle pour eux, et pareille à celle de Crécy ; car les Français étaient bien sept gens d'armes contre un. Or regardez si ce ne fut pas grande infortune pour eux, quand ils ne purent l'emporter sur leurs ennemis. Mais à vrai dire, la bataille de Poitiers fut beaucoup mieux combattue que celle de Crécy ; et toutes sortes de gens d'armes y eurent mieux loisir d'aviser et considérer leurs ennemis qu'ils n'eurent à Crécy : car la dite bataille de Crécy commença dans la soirée, tout à fait tard, sans ordre et sans ordon-

nance, et celle de Poitiers au matin, à l'heure de prime, et en assez bonnes dispositions si la fortune y eût été pour les Français. Et il y advint beaucoup plus de beaux et grands faits d'armes, sans comparaison, qu'il n'y en eut à Crécy, bien que tant de grands chefs de pays n'y fussent pas tués, comme à Crécy. Et tous ceux qui demeurèrent à Poitiers, morts ou pris, s'acquittèrent si loyalement envers leur seigneur, que leurs héritiers en doivent être encore honorés, et que les vaillants hommes qui combattirent sont à recommander. On ne peut pas dire ni présumer que le roi Jean de France s'effrayât jamais de chose qu'il vit ou qu'il entendit dire ; mais il demeura et fut toujours bon chevalier et bien combattant : et il ne fit pas semblant de fuir ou de reculer quand il dit à ses hommes : « A pied ! à pied ! » et il fit descendre tous ceux qui étaient à cheval, et se mit lui-même à pied devant tous les siens, une hache de guerre en ses mains, et fit passer en avant, au nom de Dieu et de saint Denis, ses bannières, dont messire Geoffroy de Chagny portait la souveraine ; et la grosse bataille du roi vint en bon ordre à la rencontre des Anglais. Là il y eut grand choc fier et cruel, maints horions donnés et reçus, de haches, d'épées et autres armes de guerre. Le roi de France et messire Philippe, son plus jeune fils, en vinrent aux mains avec la bataille des maréchaux d'Angleterre, le comte de Warwick et le comte de Suffolk ; il y avait aussi là des Gascons : monseigneur le capital de Buch, le seigneur de Pommiers, messire Aymery de Tarse, le seigneur de Mucidan, le seigneur de Langoyran, le Souldich de l'Estrade.

Le roi de France avait bien sentiment et connaissance que ses gens étaient en péril ; car il voyait ses batailles s'ouvrir et s'ébranler, et ses bannières et pennons trébucher et reculer et les siens repoussés par la force de leurs ennemis ; mais il pensa pouvoir

prendre l'avantage par fait d'armes. Là les Français criaient : « *Mont-Joie ! Saint Denis !* » et les Anglais : « *Saint Georges ! Guyenne !* »

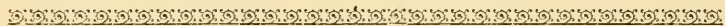
Alors revinrent à temps ces deux chevaliers qui avaient quitté la troupe du duc de Normandie, messire Jean de Landas et messire Thibaut de Vodenay ; ils se mirent aussitôt à pied dans le corps de bataille du roi et depuis combattirent très vaillamment. D'autre part combattaient le duc d'Athènes, connétable de France, et ses gens ; et un peu plus loin le duc de Bourbon, environné de bons chevaliers de son pays de Bourbonnais et de Picardie. De l'autre côté étaient les Poitevins, le sire de Pons, le sire de Parthenay, le sire de Poiane, le sire de Tonnay-Bouton, le sire de Surgières, messire Jean de Saintré, messire Guichart d'Angle, le sire d'Argenton, le sire de Linières, le sire de Montendre et plusieurs autres, le vicomte de Rochechouart et le vicomte d'Aunay. Là était enseignée chevalerie et fait toute sorte d'exploits d'armes ; car croyez fermement que toute fleur de chevalerie était d'une part et d'autre.

Là combattirent vaillamment messire Guichart de Beaujeu, le sire de Château-Vilain et plusieurs bons chevaliers et écuyers de Bourgogne. D'autre part étaient le comte de Ventadour et de Montpensier, messire Jacques de Bourbon, en grand' ordonnance, et aussi messire Jean d'Artois, et messire Jacques son frère, et messire Regnault de Cervoies, dit l'Archiprêtre, armé pour le jeune comte d'Alençon.

Il y avait aussi d'Auvergne plusieurs grands barons et bons chevaliers, tels que le seigneur de Mercœur, le seigneur de La Tour, le seigneur de Chalençon, messire Guillaume de Montaigu, le seigneur de Rochefort, le seigneur d'Apchier et le seigneur d'Apchon ; de Limousin, le seigneur de Maleval, le seigneur de Morcuil, le seigneur de Pierre-Buffière ; et de

Picardie, messire Guillaume de Nesle, messire Raoul de Raineval, messire Geoffroy de Saint-Dizier, le seigneur de Hély, le seigneur de Montsault, le seigneur de Hangest et plusieurs autres.

Il y avait encore dans la bataille dudit roi de France le comte de Douglas d'Écosse, et il combattit quelque temps assez vaillamment ; mais quand il vit que la déconfiture tournait entièrement sur les Français, il partit et se sauva du mieux qu'il put ; car nullement il n'eût voulu être pris et tomber aux mains des Anglais ; mais il eût mieux aimé être tué sur place, car certainement il ne fût jamais venu à rançon.



XXXIV. — COMMENT MESSIRE JACQUES D'AUDLEY
FUT EMPORTÉ DU COMBAT FORT BLESSÉ ; ET COMMENT
MESSIRE JEAN CHANDOS EXHORTA LE PRINCE A
CHEVAUCHER EN AVANT.

ON ne peut pas vous parler de tous, ni dire ou rappeler : « Celui-ci fit bien et celui-ci fit mieux ; » car il y faudrait trop de paroles : non qu'on doive légèrement passer sur les faits d'armes, mais il y eut là beaucoup de bons chevaliers et écuyers d'un côté et d'autre, et ils le montrèrent bien ; car ceux qui furent tués du parti du roi de France ne daignèrent jamais fuir, mais demeurèrent vaillamment auprès de leur seigneur et combattirent hardiment.

D'autre part on vit des chevaliers d'Angleterre et de Gascogne s'aventurer très hardiment, et chevaucher et attaquer leurs ennemis d'une manière si ordonnée, que ce serait merveille à penser ; et ils ne l'emportèrent pas de suite, mais il leur fallut endurer et souffrir beaucoup de peines avant qu'ils pussent entrer dans la bataille du roi. Là étaient auprès du prince et à la bride de son cheval messire Jean Chandos, messire

Pierre d'Audley, frère de messire Jacques d'Audley dont nous avons parlé ci-dessus et qui fut des premiers assaillants, ainsi qu'il en avait fait vœu ; et qui avait déjà tant fait d'exploits avec l'aide de ses quatre écuyers, qu'on le doit bien tenir et recommander pour preux : car toujours, comme bon chevalier, il était entré au plus fort de la mêlée et y avait combattu si vaillamment, qu'il y fut durement blessé au corps, à la tête et au visage ; et, tant qu'haleine et force lui purent durer, il combattit et alla toujours en avant jusqu'à ce qu'il perdit tout son sang. Alors sur la fin de la bataille les quatre écuyers qui le gardaient le prirent et l'amenèrent tout faible et tout blessé en dehors de la mêlée, auprès d'une haie, pour le rafraîchir et le laisser respirer ; et ils le désarmèrent le plus doucement qu'ils purent et s'occupèrent à bander ses plaies et à recoudre les plus dangereuses.

Or nous reviendrons au prince de Galles qui chevauchait en avant, combattant et tuant ses ennemis ; auprès de lui était messire Jean Chandos par le conseil duquel il commença et poursuivit la journée ; et le gentil chevalier s'en acquitta si loyalement que jamais il ne s'occupa ce jour-là à prendre des prisonniers ; mais il disait en outre au prince :

— « Seigneur, chevauchez en avant ; Dieu est avec vous ; la journée est vôtre. »

Le prince qui tendait à toute perfection d'honneur, chevauchait en avant, sa bannière devant lui, et il encourageait ses gens là où il les voyait s'ouvrir et s'ébranler, et il y fut très bon chevalier.

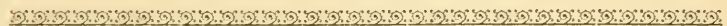


XXXV. — COMMENT LE DUC DE BOURBON, LE DUC
D'ATHÈNES ET PLUSIEURS AUTRES CHEVALIERS ET
BARONS FURENT TUÉS, ET AUSSI PLUSIEURS PRIS.

CE lundi la bataille des Anglais contre les Français fut très dure et très forte; et le roi Jean de France y fut de son côté fort bon chevalier; et si la quatrième partie de ses gens lui eût ressemblé, la journée eût été pour eux; mais il n'en advint pas ainsi. Toutefois les ducs, les comtes, les barons et les écuyers et chevaliers qui demeurèrent, s'acquittèrent de leur devoir bien et loyalement selon leur pouvoir, et combattirent tant qu'ils furent tous tués ou pris; peu s'en sauvèrent de ceux qui descendirent à pied à bas de leurs chevaux sur le sable, auprès du roi leur seigneur. Là furent tués, ce dont ce fut pitié et dommage, le gentil duc de Bourbon qui s'appelait messire Pierre, et assez près de lui messire Guichart de Beaujeu et messire Jean de Landas; et fut pris et rudement blessé l'Archiprêtre; et aussi messire Thibaut de Vodenay et messire Baudouin Zonnequin; tués, le duc d'Athènes, connétable de France, et l'évêque de Châlons en Champagne; et d'autre part furent pris le comte de Vaudemont et de Joinville, et le comte de Ventadour, et celui de Vendôme; et tués, un peu au-dessus, messire Guillaume de Nesle et messire Eustache de Ribaumont; parmi ceux d'Auvergne, furent tués le sire de La Tour et messire Guillaume de Montaigu; et pris, messire Louis de Maleval, le sire de Pierre-Buffière et le sire de Sérignac; et en cette attaque il y eut plus de deux cents chevaliers morts ou pris.

D'autre part quelques bons chevaliers de Normandie combattaient contre une troupe d'Anglais, et là furent tués messire Grimouton de Chambly et monseigneur Baudrains de la Heuze, et plusieurs autres qui étaient séparés de leur troupe et qui combattaient par troupes et par compagnies, comme ils se trouvaient

et se rassemblaient. Et le prince chevauchait toujours et se dirigeait vers le corps de bataille du roi ; et la plus grande partie des siens s'appliquaient à faire la besogne à son profit, et du mieux qu'ils pouvaient ; car tous ne pouvaient pas être ensemble. Il y eut aussi ce jour-là maints exploits d'armes qui furent faits et qui ne vinrent pas tous à connaissance ; car on ne peut pas tout voir ni savoir, ni aviser ni concevoir quels sont les plus preux et les plus hardis. J'en veux pourtant parler le plus justement que je pourrai, selon que j'en fus depuis informé par les chevaliers et écuyers qui furent d'une part et d'autre.



XXXVI. — COMMENT LE SIRE DE RENTY, EN FUYANT DE LA BATAILLE, PRIT UN CHEVALIER ANGLAIS QUI LE POURSUIVAIT ; ET COMMENT UN ÉCUYER DE PICARDIE, DE LA MÊME FAÇON, PRIT LE SIRE DE BERKELEY.

PARMI ces batailles et ces rencontres et les chasses et poursuites qui furent ce jour-là, il arriva à messire Oudart de Renty ainsi que je vous dirai. Messire Oudart était parti de la bataille, car il voyait bien qu'elle était perdue sans retour, et il ne voulut pas se mettre en péril des Anglais puisqu'il pouvait l'éviter, et s'était bien déjà éloigné d'une lieue. Un chevalier d'Angleterre l'avait poursuivi quelque temps, la lance au poing et criait à messire Oudart :

— « Chevalier, retournez, car c'est grand'honte de fuir ainsi. »

Messire Oudart qui se sentait chassé prit honte et s'arrêta tout coi et sortit l'épée du fourreau et se dit en soi-même qu'il attendrait le chevalier d'Angleterre. Le chevalier anglais pensa venir sur messire Oudart et donner de sa lance contre le bouclier de son ennemi ;

mais il manqua son coup, car messire Oudart se détourna et ne manqua pas d'asséner le sien sur le chevalier anglais, et il le frappa si fort en passant d'un coup d'épée sur son bassinet, qu'il l'étourdit tout à fait et l'abattit à terre en bas de son cheval ; et il se tint là tout coi pendant un moment sans se relever. Alors messire Oudart mit pied à terre et vint sur le chevalier qui était étendu là, et lui appuya son épée sur la poitrine, et lui dit que vraiment il le tuerait s'il ne se rendait pas à lui et ne lui jurait pas prison, secouru ou non secouru. Le chevalier anglais ne se vit pas le maître de refuser et se rendit prisonnier audit messire Oudart et s'en alla avec lui ; et depuis il le mit à rançon bien et grandement.

Au milieu de la bataille et au fort de la chasse, il advint encore une belle et plus grande aventure à un écuyer de Picardie qui s'appelait Jean d'Élènes, habile homme d'armes et sage et extrêmement courtois. Il s'était ce jour-là battu assez vaillamment dans la troupe du roi ; il avait vu et compris la déconfiture et le grand désastre qui y courait ; et il lui était si bien advenu, que son page lui avait amené son coursier frais et nouveau, ce qui lui fit grand bien. En même temps était sur le champ de bataille le sire de Berkeley, un jeune et habile chevalier, et qui ce jour-là avait levé bannière. Il vit ce que faisait Jean d'Élènes et sortit des rangs à sa poursuite, monté aussi sur fleur de coursier ; et pour faire plus grand'vaillance d'armes, il se sépara de sa troupe et voulut suivre le dit Jean tout seul, ainsi qu'il fit. Et ils chevauchèrent hors de toute mêlée fort loin, sans s'approcher, Jean d'Élènes devant et le sire de Berkeley venant après qui mettait grand-peine à l'atteindre. L'intention de l'écuyer français était bien de retourner en effet, mais il voulait amener le chevalier encore un peu plus loin. Et ils chevauchèrent de toute la vitesse de leurs chevaux plus d'une

grosse lieue et s'éloignèrent bien autant et davantage de toutes les batailles. Le sire de Berkeley criait en même temps à Jean d'Élènes :

— « Retournez, retournez, homme d'armes ! Ce n'est pas honneur ni prouesse de fuir ainsi. »

Quand l'écuyer vit qu'il était temps, il tourna vivement sur le chevalier, tout d'un coup, l'épée au poing, et la mit sous son bras en guise de lance, et s'en vint en cet état sur le seigneur de Berkeley qui ne voulut jamais l'éviter, mais il prit son épée, qui était de Bordeaux, bonne et légère et forte assez, et l'empoigna par la poignée en levant la main pour frapper en passant l'écuyer, et il la fit tournoyer et la laissa retomber. Jean d'Élènes qui vit l'épée venir sur lui en volant, se détourna, et par ce moyen l'Anglais perdit son coup contre le dit écuyer. Mais Jean ne perdit point le sien, mais atteignit en passant le chevalier au bras, tellement qu'il lui fit voler son épée dans les champs. Quand le sire de Berkeley vit qu'il n'avait point d'épée et que l'écuyer avait la sienne, il sauta à bas de son coursier et s'en vint au petit pas là où était son épée : mais il n'y put jamais arriver si vite qu'il ne fût devancé par Jean d'Élènes. Celui-ci donna si raidement de son épée sur le chevalier qui était à terre, et l'atteignit tellement dans la cuisse, que l'épée, qui était raide et bien acérée et envoyée de fort bras et de grand' volonté, entra dans la cuisse et s'y enfonça jusqu'à la hanche. De ce coup tomba le chevalier qui était rudement blessé et qui ne pouvait s'aider. Quand l'écuyer le vit en cet état, il descendit fort habilement de son coursier, et vint vers l'épée du chevalier qui était à terre et la prit ; puis s'en vint vers le chevalier et lui demanda s'il se voulait rendre, secouru ou non secouru. Le chevalier lui demanda son nom ; il dit :

— « On m'appelle Jean d'Élènes ; et vous comment ? »

— « Certes, compagnon, répondit le chevalier, on m'appelle Thomas, et je suis sire de Berkeley, un très beau château situé sur la rivière de Savern, sur la frontière de Galles. »

— « Sire de Berkeley, dit l'écuyer, vous serez mon prisonnier comme je vous ai dit, et je vous mettrai en sûreté et m'occuperai de vous guérir; car il me semble que vous êtes rudement blessé. »

Le sire de Berkeley répondit :

— « Je vous l'accorde ainsi ; vraiment je suis votre prisonnier, car vous m'avez loyalement conquis. »

Là-dessus il lui jura sa foi que, secouru ou non secouru, il serait son prisonnier. Alors Jean tira l'épée hors de la cuisse du chevalier ; la plaie demeura tout ouverte, mais Jean la banda et fit bel et bien du mieux qu'il put, et fit tant qu'il le remit sur son coursier et l'emmena ce jour-là sur son coursier, au petit pas, jusqu'à Châtellerault ; et là il séjourna plus de quinze jours pour l'amour de lui et le fit soigner par un médecin ; et, quand il alla un peu mieux, il le mit dans une litière et le fit amener tout sauf en sa maison de Picardie. Il fut là plus d'un an, jusqu'à ce qu'il fût bien guéri ; mais il demeura estropié ; et quand il partit, il paya six mille nobles. Et ledit écuyer devint chevalier, à cause du grand profit qu'il eut de son prisonnier, le seigneur de Berkeley. Maintenant nous reviendrons à la bataille de Poitiers.

XXXVII. — COMMENT IL Y EUT GRANDE TUERIE DES FRANÇAIS DEVANT LA PORTE DE POITIERS ; ET COMMENT LE ROI JEAN FUT PRIS.

AINSI adviennent souvent les fortunes en armes, plus heureuses et plus merveilleuses qu'on ne les pourrait ni oserait penser et souhaiter, tant en batailles et rencontres qu'en folles poursuites. A vrai

dire, cette bataille qui fut assez près de Poitiers, dans les champs de Beauvoir et de Maupertuis, fut très grande et très périlleuse ; et il y put bien advenir plusieurs grandes aventures et beaux faits d'armes qui ne furent pas tous connus. Cette bataille fut très bien combattue, bien poursuivie et bien chevauchée par les Anglais ; et les combattants y souffrirent d'un côté et d'autre beaucoup de peines. Là le roi Jean fit de sa main merveilles d'armes, et tenait une hache dont il se défendait et combattait très bien (1).

En rompant et ouvrant la presse, furent pris assez près de lui le comte de Tancarville et messire Jacques de Bourbon, alors comte de Ponthieu, et messire Jean d'Artois, comte d'Eu ; et d'autre part, un peu plus au-dessus, sous le pennon du Captal, messire Charles d'Artois et beaucoup d'autres chevaliers. La poursuite de la déconfiture dura jusques aux portes de Poitiers, et là il y eut grand'tuerie et grand abattage de gens d'armes et de chevaux ; car ceux de Poitiers refermèrent leurs portes et ne laissèrent personne entrer dedans ; aussi y eut-il sur la chaussée et devant la porte si grand'horreur de gens tués, blessés et abattus, que ce serait merveille à penser ; et les Français se rendaient d'aussi loin qu'ils pouvaient voir un Anglais ; et il y eut là plusieurs Anglais, archers et autres, qui avaient quatre, cinq ou six prisonniers ; et on n'entendit jamais parler de tel malheur qu'il advint là sur eux.

Le sire de Pons, un grand baron du Poitou, fut tué là, et beaucoup d'autres chevaliers et écuyers ; et

1. Si la valeur personnelle chez un chef doit être estimée comme la plus haute qualité qu'on puisse exiger de lui, le roi Jean ne mériterait que des éloges. Il fut en effet le héros de la journée. Blessé deux fois au visage, son casque étant tombé dans la presse, armé d'une hache, il faisait reculer la foule des ennemis qui l'entouraient. Le jeune Philippe, son quatrième fils, presque un enfant, fut blessé à ses côtés. L'on rapporte qu'il s'écriait, en parant les coups destinés au roi : « Père, frappez à droite ; père, frappez à gauche ! » Le courage du jeune prince lui valut le nom de Philippe *le Hardi*.

furent pris le vicomte de Rochechouart, le sire de Poiane et le sire de Parthenay ; du pays de Saintonge, le sire de Montendre ; et fut pris messire Jean de Saintré, et tellement blessé que jamais depuis il n'eut de santé : on le tenait pour le meilleur et plus vaillant chevalier de France ; et fut laissé pour mort entre les morts messire Guichart d'Angle qui combattit très vaillamment pendant cette journée.

Là combattit vaillamment et assez près du roi messire Geoffroy de Chargny ; et toute la presse et la huée était sur lui, à cause qu'il portait la souveraine bannière du roi, et lui-même avait sur les champs sa bannière, qui était de gueules à trois écussons d'argent. De toutes parts survinrent tant d'Anglais et de Gascons, que par force ils ouvrirent et rompirent la presse du corps de bataille du roi de France ; et les Français furent si embarrassés entre leurs ennemis qu'il y eut bien parfois cinq hommes d'armes sur un gentilhomme.

Là messire Baudouin Zonnequin fut pris par messire Barthélemy Burghersh ; et messire Geoffroy de Chargny fut tué, la bannière de France entre ses mains ; et le comte de Dampmartin fut pris par monseigneur Regnault de Cobham. Là il y eut donc très grande presse et très grande poussée autour du roi Jean, à cause du désir qu'on avait de le prendre ; et ceux qui le connaissaient et qui étaient le plus près de lui criaient :

— « Rendez-vous, rendez-vous ! autrement vous êtes mort. »

Il y avait là un chevalier du pays de Saint-Omer, qu'on appelait monseigneur Denis de Mortbecque ; depuis cinq ans il avait servi les Anglais, à cause qu'il avait dans sa jeunesse été compromis en France pour un duel et pour un homicide qu'il avait fait à Saint-Omer, et il était retenu à la solde et aux gages du

roi d'Angleterre. Il advint donc si bien à point audit chevalier, qu'il était à côté du roi de France, et le plus près de lui, quand on s'efforçait ainsi de le prendre. Il s'avança alors dans la presse, à la force des bras et du corps, car il était grand et fort, et dit au roi en bon français, ce qui fit que le roi y fit attention plus qu'aux autres :

— « Sire, sire, rendez-vous. »

Le roi qui se vit en dur parti et très pressé par ses ennemis, et qui comprenait aussi qu'il ne lui servait de rien de se défendre, demanda en regardant le chevalier :

— « A qui me rendrai-je ? à qui ? Où est mon cousin le prince de Galles ? si je le voyais, je parlerais. »

— « Sire, répondit messire Denis, il n'est pas ici ; mais rendez-vous à moi, je vous mènerai près de lui. »

— « Qui êtes-vous ? » dit le roi.

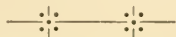
— « Sire, je suis Denis de Mortbecque, un chevalier d'Artois ; mais je sers le roi d'Angleterre, à cause que je ne puis demeurer au royaume de France et que je m'y suis compromis. »

Alors le roi de France répondit, ainsi que depuis j'en fus informé, ou bien dut répondre :

— « Et je me rends à vous. »

Et il lui donna son gantelet droit. Le chevalier le prit et en eut grand'joie. Là il y eut grand'presse et grand'bousculade autour du roi ; car chacun s'efforçait de dire : « Je l'ai pris, je l'ai pris ! » Et le roi ne pouvait avancer, non plus que messire Philippe son plus jeune fils.

Or nous cesserons un peu de parler de cette bousculade qui était autour du roi de France, et nous parlerons du prince de Galles et de la bataille.



XXXVIII. — COMMENT IL Y EUT GRAND DÉBAT ENTRE
LES ANGLAIS ET LES GASCONS SUR LA PRISE DU ROI
JEAN ; ET COMMENT LE PRINCE ENVOYA SES MARÉCHAUX
POUR SAVOIR OU IL ÉTAIT.

LE prince de Galles qui était extrêmement hardi et courageux, le bassinet en tête, était comme un lion cruel et féroce ; et lui qui ce jour-là avait pris grand plaisir à combattre et à poursuivre ses ennemis, était vers la fin de la bataille durement échauffé ; si bien que messire Jean Chandos, qui était toujours auprès de lui et qui de ce jour ne le quitta jamais, lui dit : — « Sire, il est bon que vous vous arrêtiez ici et que vous mettiez votre bannière en haut sur ce buisson ; ainsi vos gens qui sont fort épars se retireront ici ; car, Dieu merci, la journée est à vous, et je ne vois désormais nulles bannières et nuls pennons qui se puissent rejoindre. Ainsi vous vous reposerez un peu, car je vous vois fort échauffé. »

Le prince consentit à la demande de monseigneur Jean Chandos, et fit mettre sa bannière sur le haut d'un buisson pour rassembler tous ses gens, et fit corner ses ménestrels, et ôta son bassinet.

Bientôt ses chevaliers furent prêts, ceux du corps et ceux de la chambre ; et on tendit là un petit pavillon vermeil où le prince entra ; et on lui apporta à boire, à lui et aux seigneurs qui étaient auprès de lui. Et toujours ils devenaient plus nombreux, car ils revenaient de la poursuite, et ils s'arrêtaient là ou aux environs et s'occupaient de leurs prisonniers.

Sitôt que revinrent les deux maréchaux, le comte de Warwick et le comte de Suffolk, le prince leur demanda s'ils savaient quelques nouvelles du roi de France. Ils répondirent :

— « Non, Sire, pas de bien certaines ; mais nous croyons bien qu'il est mort ou pris, car il n'est point parti des batailles. »

Alors le prince dit en grand'hâte au comte de Warwick et à monseigneur Regnault de Cobham :

— « Je vous prie, partez d'ici et chevauchez si avant, que, à votre retour, vous sachiez me dire la vérité. »

Ces deux seigneurs remontèrent aussitôt à cheval et quittèrent le prince et montèrent sur un tertre pour voir tout autour d'eux ; et ils aperçurent une grande troupe de gens d'armes tous à pied et qui venaient fort lentement. Là était le roi de France en grand péril, car Anglais et Gascons en étaient maîtres et l'avaient déjà enlevé à monseigneur Denis de Mortbecque et l'avaient beaucoup éloigné de lui, et les plus forts disaient :

— « Je l'ai pris, je l'ai pris ! »

Toutefois le roi de France qui sentait l'envie qu'ils avaient de lui entre eux, leur dit pour esquiver le péril :

— « Seigneurs, seigneurs, menez-moi courtoisement, et mon fils aussi, vers le prince mon cousin, et ne vous disputez plus ensemble de ma prise, car je suis roi et assez grand pour faire riche chacun de vous. »

Ces paroles et d'autres que le roi leur dit alors les calmèrent un peu ; mais néanmoins toujours recommençait leur dispute, et ils n'avançaient pas d'un pas sans disputer. Les deux barons susnommés, quand ils virent cette foule et ces gens d'armes ainsi ensemble, s'avisèrent d'aller de ce côté ; ainsi ils piquèrent leurs coursiers des éperons et vinrent jusque-là et demandèrent :

— « Qu'est-ce là ? Qu'est-ce là ? »

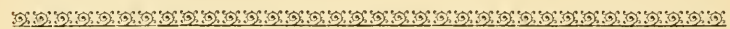
Il leur fut dit :

— « C'est le roi de France qui est pris, et il y a plus de dix chevaliers et écuyers qui le veulent avoir. »

Alors, sans plus parler, les deux barons rompirent la presse à force de chevaux, et firent reculer toutes

sortes de gens, et leur commandèrent, de par le prince, et sous peine de la vie, de se retirer en arrière et que nul ne l'approchât, à moins d'en être commandé et requis. Alors s'éloignèrent tous les gens qui n'osèrent pas enfreindre ce commandement, et se retirèrent bien en arrière du roi et des deux barons qui aussitôt descendirent de cheval et s'inclinèrent très bas devant le roi ; lequel roi fut fort joyeux de leur venue, car ils le délivrèrent d'un grand danger.

Or nous vous parlerons encore un peu de la contenance du prince qui était dans son pavillon, et nous vous dirons ce qu'il fit, en attendant les chevaliers susnommés.



XXXIX. — COMMENT LE PRINCE DONNA A MESSIRE JACQUES D'AUDLEY CINQ CENTS MARCS D'ARGENT DE REVENU ; ET COMMENT LE ROI DE FRANCE FUT PRÉSENTÉ AU PRINCE.

AUSSITOT que le comte de Warwick et messire Regnault de Cobham se furent éloignés du prince, comme il est contenu ci-dessus, le prince demanda aux chevaliers qui étaient autour de lui :

— « De messire James d'Audley, n'y a-t-il personne qui en sache rien ? »

— « Oui, seigneur, répondirent quelques chevaliers qui étaient là et qui l'avaient vu ; il est fort blessé, et il est couché dans une litière assez près d'ici. »

— « Par ma foi, dit le prince, je suis excessivement fâché de sa blessure, mais je le verrais fort volontiers. Qu'on sache, je vous prie, s'il pourrait supporter qu'on l'apportât ici ; s'il ne peut pas, je l'irai voir. »

Et il envoya deux chevaliers pour faire ce message.

— « Grand merci à monseigneur le prince, dit messire James, quand il lui plaît de se souvenir d'un si petit bachelier que je suis. »

Alors il appela jusqu'à huit de ses valets et se fit porter en sa litière là où était le prince. Quand le prince vit monseigneur James, il se baissa vers lui et lui fit grand accueil et le reçut doucement et lui dit ainsi :

— « Messire James, je vous dois bien honorer, car par votre vaillance et prouesse vous avez aujourd'hui acquis grâce et renommée auprès de nous tous, et vous êtes considéré, de science certaine, comme le plus preux. »

— « Monseigneur, répondit messire James, vous pouvez dire ce qu'il vous plaît, je voudrais bien qu'il en fût ainsi ; et si je me suis avancé pour vous servir et accomplir un vœu que j'avais fait, on ne doit pas me le tourner à prouesse, mais à obligation. »

Alors le prince répondit et dit :

— « Messire James, moi et tous les autres nous vous tenons pour le meilleur de notre côté ; et pour accroître votre réputation et afin que vous ayez mieux pour vous fournir et suivre les armes, je vous retiens désormais pour mon chevalier, à cinq cents marcs de revenu par an, que je vous assure sur mon héritage en Angleterre. »

— « Sire, répondit messire James, Dieu me donne de mériter les grands biens que vous me faites. »

A ces paroles il prit congé du prince, car il était très faible ; et ses valets le ramenèrent en son logis. Il ne pouvait être guère éloigné quand le comte de Warwick et messire Regnault de Cobham entrèrent dans le pavillon du prince et lui firent présent du roi de France ; lequel présent le prince dut bien recevoir comme grand et noble. Et ainsi fit-il en vérité, et s'inclina tout bas devant le roi de France, et le reçut comme un roi, bien et sagement, ainsi qu'il le savait bien faire ; et il fit apporter là le vin et les épices ; et en donna lui-même au roi, en signe de très grand'amitié.

XL. — OU IL EST DIT COMBIEN DE GRANDS SEIGNEURS
IL Y EUT DE PRIS AVEC LE ROI JEAN, ET COMBIEN IL
Y EN EUT DE TUÉS ; ET COMMENT LES ANGLAIS
FÊTÈRENT LEURS PRISONNIERS.

Ainsi fut perdue cette bataille que vous avez entendu raconter, et qui fut dans les champs de Maupertuis, à deux lieues de la cité de Poitiers, le dix-neuvième jour du mois de septembre, l'an de grâce de Notre-Seigneur mil trois cent cinquante-six. Elle commença à petite prime environ et fut toute passée à nonne, mais alors les Anglais qui avaient poursuivi leurs ennemis n'étaient pas encore tous revenus de leur chasse et réunis ensemble ; pour cela le prince avait fait mettre sa bannière sur un buisson, pour rassembler et rallier ses gens, ainsi qu'ils firent ; mais la soirée fut tout à fait avancée avant que tous fussent revenus de leur poursuite. Et là fut tuée toute la fleur de la chevalerie de France ; ce dont le noble royaume de France fut durement affaibli, ainsi que vous l'entendrez raconter ci-après.

Avec le roi et son jeune fils, monseigneur Philippe, il y eut de pris dix-sept comtes, sans compter les barons, les chevaliers et les écuyers ; et y furent tués entre cinq cents et sept cents hommes d'armes, et six mille hommes, tant des uns que des autres (1).

Quant ils furent tous en partie retournés de la poursuite et revenus vers le prince qui les attendait sur les champs, ainsi que vous avez entendu raconter, ils se trouvèrent deux fois autant de prisonniers qu'ils étaient de gens. Ils furent d'avis, à cause de la grande charge qu'ils en avaient, d'en mettre à rançon sur-le-champ la plupart, ainsi qu'ils firent. Et les chevaliers prisonniers trouvèrent les Anglais et les Gascons fort courtois ; et il y en eut ce même jour un grand nombre

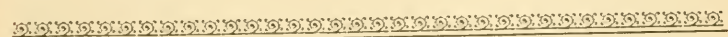
1. Les Anglais n'en perdirent que la moitié : dix-neuf cents hommes d'armes et quinze cents archers

mis à finance, ou mis en liberté, simplement sur leur parole de retourner, à la Noël prochaine, à Bordeaux-sur-Gironde, ou bien d'y apporter le paiement de leur rançon.

Quand ils furent presque tous rassemblés, chacun se retira en son logis, tout près de l'endroit où la bataille avait été. La plupart se désarmèrent, mais non pas tous, et firent désarmer leurs prisonniers et les honorèrent tant qu'ils purent, chacun les siens.

Chacun peut bien penser et savoir que tous ceux qui furent là dans cette fortunée bataille avec le prince de Galles, furent riches d'honneur et d'avoir, tant à cause des rançons des prisonniers qu'à cause du gain d'or et d'argent qui fut trouvé là, tant en vaisselle qu'en ceintures d'or et d'argent et riches bijoux, malles farcies de ceintures riches et pesantes et de bons manteaux. D'armures, de harnais, de bassinets, ils ne faisaient nul compte ; car les Français étaient venus là très richement et si bien fournis, qu'ils ne pouvaient l'être mieux, comme des gens qui pensaient bien avoir la journée pour eux.

Or nous vous parlerons un peu comment messire James d'Audley employa les cinq cents marcs d'argent que le prince de Galles lui donna, ainsi qu'il est contenu ci-dessus.



XLI. — COMMENT MESSIRE JACQUES D'AUDLEY DONNA SES CINQ CENTS MARCS D'ARGENT DE REVENU, QUE LUI AVAIT DONNÉS LE PRINCE, A SES QUATRE ÉCUYERS.

QUAND messire James d'Audley fut ramené en sa litière à son logis, et quand il eut grandement remercié le prince du don qu'il lui avait fait, il ne reposa guère en sa tente avant de mander auprès de lui messire Pierre d'Audley son frère, messire Bar-

thélemy Burghersh, messire Stephen Cosington, le seigneur de Willoughby et monseigneur Raoul Ferrers; ceux-ci étaient de son sang et de son lignage. Aussitôt qu'ils furent venus en sa présence, il essaya de parler au mieux qu'il put; car il était extrêmement affaibli à cause des blessures qu'il avait, et il fit approcher les quatre écuyers qu'il avait eus pour la garde de sa personne, pendant la journée, et il parla ainsi aux chevaliers qui étaient là :

— « Seigneurs, il a plu à monseigneur le prince de me donner cinq cents marcs de revenu par an et en héritage, pour lequel don je ne lui ai fait encore que peu de services, et ne puis le faire seulement que de ma personne. La vérité est que voici quatre écuyers qui m'ont toujours loyalement servi et spécialement aujourd'hui. Ce que j'ai d'honneur, c'est par leur entreprise et leur hardiesse; c'est pourquoi, en la présence de vous autres, qui êtes de mon lignage, je les veux maintenant rémunérer des grands et agréables services qu'ils m'ont faits. Mon intention est de leur donner et de résigner en leurs mains le don et les cinq cents marcs que monseigneur le prince m'a donnés et accordés, en telle forme et manière qu'il me les a donnés; et je m'en déshérite et veux qu'ils en héritent purement et franchement, sans nulle révocation. »

Alors les chevaliers qui étaient là se regardèrent l'un l'autre, et dirent entre eux :

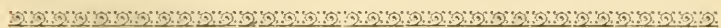
— « C'est grand' vaillance à monseigneur James de faire un pareil don. »

Et ils lui répondirent tous d'une voix :

— « Seigneur, Dieu y ait part! Nous en témoignons ainsi là où l'on voudra. »

Et alors ils se séparèrent de lui, et quelques-uns s'en allèrent vers le prince qui devait donner à souper au roi de France et à son fils, et à la plus grand'partie des comtes et des barons qui étaient prisonniers; et tout

sur leurs provisions; car les Français en avaient fait amener grand'foison après eux, et elles étaient tombées au pouvoir des Anglais et des Gascons, parmi lesquels il y en avait qui, depuis trois jours passés, n'avaient pas goûté de pain.



XLII. — COMMENT LE PRINCE DE GALLES DONNA A
SOUPER AU ROI ET AUX GRANDS BARONS DE FRANCE,
ET LES SERVIT FORT HUMBLEMENT.

QUAND vint le soir, le prince de Galles donna à souper au roi de France et à monseigneur Philippe son fils, à monseigneur Jacques de Bourbon et à la plus grand'partie des comtes et des barons de France qui étaient prisonniers. Et à une table fort haute et bien couverte, le prince fit asseoir le roi de France et son fils monseigneur Philippe, monseigneur Jacques de Bourbon, monseigneur Jean d'Artois, le comte de Tancarville, le comte d'Etampes, le comte de Dampmartin, le seigneur de Joinville et le seigneur de Parthenay; et tous les autres barons et chevaliers aux autres tables; et le prince servait toujours devant la table du roi et devant toutes les autres tables, aussi humblement qu'il pouvait. Et jamais il ne voulut s'asseoir à la table du roi, quelque prière que le roi sût lui faire; mais il disait toujours qu'il n'était pas encore digne de s'asseoir à la table d'un si haut prince et d'un si vaillant homme qu'il était de sa personne et qu'il s'était montré ce jour-là. Et toujours il s'agenouillait devant le roi, et lui disait bien :

— « Cher sire, ne veuillez pas faire simple chère parce que Dieu n'a pas voulu consentir aujourd'hui à votre vouloir; car certainement monseigneur mon père vous fera tout l'honneur et toute l'amitié qu'il pourra, et s'accordera avec vous si raisonnablement que vous

demeurerez bons amis ensemble pour toujours. Et m'est avis que vous auriez grand'raison de vous réjouir, bien que la besogne n'ait pas tourné à votre gré ; car vous avez aujourd'hui conquis le haut nom de prouesse et vous avez surpassé tous les mieux faisant de votre côté. Je ne le dis pas, cher sire, sachez-le, pour vous flatter ; car tous ceux de notre parti et qui ont vu les uns et les autres, se sont en pleine connaissance accordés à cela, et ils vous en donnent le prix et le chapelet (1), si vous le voulez porter.»

A ce point chacun commença à approuver ; et Français et Anglais disaient entre eux que le prince avait parlé noblement et à propos. Aussi le prisaien-ils beaucoup et disaient-ils communément qu'il y avait en lui et qu'il y aurait encore un gentil seigneur, s'il pouvait longuement durer et vivre et persévérer en telle fortune.

XLIII. — COMMENT LE PRINCE ET SON ARMÉE
S'ACHEMINÈRENT POUR ALLER A BORDEAUX ; ET
COMMENT LE PRINCE REDONNA SIX CENTS MARCS
D'ARGENT DE REVENU A MESSIRE JACQUES D'AUDLEY.

QUAND ils eurent soupé et assez festoyé, selon la situation où ils se trouvaient, chacun s'en alla en sa tente avec ses prisonniers pour reposer. Cette nuit-là, il y eut grand'foison de prisonniers, chevaliers et écuyers, qui se rachetèrent envers ceux qui les avaient pris ; car ils les mettaient à rançon le plus courtoisement qu'on fit jamais ; et ils ne les contraignaient pas autrement, excepté qu'ils leur demandaient sur leur foi combien ils pourraient payer sans trop se grever ; et ils les croyaient facilement sur ce qu'ils répondaient. Et ils disaient aussi communément

1. La couronne.

qu'ils ne voulaient pas rançonner écuyers et chevaliers si rigoureusement qu'ils ne pussent plus s'aider et servir leurs seigneurs selon leur état, et chevaucher pour s'avancer de leurs personnes et de leur honneur. La coutume des Allemands et leur courtoisie ne sont point telles, car ils n'ont pitié et merci d'aucun gentilhomme s'il en tombe quelqu'un prisonnier entre leurs mains ; mais ils les rançonnent de toute leur fortune et de davantage, et les mettent dans les fers, dans des entraves et dans les plus étroites prisons qu'ils peuvent, afin d'extorquer plus grand rançon.

Quand vint le matin et que ces seigneurs eurent entendu la messe, et qu'ils eurent bu et mangé un peu, et quand les valets eurent tout troussé et préparé, et que leur charroi fut mis en ordre, ils délogèrent de là et chevauchèrent vers la cité de Poitiers.

Dans ladite cité de Poitiers était venu, la nuit même du lundi qui avait été le jour de la bataille, messire Mathieu, sire de Roie, avec bien cent lances, et il n'avait pas assisté à la bataille ci-dessus racontée. Mais il avait rencontré dans les champs, assez près de Chauvigny, le duc de Normandie qui s'en retournait en France, ainsi qu'il est dit plus haut. Lequel duc lui avait dit qu'il se dirigeât vers Poitiers avec toute sa troupe, et qu'il fût gardien et capitaine de la cité, jusqu'à ce qu'il eût d'autres nouvelles. Si bien que le sire de Roie, lui venu dans Poitiers, à cause qu'il savait les Anglais assez près, s'était toute cette nuit occupé de veiller aux portes, aux tours et aux guérites de la ville, et avait fait le matin armer toute sorte de gens et envoyé chacun à la défense. Les Anglais passèrent outre sans approcher, car ils étaient tellement chargés d'or et d'argent, de joyaux et de bons prisonniers, qu'ils n'avaient pas le loisir ni le dessein d'assaillir aucune forteresse pendant leur retour ; mais il leur semblait que ce serait un grand exploit s'ils

pouvaient mettre le roi de France et leur butin en sûreté dans la ville de Bordeaux. Aussi allaient-ils à petites journées et ne pouvaient pas se hâter fort à cause des sommiers chargés pesamment et du grand charroi qu'ils menaient; et chaque jour ils ne cheminaient pas plus de quatre ou six lieues et campaient de bonne heure. Et ils chevauchaient tous ensemble sans se disperser, excepté la bataille des maréchaux, le comte de Warwick et le comte de Suffolk, qui allaient devant avec cinq cents armures pour ouvrir les passages et courir le pays. Mais ils ne trouvaient nulle part d'obstacle ni de rencontre; car tout le pays était si effrayé, à cause de la grand' déconfiture qu'il y avait eu à Poitiers, du massacre et de la prise des nobles du royaume de France, et de la prise du roi leur seigneur, que personne ne se mettait en ordre et en état d'aller au-devant d'eux, mais tous les gens d'armes se tenaient cois et gardaient leurs forteresses.

En chemin il vint à la connaissance du prince de Galles comment messire James d'Audley avait redonné à quatre écuyers le revenu de cinq cents marcs d'argent qu'il lui avait donné; il en fut extrêmement surpris et le fit demander une fois, aussitôt qu'il fut logé. Quand messire James se vit appelé par le prince, il connut assez pourquoi c'était, et il se fit porter devant lui en litière, car il ne pouvait marcher ni chevaucher, et il s'inclina devant le prince aussitôt qu'il le vit. Le prince le reçut assez courtoisement et puis lui dit :

— « Messire James, l'on nous donne à entendre que le revenu que nous vous avons donné et octroyé, une fois que vous avez été éloigné de nous et rentré en votre logis, vous le résignâtes et le donnâtes aussitôt à quatre écuyers : aussi saurions-nous volontiers pourquoi vous avez fait cela, et si ce don ne vous a point été agréable. »

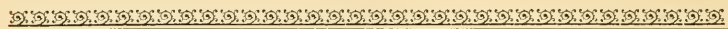
— « Monseigneur, dit le chevalier, par ma foi oui il m'a été très grandement agréable, et la raison qui m'a poussé à faire cela, je vous la dirai. Ces quatre écuyers qui sont ici m'ont longtemps servi bien et loyalement en plusieurs grandes affaires; et jusqu'au jour que je leur fis ce don, je ne les avais rémunérés en rien de leurs services; et puisque ils ne pourraient jamais en leur jeunesse me servir mieux qu'ils l'ont fait à la bataille de Poitiers, aussi suis-je tenu davantage envers eux : car, cher sire, je ne suis qu'un seul homme et ne puis que ce que peut un homme; et avec leur aide et secours j'ai entrepris d'accomplir le vœu que j'avais voué depuis longtemps; et je fus par leur force et leur bonté le premier assaillant; et j'aurais été tué et mort en la besogne s'ils n'avaient pas été là. Donc, quand j'ai considéré la bonté et l'affection qu'ils m'ont montrées, je n'aurais pas été bien courtois et avisé si je ne les eusse pas récompensés. Car, monseigneur, Dieu merci! j'ai et j'aurai toujours assez tant que je vivrai, et jamais je ne me suis inquiété et ne m'inquiéterai d'avoir du bien. Et si j'ai agi cette fois-ci contre votre volonté, je vous prie, cher seigneur, que vous me le pardonniez; et soyez tout assuré que vous serez, aussi entièrement qu'auparavant, servi par moi et par les écuyers à qui j'ai donné votre don. »

Le prince considéra les paroles du chevalier et qu'il avait honorablement et raisonnablement parlé; aussi il lui dit :

— « Messire James, je ne vous blâmerai pas de ce que vous avez fait, mais je vous en sais bon gré; et à cause de la bonté de vos écuyers, et puisque vous vous louez tant d'eux, je leur accorde votre don, et je vous rends six cents marcs, de la même manière et aux mêmes conditions que vous les teniez auparavant. »

Messire James d'Audley remercia le prince fort humblement; ce fut bien raison; il prit congé assez

tôt après et fut rapporté en son logis. Ainsi cela se passa entre le prince, d'après ce que j'en fus informé, messire James d'Audley et ses quatre écuyers.



XLIV. — COMMENT LE PRINCE FUT REÇU A GRAND HONNEUR DE CEUX DE BORDEAUX, ET COMMENT LE CARDINAL DE PÉRIGORD S'EXCUSA SAGEMENT DEVANT LE PRINCE.

LE prince de Galles et ses troupes firent si bien qu'ils passèrent sans dommage parmi le Poitou et la Saintonge, et vinrent à Blaye; et là ils passèrent la Gironde et arrivèrent en la bonne cité de Bordeaux. On ne pourrait pas vous raconter la fête ni la solennité que ceux de Bordeaux, bourgeois et clergé, firent au prince, ni comment ils le reçurent honorablement, et le roi de France aussi. Ledit prince amena le roi de France et son fils en l'abbaye de Saint-André, et là se logèrent tous deux, le roi de France d'un côté et le prince de l'autre. Le prince acheta aux barons, aux chevaliers et aux écuyers de Gascogne la plus grand' partie des comtes du royaume de France qui étaient prisonniers, et les paya deniers comptants; et là il y eut plusieurs assemblées et discussions entre les chevaliers et écuyers de Gascogne et d'ailleurs au sujet de la prise du roi de France. Toutefois, messire Denis de Mortbecque le demandait, par le droit des armes et par les vraies preuves qu'il en disait et alléguait. Un autre écuyer de Gascogne, qui s'appelait Bernard de Truttes, disait y avoir grand droit. Aussi y en eut-il plusieurs paroles devant le prince et les barons qui étaient là. Et à cause que ces deux se contredisaient, le prince suspendit la chose jusqu'à ce qu'ils fussent revenus en Angleterre, et défendit qu'aucune déclaration en fut faite, si ce n'est devant le roi son père.

Mais parce que le roi de France aidait à soutenir l'opinion de messire Denis de Mortbecque, et qu'il penchait plus en sa faveur qu'en faveur d'aucun des autres, le prince tout incontinent fit délivrer au dit messire Denis deux mille nobles pour aider à son état.

Assez tôt après la venue du prince à Bordeaux, vint le cardinal de Périgord, qui était envoyé là en légation par le pape, ainsi qu'il est dit ci-dessus; et le prince fut plus de quinze jours avant de vouloir lui parler, à cause du châtelain d'Amposta et de ses gens qui avaient été à la bataille de Poitiers; et le prince était informé que c'était le cardinal qui les y avait envoyés. Mais le susdit Talleyrand de Périgord, au moyen du seigneur de Chaumont, du seigneur de Montferrant et du capital de Buch, ses cousins, fit montrer au prince tant de bonnes raisons, qu'il eut moyen et accès de lui parler. Et quand il fut devant lui, il s'excusa si sagement et si bien que le prince et son conseil le tinrent pour bien excusé; et il revint en l'affection du prince comme auparavant. Tous ses gens furent mis à des rançons raisonnables, et le châtelain d'Amposta fut mis à finance moyennant dix mille francs qu'il paya. Depuis, ledit cardinal commença à traiter au sujet de la délivrance du roi Jean et à mettre des propositions en avant, mais j'en parlerai brièvement à cause que rien n'en fut fait.

Le prince de Galles, les Gascons et les Anglais se tenaient et se tinrent toute la saison suivante jusqu'au carême dans la ville de Bordeaux, en grandes fêtes et divertissements; et ils dépensaient follement et largement l'or et l'argent qu'ils avaient gagné et que leur valaient leurs rançons.

Or je ne vous ai pas parlé de la joie qu'il y eut en Angleterre quand y vinrent des nouvelles sûres de la bataille de Poitiers et de la prise du roi de France, et de l'aventure ainsi qu'elle était advenue. Il est inutile

de demander si le roi d'Angleterre et la reine Philippe sa femme furent grandement réjouis; on en fit solennités dans les églises, si grandes et si nobles que ce serait merveille à penser et à considérer. Les chevaliers et écuyers qui revenaient en Angleterre et qui avaient été à la besogne, étaient très bien venus et honorés plus que les autres.

Dans le temps où advint la besogne de Poitiers, le duc de Lancastre était dans le comté d'Évreux et sur les frontières du Cotentin, et messire Philippe de Navarre et messire Godefroy d'Harcourt auprès de lui. Ils guerroyaient en Normandie et avaient guerroyé toute la saison pour la cause du roi de Navarre que le roi de France avait emprisonné, ainsi que vous savez. Les susdits seigneurs avaient essayé de rejoindre la chevauchée du prince; mais ils n'y purent parvenir, car les passages de la rivière de Loire avaient été si bien gardés de tous côtés qu'ils ne purent jamais passer. Aussi, quand ils apprirent que le prince avait pris le roi de France et qu'ils surent la vérité de l'affaire de Poitiers, ils en furent grandement réjouis; et ils rompirent leur chevauchée, à cause que le duc de Lancastre et messire Philippe de Navarre voulurent aller en Angleterre, ainsi qu'ils firent; et ils envoyèrent monseigneur Godefroy d'Harcourt tenir frontière à Saint-Sauveur-le-Vicomte.



Table des Matières.

PROLOGUE. — Ici commencent les chroniques que fit messire Jehan Froissart, qui parlent des nouvelles guerres de France et d'Angleterre, lesquelles sont divisées en quatre parties ... I

PRÉFACE. I

Première Partie.

I. — Ceci commence à parler du roi Édouard d'Angleterre ...	11
II. — Comment le père du roi Édouard III fut marié à la fille du beau roi Philippe de France.	12
III. — Par quelle occasion la guerre s'éleva entre le roi de France et le roi d'Angleterre... ..	13
IV. — Comment monseigneur Philippe de Valois fut élu à la mort du roi Charles de France qui mourut sans hoirmâle; et comment il déconfit les Flamands qui s'étaient révoltés contre leur seigneur.	14
V. — Comment le roi de France envoya des légats en Angleterre pour sommer le roi d'Angleterre qu'il lui vint faire hommage; et quelle chose ledit roi répondit aux susdits légats ...	18
VI. — Comment le roi d'Angleterre vint à Amiens, où il fut honorablement reçu du roi de France et lui fit hommage, mais non pas tout entièrement comme il devait	22
VII. — Comment le roi de France envoya en Angleterre des gens de son plus spécial conseil, pour savoir par les registres d'Angleterre comment ledit hommage se devait faire; et comment le roi d'Angleterre lui envoya une lettre contenant ledit hommage... ..	25
VIII. — Comment le roi de France prit en haine messire Robert d'Artois qui dut s'enfuir hors du royaume; et comment il fit mettre en prison sa femme et ses enfants qui jamais depuis n'en sortirent	28
IX. — Comment le roi de France alla voir le pape en Avignon; et comment, à la prédication du pape, il prit la croix pour aller outre mer; et aussi le firent le roi de Bohême, le roi de Navarre et le roi d'Aragon	31
X. — Comment le roi de France fit faire ses préparatifs et ses provisions pour aller outre mer contre les ennemis de Dieu...	34

XI. — Comment le roi d'Angleterre envoya ses messagers au comte de Hainaut pour avoir son conseil sur ce qu'il ferait du droit qu'il se disait avoir en France; quelle chose le comte lui conseilla, et comment ils s'en retournèrent en Angleterre et dirent au roi ce que le comte leur avait conseillé	36
XII. — Comment les seigneurs d'Angleterre firent alliance avec le duc de Gueldres, le marquis de Juliers, l'archevêque de Cologne et le sire de Fauquemont... ..	43
XIII. — Comment Jacques d'Arteveld échut si bien dans la grâce des Flamands, que, quelque chose qu'il fit, personne ne lui contredisait	44
XIV. — Comment les seigneurs d'Angleterre firent alliance avec les Flamands, en leur donnant et promettant, et spécialement avec Jacquemart d'Arteveld	47
XV. — Comment le roi d'Angleterre fit ses préparatifs en Angleterre pour passer la mer, et manda à ses alliés qu'ils vinsent à lui sans délai, sur la foi qu'ils lui avaient promise; et comment ils envoyèrent défier le roi de France.. ..	49
XVI. — Comment le roi de France se pourvut bien et grandement de gens d'armes et envoya grandes provisions au pays de Cambrésis; et comment les Normands prirent Southampton	53
XVII. — Comment le roi d'Angleterre mit et leva le siège devant Cambrai, et comment il entra dans le royaume de France	55
XVIII. — Comment le roi de France fit loger ses gens à Buirfosse pour attendre là le roi d'Angleterre, et comment la journée fut prise et assignée entre les deux rois pour se combattre.. ..	57
XIX. — Comment le roi d'Angleterre alla sur les champs et ordonna ses batailles bien et joliment; et quels seigneurs il avait en sa compagnie... ..	58
XX. — Comment le roi d'Angleterre réconfortait doucement ses gens; et comment le roi de France ordonna ses batailles; et comment la journée se passa sans bataille... ..	60
XXI. — Comment le roi de France donna congé à ses gens d'armes et envoya garnisons à Tournay et dans les villes marchissantes à l'empire; comment le roi d'Angleterre tint un grand parlement à Bruxelles; de la requête qu'il fit aux Flamands; et comment il prit les armes et le nom de roi de France sur l'exhortation des Flamands	64
XXII. — Comment le roi Édouard s'en retourna en Angleterre et laissa pour garder la Flandre le comte de Salisbury et le	

comte de Suffolk; et comment messire Hugues Kicret et ses compagnons conquièrent grand avoir en Angleterre, et prirent le grand vaisseau qui s'appelait <i>Christophe</i>	68
XXIII. — Comment le roi de France pria le pape qu'il jetât sentence d'excommunication sur les Flamands	70
XXIV. — Comment le roi d'Angleterre monta sur mer pour venir en Flandre, et comment il trouva les Normands qui défendaient le passage, et comment il ordonna ses batailles..	71
XXV. — Comment le roi d'Angleterre et les Normands et autres se combattirent rudement; et comment <i>Christophe</i> , le grand vaisseau, fut reconquis des Anglais.	73
XXVI. — Comment les Anglais déconfirent les Normands, si bien que jamais il n'en échappa pied que tous ne fussent mis à mort.	74
XXVII. — Comment le roi d'Angleterre vint à Gand; et comment les seigneurs vinrent à Valenciennes où Jacquemart d'Arteveld prêcha et montra devant tous le droit que le roi anglais avait en France	76
XXVIII. — Comment le roi Philippe, quand il sut l'arrivée du roi anglais, envoya de bonnes gens d'armes en garnison sur les frontières de Flandre; comment le roi d'Angleterre tint son parlement à Vilvorde; et comment le roi Philippe envoya très notable chevalerie en la cité de Tournay pour la garder et garnir de provisions, parce que le roi anglais la devait assiéger	77
XXIX. — Comment le roi d'Angleterre partit de Gand et alla mettre le siège devant la cité de Tournay	80
XXX. — Comment ceux de Tournay mirent hors de la cité tous les pauvres gens; comment le roi de France fit son mandement pour les secourir et comment il se logea au pont de Bouvines à trois lieues de Tournay.	82
XXXI. — Comment à la requête de madame Jeanne de Valois, sœur du roi de France et mère du comte de Hainaut, les deux rois firent traité de paix: et comment, après que les deux rois eurent fait trêve pour un an, le siège fut levé de devant Tournay.	83
XXXII. — Comment le roi anglais partit à regret de devant Tournay, et comment chaque parti s'attribua l'honneur de ce départ. Comment le roi Édouard s'en alla en Angleterre, et comment au parlement d'Arras les trêves furent allongées de deux ans entre les deux rois	86
XXXIII. — Comment le duc de Bretagne mourut sans hoir	

mâle; et comment le comte de Montfort fut reçu pour duc et seigneur à Nantes, Limoges, Brest, Vannes et Auray. . .	89
XXXIV. — Comment le comte de Montfort s'en alla en Angleterre et fit hommage au roi d'Angleterre du duché de Bretagne.	94
XXXV. — Comment par le conseil des douze pairs de France, le comte de Montfort fut ajourné à Paris; et comment il y vint et puis en partit sans le congé du roi	97
XXXVI. — Comment les douze pairs et les barons de France jugèrent que Messire Charles de Blois devait être duc de Bretagne; et comment ledit messire Charles les pria qu'ils le voulussent aider.	100
XXXVII. — Comment les seigneurs de France partirent de Paris pour aller en Bretagne, et comment ils assiégèrent Nantes où le comte de Montfort était. Comment le comte de Montfort fut pris et amené à Paris où il mourut	101
XXXVIII. — Comment la comtesse de Montfort encouragea ses soudoyers, et comment elle mit bonnes garnisons dans toutes ses forteresses.	104
XXXIX. — Comment les seigneurs de France retournèrent en Bretagne vers Monseigneur Charles de Blois: comment ils assiégèrent la cité de Rennes; et comment la comtesse de Montfort envoya demander secours au roi d'Angleterre et à quelle condition ce fut	105
XL. — Comment la ville de Rennes se rendit à Monseigneur de Blois. Comment celui-ci prit Auray et assiégea Vannes qui se rendit à lui	106
XLI. — Comment il y eut des trêves entre messire Charles de Blois et la comtesse, et comment elle s'en alla en Angleterre; et comment le roi Édouard envoya, avec grand' compagnie de gens d'armes, en Bretagne, messire Robert d'Artois avec la comtesse de Montfort.	108
XLII. — Comment messire Louis d'Espagne, et messire Robert d'Artois avec la comtesse de Montfort et les autres seigneurs d'Angleterre, se combattirent durement sur mer	110
XLIII. — Comment, à cause d'une grand' tempête et orage, il fallut aux uns et aux autres prendre terre; comment messire Louis d'Espagne y gagna quatre vaisseaux chargés de provisions; et comment il prit quatre autres vaisseaux de Bayonne.	111
XLIV. — Comment messire Robert d'Artois et la comtesse de Montfort prirent la cité de Vannes; et comment le sire de Clisson, le sire de Tournemine, le sire de Lohéac et messire Hervé de Léon se sauvèrent	113

- XIV. — Comment le sire de Clisson et messire Hervé de Léon assiégèrent la cité de Vannes qu'ils prirent; comment y furent blessés à mort messire Robert d'Artois et le sire Spencer; et comment le roi d'Angleterre vint en Bretagne où il mit le siège devant Vannes. 117
- XI.VI. — Comment le duc de Normandie partit d'Angers et vint à Vannes où le roi d'Angleterre avait mit le siège. Comment le pape Clément VI envoya en Bretagne deux cardinaux en légation; et comment lesdits cardinaux firent des trêves pour trois ans entre le roi d'Angleterre et le duc de Normandie. 120
- XLVII. — Comment le sire de Clisson, le sire de Malestroit et son fils, et plusieurs autres chevaliers et écuyers, furent accusés de trahison et mis à mort de par le roi de France... .. 122
- XLVIII. — Comment le roi d'Angleterre fonda une chapelle de Saint-Georges, et ordonna qu'on y célébrerait d'année en année la fête de la jarretière bleue... .. 124
- XLIX. — Comment messire Godefroy d'Harcourt tomba en l'indignation du roi Philippe; et comment il fut banni du royaume de France... .. 126
- L. — Comment le roi d'Angleterre vint à l'Écluse et amena avec lui son fils le prince de Galles, dans l'intention de le faire seigneur de Flandre, par le consentement de Jacques d'Arteveld.. 127
- LI. — Comment ceux de Gand eurent en grand' indignation Jacquemart d'Arteveld, et comment ils le mirent à mort ... 128
- LII. — Comment le roi d'Angleterre partit de l'Écluse fort dolent de la mort d'Arteveld; et comment ceux de Flandre s'en excusèrent par devers lui. 132
- LIII. — Comment le comte de Hainaut fut occis en Frise et sa gent déconfite; et comment messire Jean de Hainaut renonça au roi d'Angleterre et devint français. 134
- LIV. — Comment le roi d'Angleterre fit son mandement pour aller en Gascogne; mais, par le conseil de messire Godefroy d'Harcourt, il s'en alla en Normandie 136
- LV. — Comment le roi d'Angleterre arriva en Normandie; et comment il tomba à terre en sortant de son vaisseau et dit que c'était bon signe. 139
- LVI. — Comment messire Godefroy d'Harcourt brûla et pillà tout le pays où il arriva; et comment le roi de France fit son mandement de gens d'armes pour aller combattre le roi d'Angleterre qui gâtait son pays de Normandie 141

- LVII. — Comment le roi d'Angleterre s'en alla vers Caen; comment ceux de Caen se mirent en campagne pour le combattre; comment ils s'enfuirent sans coup férir; et comment le connétable et le comte de Tancarville y furent pris avec bien vingt-cinq chevaliers; et comment la ville de Caen fut conquise... .. 143
- LVIII. — Comment le roi d'Angleterre partit de Caen, et brûla et pillà tout le pays jusqu'à deux lieux près Paris en côtoyant la rivière de Seine... .. 148
- LIX. — Comment le roi d'Angleterre entra au pays de Beauvoisis, et comment il envoya ses maréchaux pour trouver passage sur la rivière de Somme... .. 150
- LX. — Comment les maréchaux du roi d'Angleterre lui dirent qu'ils ne trouvaient point de passage; et comment le roi de France envoya messire Godemar du Fay pour garder le passage de Blanchetache 152
- LXI. — Comment le roi de France partit d'Amiens et s'en alla vers Airaines, pensant trouver le roi d'Angleterre; et comment on enseigna au roi d'Angleterre le passage de Blanchetache... .. 154
- LXII. — Comment le roi d'Angleterre vint au gué de Blanchetache où il trouva messire Godemar du Fay avec douze mille Français, et où il y eut très forte et dure bataille... .. 157
- LXIII. — Comment le roi d'Angleterre passa le passage de Blanchetache et déconfit messire Godemar du Fay et ses gens. 158
- LXIV. — Comment le roi d'Angleterre récompensa le varlet qui lui avait enseigné le passage; et puis s'en vint brûlant et gâtant le pays jusque vers Crécy... .. 160
- LXV. — Comment le roi d'Angleterre fit aviser par ses maréchaux la place où il ordonnerait ses batailles... .. 161
- LXVI. — Comment le roi de France envoya ses maréchaux pour savoir les dispositions des Anglais; et comment il donna à souper à tous les seigneurs qui étaient avec lui, et les pria qu'ils fussent amis ensemble... .. 163
- LXVII. — Comment le roi d'Angleterre donna à souper à ses comtes et barons; et puis au matin, la messe ouïe, lui et son fils et plusieurs autres reçurent le corps de Notre-Seigneur; et comment il fit ordonner ses batailles... .. 164
- LXVIII. — Comment le roi de France, la messe ouïe, partit d'Abbeville avec toute son armée; et comment il envoya quatre de ses chevaliers pour aviser les dispositions des Anglais. 167
- LXIX. — Comment le Moyne de Bâle conseilla au roi de

France de faire arrêter ses gens parmi les champs et d'ordonner ses batailles.	168
LXX. — Comment le roi de France commanda à ses maréchaux de faire commencer la bataille par les Gênois; et comment lesdits Gênois furent tous déconfits	170
LXXI. — Comment le roi de Bohême, qui n'y voyait goutte, se fit mener en la bataille et y fut tué, lui et les siens; et comment son fils le roi d'Allemagne s'enfuit	173
LXXII. — Comment messire Jean de Hainaut conseilla au roi Philippe qu'il se retirât; et comment le comte d'Alençon et le comte de Flandre combattirent longuement et vaillamment.	176
LXXIII. — Comment ceux de la bataille du prince de Galles envoyèrent au roi d'Angleterre pour avoir des secours; et comment le roi leur répondit...	177
LXXIV. — Comment le comte d'Harcourt, le comte d'Alençon, le comte de Flandre, le comte de Blois, le duc de Lorraine et plusieurs autres grands seigneurs furent déconfits et morts...	179
LXXV. — Comment le roi partit, lui cinquième de barons seulement, de la bataille de Crécy, en se lamentant et plaignant ses gens	181
LXXVI. — Ici est dit comment messire Jean de Hainaut fit partir le roi de France de la bataille, comme par force	182
LXXVII. — Comment, le dimanche au matin, après la déconfiture de Crécy, les Anglais déconfirent ceux de Rouen et de de Beauvais	184
LXXVIII. — Comment le roi d'Angleterre fit chercher les morts pour en savoir le nombre, et fit enterrer les corps des grands seigneurs.	186
LXXIX. — Comment le roi de France fut courroucé au sujet des seigneurs de son sang qui étaient morts dans la bataille; et comment il voulut faire pendre messire Godemar du Fay.	188
LXXX. — Comment le roi d'Angleterre mit le siège devant Calais.	189
LXXXI. — Comment, pendant le siège devant Calais, il y eut maintes belles escarmouches par mer et par terre, d'un côté et d'autre...	191
LXXXII. — Comment les communes de Flandre s'accordèrent au mariage du comte de Flandre et de la fille du roi d'Angleterre; et le roi de France voulut qu'il eût la fille du duc de Brabant	192
LXXXIII. — Comment le comte de Flandre, qui longuement	

avait été en prison en Flandre, fiança la fille du roi d'Angleterre; et comment il s'évada de chez les Flamands et vint en France.	195
LXXXIV. — Comment messire Robert de Namur vint au siège devant Calais, et comment il devint homme du roi d'Angleterre.	198
LXXXV. — Comment ceux de la Roche-Derrien tournèrent aux Anglais, et comment messire Charles de Blois, avec grand' foison de gens d'armes, y mit le siège.	200
LXXXVI. — Comment par le conseil de messire Garnier de Cadoudal, fut pris messire Charles de Blois, et toute son armée déconfite devant la Roche-Derrien.	203
LXXXVII. — Comment le roi de France fit son mandement pour combattre le roi d'Angleterre; et comment les Flamands mirent le siège devant la ville d'Aire et brûlèrent le pays aux environs; et comment le roi de France vint devant Calais... ..	205
LXXXVIII. — Comment le roi d'Angleterre fit tirer ses navires sur le passage des dunes, et bien garnir et défendre ce passage contre les Français.	208
LXXXIX. — Comment le roi de France, voyant qu'il ne pouvait trouver passage pour venir à Calais, manda au roi d'Angleterre qu'il lui donnât place pour le combattre... ..	210
XC. — Comment le pape Clément envoya deux cardinaux pour traiter de la paix entre les deux rois; et comment le roi Philippe partit et congédia tous ses gens.	212
XCI. — Comment ceux de Calais se voulurent rendre au roi d'Angleterre, leurs vies sauvées; et comment le dit roi voulut avoir six des plus nobles bourgeois de la ville pour en faire savolonté... ..	214
XCII. — Comment les six bourgeois partirent de Calais, tout nus en leurs chemises, la corde au cou et les clefs de la ville en leurs mains; et comment la reine d'Angleterre leur sauva leurs vies... ..	217
XCIII. — Comment le sire de Mauny et les deux maréchaux d'Angleterre, par l'ordre du roi, allèrent prendre possession de Calais, et mirent en prison les chevaliers qui étaient dedans et firent partir tous les autres.	222
XCIV. — Comment le roi et la reine d'Angleterre s'en retournèrent en Angleterre; et comment la ville de Calais fut repeuplée de purs Anglais que le roi y envoya.	225
XCV. — Comment plusieurs escarmouches et plusieurs prises de châteaux et de villes se faisaient entre les Français et les Anglais.	227

- XCVI. — Comment un brigand appelé Croquart devint grand et puissant dans les guerres de Bretagne, et comment il finit malheureusement 229
- XCVII. — Comment Geoffroy de Chargny acheta du capitaine de Calais la ville de Calais, et comment le roi Édouard le sut et quel remède il y mit... .. 230
- XCVIII. — Comment le roi d'Angleterre et le prince son fils vinrent sous la bannière de messire Gautier de Mauny, et comment ils combattirent durement contre messire Geoffroy de Chargny. 233
- XCIX. — Comment les Anglais et les Français se combattirent très vaillamment, et comment finalement les Français furent tous tués ou pris. 238
- C. — D'un chapelet de perles que le roi d'Angleterre donna à messire Eustache de Ribamont 240

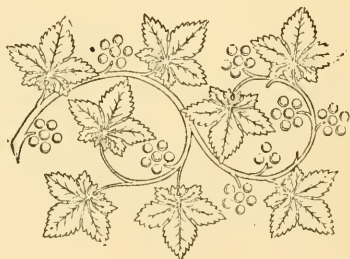
Deuxième Partie.

- I. — Comment trépassèrent de ce monde la reine de France et la duchesse de Normandie; et comment le roi de France et son fils se remarièrent. 243
- II. — Comment le jeune comte Louis de Flandre épousa la fille du duc de Brabant, et comment il rentra en jouissance de ses droits 244
- III. — Comment messire Geoffroy de Chargny surprit Aimery de Pavie en son château et le fit mourir en la ville de Saint-Omer. 246
- IV. — Comment les pénitents allaient par le pays par compagnies, se déchirant le dos d'aiguillons de fer. Comment il y eut dans le monde une grande épidémie, et comment les Juifs furent brûlés... .. 248
- V. — Comment le roi Philippe de France mourut; et comment le roi Jean, son fils, les trêves étant expirées, reconquit la ville de Saint-Jean d'Angély... .. 251
- VI. — Comment messire Robert de Beaumanoir alla défier le capitaine de Ploërmel, qui avait nom Bemborough; et comment il y eut une rude bataille de trente contre trente... .. 259
- VII. — Comment une rencontre eut lieu près de Saint-Omer entre les deux capitaines français et anglais. Comment le capitaine anglais, messire Jean Beauchamp, fut pris avec sa troupe; et comment le capitaine des Français, messire Édouard de Beaujeu, fut tué dans le combat. 264

VIII. — Comment le pape Clément mourut; et comment le nouveau pape Innocent VI obtint une trêve entre les deux rois	270
IX. — Comment le comte de Guines fut mis à rançon; comment il vint voir le roi Jean à Paris; et comment le roi l'envoya en prison et lui fit couper la tête... ..	271
X. — Comment le château de Guines, durant les trêves, fut vendu aux Anglais... ..	274
XI. — Comment le roi Jean ordonna les chevaliers de l'Étoile à la noble maison d'auprès Saint-Denis; et comment malheur arriva à cette noble compagnie.	275
XII. — Comment messire Charles d'Espagne fut occis, par le fait du roi Charles de Navarre, à Laigle en Normandie; et comment le roi Jean voulut venger sa mort... ..	277
XIII. — Comment les négociateurs se rendirent à Avignon, de par le roi de France et le roi d'Angleterre, mais ne purent rien accorder; et comment le roi Charles de Navarre fit alliance avec le roi d'Angleterre.	280
XIV. — Comment ceux de Rouen et d'Évreux se refusèrent à l'établissement d'une gabelle sur le sel, par le conseil du seigneur d'Harcourt et du roi de Navarre; et comment le roi Jean fit prendre le roi de Navarre dans le château de Rouen.	287
XV. — Où il est parlé du défi fait au roi de France par Philippe de Navarre; de la chevauchée du duc de Lancastre; et de la conquête du bourg, de la cité et du château d'Évreux par le roi de France.	293
XVI. — Comment le roi de France fit son spécial mandement à tous les nobles de son royaume pour aller contre le prince de Galles qui gâtait et détruisait son pays de Gascogne.	305
XVII. — Comment les nouvelles vinrent au prince de Galles que le roi de France venait à grand renfort de gens d'armes contre lui; et comment le sire de Craon, messire Boucicaut et l'Ermite de Chaumont escarmouchèrent les gens du prince.	307
XVIII. — Comment le prince fit dire aux trois chevaliers français qui étaient dans Romorantin qu'ils eussent à se rendre, et quelle chose ils répondirent.	310
XIX. — Comment le prince fit assaillir le château de Romorantin; et comment les trois chevaliers susnommés se rendirent au prince à sa volonté... ..	313
XX. — Comment le roi de France partit de Chartres en grand' compagnie de gens d'armes pour aller à la rencontre du prince de Galles... ..	315

- XXI. — Comment le comte de Joigny, le sire de Coucy et le vicomte de Brioude, en chassant les coureurs du prince, se jetèrent dans l'armée du prince et y furent pris... 317
- XXII. — Comment les coureurs du prince se jetèrent sur la queue de l'armée des Français; comment le roi de France fit loger ses gens, et le prince les siens. ... 320
- XXIII. — Comment le roi de France commanda que chacun se mit en campagne; et comment il envoya quatre chevaliers pour savoir les dispositions des Anglais. ... 322
- XXIV. — Comment les quatre chevaliers susdits rapportèrent au roi de France quelles étaient les dispositions des Anglais. 324
- XXV. — Comment le cardinal de Périgord se mit en grand' peine d'accorder le roi de France et le prince de Galles. ... 327
- XXVI. — Comment messire Jean de Clermont, maréchal de France, et messire Jean Chandos eurent grosses paroles ensemble. ... 330
- XXVII. — Comment les Anglais firent abriter leurs archers par des fossés et des haies; et comment le cardinal prit congé du roi Jean et du prince de Galles. ... 332
- XXVIII. — Comment le prince disposa ses gens pour combattre. Ici suivent les noms des vaillants seigneurs et chevaliers qui étaient auprès de lui... 334
- XXIX. — Comment le prince de Galles encouragea sagement ses gens; et comment messire Jacques d'Audley demanda au prince qu'il lui permit de commencer la bataille, ce qui lui fut accordé. ... 335
- XXX. — Comment messire Jean de Clermont, maréchal de France, fut tué, et comment ceux de la bataille du duc de Normandie s'enfuirent... 339
- XXXI. — Comment le prince de Galles, quand il vit la bataille du duc de Normandie s'ébranler, commanda à ses gens de chevaucher en avant. ... 341
- XXXII. — Comment le duc de Normandie et ses deux frères partirent de la bataille; et comment messire Jean de Landas et messire Thibaut de Vodenay retournèrent à la bataille... 343
- XXXIII. — Comment le roi de France ordonna à tous ses gens d'aller à pied; comment il combattit très vaillamment comme un bon chevalier et ses gens aussi... 345
- XXXIV. — Comment messire Jacques d'Audley fut emporté du combat fort blessé; et comment messire Jean Chandos exhorta le prince à chevaucher en avant. ... 348
- XXXV. — Comment le duc de Bourbon, le duc d'Athènes et

plusieurs autres chevaliers et barons furent tués, et aussi plusieurs pris.	350
XXXVI. — Comment le sire de Renty, en fuyant de la bataille, prit un chevalier anglais qui le poursuivait; et comment un écuyer de Picardie, de la même façon, prit le sire de Berkeley.	351
XXXVII. — Comment il y eut grand' tuerie des Français devant la porte de Poitiers; et comment le roi Jean fut pris...	354
XXXVIII. — Comment il y eut grand débat entre les Anglais et les Gascons sur la prise du roi Jean; et comment le prince de Galles envoya ses maréchaux pour savoir où il était...	358
XXXIX. — Comment le prince donna à messire Jacques d'Audley cinq cents marcs d'argent de revenu; et comment le roi de France fut présenté au prince...	360
XL. — Où il est dit combien de grands seigneurs il y eut de pris avec le roi Jean, et combien il y en eut de tués; et comment les Anglais fêtèrent leurs prisonniers	362
XLI. — Comment messire Jacques d'Audley donna ses cinq cents marcs d'argent de revenu, que lui avait donnés le prince, à ses quatre écuyers.	363
XLII. — Comment le prince de Galles donna à souper au roi et aux grands barons de France, et les servit fort humblement.	365
XLIII. — Comment le prince et son armée s'acheminèrent pour aller à Bordeaux; et comment le prince redonna six cents marcs d'argent de revenu à messire Jacques d'Audley.	366
XLIV. — Comment le prince fut reçu à grand honneur de ceux de Bordeaux; et comment le cardinal de Périgord s'excusa sagement devant le prince.	370





DC Froissart, Jean
96 Chronique de France
A2F67
19--
t.1

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

